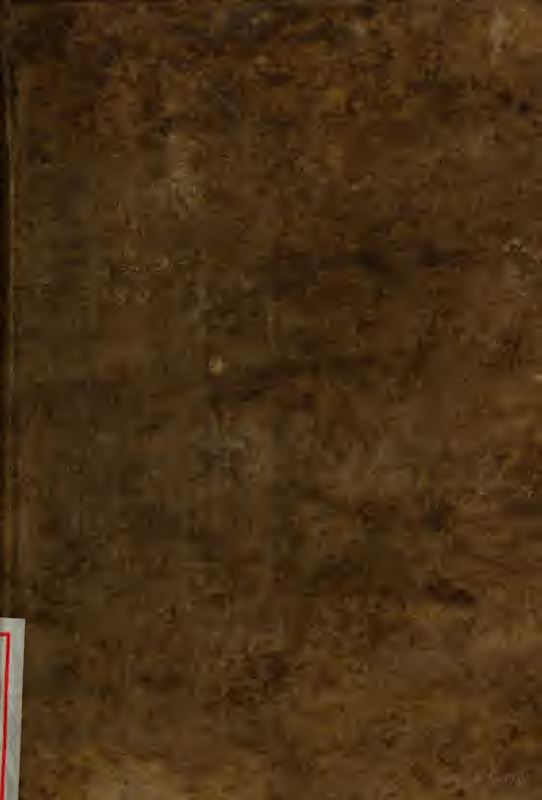




COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins-St.-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes. Libraires.	Villes. Libraires.
à *Rouen*, chez Vallée frères.	à *Angers*, Fourrier-Mame.
Idem, Renault.	*Clermont*, Rousset.
Caen, Mannoury.	*Tours*, Pescherard et Mame.
Lyon, Maire.	*Bruxelles*, De Mat.
Idem, Yvernault et Cabin.	*Idem*, Le Charlier.
Idem, Cartoux.	*Liège*, Colardin.
Bordeaux, Melon.	*Idem*, Desoer.
Idem, Bergeret.	*Cologne*, Keil.
Toulouse, Bonnefoi et Prunet.	*Mons*, Hoyois.
Agen, Noubel.	*Douai*, Tarlier.
Bayonne, Bonzom.	*Mayence*, Simon Müller.
Idem, Gosse.	*Cambray*, Hurez.
Nismes, Melquiond.	*Strasbourg*, Levrault.
Lille, Wanakere.	*Idem*, Treutel et Wurtz.
Dunkerque, Frémaux.	*Perpignan*, Alzine.
Montargis, Gille.	*Toulon*, Curet (Alex.)
Genève, Manget.	*Brest*, Egasse frères.
Saint-Malo, Hovins.	*Amiens*, Wallois.
Limoges, Bargeas.	*Idem*, Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*, Perthès frères.	à *Berlin*, Umlang.
Idem, Hoffmann.	*Stockolm*, Ulrich.
Londres, De Boffe.	*Copenhague*, Brummer.
Idem, Deconchy.	*Milan*, Margaillan.
Idem, Dulau et Compag.	*Idem*, Giegler.
S.-Pétersbourg, Klostermann.	*Gênes*, Gravier.
Moscou, Bouvat.	*Naples*, Romilly.
Leipsick, Besson.	*Florence*, Faure frères.
Idem, Grieshammer.	*Lisbonne*, Borel frères.
Turin, Bocca.	*Idem*, Angelotty.
Madrid, ve. Ramos de Agullera.	*Barcelone*, au Bur. du Jour.
Idem, De Sancha.	*Idem*, Girard.
Valence, Mallen.	*Vienne*, Schalbaker.
Breslau, Korn.	*Francfort-sur-Mein*, Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens ; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR Mr. BANCAREL.

TOME NEUVIÈME.

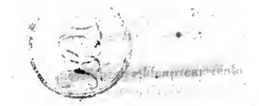


PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1809.





COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

SECOND VOYAGE DE JACQUES COOK.

Ce voyage eut pour objet de s'assurer si la partie inconnue de l'hémisphère austral renfermoit un vaste continent, d'y faire des découvertes, de fixer ce que les découvertes des navigateurs laissoient d'incertain encore. Pour remplir cet objet avec succès, il falloit connoître la grandeur et la forme des vaisseaux les plus convenables : pour faire des découvertes, ils doivent pouvoir contenir assez de munitions, et de provisions pour nourrir l'équipage pendant un espace de tems considérable ; être d'une construction solide, et ne pas tirer beaucoup d'eau : ils doivent être enfin tel que l'Endeavour. On acheta donc deux vaisseaux ; l'un de quatre

cent soixante-deux tonneaux, fut nommé *la Résolution*, l'autre de trois cent trente-six tonneaux, fut appelé *l'Adventure* (l'Aventure). On voulut d'abord les doubler en cuivre, mais comme ce métal ronge les ferrures, on suivit l'ancienne méthode : le premier vaisseau fut monté par cent douze hommes, le second par quatre-vingt-un, tous hommes choisis, surtout les officiers; on pourvut avec soin les vaisseaux de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire; ils eurent les meilleures munitions, les meilleures provisions pour plus de deux ans : au gruau d'avoine on substitua le froment, à l'huile le sucre; on ajouta aux provisions ordinaires, de la drêche, du sauerkraut, ou choux-crout (1),

(1) La choux-crout est du chou en petits morceaux, dans lequel on jette du sel, des grains de genièvre et de l'anis. On le fait fermenter ensuite, et on le met en caisse très-serré. C'est une nourriture végétale très-saine, et un bon antiscorbutique. La ration ordinaire d'un marin est de deux livres par semaine.

La marmelade de carotte est le suc des carottes jaunes, épaissi jusqu'à la consistance du miel fluide ou de la thériaque, à laquelle elle ressemble par le goût et la couleur. Elle est recommandée comme antiscorbutique, mais les Anglais prétendent qu'ils ne lui ont pas trouvé cette qualité.

Un autre puissant remède contre le scorbut de

des tablettes de bouillon portatives, du salep, de la moutarde, de la marmelade de carotte, du jus de moût de bierre épaissi : les premiers objets étoient déjà reconnus comme de bons antiscorbutiques, les autres devoient être éprouvés relativement à ce but; on embarqua aussi sur chacun des vaisseaux les matériaux

---

mer, est une décoction de feuilles et de l'écorce intérieure de l'épinette blanche du Canada, *pinus canadiensis Linnei.* Jean Reinhold Forster raconte, dans son histoire intéressante des découvertes dans le nord, qu'en 1535, le scorbut s'étant mis dans l'équipage de Jacques Cartier de Saint-Malo, ce bon marin à qui l'Europe est redevable de la découverte du Canada, vingt-cinq personnes de son équipage moururent de cette maladie : les autres Français eussent péri vraisemblablement de même, s'ils n'eussent appris des Canadiens l'usage des feuilles et de l'écorce intérieure du sapin *spruce.* Par l'usage de ce remède, Cartier et les autres malades furent parfaitement rétablis en huit jours; ceux mêmes qui étoient attaqués du mal vénérien, en furent aussi guéris. Cook a cherché à introduire, pendant sa longue navigation, l'usage de cette boisson sous le nom de *bierre de spruce*, mais on verra qu'il a éprouvé bien des oppositions de la part de ses matelots. Il s'en plaint très-amèrement en arrivant pour la dernière fois à Owihée, île qui a acquis une déplorable célébrité, et qui porte une tache de sang que les siècles n'effaceront jamais.

préparés pour faire une patache du port de vingt tonneaux, si la nécessité ou l'utilité le demandoit : on les fournit de filets de pêche, de lignes, d'hameçons, de toute sorte de marchandises pour échanger avec les Indiens, ou pour gagner leur amitié; d'habits pour les climats froids, et des meilleurs instrumens astronomiques. On engagea Williams Hodges, peintre en paysages; M. Jean Reinhold Forster, allemand, et son fils George, né à Dantzick, et mort à Paris en 1794, âgé de trente-neuf ans, tous deux naturalistes très-célèbres; Mrs Williams Wales et Bayley, astronomes, à s'embarquer avec nous.

Je fis voile de Deptford le 9 avril 1772, sur le vaisseau la Résolution, accompagné de l'Aventure, commandé par le capitaine Furneaux; mais les vents contraires, et l'expérience qui m'apprit que mon vaisseau portoit mal la voile, ne nous permirent d'entrer dans le canal de Plimouth que le 3 de juillet. C'est là que je reçus mes instructions : le premier objet de mon voyage étoit de retrouver le cap de la Circoncision, découvert par M. Bouvet (1) sous

(1) On verra à la fin de ce deuxième voyage, que ce cap n'existe pas réellement : des îles de glace ont donné à M. Bouvet des apparences de terre, et ont trompé l'œil de ce navigateur.

le 50° de latitude méridionale et vers le 29° de longitude; de m'assurer s'il étoit une île ou une partie du continent, d'y faire des recherches et des observations de toute espèce, de reconnoître les habitans, et de s'en faire aimer. On m'enjoignoit ensuite de m'approcher du pôle Austral autant qu'il étoit possible, d'y chercher un continent, et de découvrir les îles qui peuvent être dans cette partie inconnue.

Avant de sortir du port, nous fûmes exposés à faire naufrage, le bâtiment avoit été amarré à une petite bouée qui, ne pouvant supporter des efforts violens, dériva promptement ainsi que le vaisseau : la promptitude à déplier les voiles et à dégager les manœuvres, nous sauva.

Le 13 juillet, nous sortîmes de Plimouth; je jetai un dernier regard sur les montagnes fertiles de l'Angleterre, et je fus attendri : la beauté du matin, le spectacle des vaisseaux qui marchoient sur la mer, éclaircirent mes tristes idées. Nous passâmes devant la tour élevée d'Edistone, fanal utile aux navigateurs, et nous frissonnâmes de crainte en pensant au sort des gardes solitaires, qui sont souvent obligés d'y passer trois mois sans communiquer avec personne; à celui de Winstanley, qui fut écrasé par la chute du premier édifice qu'il venoit d'élever, et au mouvement de la tour actuelle;

lorsqu'elle est assaillie par les vents furieux et les vagues émues.

Plus nous nous éloignions de la côte, plus le vent augmentoit; les vagues devenoient plus élevées, le roulis étoit plus violent. Le mal de mer saisit ceux qui n'étoient point accoutúmés à naviguer, et même quelques matelots accoutumés à vivre sur l'Océan : le vin d'Oporto brûlé avec des épices et du sucre, termina ou soulagea leurs maux, après trois jours de douleur. Le 20, nous découvrîmes et passâmes le cap Ortegal, sur la côte de Galice; ses environs sont montueux; ses rocs pelés et blancs, sont surmontés par des montagnes dont le sommet est couvert de bois : on y vit des champs de blé presque mûrs, et des cantons semés de bruyères. Deux jours après on vit le fanal de Corunna : l'air étoit calme, la mer unie; des champs cultivés, des enclos, de petits hameaux, des maisons de plaisance, varient agréablement la cime des monts : autour de nous flottoient des myriades de petits crabes d'un pouce de diamètre, de l'espèce appelée par Linnæus, *cancer depurator.* Ce spectacle nous inspira de la gaieté : sur le soir, nous vîmes une tartane française qui portoit de la farine dans deux ports d'Espagne; les vents avoient retardé leur route, ils manquoient d'eau, et vivoient de

pain et d'un peu de vin : des frégates espagnoles leur avoient refusé des secours ; nous remplîmes leurs futailles, et ils nous comblèrent de bénédictions.

Le lendemain 24, nous rencontrâmes trois vaisseaux de guerre espagnols ; le dernier portoit pavillon anglais, mais il l'abattit dès qu'il eût vu le nôtre, prit le sien, et tira un coup de canon sur chacun de nos vaisseaux : nous mîmes à la cape ; il nous demanda qui nous étions, nous le satisfîmes ; mais aux questions que nous lui fîmes à notre tour, il ne fit que répondre : *Je vous souhaite un bon voyage*. Nous nous en éloignâmes un peu humiliés de notre foiblesse ; d'autres objets vinrent nous distraire. Des marsouins jouoient autour de nous pendant le jour, et la nuit, la mer paroissoit lumineuse, surtout au sommet des vagues et dans le sillage du vaisseau ; des masses d'une lumière pure éclairoient la surface des flots, et il s'en élançoit de petites étincelles brillantes.

Le 28, nous découvrîmes Porto-Santo, île de cinq à six lieues de long, dont le sol stérile est coupé de vignobles qui offrent cependant un beau tapis de verdure. On y compte sept cents habitans. Plus loin on voit Madère, les Iles désertes et Santa-Crux ; leurs montagnes coupées par des vallées profondes, des maisons situées

parmi les vignes et des cyprès élevés, embellissent leurs côteaux, et tout le pays est très-pittoresque. Le soir du lendemain nous mouillâmes à Funchal, dans l'île de Madère; je saluai, je fus salué à mon tour, et nous débarquâmes. Funchal est bâtie en amphithéâtre autour de la baie, et sur la pente des collines qui la bordent : ses maisons sont blanches, à deux étages, couvertes de toits bas, avec une architecture simple et une élégance orientale; des plate-formes, différentes batteries donnent sur la mer : un vieux château situé sur un roc noir que la mer entoure lorsqu'elle est haute, commande la rade ; un autre commande la ville : les collines qui sont derrière sont couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons et d'églises; elles rappellent l'idée des jardins suspendus de Sémiramis. La ville même détruit le charme du paysage ; ses rues sont étroites, mal pavées et sales; les maisons sont de pierre ou de brique; elles sont sans vitres, un treillis en tient lieu ; des boutiques et des magasins sont au rez-de-chaussée : les églises, les monastères sont bâtis sans goût, obscurs au dedans, décorés par des ornemens entassés et mesquins.

Nous allâmes chercher des plantes dans l'intérieur du pays ; et en suivant un ruisseau, nous arrivâmes à un bocage de châtaigniers,

voisin du sommet le plus élevé de l'île : l'air y étoit vif, et une bonne brise le rendoit plus frais encore ; de là nous promenions nos regards sur l'île, et nous nous en entretînmes : elle a dix-neuf lieues de long, et trois et demi de large. Gonzales Zarco la découvrit en 1419. Funchal en est la capitale, et elle a sept autres villes. Le gouvernement y est à la tête de tous les départemens civils et militaires ; un corrégidor nommé par le roi, amovible au gré de la cour, y administre la justice : chaque judicature a un sénat présidé par un juge élu dans l'île ; les marchands étrangers élisent le leur : les domaines et les revenus du roi montent à environ 2,700,000 livres ; la paie des officiers civils et militaires, celle des troupes, l'entretien des bâtimens publics, enlèvent la plus grande partie de cette somme : cent soldats réguliers, 3000 hommes de milice composent les forces de l'île, se rassemblent sous le drapeau une fois l'année, et s'exercent pendant un mois. On y compte 1200 prêtres séculiers, la plupart instituteurs des enfans des particuliers ; il n'y a d'école publique qu'un séminaire où un prêtre instruit dix étudians : pour entrer dans les ordres, il faut avoir étudié à Coimbre. Un évêque, un chapitre, un doyen y président tout le clergé ; le premier a, en vin et blé, un revenu qui équivaut à 67,500 livres : cinquante ou

soixante franciscains sont dispersés dans quatre monastères; les religieuses n'en ont pas davantage, et y sont au nombre de 300. Toute l'île est divisée en quarante-trois paroisses qui renferment environ 6400 habitans.

Le climat y est excellent en été, il est doux et tempéré; il y a peu d'hiver; la neige demeure plusieurs jours sur les hauteurs, mais disparoît en un jour dans les plaines : les hommes y ont un teint basané; ils sont bien faits, et ont le pied large. Ces insulaires ont le visage oblong, les yeux et les cheveux noirs : les femmes sont petites, brunes, sans couleurs, et sans graces dans leur maintien. La culture y est peu perfectionnée, un gouvernement trop dur s'y oppose; cependant on y est gai : on y travaille en chantant, et le soir on se rassemble et se délasse en dansant au son d'une guitare; les plus malheureux habitent dans les villes : les femmes y vivent enfermées, et les hommes nourrissent leur orgueil de quelques vieux titres; ils sont insociables, ignorans et ridiculement graves. Toutes les terres y appartiennent à un petit nombre de familles qui habitent dans les villes.

L'île n'est qu'une grande montagne dont les flancs s'élèvent du fond de la mer; au centre est une vallée toujours couverte d'une herbe délicate et tendre. Toutes les pierres semblent avoir

été brûlées, elles sont noirâtres, percées, et plusieurs sont de la lave : le sol est un terreau mêlé de craie, de chaux et de sable; il semble qu'elle fut un volcan dont la vallée étoit le cratère.

Des sources d'eau y descendent des parties hautes dans les vallons et les crevasses profondes dont l'île est découpée; on n'y voit pas de plaines, ses petites rivières sont des torrens qui entraînent les pierres des collines : des canaux en conduisent l'eau dans les vignobles, auxquels la chaleur du climat rend l'arrosement nécessaire. Par-tout où il y a des terrains unis, on y fait des plantations d'eddoes, renfermées par un fossé où se rassemblent des eaux stagnantes qui servent à les fertiliser : les cochons mangent les feuilles, et les hommes, les racines de cette plante. On y consomme beaucoup de patates douces et des châtaignes; le blé, l'orge succèdent au vignoble épuisé, mais ils ne suffisent qu'à la consommation de trois mois ; on bat le blé en plein air, sur la terre durcie, avec une planche carrée, hérissée de clous, traînée par deux bœufs. Par-tout où l'on peut planter une vigne, elle y est bientôt: des sentiers bordés de murs les séparent. On y forme comme des espèces de berceaux en treillages de bambous, sur lesquels le sarment s'appuie : le raisin y est élevé à l'ombre, on peut facilement arracher les mauvaises herbes, et

couper les grappes dont quelques-unes pèsent jusqu'à six livres. Le vin n'y est pas par-tout d'une égale bonté, ni d'un même prix : la malvoisie produite par un plant tiré de Candie, est la meilleure. Un muid en coûte plus de 600 liv. ; le plus commun ne vaut que la moitié de ce prix : on croit qu'on en recueille annuellement 45,000 muids.

Ces vignes sont enceintes de murs, de haies de poiriers, de grenadiers, de myrtes et de rosiers sauvages : les jardins produisent des pêches, des abricots, des coins, des pommes, et autres fruits d'Europe, ainsi que des bananes, des goyaves et des pommes de pin ou ananas. Le mouton, le bœuf y sont petits et de bon goût ; les chevaux sont petits aussi, mais ils ont le pied sûr, et ils grimpent avec agilité : les bœufs y sont attelés à des traîneaux qui sont les seules voitures qu'on y connoisse.

Parmi les bêtes sauvages, on ne remarque que le lapin gris : parmi les oiseaux sont l'épervier, la corneille, la pie, l'alouette, l'étourneau, l'emberiza, les moineaux, le pigeon ramier, l'hochequeue, le rouge-gorge, l'hirondelle qui y passe un hiver de quelques jours dans des crevasses, la perdrix rouge, l'oxia, le pinçon, le chardonneret, le canari : la volaille telle que les poules, les canards, les oies, les coqs d'Inde

y

y sont rares : il n'y a point de serpens, mais tout y fourmille de lézards; il y a peu d'insectes (1).

Madère et les îles voisines ne manquent pas de poissons. Funchal est sous le 32° 33′ 34″ de latitude septentrionale, sous un degré 23′ de longitude. Après y avoir pris de l'eau, du vin et quelques provisions, nous en partîmes par un vent frais : le 4 août nous dépassâmes Palma, île haute qu'on découvre de quatorze lieues au loin sur la mer, qui fait partie du groupe des Canaries, connues des anciens sous le nom d'*Iles fortunées*, oubliées ensuite jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Autour de nous, on apercevoit la bonite et le dauphin poursuivant le poisson volant qui leur échappoit dans l'air; il vole, dans toute sorte de directions, en ligne droite, en ligne courbe, perce les vagues et les traverse : ces poissons forment des bancs immenses; souvent en échappant à l'avidité qui les poursuit, ils trouvent des boubies, des frégates, des oiseaux du tropique, et autres tyrans de l'air qui les dévorent. Et nous disions : Quel empire ne ressemble pas à l'Océan? quel gouvernement peut-on citer, où les grands armés du pouvoir, éblouis

(1) *Voyez* sur cette île, tome VIII, pages 21-25.

de leur magnificence, n'oppriment point le foible et le malheureux sans appui?

Nous vîmes aussi l'île Fero, et c'est après l'avoir dépassée, que nous fîmes de la bierre en mettant une mesure de jus épaissi de la drêche dans dix mesures d'eau : ce mélange, joint au roulis du bâtiment et à l'air, y excita une telle fermentation, que plusieurs des futailles se défoncèrent avec une explosion aussi forte que celle d'un fusil, précédée toujours d'une espèce de vapeur ; la fumigation du soufre l'arrêtoit pour quelques jours : peut-être le mélange d'un esprit double distillé l'auroit empêchée.

Déjà nos livres et nos meubles se couvroient de moisissures ; le fer, l'acier commençoient à se rouiller, il fallut fumiger le vaisseau avec de la poudre à canon et du vinaigre : des particules salines, des parties animales putréfiées journellement dans la mer, peuvent produire ces effets. Peut-être la chaleur des tropiques volatilise l'acide marin qui attaque ces métaux ; il se peut aussi que cet acide, entrant dans les poumons et dans les pores, devienne salutaire aux pulmoniques, raffermisse les fibres relâchées par la chaleur, et arrête la transpiration trop violente.

Nous résolûmes de toucher à Saint-Yago pour

faire de l'eau, et le 9 nous découvrîmes les îles qui en sont voisines; dès le lendemain nous jetâmes l'ancre dans le port de Praya, que nous cherchions. C'est une petite baie sur la côte méridionale de l'île, facile à reconnoître par une colline ronde et pointue qui en est voisine; un fort la protége, nous fîmes de l'eau à un puits qui est à son entrée; elle est bonne, mais peu abondante, et la houle en rend l'approche difficile. On peut y acheter des bœufs dont le commerce est dans les mains d'une compagnie exclusive, des cochons, des moutons qui y sont mauvais, des chèvres maigres qui sont de l'espèce antilope, de la volaille et des fruits.

Saint-Yago, la plus grande des îles du cap Vert, porte le nom de sa capitale, située au centre du pays, et est le siége de l'évêque : on y compte quatre mille maisons divisées en quatre paroisses. Praya est sur un rocher escarpé où l'on monte par un sentier serpentant : vers la mer ses murs tombent en ruines; vers la terre elle a un mauvais parapet de pierres sèches : quelques cabanes y tiennent lieu de maisons. L'île est peu peuplée; les habitans sont de taille médiocre, laids, presque noirs, ont les cheveux laineux et frisés, les lèvres grosses comme les nègres : peut-être le climat, ou leur alliance avec les nègres ont rapproché ces deux peuples.

On y voit peu de blancs ; les habitans les plus distingués portent de vieux habits que les matelots européens leur vendent : le plus grand nombre n'est vêtu qu'en partie (1). Les femmes y sont laides, leurs épaules sont couvertes d'une longue corde de coton à franges qui descendent jusqu'aux genoux par devant et par derrière ; les enfans impubères sont nus : un climat brûlant y rend l'homme indolent et paresseux ; ils man-

(1) Selon le capitaine Dixon, qui étoit dans cette île au mois d'octobre 1785, la chaleur du climat est cause que ces habitans n'ont besoin que de peu de vêtemens, et cela s'arrange assez bien avec leur bourse. Les lits y sont un meuble de luxe que l'on n'y connoît guères. Ces insulaires couchent ordinairement sur des nattes.

Les femmes portent une camisole lâche d'une étoffe de coton rayé de bleu, et fabriquée dans l'île, avec un bonnet et un jupon fort léger : pour se parer, elles suspendent assez généralement à leur cou une croix et un collier de grains de verre. Dixon ajoute qu'elles ont constamment résisté à toutes les sollicitations des Anglais, quoiqu'ils eussent ajouté à la force de leurs argumens, des présens capables de les tenter. Le lait de chèvre paroit faire la base de la nourriture de ce peuple. J'ai observé, dit Dixon, dans toutes les maisons où je suis entré, des jattes remplies de ce lait, et un bon nombre de fromages. Le sol paroit y être le même que celui de toutes les îles qui sont sous les tropiques.

dient avec insensibilité, et fuient le travail qui trouble leur repos sans augmenter leurs jouissances : le sol y est brûlé, la végétation s'y détruit dès que les pluies lui manquent, et la population y est très-foible.

Les îles du cap Vert sont montueuses, mais les collines inférieures y sont couvertes de verdure et sont coupées par des vallées : l'eau ne s'y trouve que dans des mares et des puits; il y a cependant une rivière qui se décharge à Izibeira, dans l'île Saint-Yago : près de Praya est une vallée plantée de cocotiers, de cannes à sucre, de bananiers, de cotonniers, de goyaviers; mais les broussailles y prospèrent plus encore. Une nation active et libre pourroit y faire croître le café, l'indigo, la cochenille; une nourriture saine y remplaceroit les racines, et des maisons agréables les trous que les hommes y habitent.

Saint-Yago est couverte de pierres qui paroissent être de la lave; le sol y est une espèce de charbon de terre et de cendre ocreuse : les rochers sur la côte sont noirs et brûlés; ils annoncent un ancien volcan, et l'île Fuego n'est encore qu'une montagne brûlante : l'intérieur du pays a des montagnes escarpées et sourcilleuses, ce sont peut-être les volcans les plus anciens. Nous y avons trouvé peu de plantes du tropique, et point d'inconnues; quelques nou-

veaux insectes, de nouveaux poissons, et différens oiseaux, tels que la poule de Guinée, qui court vîte et vole rarement : les cailles et les perdrix rouges y sont très-communes; mais l'oiseau le plus remarquable est le martin-pêcheur, qui se nourrit de gros crabes de terre, rouges et bleus, qui remplissent les trous de ce sol sec et brûlé : on y voit beaucoup de singes (1).

Nous nous rembarquâmes à la fin du jour; la houle nous força de nous déshabiller pour nous rendre à nos chaloupes, et nous courûmes le danger d'être mordus par les goulus de mer qui sont nombreux dans le havre : des rafales et des ondées de pluie nous atteignirent dès que nous fûmes en mer; le tems fut épais et brumeux. Un soir nous vîmes un météore lumineux d'une forme oblongue et d'une couleur bleuâtre; sa marche fut rapide, et il disparut bientôt. Une hirondelle suivoit notre bâtiment, et se juchoit le soir sur un des sabords; le jour elle voltigeoit autour du vaisseau : des bonites jouoient aussi sur les ondes, mais nous n'en pûmes prendre : un goulu fut moins défiant; il fut amené sur le port, avec quatre poissons suceurs qui s'étoient

(1) *Voyez*, sur le nombre de ces îles, le tome IV, page 6.

attachés à lui : sa chair frite est bonne, mais sa graisse le rend difficile à digérer.

Le 19 août, un charpentier sobre et bon ouvrier, arrangeant un des écoutillons, tomba dans la mer et disparut ; tous nos efforts pour le sauver furent inutiles : nous le regrettâmes long-tems. Nos futailles commençoient à se vider ; une pluie qui tomboit en torrens les remplit : c'est un grand besoin que l'eau fraîche sur la mer ; en la buvant, le sang se délaie, on répare la perte causée par une transpiration abondante, et alors on a moins à craindre les maladies putrides, surtout si l'on change souvent de linge.

Je reviens à notre hirondelle ; dans la solitude de l'Océan un oiseau intéresse, et j'en vais raconter la mort. La pluie avoit détrempé son plumage, elle se laissa prendre ; on la sécha, on lui permit de voltiger dans la chambre, et cette prison ne parut pas l'affliger : on ouvrit les fenêtres à midi, elle s'élança dans l'air libre, revint le soir, s'envola le matin, et revint nous trouver encore. Elle paroissoit sentir que nous ne lui voulions point de mal, et passoit sans trouble une partie du jour dans la chambre de l'un de nous ; mais bientôt elle disparut pour jamais. Peut-être elle entra dans le poste de quelque matelot qui la tua pour en nourrir son

chat; peut-être le chat même lui épargna cette peine. Ainsi presque toujours la familiarité des oiseaux avec nous leur est fatale.

Le 22, nous éprouvâmes un calme parfait, qui fut suivi de rafales, de pluies, de chaleurs étouffantes; le thermomètre étoit à midi de 79 à 82° (1) : pendant ce tems, la mer nous offrit des poissons longs de quinze à vingt pieds; c'étoient des dauphins peut-être, parmi lesquels nous remarquâmes des sauteurs, qui sont d'une couleur brunâtre : nous étions alors au midi de la côte de Guinée, et la vue de ces poissons surprit nos officiers qui n'en voyent pas ordinairement dans ces parages. Nous n'avions point de malades, malgré les effets de la pluie dans ces climats chauds; c'étoit l'effet sans doute de nos soins pour faire aérer et sécher le vaisseau, y allumer des feux entre les ponts, fumer l'intérieur, obliger les équipages d'exposer à l'air leurs lits, et tenir leurs habits propres.

Le 27, nous vîmes des mouettes, des frégates, des oiseaux du tropique qui ne volent jamais loin de la terre; cependant nous nous en croyions encore à quatre-vingts lieues : nous mesurâmes le courant, il portoit au nord d'un

(1) Vingt-deux degrés environ du thermomètre de Réaumur.

tiers de mille par heure; le thermomètre anglais en plein air se tenoit à 75 d. ½, à la surface de l'eau il descendoit au 74; à 80 brasses de profondeur, il fut au 66ᵉ degré. Le 1ᵉʳ septembre, nous vîmes un diable de mer : à sa forme extérieure, on l'eût cru du genre des raies (1), mais il paroît être une espèce nouvelle de poissons volans, et leur ennemi; les bonites reparurent : nous prîmes un dauphin dont la chair est sèche, mais la vivacité inimitable de ses couleurs qui changent continuellement d'une teinte à l'autre, tandis qu'il meurt, présentoit un des spectacles les plus admirables qui puissent s'offrir aux regards d'un voyageur. Le 8 septembre, nous passâmes la ligne, et fîmes la cérémonie ordinaire; la gaieté qu'elle inspire, les ablutions forcées même ne nuisent point à la santé. Le vent étoit favorable, le tems beau; nous avancions rapidement, des oiseaux nous annonçoient la terre; peut-être venoient-ils des îles Ascension ou Saint-Mathieu, que nous laissâmes à peu de distance : quelquefois la mer nous paroissoit couverte d'animaux de la classe des mollusca, et que nous nommâmes *glaucus atlanticus*. L'un d'eux, dont la couleur étoit bleue, avoit la forme d'un serpent, et quatre pattes divisées en plusieurs

(1) *Voyez* ce que nous avons dit de ce poisson, tome VI, page 31.

branches; d'autres étoient transparens comme des cristaux, et en s'unissant, formoient de longues chaînes : nous vîmes aussi celui que les Portugais nomment *vaisseau de guerre*, et les Anglais, *salée*. Nous aperçûmes un vaisseau auquel nous ne parlâmes point, pour ne pas perdre de tems; nous commencions à sentir le froid, quoiqu'à peine parvenus sous le 25ᵉ deg. de latitude; mais nos corps relâchés par la zone torride y étoient devenus plus sensibles. Vers le 4 octobre, nous vîmes pour la première fois de petits petrels à couleur de suie, et à croupion blanc; des pintades et des albatros; et le 11, nous observâmes une éclipse de lune, qui fixa la longitude du lieu où nous nous trouvions : de nouveaux oiseaux parurent avec ceux dont nous avons parlé; tels sont le coupeur-d'eau, et la petite hirondelle de mer : sur la mer nous découvrîmes l'helix janthina, coquillage de couleur violette, qui est peut-être le purpura des anciens, remarquable par la minceur extrême de sa texture, et qui semble destiné à fuir les côtes bordées de rochers. Un lion marin fut pris pour un homme tombé dans la mer, et fit pousser des cris d'alarmes : on revira sur-le-champ, on ne vit rien; on fit l'appel, il ne manqua personne : nos amis de l'Aventure nous apprirent ce qui nous avoit trompés.

Parvenus sous le parallèle de Tristan de Cunha, nous vîmes une grande baleine et une espèce de goulu de couleur blanchâtre, ayant deux nageoires sur le dos, et long d'environ vingt pieds; nous nous régalâmes de quelques albatros, dont nous examinâmes deux espèces : malgré ces événemens passagers, l'ennui d'une longue navigation commençoit à nous gagner; la vie solitaire et monotone des vaisseaux nous attristoit; des observations d'histoire naturelle parvenoient à nous distraire. Nous approchions du cap de Bonne-Espérance; déjà les oiseaux de mer commençoient à nous quitter pour faire place à l'oiseau noir ou poule du Cap, que nous découvrîmes avec la terre, après une navigation plus heureuse que ne nous l'avoient promise des hommes expérimentés qui s'attendoient à de longs et fréquens calmes, et à des ouragans dans le voisinage de la ligne dans le tems où nous la passâmes.

Ce fut le 29 que nous découvrîmes la montagne de la Table; nous forçâmes de voiles pour gagner la baie avant la nuit, et nous ne pûmes y réussir : nous la passâmes à louvoyer. Là, nous vîmes la mer tout en feu, phénomène sur la cause duquel nous n'étions pas d'accord : je fis tirer quelques seaux d'eau, et nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits in-

sectes transparens et globuleux, de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, d'une substance gélatineuse. Quand l'eau étoit en repos, leur nombre paroissoit diminuer, et la lumière se dissipoit insensiblement; en l'agitant on lui rendoit son éclat, et les bluettes se mouvoient dans des directions contraires aux ondulations de l'eau : en remuant l'eau avec la main, une étincelle lumineuse s'attachoit aux doigts; et, avec une forte lentille, nous découvrîmes l'orifice d'un petit tube qui entre dans le corps de cet atome, dont quatre ou cinq sacs intestinaux remplissoient l'intérieur. On ne put faire de découvertes plus exactes pour connoître leur nature et leurs organes; le toucher les gâte, et ils n'offrent plus qu'une masse confuse de linéamens flottans : nous soupçonnâmes qu'ils étoient le frai d'une espèce de méduse ou d'ortie de mer. Tel étoit l'animalcule qui couvroit l'Océan dans un grand espace : il se mouvoit d'un lieu à un autre, jouissoit de la faculté de briller quand il lui plaît, et d'éclairer tous les objets qu'il touche. La mer paroissoit enflammée, le sommet de chaque vague sembloit un phosphore, une ligne lumineuse marquoit la trace du navire; de grands corps de lumière se remuoient à nos côtés, quelquefois avec lenteur, quelquefois avec vîtesse; ils s'éloignoient, se rapprochoient

de nous, avoient la forme des poissons, et lorsque les plus gros approchoient des petits, ceux-ci se retiroient en hâte (1).

Le jour naissant nous fit voir un beau ciel, et nous vînmes mouiller dans la baie de la Table, à un mille du débarquement, près du fort : bientôt nous reçûmes la visite des officiers de la Compagnie, qui venoient examiner les vaisseaux, la santé des équipages, et s'assurer si la petite-vérole étoit à bord, maladie redoutable au Cap. J'allai visiter le gouverneur, qui me reçut avec politesse, et m'apprit que des vaisseaux de l'île Maurice ou île de France, avoient découvert une terre sous le méridien de cette île et le 48° de latitude méridionale, et qu'un coup de vent les en avoit écartés.

Nous fûmes frappés du contraste qu'offre cette colonie et Saint-Yago; dans celle-ci le sol susceptible de culture, est négligé de ses habitans paresseux et opprimés : au Cap on voit une ville propre et bien bâtie au milieu d'un désert entouré de masses de roc, entrecoupé de montagnes noires et effrayantes; au bord de l'eau sont des magasins : les maisons sont répandues

(1) *Voyez* ce que nous avons dit sur ces phénomènes, tome VIII, pages 28-31.

derrière sur un côteau légérement incliné. Il n'y a qu'une église; les luthériens y ont une chapelle, mais n'y peuvent avoir un prêtre; ils sont obligés de se servir des aumôniers danois ou suédois, qui abordent au Cap. Les esclaves ne paroissent y avoir aucune religion, et on ne s'en occupe pas. La Compagnie a plusieurs centaines d'esclaves qui logent, vivent et travaillent dans une maison spacieuse : un autre grand bâtiment sert d'hôpital aux matelots des vaisseaux de la Compagnie, et il en est ordinairement rempli. Entassés dans un vaisseau, sous la zone torride, vivant à petites rations de viandes salées, la fièvre et le scorbut les moissonnent : on leur y donne des médicamens; mais les plus salutaires sont les provisions fraîches et un air pur : près d'eux est le jardin du Cap, où l'on cultive les herbes potagères, les antiscorbutiques; il est défendu contre les tempêtes destructives, par de hautes allées de chênes qui forment les seules promenades aérées et couvertes qu'on trouve dans ces climats chauds.

Nous nous établîmes dans la maison de M. Brands, dont les soins empressés nous furent utiles pour trouver des provisions, et pourvoir à nos besoins : tandis qu'on s'en occupoit, nous fîmes des excursions botaniques dans la campagne. Le sol bas et marécageux près de la mer,

s'élève insensiblement de tous les côtés vers les trois montagnes qui forment le fond de la baie : le bas est couvert de quelque verdure; les cantons élevés ont un aspect horrible et sec; mais on y voit des buissons dispersés, habités par des lézards, des serpens, des tortues, des oiseaux, et une grande variété de plantes : quelques plantations sont élevées dans les lieux qu'un filet d'eau fertilise. On y fit des collections immenses de plantes, et on y trouva un grand nombre d'animaux inconnus aux naturalistes.

Nous visitâmes la montagne de la Table : la route en est très-roide, difficile et semée de cailloux. Vers le milieu, on entre dans une crevasse effrayante et vaste, dont les côtés perpendiculaires sont garnis de rochers menaçans, empilés et couchés : des ruisseaux sortent des fentes, où tombent des précipices en gouttes, et donnent la vie aux plantes et aux arbrisseaux qui sont plus bas; des plantes y répandoient une odeur aromatique. Le sommet de la montagne est stérile et presque de niveau par-tout : quelques cavités y étoient remplies d'eau et de terre végétale qui nourrissoient quelques plantes odoriférantes; des babouins hurlans, des antilopes, des vautours solitaires, des crapeaux habitent aux environs : la vue y est très-étendue, la baie n'y paroît qu'un étang, les vaisseaux de petites

barques, la ville des ouvrages d'enfant ; les autres montagnes nous paroissoient petites ; mais au delà des collines blanches, une chaîne majestueuse de hautes montagnes arrêtoit notre vue : un groupe de masses brisées de rochers enfermoit la baie, et se terminoit au cap des Tempêtes. Entre le midi et l'orient, nous découvrions de nouvelles plantations enfermées par d'immenses bruyères, dont la verdure contrastoit avec le reste du pays, et Constantia, célèbre par ses vignobles. Un air froid et perçant nous força de descendre cette montagne, après y être demeurés deux heures.

C'est surtout au sud-est de cette montagne que nous dirigeâmes nos excursions, parce que le sol y produit un grand nombre de simples diverses; près des collines l'aspect en est très-agréable : au bord de chaque ruisseau on voit des plantations variées de vignobles, de champs et de jardins, entourées de chênes hauts de dix à vingt pieds qui les mettent à couvert des vents destructeurs. Le gouverneur Tulbagh les fonda, et y a construit des maisons et des jardins pour ses successeurs ; ils n'ont de remarquable que l'ombre et l'eau qu'on y trouve : la Compagnie y a des hangars, on y voit une brasserie, et plus loin la belle vallée qui renferme la plantation appelée *le Paradis*, où l'on trouve des

bosquets

bosquets délicieux, et d'excellens fruits. Nous vîmes arriver dans la baie deux vaisseaux hollandais, dout les équipages étoient dans un délabrement extraordinaire, et dont l'un avoit touché au port de Praya un mois avant nous : notre voyage plus rapide n'avoit point répandu de maladies parmi nous, et cette raison fit que notre séjour au Cap pouvoit être fort court; cependant nous n'appareillâmes que le 22 novembre : pendant ce tems l'équipage se nourrit de bœuf ou de mouton frais, de pain nouvellement cuit, de beaucoup de légumes; on calfata et on peignit les vaisseaux, et on acquit un nouveau secours pour les découvertes en histoire naturelle. Ce fut M. Sparmann, élève de Linnæus, et dont l'enthousiasme pour les sciences ne s'est jamais démenti; il étoit versé dans la médecine, avoit un ame sensible, c'étoit un vrai philosophe. Avant de nous embarquer, nous achetâmes à haut prix un épagneul qui alloit à l'eau, afin que cet animal ramassât tous les oiseaux qui tomberoient hors de notre portée.

Nous avons parlé ailleurs de la colonie du Cap, nous n'en dirons qu'un mot aujourd'hui. Il y a ordinairement cinq esclaves pour un blanc : ceux-ci les traitent avec douceur, les habillent bien, mais les obligent à ne porter ni bas ni souliers. On y voit un grand nombre de

Malais, de Bengalais et quelques nègres. Les colons sont hollandais, français protestans, et la plupart allemands : ils sont industrieux, aiment l'aisance, et peuvent jouir même de l'abondance ; ils sont hospitaliers et sociables ; ils ont peu de moyens et peu de goût pour s'instruire : ceux qui veulent que leurs enfans le soient les envoyent en Hollande ; l'éducation des femmes y est négligée, et leur conversation est peu intéressante : plusieurs parlent le français, l'anglais, le portugais, le malais ; elles dansent, chantent, jouent du luth, mais manquent de délicatesse. Il y a cependant des colons instruits : rarement ils y amassent d'aussi grandes fortunes qu'à Batavia, et les plus grandes surpassent rarement la somme de 500,000 livres. A la campagne, les fermiers sont simples, ignorans, hospitaliers, et la plupart d'une corpulence remarquable.

La Compagnie ne concède plus de terrain à perpétuité ; elle le livre à un fermier pour la redevance annuelle de 125 livres pour 60 acres, rente qui ne les encourage pas à cultiver la vigne. Ils élèvent beaucoup de bétail ; tels fermiers ont de 7 à 15,000 moutons, et des vaches à proportion : les vignobles sont dans les plantations voisines du Cap ; les champs de blé sont les plus éloignés. Lorsqu'ils viennent à la ville, ils amènent leur famille avec eux, dans des

chariots couverts de toile ou de cuir, traînés par huit à douze paires de bœufs. Souvent les plus opulens confient à un jeune homme un troupeau de 4 à 500 moutons, qu'il conduit dans un canton éloigné abondant en eau et en herbe: il a pour sa part la moitié des agneaux, et bientôt il est aussi riche que son bienfaiteur. Le blé qu'on y recueille sert à l'approvisionnement des îles de France et de Bourbon, et il y auroit plus de productions si les plantations étoient moins éloignées, et les chemins moins impraticables. La Compagnie défend à ses colons de s'établir à moins d'un mille de distance les uns des autres. Cette colonie seroit florissante si elle n'appartenoit pas à une société de marchands.

L'atmosphère y est sujette à des variations fréquentes, ce qui y cause beaucoup de rhumes: il neige, il gèle dans les montagnes, rarement dans la plaine. Cette extrémité de l'Afrique est une masse de hautes montagnes, dont les extérieures sont noires, escarpées, stériles et composées d'un granit grossier qui ne contient aucune production de volcan; les intérieures paroissent être métalliques: on y trouve des sources chaudes. La colonie de Stellenbosch passe pour la plus fertile du Cap; les chênes y deviennent très-hauts; près de la ville, les plus hauts n'ont pas trente pieds d'élévation: la

botanique peut s'y enrichir, et deux savans y ont rassemblé plus de mille plantes inconnues avant eux. Le règne animal n'y est pas moins riche : les plus grands quadrupèdes, comme l'éléphant, le rhinocéros, la girafe ou caméléopard, l'hippopotame, le gnou, le lion, le buffle s'y trouvent, ce dernier y est très-féroce ; il attaque les fermiers dans leurs voyages, tue et foule aux pieds leur bétail ; telle est sa force, qu'attelé à un chariot avec six bœufs ordinaires, on ne peut le faire changer de place. On y trouve aussi des antilopes, des lièvres, des gerbos et beaucoup d'autres quadrupèdes plus petits, proie ordinaire et facile des lions, des léopards, des tigres, des hiènes rayées et tachetées, des jackals et de plusieurs autres animaux féroces qui n'y sont pas rares.

Les oiseaux, les poissons y offrent une grande variété d'espèces, dont plusieurs sont mal connues, ou ne le sont pas du tout.

Après avoir reçu du Cap tous les secours possibles, nous entrâmes à bord, et mîmes à la voile; le tems étoit variable, et nous avions des ondées de pluie qui ne nous empêchoient pas d'avancer; nous revîmes encore la mer lumineuse comme nous l'avions vue en arrivant. Nous disposâmes notre route pour chercher le cap de la Circoncision, et prévoyant que nous

allions arriver dans un climat froid, loin de tout lieu de relâche, je fis distribuer des braies, des chausses de drap, et la jaquette accordée par l'amirauté; et prendre toutes les précautions possibles pour ne pas perdre de l'eau douce: on lavoit avec l'eau de la mer, et on en distilloit sans cesse. Sous le 39° 4' de latitude, nous fûmes accueillis d'une tempête qui dura une semaine entière; c'étoit la première que nous éprouvions, la mer émue brisoit avec violence contre le vaisseau; tout ce qu'il renfermoit de mobile s'ébranloit, se heurtoit, se brisoit: le hurlement de la tempête, le rugissement des vagues, l'agitation du vaisseau nous interdisoient tout travail, et nous présentoient des scènes nouvelles et souvent affligeantes. Un volontaire logé dans l'avant du vaisseau s'éveilla tout-à-coup une nuit, et entendit l'eau courir dans son gîte; il saute de son lit, et se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe: il crie, on se lève, on emploie les pompes, tout travaille avec vigueur, et l'eau sembloit s'accroître encore; on ajouta les pompes à chapelets aux autres, mais tous nos efforts auroient été vains si le volontaire s'étoit réveillé plus tard, et si l'on n'avoit découvert que l'eau entroit par une écoutille enfoncée par le choc des vagues: on la répara, et nous échappâmes au danger d'être ensevelis

dans les flots au milieu d'une nuit très-sombre. Cette tempête nous jeta bien loin à l'orient de la route projetée, et nous perdîmes l'espoir de gagner le cap de la Circoncision : un plus grand mal encore fut qu'elle tua la plus grande partie des moutons, des cochons, des oies que nous avions embarqués ; le passage brusque d'un tems doux et chaud à un autre très-froid et très-humide nous affecta tous, et pour en tempérer l'effet, je fis ajouter quelque chose à la ration ordinaire des boissons fortes. La tempête cessa enfin, nous eûmes une nuit sereine, un beau matin qui fut bientôt suivi d'une brume épaisse : le baromètre étoit très-bas, le vent s'accroissoit à chaque instant, et une seconde tempête s'éleva ; il nous fallut abattre toutes nos voiles, mais sa violence fut épuisée dans un jour. Un grand nombre d'oiseaux du genre des petrels et des hirondelles, nous avoient accompagnés depuis le Cap, et la tempête sembloit avoir accru leur nombre : parmi ces oiseaux étoient la pintade et le petrel bleu, dont l'aile est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Quelquefois nous apercevions trois espèces d'albatros (1), et nous prenions de ceux-ci à la ligne

(1) Le plus gros des oiseaux d'eau, sans en excepter le cygne. Sa très-forte corpulence lui a fait

avec un morceau de mouton pour appât; la chair en étoit bonne. Nous rencontrâmes aussi des pingoins et des touffes de goémon, quoiqu'à une grande distance des côtes : ils ne les annoncent donc pas. Il est probable que d'après le degré de fraîcheur ou de putréfaction où on les trouve, on pourroit conjecturer depuis quel tems les plantes flottent sur la mer, et dans des cas très-rares, combien elles sont éloignées de terre; mais des circonstances accidentelles rendront toujours le calcul incertain.

Le vent s'affoiblit par degrés, et dégénéra en grains accompagnés d'ondées de neige; nous pûmes cependant déplier nos voiles, quoique la mer fût très-grosse encore : la nuit du 9 au 10 donna une gelée très-vive, et le lendemain nous vîmes des îles de glace; il en étoit qui avoient au moins deux mille pieds de long sur quatre cents de large, et s'élevoient au moins de deux cents pieds, ce qui annonçoit une épaisseur d'environ deux mille pieds : ces masses

donner le nom de *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est de la grosseur d'un mouton. Il y en a qui ont dix pieds deux pouces d'envergure, et deux variétés, l'une blanche et l'autre brune, couleur de chocolat. Le nombre de ces oiseaux semble s'accroître à mesure qu'on se rapproche des climats froids et brumeux, où s'exerce plus particulièrement leur empire.

de glace ne flottent probablement qu'avec lenteur, parce que les vents et les vagues ne heurtent que la partie qui s'élève au dessus de la surface de la mer ; les courans sont peut-être les agens principaux qui les mettent en mouvement : en nous assurant par nos courses, qu'il n'y avoit pas de continent austral, nous nous persuadâmes que ces îles se forment dans la mer ; car on ne doute plus que l'eau salée ne puisse se geler (1). Au reste, on peut juger de la différence du froid qui règne dans les deux hémisphères par le lieu et le tems où nous rencontrâmes ces glaces ; nous étions au milieu de décembre

(1) Voici des observations intéressantes de M. de Pagès, sur la quantité de sel contenu dans l'eau de la mer, prise à diverses latitudes. Cent livres d'eau de mer, prises au 46e degré de latitude australe, contenoient quatre livres et demie de sel. La même quantité d'eau prise au 74e degré de latitude nord, produisoit quatre livres trois quarts de sel ; et la même quantité d'eau réduite en glaçons conservés pendant huit jours, le thermomètre se trouvant à deux degrés au dessous de zéro, ne contenoit qu'un quart de livre de sel. M. de Pagès, auteur de ces expériences, et celui dont on a vu le journal, tome VII de cette Collection, a fait encore en 1773, 1774 et 1776, deux voyages, l'un vers le pôle du Sud, et l'autre vers le pôle du Nord.

1772, qui répond dans cet hémisphère à notre mois de juin, et la latitude étoit de 51° 5'.

Dans un tems obscur, on peut se perdre contre ces îles : nous en vîmes une qui avoit cinquante pieds d'élévation et demi-mille de circonférence, plate à son sommet, ayant ses bords coupés perpendiculairement. Le capitaine Furneaux qui commandoit l'Aventure, la prit pour une terre, et s'y seroit jeté, si mon signal ne lui avoit découvert son erreur; nous marchâmes avec précaution, surtout la nuit, allant à petites voiles, faisant de courtes bordées, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : c'est dans ces circonstances que je découvris des oiseaux que je ne connoissois point encore ; ils étoient blancs, ayant le bec et les pieds noirs, et de la grosseur des pigeons; ils paroissent être de la classe des petrels et indigènes de ces mers froides. Nous étions toujours obligés à de plus grandes précautions, parce qu'un brouillard épais nous environnoit, qu'il se mêloit à de la pluie et de la neige fondue, et que les îles de glace augmentoient; on voyoit un peu dans le jour lorsque nous passions entr'elles, parce qu'alors le thermomètre baissoit de trois à quatre dégrés ; quelques-unes avoient près d'une lieue de circuit : la mer étoit enflée, et les vagues en se brisant s'élançoient jusqu'à leur sommet; mais ce spectacle d'abord

agréable à nos yeux, nous remplit d'épouvante (1), en pensant qu'une vague pouvoit nous lancer sur elles et nous briser en un instant. Différens oiseaux qui nous avoient accompagnés jusqu'alors disparurent; les pingoins se montrèrent, le petrel blanc se jouoit autour des masses de glace dont on peut le regarder comme l'avant-coureur; plusieurs baleines (2)

(1) La Nature a semé par tout l'Univers, des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Abstraction faite du danger, c'est un spectacle curieux que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination du navigateur tout ce qu'il a vu sur la terre. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'il se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois un vaisseau qu'on croit voir fendre la mer à pleines voiles. Le pilote, trompé par la ressemblance, redouble la manœuvre, pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont des îles couvertes de plaines, de vallons, de hautes montagnes. Cette glace est dure, ordinairement claire, d'un vert pâle, ou d'un bleu céleste.

(2) Si la baleine est le roi de l'Océan, elle n'en est pas le tyran; elle n'use jamais de sa force ni de sa puissance pour détruire, et si elle détruit, ce n'est que pour satisfaire aux besoins de la nature, et pour sa propre conservation. Elle trouve des ennemis dans son propre domaine. On la voit trembler à l'aspect

se montroient aussi parmi les glaces, et varioient un peu la scène affreuse de ces parages. Nous voyions quelquefois vingt de ces îles à la fois; l'une d'elles avoit des taches noires qu'on prit pour des animaux; cependant elles ne changeoient point de place.

---

de la licorne et de l'espadon: alors elle semble ignorer sa force et son pouvoir, elle s'agite et manifeste sa frayeur par des élans, des bonds prodigieux, et sa fuite rapide.

Mais le plus cruel, le plus redoutable ennemi pour ce cétacée, est l'homme. Selon Anderson, depuis 1721 jusqu'en 1765, en quarante-quatre ans, les Hollandais ont pêché, dans le nord, 32,927 baleines. Un auteur hollandais a calculé que ses compatriotes en avoient pris au Groenland ou dans le détroit de Davis, dans un espace de 109 ans, 65,175; ce qui fait six cents par année moyenne. L'année 1677 a fait époque dans les annales de cette pêche: 201 navires, dont les Hollandais en avoient à eux seuls 189, prirent dix-neuf cent soixante-huit baleines, dont plusieurs avoient plus de cent pieds de longueur, et dont on tira 67,883 bariques d'huile, qui, avec la vente des barbes ou des fanons, donnèrent un produit de près de huit millions tournois. La France est redevable aux basques de Saint-Jean-de-Luz de ce genre de pêche. Ils ont ouvert la carrière, et envoyé les premiers leurs navires au Groenland: leurs vaisseaux partoient en mars, et revenoient en septembre. Ils ont aussi enseigné aux nations maritimes cette nouvelle source de commerce et de prospérité. De

Nous navignions avec peine; nos voiles, nos agrès étoient gelés, et il en tomboit des glaçons qui leur formoient des espèces de franges. Comme nous étions sous le parallèle du cap de la Circoncision, et que nous nous attendions à voir la terre, tout attiroit notre attention; chacun désiroit découvrir le premier la côte : souvent on croyoit la voir, et ce n'étoit qu'une île de glace ou un brouillard. Un jour l'Aventure nous annonça qu'on voyoit distinctement la terre : nous vîmes une immense plaine de glaces brisées, et des îles de toutes formes, de toutes grandeurs, qui, s'étendant au loin par derrière, élevées encore par les vapeurs brumeuses qui couvroient l'horizon, ressembloient en effet à des montagnes. Quelques officiers persistèrent à croire qu'ils avoient vu la terre, jusqu'à ce que deux ans après nous eussions navigué précisément dans le même lieu, sans y trouver ni terre ni glace.

Les mêmes scènes se reproduisirent les jours suivans : toujours des masses de glace, des pin-

nos jours on trouve rarement des baleines qui aient plus de soixante à soixante-dix pieds de longueur : on ne leur donne pas le tems de parvenir à une taille plus considérable. La baleine met bas ses petits tout vivans, et les nourrit du lait de ses mamelles. On trouve sur sa peau une multitude d'insectes ou de poux longs d'environ un pouce.

goins, des petrels, et des poissons, parmi lesquels nous en remarquâmes deux plus petits que les baleines ordinaires, et d'un blanc qui approchoit de la couleur de chair. La mer étoit tranquille, et nous nous concertâmes avec le capitaine Furneaux ; nous nous donnâmes des rendez-vous en cas de séparation, et il en étoit tems, car en effet nous fûmes séparés peu de jours après. Quelques travaux jetoient de la variété dans notre marche uniforme et lente : nous coupions des masses de glace pour en tirer de l'eau douce en la fondant. MM. Forster et Walès voulurent répéter des expériences sur la température de la mer, à une certaine profondeur; mais la brume les environna, et ils perdirent de vue les deux vaisseaux : au milieu d'une mer immense, sur un bateau à quatre rames, sans mâts, sans voiles, loin de toute espèce de côtes, environnés de glaces, dénués de provisions, leur situation étoit effrayante et terrible. Ils voguoient au hasard, faisant de vains efforts pour se faire entendre; ils écoutoient eux-mêmes, et tout étoit en silence autour d'eux : ils résolurent de ne plus se mouvoir, dans la crainte de s'écarter, et ils y demeurèrent quelque tems. Enfin dans le lointain, le son d'une cloche frappa leurs oreilles, ils ramèrent avec vigueur de ce côté-là ; ils poussèrent des

cris perçans auxquels l'Aventure répondit ; ce vaisseau les prit à bord, bien joyeux d'avoir échappé à une mort lente amenée par le froid et la faim.

Nous côtoyâmes pendant quelques jours des bancs immenses de glace qui ne laissoient point d'ouverture entr'eux ; les bords en étoient plus brisés qu'à l'ordinaire, et on en voyoit de toutes parts flotter d'innombrables îles : le vent nous portoit de l'une à l'autre, et nous étions sans cesse en danger de nous briser contre ces écueils flottans, ou de prendre fond sur eux, situation plus alarmante qu'on ne pourroit dire ; car quelquefois des vaisseaux y demeurent attachés, et nous avions à craindre le même sort : cependant ce spectacle nous devint enfin aussi familier que celui des brouillards et de la mer.

La multitude de ces plaines de glace nous fit faire quelques observations. Nous étions sûrs de rencontrer de la glace dans tous les endroits où nous apercevions une forte réflexion de blanc près de l'horizon : la glace n'est pas toujours blanche, près de la mer elle paroît souvent d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de bérylle(1). Cette

(1) Le béril ou bérylle est une pierre précieuse dont la couleur est un vert mêlé de bleu. Les bérylles les plus estimés sont ceux dont la couleur est d'un vert de mer pur ; mais la plupart de ces pierres ont des taches, des filets et peu d'éclat.

couleur s'élevoit quelquefois à trente pieds de la surface, et provenoit peut-être des particules d'eau lancée contre la masse, et qui en avoit pénétré les interstices : quelquefois le haut représentoit une large couche de blanc formée probablement par des neiges accumulées.

Je résolus de marcher à l'est, puis de reprendre au midi s'il étoit possible, pour gagner les derrières de ces plaines de glaces : il ne dégeloit point, le froid au contraire devenoit toujours plus incommode, et je crus devoir faire alonger les manches des jaquettes des matelots, et couvrir leur tête d'un bonnet. Des symptômes de scorbut commençoient aussi à se développer, et je fis distribuer aux malades du moût frais de drêche et du jus de limon et d'orange : ce dernier, inutile pour quelques-uns, en guérit totalement d'autres. Le tems varioit, quelquefois il s'éclaircissoit, et la vue pouvoit s'éteudre au loin : nous en profitions pour avancer avec plus de vîtesse, et encore pour aller à la chasse; on tua quelques petrels bleus : cet oiseau est de la grosseur du pigeon; ses ailes, ses pieds, son bec sont gris-bleus; son ventre et la partie inférieure de ses ailes sont blancs et légérement teints de bleu; une trace de cette couleur traverse ses ailes et le dos, un peu au dessus de sa queue; elle teint encore les extrémités des plumes

de la queue; son bec est large, sa langue l'est beaucoup aussi; son plumage est abondant et chaud, ses ailes sont très-fortes et longues. On chassa aussi au pingoin, chasse rarement heureuse, parce que ces oiseaux plongent et restent long-tems sous l'eau, et que lorsqu'ils en sortent, ils parcourent une ligne droite avec une vîtesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les atteindre. Nous en tuâmes un qui nous coûta une douzaine de coups de fusil : son plumage est dur, luisant, épais, composé de longues plumes étroites, placées les unes sur les autres aussi près que des écailles; leur peau très-forte et leur graisse les rendent propres à résister à l'hiver perpétuel de ces climats rigoureux; leur ventre large, leurs pieds en arrière, leurs nageoires qui leur tiennent lieu d'ailes, facilitent le mouvement de leur corps d'ailleurs très-lourd : il semble que ces oiseaux, et surtout les premiers, vivent de diverses espèces de mollusques, qui montent à la surface de l'eau dans un beau tems; il paroît aussi qu'ils peuvent vivre assez long-tems sans alimens.

Nous passâmes au travers de plusieurs bancs de glaces brisées et flottantes : ils étoient étroits, mais fort longs; des morceaux étoient de forme plate, d'autres offroient diverses branches en forme de rayons de miel, comme des rochers de

de corail, et présentoient mille figures variées. On tua deux petrels, dont le bec étoit moins large que celui des autres : cette différence indiquoit-elle une autre espèce, ou distinguoit-elle la femelle du mâle dans la même espèce? On disputa sur ce point, et l'on ne prouva rien.

Je résolus de courir au couchant jusqu'au méridien du cap de la Circoncision, le vent étoit favorable, et la mer assez débarrassée de glaces; mais nous n'avançâmes pas autant que nous le désirions, de hautes îles de glace nous déroboient le vent; sur leur sommet nous voyions des pingoins, qui y grimpoient par un côté qui s'élevoit en pente : ces glaces leur tenoient lieu de terre, car il n'y en avoit probablement point qu'à six ou sept cents lieues de distance. On dit cependant qu'ils doivent aller sur les côtes pour faire leurs petits; peut-être leurs femelles y étoient, et que nous n'avons vu que des mâles. Nous tuâmes aussi un oiseau blanc de la classe des petrels; son bec un peu court est d'une couleur mitoyenne, entre le noir et le bleu foncé, ses jambes et ses pieds sont bleus.

Après avoir échappé au danger d'une plaine immense de glace qui étoit entre nous, et de nombreuses îles sur lesquelles nous aperçûmes un veau marin, nous reprîmes notre route à l'ouest, et l'après-midi du 1er janvier 1773,

nous vîmes la lune pour la première fois, depuis notre départ du Cap; ce qui peut faire juger du tems que nous avions eu jusqu'alors. Nous en profitâmes pour faire diverses observations, et nous trouvâmes que nous étions à peu près à la longitude qu'on donne au cap de la Circoncision, sous la latitude de 58°, 53′ 30″. Nous n'étions donc qu'à une cinquantaine de lieues plus au midi de l'endroit où on le place : le tems étoit serein, nous pouvions voir à quatorze ou quinze lieues autour de nous, et nous ne vîmes rien; il est donc très-probable qu'on s'est trompé en croyant découvrir cette terre, et qu'on a pris pour elle, des montagnes et des bancs de glace qui nous trompèrent nous-mêmes dans les premiers jours.

Nous revînmes dans les parages que nous avions déjà parcourus, et passâmes dans le même lieu où nous avions vu un grand banc de glace cinq jours auparavant; nous n'en vîmes pas de traces; sans doute il avoit dérivé au nord, et c'est une nouvelle raison pour croire qu'il n'y a pas de terre sous ce méridien. Nous faisions route à l'est-sud-est, afin de reconnoître un plus grand espace vers le midi : un vent frais nous favorisoit, mais il pleuvoit, et la pluie se geloit sur les agrès, de sorte que les cordages étoient couverts de la plus belle glace

transparente que j'aie jamais vue, et on ne les pouvoit manier sans douleur; cependant le tems étoit plus doux, et la mer plus débarrassée de glace qu'elle ne l'avoit été depuis plusieurs semaines. Nous parvîumes jusqu'au 61° 12′ de latitude méridionale; là nous vîmes les glaces se multiplier, et nous en ramassâmes des morceaux durs comme des rochers, qui nous donnèrent quinze tonneaux de bonne eau douce, en les fondant dans des chaudières; seulement l'air fixe en avoit été chassé, et tous ceux qui en burent éprouvèrent une enflure dans les glandes de la gorge, effet ordinaire produit par l'eau de neige ou de glace. Je continuai encore ma route au Sud avec un vent de nord-ouest, accompagné d'ondées de neige: nous atteignîmes le 64° 12′ de latitude; là nous vîmes encore des albatros, et l'on en tua un: sa couleur étoit moyenne entre le brun et le gris foncé; la tête et le dessus des ailes étoient un peu noirâtres; il avoit le fil des yeux blanc: ces oiseaux étoient alors les seuls qui ne nous eussent pas abandonnés.

Nous mesurâmes le courant: il portoit au nord-ouest, et faisoit près d'un tiers de mille par heure; nous plongeâmes un thermomètre à cent brasses dans la mer, on l'y laissa dix minutes, et on le retira qu'il étoit au point de la

congélation : exposé à l'air, il remonta à quatre degrés. Nous observâmes plusieurs distances du soleil et de la lune, qui fixèrent notre longitude. C'est ainsi que nous remplîmes cinq jours assez beaux, dont on profita encore pour faire laver le linge et les habits de l'équipage avec l'eau de glace fondue. Le 17, nous passâmes le cercle antarctique : au delà du 71[e] degré de latitude-sud le tems étoit beau, et nous ne voyions qu'une île de glace le matin ; mais vers les quatre heures la mer nous en parut couverte : nous en comptâmes trente-huit, et nous eûmes assez de peine pour les éviter; enfin elles augmentèrent, et bientôt nous ne vîmes plus qu'une immense plaine de glaces différentes qui formoient, ici des collines élevées, là des monceaux brisés, et serrés les uns contre les autres ; un radeau dont le sommet étoit plat et uni, haut de seize à dix-huit pieds, nous parut très-grand, car nous n'en pouvions apercevoir l'extrémité (1); des baleines jouoient autour de

(1) La douceur des beaux jours qu'on passe à terre en France, surtout au mois de mai, est bien différente de l'horreur du tems qu'un marin est souvent obligé d'essuyer : si l'on compare encore la vie agréable et tranquille qu'on mène à la ville ou à la campagne, quand on a de l'aisance, avec les fatigues de la mer, on sera étonné qu'un homme, né avec

ses bords, et des pintades brunes et blanches voloient dans ses environs : cet oiseau avoit la partie antérieure brune, la postérieure blanche; nous voyions avec lui des petrels blancs et bleus,

---

une fortune honnête, puisse se livrer deux fois au caprice des vents et des flots. Quelle est en effet la perspective de celui qui se hasarde à parcourir les deux hémisphères? des privations, des dangers de toute espèce; il est sûr d'avoir souvent à sa table des alimens gâtés et remplis de vers, avec des eaux infectes et corrompues. Les écueils, les glaces, les trombes, les rafales, les tempêtes de l'Océan l'exposent encore sans cesse à mille périls, et à être enseveli dans les abimes de la mer. Il n'y a donc que le plaisir d'être utile à sa patrie, d'éclairer ses semblables, d'agrandir le cercle des connoissances humaines qui puisse le soutenir au milieu de tant de disgraces. On dit que heureusement par une grace d'état, une heure de beau tems fait oublier au navigateur vingt-quatre heures de hasards et de peines.... Cette recherche pénible et infructueuse, faite par Cook d'un continent austral, dans les mois de décembre et janvier, l'été de ces climats, et la seule saison ouverte à la navigation dans ces parages, prouve sans réplique qu'il n'existe pas, vu que s'il existoit, ce ne pourroit être que dans les 18 degrés qui s'étendent du 72e degré jusqu'au pôle. Or, ce continent seroit identifié avec les glaces, et inaccessible aux hommes.

[f] Le Globe contient, dans ce que nous en connoissons, une plus grande quantité de terres élevées au dessus

des albatros d'un gris foncé, mais les autres espèces ne se montrèrent plus.

Parvenus au 67° 15′ lorsque nous rencontrâmes ce banc, nous crûmes qu'il étoit impru-

---

de la surface de la mer, dans les régions du nord, que dans les contrées polaires du Sud : celles-ci n'ont constamment montré à tous ceux qui les ont observées, que de vastes mers. D'après ce fait contasté par les navigateurs, M. Jean Reinhold Forster pense avec raison que les contrées du pôle-nord, prises ensemble, sont plus chaudes, particulièrement en été, que celles du pôle-sud. En effet, la grande profondeur des mers du Sud absorbe les rayons du soleil, qui ne peuvent pas communiquer aussi aisément le calorique à des eaux d'une si grande étendue et profondeur, qu'au fluide plus rare de l'atmosphère. La terre au contraire réfléchit les rayons du soleil dans toute sorte de directions : ils se croisent en tous sens, et l'expérience a démontré que c'est seulement par ces rayons ainsi rassemblés, que le soleil peut donner un grand degré de chaleur. Il est aussi confirmé par l'expérience de tous ceux qui ont navigué dans les régions du nord, qu'on ressent fréquemment pendant l'été, entre les 70e et 80e degrés de latitude-nord, une chaleur assez grande pour faire fondre le goudron qui enduit les vaisseaux. Mais vers le pôle-sud, la température de l'air est beaucoup plus froide ; et dans ces contrées on ne jouit jamais de la douceur d'un jour chaud ; tout le calorique se perd dans la profondeur de l'Océan.

Le même Forster rapporte dans son excellente

dent de marcher plus encore au midi, d'autant plus que la moitié de l'été étoit déjà passée; je résolus donc de chercher directement la terre que les Français croyoient avoir découverte, et

histoire des découvertes du nord, que dans le tems où la compagnie hollandaise du Nord étoit dans toute sa splendeur, c'est à dire de 1614 à 1641, elle envoya un vaisseau au Groenland, pour charger de l'huile de poisson qu'on faisoit à *Sewerenberge;* mais comme il n'y en avoit point assez pour compléter la cargaison, le capitaine trouvant la mer libre, dirigea droit au nord, et approcha à la distance de deux degrés du pôle, duquel il fit deux fois le tour. Joseph Moxon dit à Wood, avoir entendu dire en 1656, à un capitaine hollandais, homme très-digne de foi, qu'il avoit navigué sous le pôle-nord, où il avoit trouvé l'air aussi chaud qu'il a coutume de l'être en été à Amsterdam. Enfin le capitaine Golden ou Gould, qui avoit fait plus de vingt voyages au Groenland, dit à Charles II, qu'étant au Groenland vingt ans auparavant, il avoit rencontré deux navigateurs hollandais qui, désespérés de ne point trouver des baleines, avoient fait voile vers le nord, et avoient pénétré jusqu'au 89e degré, où ils n'avoient vu aucune glace, mais une mer libre et des vagues considérables. Il arriva qu'un de ces navigateurs hollandais, étant venu ensuite à Londres, Gould ou Golden le présenta à quelques membres de la compagnie du Nord, qui furent convaincus de la vérité de cette relation par l'inspection des journaux des deux navires.

nous revînmes vers le nord. Nous nous en étions déjà rapprochés de trois degrés, lorsque nous aperçûmes un de ces oiseaux que, dans notre premier voyage, nous avions appelés *poules du port Egmont* : c'est la grande mouette du Nord; elle étoit épaisse et courte, de la grosseur d'une grande corneille, et couleur de chocolat (1) : elle avoit une raie blanchâtre en forme de demi-lune au dessous de chaque aile; on en voit aux îles Fero dans le nord de l'Ecosse : jamais je n'en avois aperçu à plus de quarante lieues loin des terres, ni moins de deux ensemble; celle-là voltigea plusieurs fois sur le vaisseau, puis s'éloigna vers le nord-ouest. Quelques jours après nous en vîmes une encore, qui s'élevoit à une grande hauteur sur nos têtes, et nous regardoit avec attention; ce qui étoit un spectacle pour nous, accoutumés comme nous l'étions à voir les oiseaux raser la surface de la mer : dans le même tems, des marsouins blancs et noirs passèrent devant nous avec une vîtesse étonnante qui les déroba bientôt à notre vue. Nous marchions toujours au nord, le tems étoit brumeux, la pluie et la neige fondue ne cessoient point, le froid augmentoit, et l'eau de nos futailles placées sur les ponts geloit toutes les nuits :

(1) *Voyez* la note du tome VIII, page 198.

c'est dans ces parages que nous vîmes un albatros blanc, aux ailes teintes en noir, et une pintade. La mer qui venoit du nord-ouest étoit très-grosse, et n'annonçoit pas de terre dans cette direction; c'étoit là cependant que nous nous attendions à la trouver; le vent étoit frais, il augmenta encore, bientôt il forma une tempête accompagnée d'épais brouillards, de neige et de pluie; elle dura près de deux jours; puis le soleil et la lune se montrant par intervalle, on en profita pour faire des observations. Le 30 janvier, un vent très-frais déchira plusieurs de nos petites voiles; vers le soir nous marchâmes au couchant sous nos basses voiles: le vent diminua le lendemain, et nous revînmes au nord; nous étions déjà sous le 50° 50′ de latitude, et nous voyions toujours des îles de glace: en passant près de l'une d'elles, un craquement inattendu nous apprit qu'elle se brisoit ou tomboit en pièces; nous n'en revîmes plus aussi long-tems que nous gardâmes la même direction.

On nous avoit appris au cap de Bonne-Espérance que M. de Kerguelen partant de l'Ile de France ou Maurice avec deux vaisseaux, vers la fin de 1771, avoit découvert, le 31 janvier de l'année suivante, deux îles qu'il appela *îles de la Fortune*, et le jour suivant une troisième

qu'il nomma *l'île Ronde*, à cause de sa forme, puis une terre d'une étendue et d'une hauteur considérables, qu'un des vaisseaux là côtoya dans l'espace de vingt lieues; que la voyant très-élevée, inaccessible et nue, il l'abandonna pour cingler vers la Nouvelle-Hollande; que M. de Kerguelen fut chargé de revoir cette terre, qu'il la vit, mais n'y jeta qu'un coup-d'œil, et revint sans faire de découvertes.

M. Marion, en 1772, avoit découvert aussi de petites îles en trois endroits différens du 46 ½ au 47° ½ de latitude, toutes peu considérables, élevées, pleines de rochers et sans arbres : de là il se rendit aussi à la Nouvelle-Zélande où il fut tué. Je voulus vérifier ces découvertes, et me concerter avec le capitaine Furneaux : il m'informa qu'il venoit de voir un grand radeau de goémon, autour duquel étoient plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *plongeurs*. C'étoit un signe d'une terre prochaine, mais il ne nous fut pas possible de connoître si elle étoit au levant ou au couchant : je résolus de suivre cette latitude pendant quatre ou cinq degrés à l'ouest, puis de revenir à l'est; mais les vents ne me le permirent pas. La grosse mer qui venoit du nord-est, du nord-ouest, de l'ouest, prouvoit qu'il n'y avoit point de terres étendues vers le couchant; nous gouvernâmes donc au levant;

nous vîmes du goémon, et de ces oiseaux qu'on nomme *oiseaux d'œufs* (1), mais aucune terre ; je gouvernai plus vers le sud, rien ne nous y annonça son voisinage : vers le nord-ouest, la mer étoit tranquille, alors, quand le vent souffloit dans cette direction; nous allâmes donc vers le couchant, et ne fûmes pas plus heureux. Une carte de M. de Vaugondy pourroit faire croire que nous n'allâmes pas assez vers le levant, et que deux degrés de longitude nous séparoient d'une terre : cela peut être; mais nos vains efforts prouvent au moins que cette terre est une petite île, et non le cap Nord d'un continent austral, comme on l'avoit supposé.

Le 7 février 1773, le jour étoit beau, et je fis mettre tous les lits à l'air, tous les habits sur le tillac; je fis nettoyer le vaisseau, et fumer entre les ponts. Nous voyions des poules du port Egmont, et des plongeurs de deux espèces ; pendant la nuit nous entendîmes des pingoins; cela nous fit jeter la sonde ; et nous ne trouvâmes point de fond à deux cent dix brasses. Le vent étoit à l'est, et souffloit avec force ; il étoit accompagné de nuages sombres que suivit une

(1) Ces oiseaux d'œufs sont des espèces d'hirondelles de mer, noires dans la partie supérieure du corps, et blanches dans l'inférieure.

brume épaisse; dans cet intervalle on tira un coup de canon toutes les heures : à midi, je fis signal de revirer ; mais l'Aventure qui n'avoit point répondu aux premiers signaux, ne répondit point non plus à celui-là : j'eus alors trop de raison de craindre que nous ne fussions séparés, quoiqu'il fût assez difficile de dire comment cela étoit arrivé : dans ce cas, nous étions convenus de croiser trois jours dans les parages où nous nous serions quittés ; je le fis en tirant un coup de canon toutes les demi-heures, et en allumant des feux pendant la nuit; mais nous ne pûmes découvrir l'Aventure, et nous perdîmes l'espérance de rejoindre ce navire. Tout l'équipage fut affligé de cette séparation; nous ne jetions plus les yeux sur l'Océan, sans ressentir le chagrin de nous voir seuls : la vue d'un vaisseau avoit jusqu'alors adouci nos peines et inspiré la gaieté : il fallut renoncer à cette consolation.

Une preuve assez forte qu'il y avoit une terre voisine, c'est que tandis que nous louvoyions, des pingoins et des plongeurs frappèrent souvent nos yeux, et que plus loin vers le sud, nous ne vîmes plus que des petrels, des albatros, des coupeurs d'eau, etc. Ces pingoins étoient plus petits que ceux que nous avions vus sur la glace; ils avoient le bec rougeâtre et la tête brune : nous vîmes aussi des veaux marins, ce

qui me fit sonder sans trouver encore de fond. Des îles de glace reparurent, et le 17 nous aperçûmes dans les cieux, des clartés semblables à une aurore boréale; elles paroissoient en différens tems, en différentes parties du ciel, et répandoient leur lumière sur toute l'atmosphère.

Nous vîmes une île de glace de deux cents pieds de haut, et nous pensions à en couper quelques morceaux lorsqu'il s'en détacha de grosses masses qui dérivoient promptement à l'ouest, où bientôt elles furent répandues sur un grand espace : nous allâmes en ramasser, et nous pûmes en remplir huit à dix tonneaux. Nous tournâmes alors au levant, un peu vers le midi, et cette route au milieu d'un grand nombre de masses flottantes, nous obligea à beaucoup de précautions. Le 20 à midi, nous crûmes fortement voir terre au sud-ouest. Je revirai pour m'en approcher; le tems étoit bon, et je reconnus bientôt que ce n'étoit qu'un brouillard qui disparut le soir : la nuit nous montra une aurore australe très-brillante et très-lumineuse qui parut d'abord au levant, et se répandit ensuite dans tout le ciel : elle différoit des aurores boréales, en ce qu'elle étoit toujours d'une couleur bleuâtre, au lieu que vers le nord, elles prennent différentes teintes, et surtout une couleur de feu et de pourpre. Quelquefois elle

cachoit les étoiles, quelquefois aussi on les voyoit au travers.

Tandis que nous étions encore occupés à ramasser de la glace éparse sur la mer, une île qui n'avoit pas moins de 400 toises de tour et 3 ou 400 pieds d'élévation au dessus de l'eau, se renversa entièrement : la base occupa la place du sommet, le sommet celle de la base, et ce renversement ne changea rien à sa hauteur. Un plus grand nombre s'offroit toujours à nos regards ; une nuit orageuse, épaisse, neigeuse nous enveloppa, et nous soupirions après le jour ; il vint encore augmenter nos alarmes, en nous présentant des montagnes escarpées de glace que nous avions dépassées sans les apercevoir. Ces dangers, ces nuits sombres me firent renoncer à passer de nouveau le cercle arctique ; je dirigeai donc au nord par un vent qui mit en pièces des îles, dont les débris embarrassèrent encore davantage notre chemin : pendant la nuit on peut distinguer les îles par leur élévation ; mais on ne voit les morceaux que lorsqu'ils sont sous le vaisseau ; cependant l'habitude du péril en écartoit l'inquiétude, et nous permettoit de jouir de l'aspect qu'elles offroient : il étoit très-pittoresque ; l'écume des vagues bruyantes, s'insinuant dans les crevasses et les cavernes de ces îles, ajoutoient à la beauté du spectacle :

quelques-unes étoient percées de part en part, et on voyoit le jour au travers; plusieurs ressembloient à un clocher, ou avoient une forme spirale; l'imagination en comparoit d'autres à des objets connus, et le tems en devenoit moins long. L'air étoit un peu plus chaud qu'il ne l'avoit été un mois auparavant dans les mêmes latitudes, et cependant des vents plus fréquens, plus forts, plus humides, nous faisoient ressentir un froid qui nous donna des engelures aux mains et aux pieds, et fit périr neuf petits cochons, malgré tous nos soins pour les conserver: telle étoit la fin de l'été de ces climats.

Le 1er mars 1773, nous eûmes un calme de vingt-quatre heures dont une forte houle ne nous permit pas de jouir. Nous étions alors sous le 60° 36′ de latitude méridionale, nous commençâmes à voir moins d'îles de glace: le ciel étoit toujours couvert, et rarement nous voyions le disque du soleil. Le 6, une île de glace d'une lieue de tour se présenta devant nous; elle avoit au moins cent pieds de haut, et cependant telle étoit l'impétuosité des vagues qu'en se brisant contre elle, elles s'élançoient au dessus du sommet: le lendemain nous eûmes une nuit agréable, le ciel étoit clair et pur, le tems serein et doux, et nous ne voyions point de glace; mais ce plaisir fut de courte durée: vers le soir du jour

qui suivit, le ciel s'obscurcit, le vent sauta au sud, et la tempête s'éleva; la pluie et la neige la rendirent plus incommode encore : elle fit place à un vent d'ouest, à un froid très-âpre : la houle que le vent du midi avoit élevée dura deux jours après lui, malgré des vents qui lui étoient contraires, et cette remarque me persuada toujours plus qu'il n'y avoit point de terre au sud.

Des jours agréables et un tems modéré qui suivirent, me firent cependant regretter de n'y avoir pas toujours dirigé ma course, et j'étois tenté d'en prendre la direction, lorsque la brume et le froid nous déterminèrent à porter au nord; nous éprouvâmes dans cette route, des alternatives de vents violens, de grêle, de neige, de pluie, de jours sereins, de nuits éclairées par des brillantes aurores. Le 16 mars 1773, nous étions sous le 58° 58′ de latitude et le 162 de longitude, quand nous observâmes la déclinaison de 31 minutes à l'est; et je fus satisfait d'avoir pu déterminer avec quelque précision la ligne où l'aimant n'a plus ou presque plus de déclinaison.

Dans ces parages nous vîmes aussi de grosses mouettes grises qui chassoient un albatros blanc; elles l'atteignirent, malgré la longueur de ses ailes, et cherchèrent à l'attaquer par dessous le ventre : l'albatros leur échappoit en plongeant

son

son corps dans l'eau ; son bec formidable les écartoit alors : ces mouettes sont fortes et voraces ; nous ne vîmes pas la fin du combat.

Je portai à l'est en tirant vers le sud, jusqu'à ce que j'eusse atteint le 59° 7' de latitude ; là je résolus de quitter ces latitudes méridionales, et de marcher à la Nouvelle-Zélande pour y apprendre des nouvelles de l'Aventure, y rafraîchir mon équipage, et m'assurer en chemin si la côte de Van-Diemen étoit jointe à la Nouvelle-Galles méridionale : nous nous en approchâmes par un ciel toujours plus incertain, souvent décoré le soir par de brillantes aurores australes. Nous vîmes un veau marin, des pingouins, des poules d'Egmont, des goémons, signes regardés comme certains du voisinage de la terre ; et cependant la plus voisine de celles qui nous étoient connues, étoit encore éloignée de deux cent soixante lieues.

Le vent ne nous permit pas de toucher à la terre de Van-Diemen, et nous nous approchâmes, à force de voiles le jour et la nuit, de la Nouvelle-Zélande : parvenus sous le 49° 55' de latitude, nous jouissions d'un tems doux, d'une température agréable ; notre route étoit semée d'oiseaux de mer et de veaux marins, et le 25 nous aperçûmes enfin la Nouvelle-Zélande, qui étoit encore à la distance de dix lieues : je gou-

vernai vers elle avec un vent frais, et un tems assez clair qui dura peu : nous en étions encore à une lieue et demie, lorsqu'une brume épaisse vint nous en dérober la vue; et craignant une plage inconnue, je revirai, et pris d'abord le large vers le sud, puis vers le nord : la mer étoit très-agitée et irrégulière. Le lendemain de grand matin le vent diminua, et à midi nous entrâmes dans la baie Duski, dont je ne connoissois point l'intérieur : je la remontai l'espace de deux lieues, au travers de diverses îles couvertes de bois. Le 26 mars, nous y mouillâmes près de la côte et par cinquante brasses d'eau : nous avions fait en cent dix-sept jours, trois mille six cent soixante lieues sans voir une seule fois la terre.

Une si longue navigation ne donna le scorbut qu'à un seul homme mal constitué : c'est à la fumigation, au soin de tenir propre, au moût de bierre doux, aux tablettes de bouillon portatives, au sauerkraut que je le devois. Nous essuyâmes d'autres maux : nos voiles, nos agrès avoient été mis en pièces; le tangage (1) et le roulis avoient été si violens que les œuvres mortes du vaisseau avoient été rompues; des

(1) Balancement du vaisseau, de l'avant à l'arrière, et réciproquement. Le roulis est l'agitation d'un vaisseau baloté par les vents et les vagues.

tempêtes affreuses, des pluies, la grêle, la neige s'étoient succédées; des rocs de glace flottans qui nous menaçoient sans cesse, un air dévorant, une mer âpre et toujours houleuse, un ciel obscur et chargé de brouillards nous avoient tenus dans une inquiétude constante, et dans ces latitudes élevées on ne peut pêcher que des baleines.

En nous avançant dans la baie Duski, qui veut dire *obscure*, le tems étoit très-doux; des arbres toujours verts y offroient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes; des troupeaux d'oiseaux de mer animoient les côtes, et le pays retentissoit du chant de ceux des forêts: nous avions tant souhaité de voir la terre, qu'elle eût été moins belle que nous l'aurions trouvée encore charmante. De superbes points de vue, d'antiques forêts, de nombreuses cascades qui se précipitoient de toutes parts avec un doux murmure, nous annonçoient un des plus beaux pays de la terre. Je fis chercher un mouillage plus commode, et on en trouva un; le bois y étoit si abondant que nos vergues étoient enlacées dans des branches d'arbres. Auprès étoit un courant d'eau douce, je fis pêcher pour avoir des alimens frais; et nous prîmes assez de poissons pour en dîner tous. Des côtes et des bois remplis de volailles,

sembloient nous promettre encore de ces jouissances qu'on peut regarder comme le luxe de la vie. Bientôt nous commençâmes nos recherches d'histoire naturelle; nous aperçûmes un grand nombre d'animaux, et de plantes presque toutes inconnues; et tandis qu'on préparoit une place pour nos tentes, pour la forge, pour l'observatoire de l'astronomie, qu'on brassoit de la bierre mêlée avec des feuilles du spruce, arbre semblable au sapinette d'Amérique, nous nous enfonçâmes dans les forêts.

Mais une découverte nous rendit plus prudens : des officiers qui chassoient loin du vaisseau vinrent nous avertir qu'ils avoient vu des Zélandais qui lançoient à l'eau un canot. A peine eurent-ils parlé, qu'une pirogue parut au travers d'une pointe éloignée d'un mille; une ondée de pluie la fit retirer, elle reparut de nouveau, montée de sept à huit hommes qui nous regardèrent, mais ne répondirent point aux signes d'amitié que nous leur fîmes; ils s'en retournèrent. Après midi, j'allai dans l'anse avec deux chaloupes, espérant de les revoir; nous ne trouvâmes que la pirogue échouée près de deux petites huttes, dans lesquelles on voyoit des vestiges de feu, quelques filets de perles, quelques poissons répandus sur la grève; sans doute ils s'étoient retirés dans les bois voisins : nous

laissâmes dans la pirogue, des médailles, des miroirs, de la rassade, et une hache plantée dans des branches d'arbres pour leur en marquer l'usage, et nous revînmes au vaisseau.

Nous allâmes cependant encore chercher des plantes; notre excursion fut pénible et fatigante sur un sol glissant d'humidité : des plantes encore en fleur, des arbres, des arbrisseaux dépouillés nous donnèrent l'idée des végétaux inconnus que produisoit cette contrée. Après notre retour, nous allâmes voir si les Indiens avoient pris nos présens; tous étoient encore dans la pirogue : il n'est pas vraisemblable qu'ils y soient revenus.

L'anse où nous étions étoit spacieuse, une flotte entière pourroit y mouiller; au sud-ouest elle a des collines élevées, toutes couvertes de bois : ailleurs des pointes, des îles, formoient un coup d'œil pittoresque; la mer tranquille et éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure, et le chant des oiseaux qui résonnoit de toute part, adoucissoient la dureté qu'offroit d'ailleurs ce paysage.

Des jours pluvieux nous retenoient à bord; mais dès que le tems redevenoit agréable, les uns alloient à la chasse, les autres à la recherche des productions de la nature : ceux-ci firent une collection précieuse d'oiseaux nouveaux, et

des plantes nouvelles; ceux là tuèrent des canards, des poules de bois, divers oiseaux sauvages, et trois veaux marins, dont l'un avoit six pieds de long, et pesoit deux cent vingt livres; furieux de ses blessures, il attaqua la chaloupe, et ne fit que hâter sa mort. En visitant le pays, nous découvrîmes une belle anse, dont les bords étoient escarpés, et au fond de laquelle de jolies cascades formoient un ruisseau d'eau douce : nous revîmes des Indiens dans une petite île voisine; c'étoit un homme et deux femmes; il nous appela, et parut craindre lorsque nous l'approchâmes : leur teint étoit olive, ou brun foncé; leurs cheveux noirs et bouclés étoient remplis d'huile, et de craie rouge en poudre : ceux de l'homme étoient attachés sur la tête, ceux des femmes étoient courts; leur corps étoit bien proportionné, mais leurs jambes mal faites et minces, étoient tournées en dehors. J'allai à l'homme qui m'attendoit sur son rocher, tenant en main des feuilles de papier blanc; je l'embrassai, et lui offris les bagatelles que j'avois sur moi : sa frayeur se dissipa; nous nous rassemblâmes : les femmes causèrent beaucoup sans se faire entendre; ils refusèrent le poisson et la volaille que nous leur offrîmes parce qu'ils n'en avoient pas besoin : quand nous les quittâmes le soir, la

plus jeune des femmes dansa devant nous; l'homme se borna à nous examiner, et nous nous retirâmes. Nous leur fîmes d'autres visites, et des dons qu'ils reçurent avec indifférence; les haches et les clous seuls leur firent plaisir. Nous vîmes alors toute la famille, qui renfermoit encore deux jeunes gens et trois enfans; tous avoient bonne mine : ils nous menèrent dans leur habitation placée au milieu des bois; elle consistoit en deux petites huttes formées avec des bâtons et des écorces : près d'elle étoit une pirogue double. Quand nous les quittâmes, l'homme nous présenta une pièce d'étoffe de leur fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux, et des peaux d'albatros, en échange d'une couverture de drap rouge que je lui fis présenter : lorsque je la portai, nous les trouvâmes occupés à se parer, à huiler leurs cheveux, à les orner de plumes arrangées de différentes manières; et ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie : l'homme fut si charmé de sa couverture ou de son manteau rouge, qu'il me donna son patou-patou; leur langue avoit une dureté que les autres Zélandais ne font pas remarquer. Ils nous vinrent visiter à leur tour, mais sans vouloir monter sur notre vaisseau; le tambour étoit l'instrument qui

paroissoit le plus leur plaire : ils s'établirent ensuite plus près de nous.

Nous vivions là en ictyophages; les pluies et les brouillards étoient fréquens dans ce lieu, mais ils n'enveloppoient à la fois qu'une partie de la baie : de hautes montagnes toujours couvertes de nuages s'élevoient au dessus du vaisseau; exposés aux vapeurs qu'on voyoit se mouvoir avec différens degrés de vîtesse sur les flancs des collines, et qui se convertissoient en pluie ou en brumes, lesquelles nous mouilloient jusqu'aux os : une humidité mal-saine gâtoit les collections de plantes; les bois qui nous couvroient nous faisoient vivre dans l'obscurité, et il falloit allumer des flambeaux à midi : cependant le poisson frais, la bierre de myrte et de pin nous maintenoient en santé.

Parmi les poissons, il en étoit un dont le goût ressembloit à la morue, et en effet il est de ce genre; sa chair est ferme, succulente et nourrissante : une très-belle écrevisse, des poissons à coquilles, et de tems en tems un cormoran, un canard, un pigeon nous procuroient un régal extraordinaire.

Nous nous occupions à différens objets. Ici je faisois dessiner une cascade, qui paroît peu considérable quand on la regarde du bas; mais

elle offre le plus beau spectacle quand on est monté cent toises plus haut. Une colonne transparente et argentée d'environ trente pieds de tour, qui se précipite impétueusement d'un rocher perpendiculaire élevé de trois cents pieds, frappe d'abord les regards; au quart de sa hauteur, un roc incliné la convertit en une nappe limpide, qui se brise en tombant sur de petites éminences : ses eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin entouré de rochers entassés, au travers desquels l'eau s'échappe et s'enfuit en écumant le long de la colline jusqu'à la mer. Sa chute répand autour d'elle une vapeur épaisse, qui, frappée des rayons du soleil, se peint des couleurs de l'arc-en-ciel : le bruit qu'elle fait étouffe tout autre son; ce n'est qu'à quelque distance qu'on distingue le chant aigre des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, et la mélodie enchanteresse des pivoines : auprès de soi, on voit des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres et des arbrisseaux, et d'autres rocs, tous de granit, de saxum ou de talc, revêtus de mousses, de fougères, d'herbes et de fleurs; le courant est ombragé par des arbres hauts de quarante pieds : plus loin est une baie étendue, jonchée de petites îles couronnées d'arbres, enfermée par des montagnes majestueuses, dont la tête cou-

verte de neige est cachée dans les nuages. La création végétale et animale étoit plus belle et plus abondante que par-tout ailleurs où nous avions débarqué, sans doute parce que les rocs réfléchissant les rayons du soleil, et éloignant les tempêtes, y rendoient le climat plus doux.

Un jour, je montai la pinasse pour reconnoître les îles et les rochers de l'entrée de la baie, nous en parcourûmes plusieurs, et y tuâmes quatorze veaux marins, tous de l'espèce qu'on appelle *ours de mer*, et qu'on trouve dans le Kamtschatka : ceux de la baie Duski sont petits, mais difficiles à tuer; on mange leur chair qui est presque noire, ainsi que le cœur et le foie. Le hasard nous fit rencontrer le bateau de nos chasseurs au moment où il alloit être mis en pièces par les rochers; nous les vîmes eux-mêmes sur une petite île où la marée basse nous empêchoit d'arriver, et nous débarquâmes à peu de distance sur une grève nue, où nous soupâmes frugalement avec du poisson que nous fîmes griller sur un feu que nous allumâmes; nous dormîmes ensuite sur un rivage pierreux où le dais du firmament nous servit de couverture. Vers les quatre heures du matin la marée montante nous permit d'aller chercher nos chasseurs : en chemin nous aperçûmes une quantité innombrable de petrels bleus; les uns

voloient, d'autres étoient dans des trous en terre, au milieu des bois, sous des racines d'arbres, dans des crevasses de rochers où on ne pouvoit les atteindre, et où peut-être vivoient leurs petits; les vieux paroissoient aller sur la mer pour leur chercher de la nourriture; le bruit qu'ils faisoient, ressembloit au croassement des grenouilles; on les voit peu le jour, et ils volent beaucoup durant la nuit. Nous revînmes avec nos chasseurs au vaisseau.

Je commençai une nouvelle course deux jours après, j'examinai les havres et les îles qui se trouvoient sur la route; puis nous nous réunîmes pour faire une chasse générale : des tireurs se mirent en embuscade de différens côtés, et avec le bateau je vins faire lever le gibier; je réussis si bien qu'une centaine de canards allèrent tomber dans notre embuscade : en visitant un bon havre où est un mouillage sûr, et au fond duquel est une belle grève sablonneuse, je pris vingt poules de bois qui me récompensèrent de la peine d'avoir parcouru un isthme au travers de bois humides, où je marchois dans l'eau jusqu'à la ceinture : la pluie nuisit à l'abondance de notre chasse; cependant nous abordâmes dans notre vaisseau avec sept douzaines de pièces de volaille et deux veaux marins.

Enfin notre Zélandais se détermina à venir à bord. Avant d'y poser le pied, il se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau et des plumes blanches dans ses oreilles, rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin, la prit à la main, et en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau en répétant une harangue ou prière qui sembloit avoir des cadences régulières : dès qu'il eût fini, il la jeta dans les grandes chaînes de haubans, et entra. Pendant la cérémonie, la jeune femme qui rioit et dansoit toujours, fut très-sérieuse, et se tint aux côtés de l'homme qui parloit. Je conduisis ces Zélandais dans la chambre où nous déjeûnions, mais ils ne voulurent pas nous imiter : l'homme cherchoit à savoir où nous dormions ; mais son attention étoit errante, rien ne la fixoit : en entrant, il nous avoit fait présent d'une pièce d'étoffe et d'une hache de talc vert; ils nous en donnèrent deux encore, et reçurent à leur tour des haches et des clous de fiche ; toute autre chose paroissoit sans prix à leurs yeux : nos oies les amusèrent ; ils caressèrent un petit chat, mais en lui redressant le poil pour mieux voir sans doute la richesse de sa fourrure : ils furent charmés d'apprendre l'usage des chaises, et de voir qu'on les portoit de place en place. Pour nous montrer son affection, l'homme tira de dessous son vêtement un

petit sac de cuir fort sale, y trempa ses doigts qui en sortirent couverts d'une huile puante dont il voulut oindre mes cheveux, mais je m'y refusai. M. Hodge plus complaisant, garda une touffe de plumes trempées dans cette huile, dont la femme voulut orner son cou.

Nous allâmes visiter le fond de la baie : en nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les montagnes plus élevées, plus escarpées et plus stériles. La hauteur et la grosseur des arbres diminuoient insensiblement; on ne voyoit plus que des buissons. Nous apercevions les monts les plus élevés dont le sommet étoit couvert de neige : à côté de nous étoient de petites îles couvertes, qui avoient de petites anses et des ruisseaux; plus loin nous vîmes une belle cascade et un grand rocher revêtu d'arbres et de buissons; l'eau étoit au bas calme et transparente, et on y voyoit, comme dans une glace, le paysage des environs : une foule de points pittoresques réunis par des masses de lumière et d'ombre, produisoient un effet admirable. Nous résolûmes de coucher sur la grève, près d'un ruisseau et d'un bois; on y débarqua les rames, les voiles, les manteaux, les haches, les fusils, les provisions. Les uns ramassèrent du bois sec, les autres l'allumèrent : ceux-ci dressoient une tente; ceux-là préparoient le poisson, plumoient

et rôtissoient la volaille; d'autres mirent la table : nous soupâmes avec appétit, discourant sur la petite délicatesse de nos nations civilisées. Nos matelots se divertissoient autour du feu, se régaloient, et s'entretenoient à leur manière ; puis nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, et dormîmes. Le lendemain nous débarquâmes sur un côté de la baie, et me glissant derrière les buissons, je tirai un canard ; à ce bruit, des Zélandais que nous n'avions point aperçus, poussèrent des cris horribles : nous nous retirâmes dans notre chaloupe, et les mêmes cris se répétèrent ; mais un bras de rivière ne permettoit pas aux habitans de nous joindre, et nos deux chaloupes remontèrent cette rivière en tuant des canards sauvages. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur le bord ; la femme agitoit dans sa main quelque chose de blanc en signe d'amitié ; et il est singulier que cette couleur annonce chez toutes les nations, des intentions pacifiques : ils n'attendirent pas que nous eussions débarqué, ils se retirèrent au fond des bois. Je remontai la rivière, et bientôt la force du courant me força de rebrousser chemin. M. Forster monta sur une colline au travers des fougères, des arbres pourris et d'épaisses forêts, et il arriva au bord d'un joli lac dont l'eau étoit limpide, douce et de bon

goût; mais les feuilles des arbres d'une forêt sombre qui l'environnoit, lui donnoient une couleur brunâtre : il n'y vit que l'ésox ou aiguille, poisson sans écailles, brun, tacheté de jaune, ressemblant à la truite : ses environs étoient déserts et silencieux, aucune plante n'y montroit sa fleur; ce lieu tranquille inspiroit une douce mélancolie.

J'aperçus deux Indiens sur le bord opposé; mais nous ne pûmes leur parler : lorsqu'ils nous virent approcher de la côte, ils s'enfoncèrent dans leurs épaisses forêts, et nous revînmes dans le même lieu où nous avions passé la nuit. Nous y déjeûnâmes, et revenions à bord, lorsque nous aperçûmes des hommes qui nous appeloient. J'allai à eux, je débarquai sans armes avec deux compagnons; les insulaires étoient armés de piques, et ne se laissèrent approcher que lorsque je débarquai seul : je les engageai à mettre bas leurs piques; l'un d'eux la quitta, et vint à moi, avec une plante dont il me donna à tenir une extrémité; ensuite il commença une harangue, fit de longues poses, puis reprenoit son discours lorsque j'avois prononcé quelques mots. Le discours fini, nous nous saluâmes; il ôta son vêtement, et me le mit sur le dos; la paix parut conclue, et nous nous rassemblâmes amicalement. Ils avoient des traits rudes et réguliers;

leur teint étoit olive, leurs cheveux touffus, leur barbe noire et frisée ; leurs jambes, leurs cuisses étoient minces, et leurs genoux gros; cependant ils paroissoient forts, et montrèrent beaucoup de courage. Je leur donnai à chacun un couteau et une hache, n'ayant pas autre chose; c'étoit ce qui pouvoit leur être le plus utile. Ils désiroient nous conduire à leur habitation; mais la marée et d'autres circonstances ne me permirent pas d'accepter leur invitation : ils vinrent à notre chaloupe, parurent craindre nos fusils qu'ils regardoient comme des instrumens de mort, parce qu'ils leur avoient vu tuer des canards. Nous ne leur vîmes ni pirogues ni canots ; deux où trois morceaux de bois attachés ensemble les transportoient d'un bord à l'autre de la rivière sur laquelle ils vivoient. Le poisson et les oiseaux leur offrent une proie abondante; leurs voisins peu nombreux ne les inquiètent pas, car peut-être ce canton ne renfermoit que trois familles.

Nous quittâmes ces Zélandais, et revînmes au vaisseau où la famille zélandaise avoit aussi rendu visite ; mais le lendemain elle quitta le canton, et nous ne la revîmes plus ; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions enrichie de haches et de clous de fiche, effets précieux pour ce peuple.

Nous

Nous fîmes encore quelques expéditions : nous allâmes à la pêche du veau marin dont la peau servoit à nos agrès, la graisse nous fournissoit de l'huile à brûler, et la chair, des mets dont la saveur égaloit celle des tranches de bœuf fricassées. Nous gravîmes le sommet d'une montagne où nous allumâmes du feu, et d'où nous vîmes que celles de l'intérieur du pays étoient stériles, couvertes de neige, de roches escarpées, bordées par d'affreux précipices séparés par des abîmes effrayans. Au sommet de l'une d'elles on trouva de petits buissons, des plantes alpines qu'on n'avoit vues encore nulle part : le bas étoit revêtu de bois épais, et les arbres qui approchoient le plus du pied étoient aussi les plus grands. On y avoit monté avec peine, à cause de l'entrelacement des ronces et des lianes ; on en descendit avec danger, à cause des précipices dont on ne s'écartoit qu'à l'aide des arbres et des buissons. On y trouva une espèce de dragon végétal à feuilles larges, dont la branche centrale, lorsqu'elle est tendre, a le goût d'un noyau d'amande et un peu la saveur du chou. On découvrit aussi la chaîne de rochers sur lesquels la mer se brisoit, et qui sont les premiers objets qui frappèrent nos regards lorsque nous découvrîmes la terre. Nous déposâmes cinq oies dans un lieu où elles devoient trouver

beaucoup de nourriture, et n'être point troublées par le voisinage des hommes. Nous tuâmes près de là un héron blanc, oiseau qu'on voyoit autrefois en Angleterre.

Nous profitâmes de huit jours d'un ciel beau et serein pour faire nos provisions d'eau et de bois, pour raccommoder nos agrès, calfater notre vaisseau, et nous disposer au départ; mais avant de quitter ces lieux, je trouvai un canal qui communique de la baie à la mer, plus commode que celui par lequel nous y étions entrés, et nous tuâmes en chemin quarante-quatre oiseaux, pies de mer, canards, etc. Nous rembarquâmes nos tentes, nos munitions, et faisant bêcher le terrain assez mauvais que nous avions occupé, nous y semâmes différentes graines de jardin : ce canton éclairci par nos mains, qui montroit d'abord un chaos de plantes entassées, devint une espèce de jardin et un camp bien ordonné. Nous y avions abattu de grands arbres dont nous avions fait des planches; facilité l'aignade en creusant l'entrée d'un ruisseau, et fait une boisson agréable de plantes indigènes dont les naturels ignoroient l'usage; nous y avions offert une scène animée par différens travaux : les collines retentirent des coups redoublés qu'on avoit frappés sur l'enclume. Le paysage sembla revivre sur le papier

par le crayon d'un jeune artiste; l'œil d'un astronome y suivit le mouvement des astres : on y observa les plantes, les animaux des forêts et des mers; mais bientôt, sans doute, on ne retrouvera plus de traces de nos travaux, et les ronces y étoufferont les plantes utiles. Nous levâmes l'ancre enfin, et sortîmes de la baie le 1er mai 1773; mais la brise qui souffloit s'éteignit, et reculant plus que nous n'avancions, nous fûmes obligés de rentrer dans une anse où nous mouillâmes si près de la côte, que notre pavillon se perdoit dans des branches d'arbres : nous en visitâmes les environs, et y trouvâmes des huttes habitées depuis peu; près d'elles étoient deux larges foyers ou fours : là encore nous découvrîmes de nouveaux oiseaux et de nouveaux poissons. Une brise légère s'éleva, et put nous conduire dans un nouveau passage que je désirois visiter. Ses côtes étoient fort escarpées, et formoient divers paysages embellis par un grand nombre de petites cascades et de dragons végétaux. Pendant qu'avec la chaloupe on visitoit un bras de mer qui tournoit à l'est, je fis nettoyer et aérer avec du feu les entre-ponts et les ponts, soins importans, surtout dans les tems humides. La chaloupe revint le lendemain, après avoir essuyé une violente tempête : on avoit aperçu des deux

rives une foule de cascades, des bois, des arbrisseaux dépouillés, parce que le voisinage des hautes montagnes, blanchies par la neige, y rendoit l'hiver hâtif : les nuits y étoient très-froides, et cependant il fallut y en passer deux sans couvert; dans la dernière, après avoir amarré la chaloupe le mieux qu'il fut possible, on monta sur une colline où l'on fit du feu au milieu d'un rocher étroit, et on y rôtit quelques poissons : quoique ceux qui étoient là fussent mouillés jusqu'aux os, et que le vent fût très-froid, ils ne purent se tenir près du feu, parce que les flammes se précipitoient tout autour en tourbillons, et à chaque moment ils étoient obligés de changer de place pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut, le terrain étoit glissant; cependant il fallut descendre pour passer la nuit dans les bois, sous le vent des hautes montagnes : on y fut encore plus mal que sur la colline; l'humidité empêchoit le feu d'y brûler : rien ne mettoit à couvert de la pluie, l'eau qui tomboit des feuilles mouilloit encore davantage, et la fumée que le vent ne laissoit pas monter, étouffoit. On se coucha sans souper, sur un terrain humide, enveloppés dans des manteaux trempés, accablés de douleurs que le sommeil soulagea un instant; un coup de tonnerre fut le signal du réveil, et fit apercevoir

que la tempête étoit devenue un véritable ouragan: le rugissement des vagues qu'on entendoit de loin, l'agitation des forêts, la chute des gros arbres inspiroient l'épouvante; les éclairs illuminoient la mer, montroient les vagues écumantes qui se rouloient en montagnes les unes sur les autres, et les tonnerres répercutés par les rocs environnans, en devenoient plus effrayans.

On reconnut que ce bras de mer s'étendoit à l'orient dans un espace de trois lieues, qu'il y avoit un bon mouillage, du bois, de l'eau douce, des oiseaux de mer, du poisson. Je visitai encore un autre bras, mais sans en voir l'extrémité; nous chassâmes et tuâmes des oiseaux de mer et des veaux marins; puis nous levâmes l'ancre, et dépliâmes les voiles par un tems assez orageux, pour continuer notre route.

Cette baie Duski, c'est à dire *obscure,* est un des lieux où les navigateurs peuvent trouver le plus de rafraîchissemens, et il est utile d'en donner une courte description. Elle a deux entrées; la méridionale se distingue par des rochers pointus que leur figure nous fit appeler les *Cinq-Doigts:* ils forment une péninsule étroite, qui va du midi au nord, d'une hauteur médiocre, par-tout égale et couverte de bois; cette entrée n'est pas difficile, parce que si elle renferme des dangers,

elle n'en cache aucun : l'eau y est très-profonde, et l'on n'y peut mouiller commodément que dans ses anses et ses havres, il en est d'excellens. L'entrée septentrionale est à cinq lieues au nord de la pointe des Cinq-Doigts; ses côtes très-élevées, font qu'on ne peut l'apercevoir de loin : elle est défendue des grosses vagues par quelques îles.

Ce pays est très-montueux, les sites y sont sauvages, et les montagnes d'une hauteur étonnante, et couronnées de roches stériles ou de neiges éternelles; mais la terre qui touche la côte de la mer, est revêtue de bois épais jusqu'au bord de l'eau. On n'aperçoit aucune prairie, et il n'y a de terrain plat qu'au fond des anses profondes, où un ruisseau se rend à la mer, et a formé le canton bas en amenant la terre et les pierres du haut des collines : tout y est couvert de forêts ou de ronces. On y trouve des arbres propres à l'architecture navale, à la bâtisse des maisons, à l'ébénisterie et à d'autres usages ; les plus beaux sont les sapinettes, et ils ont huit à dix pieds de tour sur quatre-vingt-dix à cent de haut : il y a beaucoup d'arbrisseaux aromatiques, la plupart de l'espèce des myrtes; mais il n'est aucun de ces arbres qui donne un fruit bon à manger : les bois sont remplis de lianes, dont plusieurs ont cinquante à soixante brasses de

long ; avec les ronces et les buissons, elles rendent le pays impénétrable : les arbres rongés par le tems, y tombent de vieillesse ou cèdent à l'effort des vents, et de jeunes plantes poussent vigoureusement sur le sol de son bois pourri. Rien n'y annonce la main de l'homme ; les oiseaux ne l'y fuyent pas, parce qu'ils n'ont pu le connoître : le terreau y est noir, il enfonce sous les pas ; l'espace entre les arbres est couvert de mousse et de fougère de différentes espèces ; mais, excepté le lin et le chanvre, il y a peu d'herbages, et un peu de céleri et de cresson en sont les seuls comestibles. Les poissons y sont aussi variés qu'abondans : le poisson-chou y est très-gros, et d'une saveur excellente ; les poissons à coquilles y sont les moules, les petoncles, les écrevisses, etc. ; le veau marin y est le seul amphibie. On y voit cinq espèces de canards, des poules de mer et divers autres oiseaux : parmi eux, on remarque *l'oiseau à cordon*, ainsi nommé, parce qu'il a deux appendices d'un jaune-orangé au dessous de son bec court et épais ; *le poy* qui est bleu, avec deux petites touffes de plumes bouclées et blanches comme la neige ou d'un gris d'argent, qui lui pendent au dessous du cou : sa voix est charmante, sa chair délicieuse, son plumage très-beau. Il y a différentes espèces de queues d'éventail : il en est

une dont le corps n'est pas plus gros qu'une aveline, et qui étend une queue d'un joli plumage; elle forme les trois quarts d'un demi-cercle qui a quatre ou cinq pouces de rayon. On y trouve encore des cormorans, des pies de mer, des albatros, des mouettes, des pingoins, des faucons, des pigeons, deux espèces de perroquets, etc.

On croit y avoir vu un quadrupède de la grosseur d'un chat, de la couleur de la souris, ayant une queue touffue; mais on en est incertain : les plus mal-faisans des animaux du pays, sont les petites mouches de sable noires, très-nombreuses et plus incommodes que les guêpes; leur piqûre fait enfler la peau, et cause souvent des ulcères semblables à ceux de la petite-vérole. Les pluies y sont presque continuelles ; mais il ne paroît pas que l'air y soit mal-sain.

Ses habitans parlent la même langue, observent à peu près les mêmes coutumes que les autres habitans de la Nouvelle Zélande ; ils mènent une vie errante, sont peu unis, et montrent une inclination sanguinaire.

Nous fîmes route le long de la côte jusqu'au canal de la Reine-Charlotte où je m'attendois de trouver l'Aventure : à mesure que nous avancions, la hauteur des montagnes sembloit diminuer. Le vent étoit bon, il tomba tout d'un

coup, le calme régna sur la mer, et d'épais nuages nous cachèrent le ciel; des petrels plongeurs voltigeoient autour de nous, ou nageoient sous l'eau avec une agilité étonnante.

Tout sembloit nous annoncer une tempête; bientôt après nous aperçûmes six trombes, dont quatre s'élevèrent et jaillirent entre nous et la terre; leur mouvement étoit en ligne courbe: l'une d'elles passa à vingt-cinq toises du vaisseau sans produire aucun effet; son diamètre pouvoit être de cinquante à soixante pieds, c'est à dire, que dans cet espace, la mer agitée jetoit de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base il se formoit un tube ou colonne ronde par où l'eau et l'air étoient portés en jet spiral au dessus des nuages. On dit y avoir vu un oiseau entraîné, qui tournoit comme le balancier d'un tournebroche. Quelquefois elles étoient stationnaires, quelquefois leur mouvement étoit rapide; de tems en tems on sentoit des bouffées de vent, avec de larges gouttes de pluie ou de grêle: plus les nuages s'approchoient de nous, plus la mer étoit couverte de petites vagues brisées; les brouillards étoient très-noirs. Enfin le vent revint comme auparavant, et le ciel reprit sa sérénité. Quand la dernière trombe disparut, il y eut un éclair sans explosion; ce qui semble indiquer que l'électricité contribue à ce phéno-

mène qui nous inquiéta beaucoup : ces trombes réunissoient la mer aux nuages, et nous environnoient ; on nous avoit parlé de leurs effets funestes, nous nous les retracions vivement. Nous carguâmes les voiles, et tout le monde pensoit encore que nos mâts et nos vergues nous conduiroient au naufrage si nous entrions dans le tourbillon : nous fûmes dans cette inquiétude alarmante pendant trois-quarts d'heure. Il nous parut que l'ingénieuse hypothèse de Falconet sur la cause de ces trombes, est probable ; elle est, selon lui, la même que celle qui produit les dragons de vent. On dit que le feu du canon les dissipe ; mais nous ne pensâmes point à nous en servir.

Nous découvrîmes le cap Farewel ou d'*Adieu ;* à six lieues de là est une baie spacieuse qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est sans doute celle où mouilla Tasman, et à laquelle il donna le nom des *Assassins*. Le lendemain 18 de mai, nous fûmes en travers du canal de la Reine-Charlotte, où nous découvrîmes l'Aventure par les signaux qu'elle nous fit. Il faudroit avoir été dans une situation semblable à la nôtre pour sentir notre joie. Ce vaisseau nous attendoit depuis six semaines ; nous nous approchâmes de lui, et nous saluâmes de treize coups de

canon; le capitaine Furneaux vint nous raconter ses aventures : en voici le précis.

Enveloppé d'une brume très-épaisse qui nous déroboit la vue de la Résolution, nous entendîmes un coup de canon, et nous dirigeâmes sur lui; nous fîmes tirer un pierrier chaque demi-heure, on ne répondit point à notre signal : nous reprîmes alors la route que nous suivions avant la brume; le soir, le vent fut très-fort, le ciel se montra par intervalles; mais nous ne découvrîmes point de vaisseau : nous voulûmes croiser trois jours, et ne le pûmes qu'en partie; enfin, ne découvrant rien, nous pensâmes à gagner nos quartiers d'hiver, éloignés de mille quatre cents lieues au travers d'une mer inconnue : il fallut diminuer la ration d'eau, et pour s'écarter le moins possible, faire sa route entre les 52 et 53° de latitude. Nous eûmes des rafales, de la pluie, de la neige, et le 26 février un météore très-brillant : c'étoit une lueur un peu semblable à une aurore boréale, qui dura plusieurs nuits. Ce qui est remarquable encore dans cette route, c'est que nous n'y trouvâmes point de glace. Nous étions suivis d'un grand nombre d'oiseaux de mer, et nous rencontrions souvent des marsouins tachetés de blanc et de noir. Nous crûmes voir la terre le 1er mars, cette terre étoit un nuage qui disparut devant

nous. Alors nous dirigeâmes notre route sur celle de Van-Diemen, et nous la découvrîmes le 5; elle étoit élevée et inégale près de la mer : les collines formoient par derrière une double côte; quelques îles paroissoient border le rivage : on y voyoit plusieurs baies ou mouillages, mais il semble que l'eau n'y est pas profonde ; on n'y vit aucun habitant. Nous envoyâmes un bateau vers la terre ; le vent s'éleva, la mer s'enfla, et nous craignîmes qu'il ne pût revenir : il revint cependant, après avoir débarqué avec beaucoup de peine dans des lieux que des hommes venoient de quitter. On ne voulut pas en suivre les traces à cause du mauvais tems; le sol y paroît fertile : des eaux abondantes tombent en cascades, des rochers dans la mer; mais rien n'y annonçoit un mouillage sûr.

Nous allâmes plus avant le long de ces côtes, avec un tems nébuleux, souvent orageux; nous découvrîmes la baie des *Tempêtes* de Tasman : le fond brilloit en plusieurs feux, et sans doute il renferme de bons mouillages, mais le vent étoit trop violent pour s'y hasarder sans la mieux connoître. Vers le soir, nous tournâmes une pointe élevée, dont les rochers ressembloient à autant de colonnes cannelées, et nous y jetâmes l'ancre sous le 43° 20′ de latitude. C'étoit probablement la baie de Frédéric Henri. On y

trouva un havre excellent, enfermé par deux îles, et dans lequel nous nous retirâmes.

Nous y restâmes cinq jours à faire du bois et de l'eau, et à raccommoder nos agrès. Le pays est agréable, le sol noir, léger, fertile; les flancs des collines sont revêtus d'arbres élevés, épais, qui croissent à une grande hauteur avant que de pousser des branches, et qui sont toujours verts : nous n'y en remarquâmes que de deux espèces différentes, l'un a les feuilles longues et étroites; celles de l'autre ressemblent au laurier femelle : leur bois est cassant, et se fend avec facilité. En coupant quelques-uns d'eux, il en sortit une gomme semblable à la laque. Parmi les oiseaux, il en est que nous crûmes être des corbeaux et des corneilles : on y tua un oiseau blanc de la grandeur d'un milan. Il y a des perroquets et divers autres oiseaux plus petits : ceux de mer sont principalement des canards, des sarcelles, des tadornes. Nous n'y vîmes qu'un quadrupède, c'est l'opossum; mais nous aperçûmes la fiente de quelques autres qui semblent être de l'espèce des daims : il y a des goulus ou requins et chiens de mer, un autre poisson semblable au dernier, mais couvert de petites taches blanches, et de petits poissons dans la baie. Les lagunes où l'eau est saumâtre sont remplies de truites et d'autres poissons.

Nous n'y vîmes point d'hommes, mais la fumée nous y en annonça, et nous y avons trouvé des huttes où nous avons vu des sacs et des filets d'herbes, une pierre dont ils paroissoient se servir pour allumer le feu, une mèche d'écorce d'arbre, une lance. Nous les prîmes, en leur donnant en échange des pierres à fusil, des clous, un baril vide à cercles de fer. On n'y voit aucun usage du métal ; ils brisent et fendent les branches qui composent leurs cabanes, ils les joignent circulairement avec de l'herbe : leur construction est si mal entendue, qu'elles ne mettroient pas à l'abri d'une forte pluie. Au centre est leur foyer entouré de débris de coquilles, dont les poissons font leur principale nourriture; ils semblent ne pas avoir de demeures fixes, car ces huttes ne peuvent subsister que quelques jours : on n'en voit que trois ou quatre ensemble, et elles sont petites. On n'y a vu aucun débris de canot ou de pirogue : enfin le pays paroît beau, et ses habitans paroissent misérables.

Nous sortîmes de cette baie pour longer la côte jusqu'à un lieu déjà connu, afin de nous assurer si cette terre tenoit à la Nouvelle-Hollande : nous passâmes devant les îles Maria, celles de Schouten, et rangeâmes la côte à deux ou trois lieues de distance; cette partie du pays paroît peuplée, des feux continuels l'annon-

çoient ; la terre y est unie, basse, égale : puis la côte se dirige au couchant, et forme très-probablement une baie profonde ; mais en continuant notre route, la côte devint si dangereuse par ses bas-fonds et ses écueils, et le vent nous jetoit sur eux avec tant de force, que nous crûmes devoir nous en éloigner pour tendre à la Nouvelle-Zélande. Du point où nous partîmes à celui que découvrit le capitaine Cook dans son premier voyage, il y a un espace de vingt lieues qui n'a pas été reconnu; ainsi l'on ne peut assurer que la Nouvelle-Hollande soit séparée de la terre de Diemen, mais il est probable qu'elle ne l'est pas (1); les mêmes quadrupèdes s'y trouvent. Ce grand continent mérite d'être mieux examiné : on n'en connoît que les bords, ses productions sont ignorées.; le peu d'habitans qu'on y a vus, étoient sur ses côtes : l'intérieur, égal à l'Europe en étendue, est inhabité, et paroît renfermer des trésors d'histoire naturelle. Si l'on pouvoit y trouver une grande rivière, elle faciliteroit les découvertes dans le cœur du pays, et c'est peut-être vers le sud-ouest qu'il faut la chercher.

(1) La Nouvelle-Hollande a été explorée par plusieurs navigateurs depuis le voyage de Cook : elle est séparée de la terre de Diemen par le détroit de Bass. *Voyez* le tome VIII, page 294.

Nous demeurâmes quinze jours à traverser la Nouvelle-Zélande, par un tems orageux ou brumeux, et au travers de lames très-fortes et multipliées. Nous aperçûmes enfin la terre qui formoit un mélange confus de collines et de montagnes : le 3 avril, nous vîmes le cap Farewell (cap d'*Adieu*), et entrâmes dans le canal de la Reine-Charlotte; aucun habitant ne frappa nos regards; mais nous entendions durant la nuit les hurlemens des chiens, et des cris d'hommes sur la côte orientale : c'est dans l'île Motuaria que nous débarquâmes, que nous dressâmes nos tentes; nous trouvâmes au sommet un monument érigé par l'équipage de l'Endeavour.

Le 9 avril, seize naturels du pays vinrent nous apporter du poisson et d'autres provisions que nous payâmes avec des clous; l'un d'eux portoit la tête d'un homme enveloppée, et cherchoit à nous la cacher : ils partirent, et revinrent avec du nouveau poisson et des racines de fougère; les clous étoient ce qu'ils désiroient le plus en échange. Le lendemain, ils vinrent encore au nombre de cinquante à soixante, et nous vendirent des haches de pierre, des vêtemens, des armes, pour des clous et de vieilles bouteilles; ils montèrent sur le vaisseau, et l'on eut de la peine à les en faire sortir : ils revinrent

les

les jours suivans, et se conduisirent toujours très-paisiblement. Notre astronome se fit un logement commode d'un vieux fort abandonné des habitans, dans l'île Hippa, sur un rocher escarpé, et défendu par des palissades. Nous quittâmes aussi l'île Motuaria pour nous retirer plus avant dans l'anse; nos tentes furent élevées près d'une rivière où étoit notre aiguade, et nous nous préparâmes à y passer l'hiver. Nous éprouvâmes deux tremblemens de terre, ce qui semble indiquer qu'il y a des volcans dans la Nouvelle-Zélande. Telle étoit notre situation, lorsque nous découvrîmes la Résolution; et on peut présumer combien cette réunion, après une absence de quatorze semaines, causa de joie aux deux équipages.

Mon premier soin fut de chercher et de faire chercher du cochléaria, du céleri et d'autres végétaux; je savois qu'il y en avoit dans ce canal, et je donnai ordre d'en cuire, avec du blé, et des tablettes de bouillon portatives pour le déjeûner, avec ces mêmes tablettes et des pois pour le dîner : je savois que ces végétaux ainsi apprêtés servent beaucoup pour dissiper toutes les atteintes du scorbut.

Nous commençâmes nos recherches de botanique, et nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes en fleur, et des oiseaux inconnus :

parmi les végétaux étoit une espèce de laitron, et une nouvelle plante *tetragonia cornuta* que nous mangions souvent en salade; nous vîmes beaucoup de rats qui paroissoient indigènes dans ce pays. Le capitaine Furneaux avoit fait préparer différens jardins, où prospéroient divers légumes d'Europe, et déjà nous en mangions, quoique l'hiver fût fort avancé; mais le climat y est très-doux, et quoique les montagnes couvertes de neige fussent très-voisines, il gèle rarement dans le canal de la Reine-Charlotte. Je fis aussi construire un jardin sur l'île Longue, où je semai des plantes et des racines. Cette île est composée d'une longue chaîne de rochers élevés, dont les bords sont escarpés, et le sommet uni; vers le pied, il y a des marais couverts de différentes herbes, et surtout de la plante du lin de la Nouvelle-Zélande: au sommet on trouve des herbes sèches, et des buissons qui fourmillent de cailles. Des cavités profondes qui se prolongent jusqu'à la mer, étoient remplies d'arbres et de ronces, habitées par de petits oiseaux et des faucons; de grosses troupes de jolis cormorans construisoient leurs nids sur de petites roches brisées, ou dans de petits creux que ces oiseaux paroissent avoir élargi eux-mêmes.

Les environs du canal de la Reine-Charlotte,

sont composés de collines argileuses, disposées en couches obliques, d'un gris-vert, ou bleu, ou d'un brun jaunâtre, veinées quelquefois de quartz blanc. On y trouve un talc vert, demi-transparent, dur, susceptible d'un beau poli; les Indiens en font des ciseaux, des haches, des patou-patous: sur les montagnes, on voit de vastes couches de différentes parties de corne et d'ardoises argileuses, qui semblent remplies de particules de fer: sur le rivage, on trouve des cailloux, et des morceaux d'un basalte noir, ferme et pesant; ailleurs sont des couches du saxum noirâtre de Linnæus, composé d'un mica noir, compact, entre-mêlé de petites particules de quartz: sur la côte on remarque des morceaux de pierre-ponce blanchâtre.

J'avois un bélier et une brebis, que je débarquai dans la Nouvelle-Zélande, dans l'intention de les y faire multiplier; mais peu de jours après je les trouvai morts, probablement pour avoir mangé quelque plante empoisonnée. Des Indiens vinrent nous visiter: ils ressembloient à ceux de la baie Dusky, mais ils étoient plus turbulens, plus familiers, plus insoucians; ils ne voulurent boire que de l'eau, et l'aimoient beaucoup adoucie avec du sucre: ils estimoient singulièrement les bouteilles de verre, mettoient la main sur tout ce qu'ils voyoient, mais l'aban-

donnoient dès qu'on le leur disoit. Ceux que nous vîmes ensuite, demandèrent des nouvelles de Tupia, ce Taïtien qui m'avoit accompagné à mon retour; ils s'affligèrent de sa mort: la même demande nous fut faite par d'autres, qui n'avoient jamais vu ni lui ni nous; ce qui prouve qu'ils communiquent entr'eux. Tupia leur étoit devenu cher par sa facilité à parler leur langue et par ses connoissances.

Nous visitâmes l'intérieur du pays. Les collines sont plus élevées quand on s'éloigne de la mer : les forêts y sont impénétrables et peuplées de pigeons, de perroquets et de petits oiseaux qui y viennent passer l'hiver; les pies de mer, différentes espèces de cormorans animent les bords de l'Océan : la baie occidentale renferme de belles anses; elle est entourée de collines couvertes d'arbrisseaux et d'arbres, dont les sommets présentent une plaine revêtue de fougère. Tel est encore l'état de plusieurs îles voisines; nous y trouvâmes une espèce de poivre, dont le goût ressembloit au gingembre.

Nous trouvâmes à bord des Indiens, et parmi eux un jeune homme de douze à quatorze ans, qui paroissoit plus vif et plus intelligent que les autres; il but avec délices du vin doux du Cap, et en demanda un second verre qui mit ses esprits en mouvement; il babilla avec une

volubilité prodigieuse, cabriola, voulut tout ce qui frappoit ses regards, s'impatienta, et devint presque furieux de nos refus. Sa conduite nous prouva combien ces hommes impatiens et emportés étoient heureux de ne pas connoître de boissons enivrantes. On montra à quelques-uns d'entr'eux des plantes de pomme de terre, des turneps, des navets, des carottes, des panais, racines utiles, dont ils parurent sentir le prix. Ils avoient des femmes dont les lèvres étoient remplies de petits trous en bleu noirâtre; un rouge vif formé de craie et d'huile couvroit leurs joues; leur teint étoit d'un brun clair, leurs cheveux noirs, leur visage rond, leur nez et leurs lèvres un peu épaisses, des yeux noirs et expressifs; le haut de leur corps est proportionné, mais elles ont les jambes minces et torses; et de gros genoux: leurs pères, leurs frères les offroient aux matelots pour des clous, une chemise, etc. Les femmes seules sont astreintes à une fidélité qu'elles ne démentent jamais. Les hommes ont beaucoup de physionomie, surtout les vieillards qui portent une barbe et une chevelure blanche ou grise; des cheveux touffus qui tombent en désordre sur le visage des jeunes gens, rendent leurs regards plus farouches encore: ils portent des vêtemens faits avec la plante de lin; des morceaux de peau

de chien pendoient aux quatre coins des habits des plus riches. Quelques-uns se mirent à voler ce qui leur tomboit sous la main; nous les chassâmes, et ne leur permîmes plus de monter à bord; ils s'en irritèrent et nous menacèrent, mais ils ne firent rien de plus. Quelques-uns se fixèrent près de nous, et nous fournirent abondamment du poisson, parce qu'ils étoient plus habiles pêcheurs que nous.

Le 1er juin 1773, il en arriva que nous n'avions point vus encore; leurs pirogues vieilles et usées étoient de différentes grandeurs, et trois avoient des nattes triangulaires attachées au mât, et à une vergue qui, formant un angle aigu avec le pied du mât, se plioient avec facilité; cinq touffes de plumes brunes décoroient le bord extérieur de la voile; à l'avant et à l'arrière, on voyoit un visage tors; leurs pagaies proprement faites, avoient la pale pointue: ils nous vendirent des morceaux de pierre verte, taillés en forme de haches, des pendans d'oreilles, des petits anneaux, en figures humaines contournées et ramassées, qu'ornoient de monstrueux yeux de nacre de perles, ou d'autres coquillages; ils les portoient à leur cou, et elles paroissoient être une espèce de talisman. Ils échangèrent un tablier de la natte la plus fine, couvert de plumes rouges, de morceaux de

peau de chien blanche, et orné de coquillages; des hameçons de bois, barbelés d'os et d'une forme grossière: sur leur poitrine étoient des dents humaines qu'ils vendirent pour des outils de fer et des verroteries; ils avoient des chiens à longs poils, à oreilles pointues, et de diverses couleurs; ils les aiment beaucoup, et les tiennent attachés par le milieu du ventre; ils les nourrissent de poissons ou de racines comme les hommes. Nous remarquâmes des lignes spirales qui sillonnoient leur visage; l'un d'eux qui étoit grand et fort, d'un âge mûr, avoit des marques régulières sur le menton, les joues, le front et le nez; il montroit de l'autorité sur les autres, ce que nous n'avions point observé encore; c'étoit peut-être l'effet naturel de son âge. Quelques-uns qui étoient de bonne humeur, nous donnèrent le spectacle d'un *heiva*, ou d'une danse. Placés de file, ils se mirent nus jusqu'à la ceinture; l'un d'eux chanta, le reste accompagna les gestes qu'il faisoit; ils étendoient leurs bras, et frappoient alternativement du pied contre terre, avec des contorsions de frénétiques; ils répétoient en chœur les derniers mots, et l'on y distinguoit une sorte de mètre; mais on ne sait s'il y avoit de la rime: la musique étoit grossière et peu variée.

Nous déposâmes dans ce lieu un bouc et une

chèvre, un verrat et deux jeunes truies, pour en répandre l'espèce dans la Nouvelle-Zélande. On avoit cru d'abord que ses habitans vendoient leurs enfans, parce qu'ils venoient nous les présenter ; mais ils ne nous les présentoient qu'afin de leur faire offrir des présens : on m'en présenta un de cette manière, et je compris bientôt que c'étoit pour lui faire donner une chemise blanche ; je les satisfis, et on remporta l'enfant ; ils s'enfuirent tous en voyant leurs ennemis s'approcher du vaisseau, et que nous ne voulions pas leur faire tirer dessus. Ces nouveaux Zélandais étoient dans une grande double pirogue ; deux hommes de belle taille, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de la pirogue, se levèrent lorsque nous en fûmes voisins : le premier avoit un manteau noir de natte très-serrée, garni de compartimens de peau de chien ; il tenoit à la main une plante de lin encore verte, et de tems en tems il disoit quelques mots à son camarade, prononçoit très-haut et d'une manière solennelle, une longue harangue bien articulée, et il élevoit et abaissoit sa voix de toute sorte de manières différentes. D'après ses tons divers et ses gestes, il sembloit faire des questions, se vanter, défier au combat ; quelquefois il parloit sur un mode assez bas, puis tout à coup, il poussoit des exclamations violentes, et s'arrêtoit.

Quand il eut fini, nous l'invitâmes à monter à bord; il fut d'abord indécis, mais bientôt il vint, suivi des siens, et nous salua par une application de nez. La paix fut promptement établie entre nous : ces hommes étoient plus grands que ceux que nous avions vus jusqu'alors; ils venoient de la côte de l'île septentrionale, avoient des habits, des ornemens, des armes plus riches que ceux que nous connoissions, et parloient avec beaucoup de volubilité; ils avoient plusieurs manteaux couverts de peaux de chiens, et ils y mettoient un grand prix; ils en avoient encore de fibres de lin, embellis d'élégantes bordures et de diverses couleurs; le noir y étoit si fortement imprimé, qu'il mérite l'attention; car nous manquons de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable : leurs manteaux sont carrés, ils attachent deux de leurs coins sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine; une ceinture de fines herbes en lie la partie inférieure sur leurs reins, ils descendent souvent jusqu'à mi-jambe; d'ailleurs ils étoient mal-propres et avoient le visage sillonné, ou peint d'un ocre rouge délayé dans une huile puante : tous leurs outils étoient sculptés avec élégance et faits avec soin; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent étoit du plus beau jaspe vert, et le manche relevé par une jolie ciselure. Ils

avoient quelques instrumens de musique, une espèce de trompette longue de quatre pieds dont le son étoit très-sauvage, un autre instrument composé d'une sorte de murex, monté en bois, sculpté, percé à la pointe où s'applique la bouche, qui, lorsqu'ils l'embouchoient, excitoit dans l'air un mugissement horrible; une espèce de flûte large dans son milieu où étoit une grande ouverture, outre celle des extrémités. La figure humaine qui décore la proue de leur pirogue, avoit une longue langue qui sortoit de la bouche; ils en placent une aussi à l'extrémité de leur hache de guerre qu'ils portent sur leur poitrine, suspendue à un collier; on voit encore ce même ornement sur les pagaies et les pelles avec lesquelles ils vident l'eau : nous fîmes avec eux un commerce d'échange, et quand ils se furent retirés, nous les vîmes se réunir avec quatre ou cinq pirogues; nous allâmes aussi les y joindre, et nous achetâmes beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, etc. Ces Indiens avoient avec eux tous leurs meubles; lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils transportent ainsi tous leurs biens : tout canton qui leur fournit leur subsistance est leur patrie, et par conséquent ils ne sont jamais hors de chez eux. Ils mènent une vie errante, rassemblés en petites peuplades toujours sur

leurs gardes, et soit qu'ils voyagent ou qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main; les femmes mêmes en portent quelquefois. Ceux qu'on a vu dans un tems ont fait place à d'autres peu de tems après : tel lieu parut habité, qui bientôt après devient désert.

Nous quittâmes nos Zélandais pour venir célébrer entre nous l'anniversaire de la naissance du roi George III; j'accordai une double ration aux matelots, et la joie fut générale. Le jour suivant, je donnai au capitaine Furneaux le détail de la route que je me proposois de faire; je lui assignai des rendez-vous en cas de séparation, et quoique nous fussions au cœur de l'hiver, je projetai des découvertes jusqu'au 46° de latitude méridionale. Je n'avois pas de tems à perdre, et il falloit profiter de tout celui que nous avions : d'ailleurs les deux vaisseaux étoient bien pourvus, les équipages en bonne santé, et on ne pouvoit employer la saison plus utilement.

Le 7 juin, nous partîmes par un vent excellent; mais bientôt il cessa de l'être, et nous n'aurions pu sortir du détroit si le reflux ne nous avoit été favorable : une brise de nord vint nous aider à en sortir, et nous en fûmes le lendemain à midi, à la distance de sept lieues. Nous contemplâmes cet océan immense, où l'on

plaçoit un continent très-vaste, que les courses précédentes avoient déjà resserré, et que la nôtre resserra plus encore, si elle n'en démontre pas la non existence. Nous espérions le trouver, et aborder sur des côtes dont les productions précieuses nous dédommageroient de nos peines. Je révoquois en doute ces nouveaux pays, mais j'étois loin d'affirmer qu'on n'en trouveroit point : je n'en étois pas assuré moi-même, et je ne voulois point décourager. Nous apercevions encore les hautes montagnes dont nous venions de nous éloigner, quand je dirigeai ma course entre le midi et l'orient, mais un peu plus vers celui-ci. De grands poissons cétacées, un nombre infini d'albatros nagèrent autour de nous : nous avancions assez rapidement, mais bientôt le vent nous força de diriger vers le nord ; le tems étoit variable, un beau ciel succédoit à la pluie, un vent très-frais à un calme profond. J'appris du capitaine Furneaux que deux de ses matelots étoient attaqués du mal vénérien ; ils l'avoient pris dans la Nouvelle-Zélande où cette peste avoit pénétré, où il est fort probable même qu'elle est indigène. Un vent violent nous força d'abattre toutes nos voiles hautes ; la mer étoit très-grosse, mais cette espèce de tempête ne dura que jusqu'au lendemain. Nous voyions souvent des albatros,

des petrels, des passes-pierres, et presque tous les matins un arc-en-ciel; une nuit, ce phénomène causé par la réfraction de la lune, fut assez frappant.

Un jeune bouc tomba dans la mer; après l'avoir repris, on le frotta, on lui injecta des clystères de fumée de tabac, etc., et malgré tous ces soins, on ne put le rappeler à la vie ; il faisoit alors un calme qui fut suivi d'un vent du midi assez foible, mais suivi cependant d'une grande houle creuse qui venoit du couchant, et qui prouve qu'il n'y a point de terre un peu étendue dans cette direction : le soir du 15 juillet, nous vîmes flotter une bûche de bois qui sembloit couverte de bernacles; mais nous ne pûmes deviner d'où et comment elle y étoit venue, et depuis quel tems elle étoit dans cette mer. Nous parvînmes enfin à un degré et demi plus au couchant que je ne me l'étois proposé ; et rien n'y annonçant la terre, nous prîmes la direction nord-est. Nous venions de passer des jours très-ennuyeux à la chercher : le climat avoit été rigoureux, les vents contraires, et il n'étoit survenu aucun événement intéressant; mais nous étions assurés qu'il n'y avoit point de terre dans les latitudes moyennes. Nous continuâmes pendant quelques jours notre route vers le nord, quelquefois plus au couchant, quel-

quefois vers le levant, et nous parvînmes au 31° de latitude. Là, le tems étoit si chaud, qu'il nous fallut mettre nos habits les plus légers. La gaieté de l'équipage se ranimoit à mesure que nous nous rapprochions du Tropique, et les matelots employoient leurs soirées à toute sorte de jeux : la douceur de l'air nous enchantoit. Le 20 juillet fut remarquable, en ce que nous ne vîmes pas un seul oiseau. Ceux que nous avions vus, dont nous avons parlé ailleurs, fréquentent l'Océan dans les latitudes plus élevées; enfin nous ne découvrîmes rien qui pût nous faire penser qu'il y eût quelque terre dans la nature ; quatre jours après nous essuyâmes une tempête qui déchira toutes nos voiles, et quand elle fut apaisée, que le ciel eut repris sa sérénité, nous vîmes le premier oiseau du Tropique que nous ayons aperçu dans ces mers. Ce jour, le soleil couchant répandit sur les nuages le jaune le plus brillant; ce qui nous persuada encore davantage que les couleurs du firmament ne sont nulle part aussi riches et aussi belles qu'aux environs du Tropique.

J'envoyai à bord de l'Aventure, pour m'informer de la santé de l'équipage; j'appris qu'il y avoit des malades, que le cuisinier étoit mort, que le scorbut et le flux de sang retenoient sur les cadres vingt de ses meilleurs matelots. Nous

n'avions que trois malades, et un seul l'étoit du scorbut : quelques autres en avoient des symptômes, et on leur donnoit du moût de bierre, de la marmelade de carottes, du jus de limon et d'orange. Cette différence venoit probablement de ce que l'Aventure ne prenoit pas autant d'air que la Résolution, qui pouvoit ouvrir plus d'écoutilles; de ce que nous consommâmes plus de choux-crout ou sauerkraut, et de moût de bierre, et de ce que nous appliquions les grains de moût sur toutes les pustules ou enflures; régime que n'observoit pas l'Aventure. D'ailleurs son équipage ne mangea pas autant de végétaux que le mien, dans le canal de la Reine-Charlotte, parce qu'ils les connoissoient moins bien, et y étoient moins accoutumés : mon exemple donna du goût pour les antiscorbutiques à tous ceux qui agissoient sous moi, et dans la suite je n'eus pas besoin d'ordonner d'en cueillir; chacun se hâtoit de s'en emparer le premier. Il n'est pas inutile de remarquer que le scorbut est plus dangereux, plus virulent sous les climats chauds que sous les climats froids; car la chaleur contribue à l'inflammation et à la putréfaction. Le cidre diminua ensuite le nombre des scorbutiques sur l'Aventure.

Parvenus au milieu du parage que le capitaine Carteret assigne à l'île Pitcairn, je la

cherchai sans l'apercevoir : je devois la recouvrer pour en vérifier la longitude, et corriger par elle toutes celles des îles découvertes par le même navigateur, qui ne put confirmer ses longitudes par des observations astronomiques; mais nos malades m'obligeoient à hâter ma marche, et je la continuai, bien sûr de ne plus trouver sur mon passage de continent un peu étendu, comme je m'étois assuré qu'il n'en existoit pas dans l'espace de plus de 30 degrés en latitude que je venois de parcourir : il pouvoit être dans des latitudes plus avancées, et c'est ce que je me promettois de déterminer dans l'été suivant. Vers le 21° de latitude, nous commençâmes à voir des poissons volans, des mouettes, des oiseaux d'œuf. Un ciel nébuleux, un tems incertain sembloient nous annoncer les approches du vent alisé; nous ne l'atteignîmes que vers le 19° 36′ de latitude : nous avions espéré de trouver dans les latitudes moyennes les vents réguliers, et cependant nous n'y avions éprouvé que des vents très-variables, qui ne se fixoient qu'à l'est d'où ils soufflоient avec violence. Ainsi le nom de *Pacifique* donné à cet océan, ne lui est applicable que dans la partie située entre les Tropiques, où en effet les vents sont uniformes, le tems doux et beau, et les flots peu agités. Dès que nous eûmes atteint le

vent

vent alisé, nous mettions toutes nos voiles durant le jour; nous faisions petites voiles durant la nuit, pour ne pas laisser échapper quelques nouvelles découvertes, ou pour ne pas donner contre des îles noyées : nous jouissions du spectacle de la chasse faite par les bonites et les dauphins à des bandes de poissons volans, à celle des frégates, oiseaux noirs à longues ailes et à queue fourchue, qui s'élevant dans l'air à une grande hauteur, fondoient avec une vîtesse étonnante sur un poisson qu'ils voyoient nager, et ne manquoient jamais de l'atteindre; cette dernière nous rappeloit le stratagême employé par les Anglais, qui placent une pelamide ou un hareng sur la pointe d'un couteau, attaché à une planche flottante, et l'oiseau, en se précipitant dessus, se transperce lui-même.

Le 11 août, nous découvrîmes une île qui pouvoit avoir deux lieues d'étendue, revêtue de bois, au dessus desquels les cocotiers montroient leurs têtes élevées. Cette vue réjouit nos yeux fatigués de l'uniformité de l'Océan : nous lui donnâmes le nom de *la Résolution ;* mais nous ne nous y arrêtâmes pas : elle étoit trop petite pour fournir à nos besoins, et les rafraîchissemens devenus nécessaires, nous faisoient presser notre route pour O-Taïti, où nous étions sûrs de les trouver; nous voguions avec tranquillité :

la chaleur n'étoit pas incommode, parce que le vent alisé accompagnoit le beau tems, et que nos abris étoient étendus sur les ponts. Nous marchions à l'ouest; sur le soir du même jour, on nous annonça une autre île du haut des mâts : nous l'appelâmes *Douteuse,* et passâmes plus au nord. Le lendemain à la pointe du jour, nous découvrîmes terre devant nous, à la distance d'un peu plus de demi-lieue; c'étoit une de ces îles à moitié submergées, ou plutôt un banc de corail de vingt lieues de tour, au milieu duquel étoit un grand lac; à son centre étoient quelques îlots couverts de bois parmi lesquels on distinguoit des cocotiers : une pirogue montée de six ou sept hommes étoit à la voile dans ce lac. Si le jour ne nous avoit éclairé à tems, nous allions nous briser sur ce banc contre lequel la mer frappoit, et formoit une houle terrible. Je lui donnai le nom de *Furneaux*, et elle paroît être une des îles vues par M. de Bougainville. Sans l'examiner davantage, nous nous en éloignâmes à toutes voiles, en continuant notre route à l'ouest. Plus loin, nous vîmes encore une de ces îles basses; il en est beaucoup dans cette mer entre les Tropiques : elles sont de niveau avec les flots dans leurs parties inférieures, élevées de quatre à cinq pieds dans les autres; leur forme est souvent

circulaire : elles renferment un bassin d'eau de la mer; les rochers s'élèvent perpendiculairement du fond : elles produisent peu de chose, et les cocotiers paroissent être ce qu'elles ont de meilleur; mais, malgré leur stérilité, malgré leur peu d'étendue, la plupart sont habitées. D'où viennent leurs habitans? d'où viennent ceux des autres îles? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Ceux de ces îles submergées semblent craindre les étrangers, caractère qui leur vient peut-être de la rareté de leurs provisions, et de leur petit nombre qui les expose à l'oppression. On ne connoît ni leur langue, ni leurs coutumes, qui seules pourroient faire conjecturer d'où ils tirent leur origine.

A cinq heures, nous vîmes encore une terre; c'étoit l'île de la Chaîne, découverte dans mon premier voyage : pour éviter les dangers où ces îles pouvoient nous jeter durant la nuit que je voulois mettre à profit pour avancer, je fis mettre en mer le canot monté de sept hommes, qui devoient aller en avant, et placer un flambeau au haut du mât pour faire les signaux nécessaires. Je le rappelai à bord, dès qu'une grosse houle du sud nous assura que nous étions dehors de ces îles basses. Je forçai donc de voiles vers O-Taïti, sans rien craindre. Le 15 août, nous apercûmes l'île Maitéa ou Osnabrug,

découverte par le capitaine Wallis; j'avertis alors l'Aventure que je voulois relâcher à Oaïti-Peha au sud-ouest d'O-Taïti, afin de tirer de cette partie de l'île, tous les rafraîchissemens qu'il seroit possible avant d'arriver à Matavai. A six heures du soir nous découvrîmes cette île : ses montagnes sortoient des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté deux matelots qui ne pouvoient marcher, se rendit sur le gaillard pour contempler cette terre, sur laquelle nous formions tant d'espérances. Nous passâmes une nuit heureuse dans l'attente du matin : déjà nous avions oublié les fatigues passées; la tristesse qui s'étoit emparée de nous se dissipoit : l'image de la maladie et de la mort ne nous épouvantoit plus. A la pointe du jour, nous jouîmes de ces belles matinées que les poëtes se sont efforcés de peindre. Un léger souffle de vent nous apportoit de la terre un parfum délicieux, et ridoit la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts, élevoient leurs têtes majestueuses sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil levant : près de nous, on voyoit une allée de collines boisées, d'une pente douce, agréablement entre-mêlée de teintes vertes et brunes; au pied étoit une plaine parée de fertiles arbres à pain, et de palmiers qui présidoient à des bocages ravissans. Tout sembloit

dormir encore, et une obscurité paisible enveloppoit le paysage : on distinguoit cependant des maisons parmi les arbres; le havre étoit tranquille, les flots se brisoient contre un banc voisin. Dès que l'astre du jour éclaira la plaine, on vit des insulaires animer la scène; à la vue de nos vaisseaux plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et ramèrent près de nous, qui prenions tant de plaisir à les contempler. Elles approchèrent : deux hommes qui n'avoient qu'une espèce de turban sur la tête, qu'une ceinture autour des reins, agitèrent une feuille verte, et répétèrent le mot *tayo*. Nous leur jetâmes un présent de verroteries, de clous et de médailles; et ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain, comme un symbole de paix, qu'ils désiroient qu'on exposât dans la partie la plus visible du vaisseau : on le fit, et ils retournèrent vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui bordoit la côte, tandis que d'autres montoient leurs pirogues, et les chargeoient de différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes environnés de cent canots, et ceux qui les montoient étoient sans armes; nous achetâmes d'eux des noix de cocos, des plantains, des fruits à pain et d'autres végétaux, du poisson, des étoffes, des hameçons, des haches de pierre : on acheta

encore dans cette espèce de foire, deux ou trois oiseaux inconnus, et des poissons nouveaux dont les couleurs étoient d'une beauté extraordinaire. Les traits du visage de ces insulaires annonçoient leur bonté; leur maintien étoit agréable, leur taille ne surpassoit pas la nôtre : ils avoient de beaux cheveux, de beaux yeux noirs; plusieurs de leurs femmes étoient jolies : une pièce d'étoffe, au milieu de laquelle ils passoient leur tête, étoit leur vêtement. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formoit différens plis autour de leur corps, et l'une des extrémités retomboit avec grace par dessus l'épaule; cet habit est plus avantageux à la taille et à la figure qu'aucune des robes européennes que nous connoissions. Ils vinrent à bord, et nous prodiguèrent des marques de tendresse et d'affection : ils nous prenoient les mains, s'appuyoient sur nos épaules, nous embrassoient, cherchoient à se convaincre que nous étions faits comme eux. Leur langue est aisée; mais il faut une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles. Une pirogue nous amena un de ces insulaires haut de six pieds, accompagné de trois femmes; il étoit plus beau que les autres habitans, ses traits étoient réguliers, son teint olive, son front étoit haut, ses sourcils arqués ; il avoit de grands

yeux noirs, étincelans de feu, et un nez bien fait, une barbe noire et bien frisée, des cheveux qui tomboient en grosses boucles sur ses épaules: sa femme, ses deux sœurs étoient plus belles et plus petites de neuf à dix pouces; l'une d'elles avoit la figure la plus gracieuse, les mains parfaitement potelées, et les contours des bras, des épaules et des reins d'une délicatesse inexprimable; un doux sourire animoit son visage; elle désiroit une paire de draps: l'officier à qui ils appartenoient, les lui promit à des conditions; mais le danger que nous courûmes l'instant après, fit qu'elle trouva le moyen de se satisfaire sans rien donner.

Cependant le calme continuoit, et nous approchions d'une chaîne de rocs ou récifs: nous y découvrîmes une ouverture où nous crûmes pouvoir passer; mais on s'assura qu'il n'y avoit pas assez d'eau, quoique le flot s'y portât avec abondance, et il jetoit nos vaisseaux sur le récif: j'essayai de touer (1) les navires, et cela ne produisit point d'effet; les horreurs du naufrage s'offrirent à nos yeux: nous approchions des brisans, et ne trouvant point de fond pour mouiller, rien ne pouvoit nous sauver; le vaisseau touchoit à chaque chute de mer qui

(1) Touer ou faire avancer en tirant du rivage.

brisoit en houle terrible au dessous de notre poupe, et nous menaçoit à chaque instant d'être engloutis dans les vagues. Heureusement l'Aventure vint se placer à notre avant sans se briser, nous pûmes jeter deux petites ancres de toue qui prirent fond; en virant sur elles, nous remîmes le vaisseau à flot: à chaque instant nous croyions voir nos ancres se détacher; nous restâmes dans cette anxiété jusqu'à ce que la marée cessât de porter dans cette direction : alors les chaloupes nous touèrent, et un souffle de vent qui s'éleva de terre aida leurs efforts; bientôt nous fûmes hors de danger. L'Aventure se mit à la voile par le secours de ce même vent, mais elle avoit perdu ses trois ancres, un de ses cables et deux hansières (1) : on ne put retrouver ensuite qu'une ancre; heureux encore de nous trouver en pleine mer à ce prix, après avoir couru les plus grands dangers sur cette île que nous avions désirée avec tant d'ardeur. Tout le monde avoit travaillé avec la plus grande activité, et au milieu de nos craintes, de nos efforts, les naturels qui étoient à bord et autour de nous, paroissoient insensibles; ils ne montroient ni surprise, ni joie, ni crainte quand les bâtimens touchoient: cependant ils nous aidoient

(1) Cordages pour faire venir à bord.

machinalement à virer le cabestan et à manier les cordages ; ils nous quittèrent vers le soir sans nous donner la moindre marque d'intérêt. La nuit fut orageuse et pluvieuse ; les récifs étoient éclairés par les flambeaux des pêcheurs. Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie d'Oaïti-Piha ou Peha ; elle est petite et ne peut contenir que deux vaisseaux : l'échange des fruits contre des clous commença ; c'étoit avec plaisir que nous remplacions un biscuit mangé de vers, par des fruits à pain et des ignames : les cris des insulaires nous étourdissoient ; leurs pirogues chaviroient souvent, mais ils s'en inquiétoient peu, parce qu'ils sont d'excellens nageurs : ils apportèrent des plantes à nos naturalistes, qui reconnurent parmi elles l'espèce commune de morelle noire, et une belle *erythrina* ou fleur de corail. Quelques-uns d'eux nous voloient différentes bagatelles ; d'autres, après nous avoir vendu des noix de cocos, les rejetoient en secret à leurs camarades, qui venoient nous les revendre : nous fûmes obligés de les punir et de les chasser.

Je vins visiter l'aiguade ; j'en trouvois une aussi convenable que je pouvois l'espérer ; il ne restoit presque plus d'eau à bord, et j'en fis promptement remplir quelques futailles : pendant ce tems les ponts étoient remplis d'O-Taïtiens,

et de plusieurs femmes qui se livroient aisément aux sollicitations des matelots, quelques-unes étoient impubères; et ce libertinage prématuré est sans doute la cause de la petite stature de la classe inférieure du peuple à laquelle appartiennent ces prostituées ; rien ne les distinguoit que leurs yeux grands et pleins de vivacité, qu'un sourire naturel et un désir constant de plaire, qui suppléoit à la beauté ; leur sein bien formé, des bras charmans, et qui nageoient avec grace, étoient plus que suffisans pour ôter la raison aux matelots, qui se déshabilloient pour donner leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. Un enfant de six ans plongea plusieurs fois pour rapporter, du fond, des grains de verre qu'on lui jetoit et qui tombèrent ; on lui jeta quelques bagatelles pour récompenser son adresse, bientôt imitée par les hommes qui lui en virent remporter le prix : des femmes mêmes nous amusoient par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, par leur prestesse à plonger, à s'enfoncer à une profondeur considérable. A voir leurs positions aisées dans l'eau et la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies.

Nous nous promenions le long de la côte à l'est, suivis de la foule qui voulut absolument nous porter sur les épaules pour traverser un

ruisseau; ils nous laissèrent ensuite sous la garde d'un homme qui nous conduisit à une pointe de terre où croissoient différentes plantes parmi des buissons. En sortant de là, nous vîmes un bâtiment de pierre, qui avoit la forme d'une pyramide tronquée, dont la base avoit plus de trente pieds de front ; elle étoit formée de terrasses ou escaliers placés les uns au dessus des autres, tombant en ruines et couverts d'arbres et d'arbrisseaux ; c'étoit le cimetière ou temple du roi de Turrabou ; autour étoient des perches sculptées en figures alternativement mâles et femelles, et qui alloient toujours en diminuant : au delà du moraï étoit un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de bâtons, on avoit placé des bananes et des cocos pour le dieu ; nous nous y assîmes : notre guide nous offrit de ces bananes, dont le goût étoit en effet délicieux. Cependant nos marchés se faisoient, mais toujours en fruits et en racines : on cachoit, on nous refusoit les cochons, qui, dit-on, appartenoient au roi.

Nous partîmes un jour de grand matin pour faire une excursion : l'eau du port étoit unie comme un miroir, tandis qu'au dehors du récif, la mer jetoit une écume blanche. La plaine présentoit l'image de la fertilité, de l'abondance et du bonheur ; elle se partageoit devant nous entre

les collines, et formoit une longue vallée étroite, couverte de plantations entre-mêlées de maisons : les pentes des collines revêtues de bois, se coupoient les unes les autres de deux côtés, et derrière la vallée nous apercevions les montagnes de l'intérieur du pays, séparées en pics, dont l'un se courboit et sembloit à chaque instant sur le point de tomber ; la sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air et la beauté du paysage, enchantoient notre imagination et nous inspiroient la gaieté.

Nous nous hâtâmes de traverser la grève, pour avancer au milieu des plantations : nous entrâmes dans un bosquet d'arbres à pain que l'hiver avoit dépouillé en partie de leurs fruits, et suivîmes un sentier propre et serré qui nous conduisit à des habitations à demi cachées par des arbrisseaux et des arbres, dominés par de hauts palmiers et par le large feuillage des bananiers ; d'autres arbres couverts de branches d'un vert sombre portoient des pommes d'or, qui, par le jus et la saveur, ressembloient à l'ananas ; entr'eux étoit le petit mûrier, l'arum, l'igname, la canne à sucre, etc. Les cabanes sont voisines et entourées d'arbres odoriférans ; leur structure est d'une élégante simplicité ; la longue feuille du pandang ou palmier leur sert de couverture ; l'arbre à pain, de colonne et d'appui.

La plupart sont ouvertes dans les côtés ; devant elles nous vîmes des groupes d'habitans couchés ou assis sur un vert gazon, s'entretenant ou se reposant : les uns se levoient à notre approche, les autres se bornoient à nous saluer. Ceux qui nous virent ramasser des plantes venoient nous en offrir ; leurs plantations en renferment une variété admirable : de petits oiseaux remplissoient les bocages d'arbres à pain, et leur chant étoit très-agréable. De très-petits perroquets d'un joli bleu de saphir, habitoient la cime des cocotiers les plus élevés ; d'autres, d'une couleur verdâtre et tachetés de rouge, se montroient dans les bananes, souvent dans les cabanes où on les apprivoise, parce qu'on estime leurs plumes rouges : le martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de même couleur sur son cou blanc ; de gros coucous, des pigeons, des tourterelles, fuyoient d'une branche à l'autre devant nos pas, tandis qu'au loin nous voyions le héron bleuâtre mangeant des poissons à coquilles. Un beau ruisseau qui rouloit ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendoit d'une vallée étroite, et venoit remplir nos futailles à son embouchure dans la mer : en remontant son courant, nous rencontrâmes une troupe o-taïtienne qui suivoit trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, avec des turbans de même

couleur ; c'étoit les prêtres du moraï : nous les quittâmes pour revenir au vaisseau.

Fatigué des vols des O-Taïtiens, je les fis sortir du vaisseau, et fis tirer deux coups de fusil par dessus leur tête : ils nous jetèrent des pierres ; je les dispersai avec un coup de canon. Quatre ou cinq heures après, nous redevînmes amis, mais il leur resta encore des défiances et de la crainte. Dans une excursion que nous fîmes, le capitaine Furneaux et moi, le long de la côte, nous rencontrâmes un chef qui nous régala d'excellens poissons et de fruits ; nous lui donnâmes une hache et des clous. Dans cet intervalle, nos botanistes erroient dans la campagne ; ils virent fabriquer l'étoffe de l'écorce du mûrier : ils préparent cette écorce, ils la battent, ils la collent. Près de là, un homme les invita à s'asseoir à l'ombre de sa maison, au milieu d'une vallée étroite ; il étendit des feuilles de bananes sur une petite cour pavée de larges pierres, et apportant un petit banc de bois assez propre, et fait d'une seule pièce, il pria celui qu'il crut le chef de s'y placer. Quand ils furent tous assis, il courut à sa maison chercher des fruits à pain cuits, qu'il leur offrit sur des feuilles de bananes fraîches, avec un panier natté plein de pommes d'O-Taïti, fruit du genre des *spondias*, dont le goût ressemble à l'ananas : l'exer-

cice, l'air frais du matin, l'excellence des fruits apprêtés avec des pierres chaudes, excitèrent leur appétit. Leur hôte ouvrit cinq noix de cocos, dont il versa la liqueur fraîche et limpide dans une coupe profonde, et ils y burent tour à tour. Ils récompensèrent cette hospitalité patriarcale avec du verre et des clous, qui causèrent beaucoup de joie à cet honnête insulaire.

Ils continuèrent leur route, malgré la peine qu'en témoignoient les O-Taïtiens, dont quelques-uns cependant les conduisirent jusqu'au pied des collines : ils y vinrent par un sentier battu, et trouvèrent, dans les lieux les plus touffus, des plantes nouvelles, et des oiseaux encore inconnus. Avec ces richesses, ils revinrent au vaisseau, suivis d'un grand nombre d'insulaires.

Il n'y a pas une grande variété de plantes dans cette île, parce qu'elle est cultivée avec soin : il n'y a de quadrupèdes que des chiens, des cochons et des rats, peut-être à cause de la distance où elle est des deux continens; mais le terrain étoit couvert de végétaux frais, qui rendirent bientôt la santé à nos équipages. On n'avoit pas de viandes fraîches, on convoitoit les cochons qu'on nous refusoit, et l'on proposa d'en enlever un bon nombre, et de les payer

ensuite avec nos marchandises : cette proposition tyrannique fut reçue avec le mépris qu'elle méritoit.

Dans une promenade à la pointe orientale du havre, nous trouvâmes un ruisseau assez large, assez profond pour porter une pirogue; au delà étoit une maison assez vaste parmi des arbrisseaux : devant elle on avoit étendu sur l'herbe une grande quantité des plus belles étoffes d'O-Taïti, qu'on venoit de laver. Près de là, nous vîmes un bouclier de forme demi-ronde, tissu d'osier et de filasse de noix de cocos, suspendu à un bâton; il étoit couvert des plumes éclatantes de pigeon d'un gris-bleu, orné de dents de goulu, faisant trois cercles concentriques. Un homme d'un âge mûr, couché à son aise au milieu de la maison, nous fit asseoir près de lui, et examina nos habillemens : ses ongles étoient très-longs, et il en paroissoit fier. C'est une marque de distinction en Chine et chez différens peuples. En plusieurs coins de la hutte, des hommes et des femmes mangeoient séparément du fruit à pain et des bananes, et ils nous invitèrent à les partager. En poursuivant notre route, nous nous trouvâmes dans une autre maison où demeuroit la famille qui nous avoit rendu visite au vaisseau; l'officier y reconnut celle qui avoit pris ses draps, et sans les redemander,

mander, il essaya de regagner les bonnes graces de la belle : elle accepta ses dons, mais n'en fut pas moins inexorable à ses instances; elle avoit ses draps, et n'avoit voulu que cela de lui.

Un des naturels nous vola un fusil, mais ses compagnons eux-mêmes l'arrêtèrent, et nous le rendirent : la crainte fit en eux l'effet des principes de justice qu'ils ne connoissent pas relativement aux étrangers. Le lendemain, un de leurs chefs vint nous rendre des noix de cocos, dont il avoit ôté l'eau; sa tromperie découverte ne l'émut point; il se borna à la réparer.

Nous fîmes une promenade du côté de l'est; la plaine s'élargissoit à mesure que nous avancions, et il y avoit plus d'arbres à pain, de cocotiers et de bananiers, sur lesquels nous voyions déjà bourgeonner les fruits : les habitations étoient plus nombreuses, plus élégantes, et d'une forme nouvelle. Dans l'une d'elles qui étoit fermée de roseaux, nous aperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes, et des cases pour les boucliers. Nous fîmes près d'une lieue au travers des bocages délicieux, au moment où les naturels alloient à leurs travaux; le bruit des maillets nous annonçoit les fabricans d'étoffes : les ouvriers se rassembloient autour de nous, ils négligeoient pour nous leurs repas. Leur con-

duite étoit douce, amicale, officieuse; mais ils guettoient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles : ils demandoient, mais le refus ne les rendoit pas moins affectueux. Pour nous débarrasser d'eux, nous répétions leurs demandes en les contrefaisant, ce qui excitoit leurs éclats de rire; nous les voyions s'entretenir de nous, apprendre nos noms aux nouveaux venus, leur raconter ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers voulurent entendre un coup de fusil, nous tirâmes un oiseau, et l'explosion les effraya beaucoup : quelques-uns tombèrent à terre, puis s'enfuirent et se retirèrent à l'écart, jusqu'à ce que nous leur eussions fait des démonstrations d'amitié, ou qu'un de leurs compatriotes, plus courageux, eut ramassé l'oiseau. Ils s'habituèrent à ce bruit, mais ne l'entendoient pas cependant sans émotion : malgré l'affection qu'ils nous témoignoient, ils prenoient soin de cacher leurs cochons à nos yeux; ils nous disoient, quoique nous en vissions les étables pleines, qu'ils n'en avoient point, ou qu'ils appartenoient à leur roi : nous cessâmes de leur en demander, et ils nous marquèrent plus de confiance. Assis sur quelques pierres larges, dans une cour pavée, nous déjeûnâmes avec des fruits échangés avec nos marchandises. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une

gousse de noix de cocos, remplie de petits poissons frais qu'on y mange crus, sans autre sauce que de l'eau; nous les goûtâmes, et ne les trouvâmes pas désagréables. Nous approchâmes des collines; malgré les sollicitations des naturels, qui auroient voulu nous suivre et craignoient la fatigue, nous engageâmes quelques guides à conduire nos pas. Nous y trouvâmes des plantes sauvages, et nous côtoyâmes un ruisseau rapide jusqu'à un rocher perpendiculaire, festonné par différens arbrisseaux, d'où il tomboit en colonne de cristal : des fleurs odoriférantes environnoient au pied une nappe tranquille et limpide. Ce lieu, d'où l'on découvroit la plaine et la mer, étoit d'une beauté frappante. A l'ombre des arbres dont les branches se courboient mollement sur les ondes, nous jouîmes d'un zéphyr agréable qui calmoit la chaleur du jour : le bruit uniforme et imposant de la cascade n'étoit interrompu que par le gazouillement des ruisseaux. Nos guides se reposèrent et nous examinèrent dans un profond silence, dessinant des plantes.

Nous redescendîmes ensuite dans la plaine : nous y rencontrâmes une foule d'insulaires, qui environnoient notre peintre Hodges et M. Grindall; ils étoient sans armes, et cette confiance en donna aux Taïtiens. Nous nous joignîmes à eux,

et entrâmes dans une hutte spacieuse où une grande famille étoit rassemblée. Un vieillard à longue barbe blanche y étoit couché sur une natte propre, et appuyoit sa tête sur un petit tabouret qui lui servoit de coussin : son visage étoit calme et non sillonné, parce qu'il vivoit content ; il jouoit avec de petits enfans nus : des hommes bien faits, des nymphes sans art en qui la jeunesse suppléoit à la beauté, entouroient le patriarche et conversoient avec lui ; on nous pria de nous asseoir, nous nous assîmes : ils nous examinoient, mais assez rapidement ; demandoient nos noms, les changeoient à leur manière, et les répétoient avec plaisir : on nous donna des fruits, on nous fit entendre le son de la flûte et des chants sans variété, mais qui ne blessoient point l'oreille par des sons discordans. Charmé de ces tableaux de bonheur, M. Hodges remplit ses portes-feuilles de dessins, et les naturels le regardoient attentivement dessiner : quelques mots, et une pantomime muette nous tinrent lieu des discours suivis que nous aurions aimé avoir avec ces bonnes gens ; notre docilité et nos efforts pour leur plaire, leur étoient aussi agréables, que leur caractère social et leur empressement à nous instruire, l'étoient pour nous.

Le vieillard nous fit plusieurs questions sur

notre pays, sur notre séjour dans l'île, sur nos femmes : nous le satisfîmes, et leur fîmes de petits présens, puis nous continuâmes notre excursion. Ces pauses dans des cabanes hospitalières nous rafraîchissoient, et nous n'étions point du tout fatigués ; les sentiers de la plaine étoient bien battus, la surface étoit de niveau et couverte de jolis gramens ; ni cousins, ni mousquites ne bourdonnoient autour de nous, et nous ne craignions la piqûre d'aucun insecte : des bocages épais nous sauvoient de l'ardeur du midi ; une brise de mer nous rafraîchissoit. Nous arrivâmes à un endroit où la mer formoit un petit golfe ; près de lui est une plaine au milieu de laquelle étoit un moraî composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers couverts d'herbes, de fougères et d'arbrisseaux. Vers l'intérieur du pays, l'édifice étoit terminé par un enclos oblong de pierre, élevé de trois pieds, au dedans duquel étoient deux ou trois palmiers solitaires, et des toas ou casaruinas avec leurs rameaux pleurans, qui ont un aspect très-pittoresque (1) : plus loin s'élevoit un

(1) M. George Forster observe que les O-Taïtiens nomment le casaruina *toa*, mot qui veut dire *guerre*, parce que cet arbre leur fournit tous les instrumens qui font couler le sang. Ce bois est en quelque sorte

groupe épais d'arbrisseaux sous lequel on entrevoyoit une hutte qui renfermoit une espèce de théâtre, où étoit déposé un cadavre couvert d'une étoffe blanche, qui retomboit en différens plis, et environné de jeunes cocotiers, de bananiers et de dragons végétaux : non loin de là étoit encore une hutte où l'on avoit placé des alimens pour la divinité, et un bâton planté en terre sur lequel nous vîmes un oiseau mort, enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu étoit une femme assise qui achevoit les obsèques du mort.

Nous revînmes par la côte de la mer : quelques-uns de nous se baignèrent, et l'un d'eux se vêtit à la mode d'O-Taïti, ce qui fit un plaisir infini aux insulaires. Nous arrivâmes à une habitation propre où un gros homme se berçoit voluptueusement sur son coussin de bois, et recevoit les mets dont on remplissoit sa bouche ; il les dévoroit avec un appétit extrême : sur son visage étoit peinte l'insensibilité; on jugeoit que ses pensées étoient bornées au soin de rem-

indestructible ; il n'est jamais attaqué par les vers : il est très-dur, très-pesant et de la couleur de l'acajou de nos colonies ; on le cultive déjà en France : ceux qu'on élève dans les jardins de Paris, passent l'hiver en orangerie ; ils pourroient être plantés en pleine terre dans les provinces maritimes du midi de la France.

plir son ventre : il daigna nous regarder à peine, il excitoit ses domestiques par des monosyllabes à remplir leur devoir. La vue de ce chef diminua le plaisir dont nous avions joui dans nos promenades précédentes : un homme voluptueux passant sa vie dans l'inaction la plus stupide, ravissant à la multitude qui travaille, les productions que la terre répand sur tous, fit disparoître les idées riantes de l'égalité qui paroissoit régner dans cette île. Nous cherchâmes à écarter de notre imagination ce tableau désagréable, en entrant dans une cabane petite, mais propre, où un jeune homme que notre confiance et des honnêtetés nous avoient attaché, nous reçut, aidé de son père et de sa mère, qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, et nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avoient préparé : ces bonnes gens se croyoient heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mets ; il nous sembloit être dans la cabane de Philémon et Baucis : des grains de verre, des clous, une hache, une chemise récompensèrent leur hospitalité.

Approvisionnés d'eau, de fruits, de racines, je résolus de partir pour le havre de Matavai : un des naturels nommé *Tuahow,* coucha sur le vaisseau pour s'y rendre ; il avoit connu MM. Banks et Solander, et désiroit beaucoup de

les revoir: il reconnut son île dans une carte que j'avois dressée, et nous montrant le havre d'Owhai-Urua, il nous dit qu'un vaisseau y avoit mouillé cinq jours, et avoit laissé un de ses gens dans l'île; qu'il étoit toujours avec Wahéatua, roi de Thierrabou, et lui empêchoit de nous donner des cochons : nous crûmes que ce vaisseau étoit espagnol. Nous nous disposions à partir, lorsqu'on m'annonça que Waheatua étoit sur le bord avec toute sa cour, qu'il désiroit me parler, et qu'il me vendroit autant de cochons qu'on lui offriroit de haches. Je différai mon départ d'un jour, et je fus le visiter; nous nous reconnûmes : il me fit asseoir sur son siége, et je le partageai toute la matinée; il nous fit différentes questions, parut affligé de ce que nous nous disposions à partir, et nous promit des cochons abondamment; mais nous ne pouvions assez compter sur ses promesses pour changer nos projets. Je lui fis des présens, parmi lesquels il distingua une touffe de plumes rouges montées sur un fil d'archal. Sa visite nous mit en état de servir du porc frais aux équipages. Nous vîmes qu'on découvroit les épaules de tous ceux qui arrivoient, pour donner une marque de respect à leur chef.

Waheatua, roi de la petite O-Taïti, étoit bien fait, âgé de dix-sept à dix-huit ans, haut de cinq

pieds six pouces; sa physionomie étoit douce, mais sans expression; son teint étoit assez blanc; ses cheveux étoient lisses et d'un brun léger : son vêtement n'étoit qu'une ceinture blanche de la plus belle étoffe. Il paroissoit défiant : à ses côtés se voyoient plusieurs chefs et nobles, remarquables par leur haute stature. L'un deux avoit les bras, les jambes, les côtés ornés de grandes taches noires; il étoit d'une corpulence énorme : le roi le consultoit, et paroissoit le respecter. Nous ne pouvions rien entendre de ce qui se disoit, à cause du bruit que faisoient tant de gens rassemblés. Waheatua nous reconduisit jusqu'au rivage, nous offrit des femmes, et s'asseyant sous une cabane de roseaux, nous raconta l'histoire du vaisseau espagnol. Nous avons su depuis qu'il étoit parti du Callao, et étoit commandé par Domingo Buenechea. Waheatua s'amusa beaucoup avec ma montre; il l'examinoit, et disoit : *elle parle*. Quand il en eut compris l'usage, il l'appela *le petit soleil*. Le son d'une cornemuse charma les oreilles du monarque et de ses sujets; il s'occupoit souvent à des choses puériles; et ses sujets, pour ne pas laisser échapper l'occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, nous donnoient leurs fruits à très-bas prix : un grain de verre que souvent ils préféroient à un clou, suffisoit pour payer

une douzaine des plus belles noix de cocos ; les échanges se faisoient avec bonne foi. Ces lieux nous laissèrent l'idée d'un des plus heureux pays de la terre. Une longue traversée produisit sans doute de l'illusion dans les premiers jours; mais tout servoit à terre à confirmer le premier coup d'œil. La saison qui répondoit à notre mois de février, y avoit rendu les fruits rares; plusieurs plantes avoient déposé leurs feuilles, quelques-unes meurent alors ou se dessèchent; un brun pâle ou sombre revêt les plaines; les montagnes humectées par les brouillards, conservent seules des teintes plus brillantes : cependant c'est avec peine que nous en détachions nos regards. Nous partîmes de ce havre le 24 août ; des pirogues chargées de fruits nous suivirent au large pour continuer nos échanges : le soir fut calme; le lendemain matin, nous continuâmes notre route le long des côtes. Vers les dix heures, nous vîmes de nouvelles pirogues s'éloigner de la plaine qui est large dans cette partie de l'île, et à l'aide de leurs longues voiles étroites de natte, elles nous amenèrent encore des noix de cocos et des bananes.

Le 28, un de mes officiers nous amena huit cochons, fruit d'un commerce d'échange auquel Waheatua avoit procédé avec beaucoup d'équité : il amena au vaisseau deux chefs o-taï-

tiens, dont l'un, nommé *O-Wahow,* se montra supérieur aux petites idées d'échanges et de marchés; il montra beaucoup de générosité. Nous approchâmes de la côte, poussés par une petite brise : déjà nous distinguions cette pointe avancée, qu'on nomma en 1769 *pointe de Vénus,* située au nord de l'île. Le district de Matavai se montroit à nos yeux : nous voyions une plaine étendue et une vallée qui, s'élevant entre les montagnes, formoit un bocage très-spacieux. Bientôt nous vîmes la côte couverte d'O-Taïtiens, et dont la plus grande partie, après nous avoir examinés, s'enfuit avec précipitation : le roi, qui étoit avec eux, les suivit avec lenteur. D'autres vinrent sur les vaisseaux; nous nous connoissions presque tous. J'allois pour visiter le roi, lorsqu'on m'apprit sa fuite, dont je ne pouvois concevoir la cause. Parmi ceux qui nous visitèrent, plusieurs changèrent de noms avec nous, quelques-uns mendièrent des présens; ils quittèrent le vaisseau à sept heures, mais promirent de revenir le lendemain. La nuit qui suivit fut très-belle; le ciel étoit sans nuage, et la lune couvroit de ses rayons la surface polie de la mer; le silence régnoit dans l'air ; un paysage charmant se présentoit dans le lointain : quelques O-Taïtiens étoient restés, et s'entretenoient de nos aventures; ils racontoient à leur tour ce qui étoit arrivé au

pays, durant notre absence : les signes suppléoient à l'ignorance de la langue. La confiance de ce peuple, et sa conduite cordiale et familière, nous faisoient le plus grand plaisir. Le lendemain, je fis dresser des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers et la garde; ensuite je partis pour me rendre chez le roi, accompagné de quelques Anglais et de plusieurs O-Taïtiens : ceux-ci y vinrent en si grand nombre, que nous fûmes obligés d'en mettre dehors, ce qui parut leur faire d'autant plus de peine que notre bateau étoit nouvellement peint, et avoit un très-joli abri vert, pour nous mettre à couvert du soleil. Nous traversâmes la baie, et approchâmes d'une pointe où étoit un moraï entouré de petits arbrisseaux; c'étoit celui du prince régnant : il en porte le nom aussi long-tems qu'il vit; mais après sa mort, il prend le nom de son successeur : les insulaires le saluèrent en ôtant leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect qu'ils donnent toujours aux moraïs. Au delà est un des plus beaux districts de l'île; les plaines y paroissent spacieuses, les montagnes s'y prolongent par une douce pente : un nombre prodigieux d'habitans bordoient les côtes couvertes d'herbes et de palmiers jusqu'au bord de l'eau. On nous conduisit chez le roi : il se nommoit *Otoo;* il étoit assis à terre, à l'ombre d'un

arbre, les jambes croisées : ses sujets formoient un cercle autour de lui, et tous avoient les épaules découvertes, même son père. Je fis des présens au roi, et à sa cour ; il m'offrit une pièce d'étoffe que je refusai : il promit d'envoyer des cochons, et de me venir voir, mais il le fit avec peine, parce qu'il craignoit les canons ; il avoit six pieds de haut, étoit beau, bien fait, de bonne mine : le respect pour lui n'empêchoit pas que la multitude ne se précipitât pour nous voir ; les officiers du prince les écartoient à coups de bâton sur la tête ; et ils les supportoient avec patience. Les frères du roi, ainsi que ses sœurs, avoient des touffes épaisses de cheveux tout autour de la tête, et il paroît que c'est un privilége du sang royal : elles se découvrent aussi les épaules, et pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes la simple draperie d'une longue étoffe blanche ; une grace naturelle accompagne par-tout leur simplicité. Tous les parens du roi s'empressoient à l'envi de jeter sur nous des regards de tendresse, de nous témoigner de l'amitié, de nous demander des grains et des clous : nous en distribuâmes à la multitude assemblée ; quelques-uns demandoient, et il étoit difficile de refuser à des vieillards vénérables, à des femmes âgées qui, nous adoptant pour fils, nous demandoient

ensuite si nous n'avions point quelque chose pour notre mère ; et à de belles et jeunes femmes qui nous donnoient le doux nom de frères. Nous fûmes récompensés de nos présens, avec de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose, ou de paille, et parfumées d'une huile odorante. Nous fûmes retenus quelque tems sur la côte par E-Happai, père du roi, qu'il nous sembloit étrange de voir nu jusqu'à la ceinture, devant son fils, qui exerçoit la royauté, jusqu'à ce qu'il eût un fils lui-même. E-Happai ou Happi jouissoit de beaucoup d'égards; le district d'Opparre étoit sous son autorité immédiate, et fournissoit à ses besoins.

A notre retour, nous trouvâmes les tentes dressées; les malades furent descendus à terre : il y en avoit vingt sur l'Aventure, et un seul sur la Résolution.

O-Too vint nous voir comme il l'avoit promis; il nous fit présent d'une grande quantité d'étoffes et de fruits, d'un cochon et de deux gros poissons : il ne voulut monter à bord qu'après qu'on m'eut affublé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui me donnèrent une grosseur monstrueuse. Il entra enfin, suivi de sa sœur, de son frère, d'un cortége nombreux : nous leur fîmes à tous des présens, nous

embrassâmes le monarque, tâchâmes de dissiper sa défiance; il craignit cependant de descendre entre les ponts : son frère, en lui en donnant l'exemple, lui inspira plus de hardiesse; mais jamais il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Il eut envie de l'épagneul de M. Forster, et on le lui donna. Le capitaine Furneaux lui donna une chèvre et un bouc, et il fit un grand nombre de questions sur leur usage, la manière de les nourrir, les soins qu'il en falloit prendre. Nous remenâmes le roi à Opparée ou Opparre, et nous y fûmes reçus avec acclamation. Une femme respectable, mère de Toutahah, vint me prendre par les deux mains, et me dit en versant des larmes : « Toutahah votre ami est mort » ! Je fus touché de sa tendresse, et mes larmes alloient se confondre avec les siennes, lorsque le roi m'éloigna d'elle.

Nous revînmes à notre demeure où le commerce se faisoit avec avantage : un grain de verre y étoit l'équivalent d'un panier de fruits à pain, ou de noix de cocos. M. Forster y retrouva son ami O-Wahow, qui lui fit des presens et n'en voulut point recevoir; plusieurs O-Taïtiens firent des vols sur les vaisseaux : des femmes y accoururent, et y passèrent la nuit; avant que l'ombre vint cacher les plaisirs des matelots, elles firent des danses indécentes au

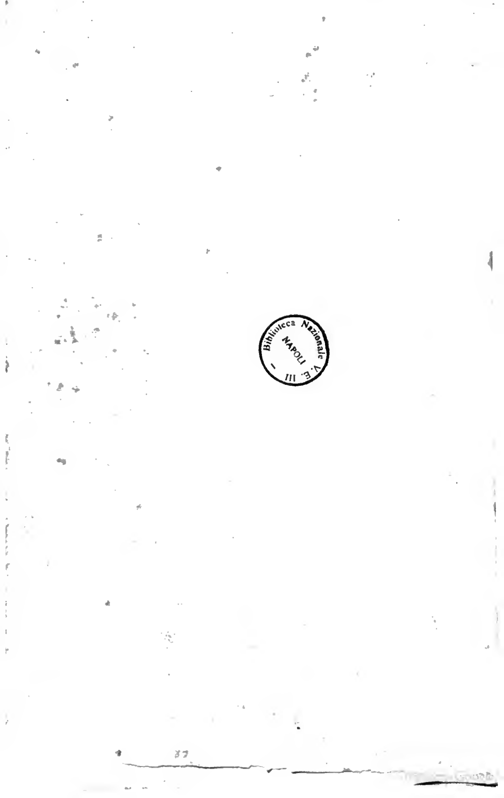
son d'une flûte que l'une d'elles embouchoit avec son nez : leur simplicité donne un caractère d'innocence à leurs actions blâmables en Europe.

O-Too me fit une seconde visite, et m'apporta des étoffes, des cochons, des fruits; il fit aussi des présens au capitaine Furneaux, et je lui en rendis plus qu'il ne m'en avoit donné : j'habillai sa sœur avec élégance, je l'accompagnai au son des cornemuses qu'il aimoit beaucoup. Je lui rendis sa visite le lendemain, et lui fis présent encore de diverses choses qu'il ne connoissoit pas; tel fut un large sabre dont il craignit de se ceindre, et qu'il fit ôter promptement de devant ses yeux, parce qu'il en étoit effrayé. Il fit jouer devant nous une espèce de drame, dont nous ne pûmes deviner le sujet : il étoit mêlé de danses, trois tambours en formoient la musique. Il nous renvoya, chargés de fruits et de poissons.

Nous allâmes visiter les productions du pays; nous partîmes le matin : une rosée abondante avoit rafraîchi tous les végétaux; des insulaires nous suivirent jusqu'à une rivière large de soixante pieds, qu'ils traversèrent en nous portant sur les épaules, pour un grain de verre. Arrivés dans les bocages, nous vîmes les insulaires prendre leurs bains accoutumés, pratique salutaire,



Otoo roi D'o-taïti.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

salutaire, surtout dans les climats chauds. Nous arrivâmes à la hutte d'une veuve qui avoit une famille nombreuse, dont l'aîné avoit vingt-quatre ans, et le plus jeune vingt ans de moins; son fils aîné Noona, d'une physionomie heureuse, aimoit les Européens, et nous comprenoit avec facilité : nous y prîmes des fruits qu'un homme robuste suspendit, par portions égales, aux extrémités d'un bâton, et il le porta sur ses épaules; Noona et son jeune frère nous suivirent en riant : nous avions enrichi sa famille de grains de verre, de clous, de miroirs et de couteaux. Nous montâmes sur une colline aride où nous ne trouvâmes que deux petits arbrisseaux et une fougère sèche; mais nous en vîmes s'élever une grosse troupe de canards sauvages. Nous en traversâmes une autre où les débris des végétaux brûlés tachèrent nos habits; nous descendîmes dans une vallée fertile où un joli ruisseau fuyoit en serpentant vers la mer : des écluses en retenoient l'eau pour la répandre sur des plantations d'arum, qui demande un sol humide; on y en cultive une espèce grossière, à larges feuilles lustrées, à racines longues de quatre pieds; et une autre dont les feuilles sont petites et veloutées, dont les racines sont moins grandes et meilleures : toutes deux sont caustiques, si on ne les dépouille de leur âcreté en les faisant

bouillir; les cochons cependant les mangent crues. En remontant le ruisseau, la vallée se retrécissoit entre des collines escarpées et chargées de bois; en le descendant, la plaine s'ouvroit, couverte d'arbres fruitiers, de plantes diverses, de maisons commodes et voisines : ses bords étoient formés de lits de cailloux ronds; le flanc des collines nous offrit de nouvelles plantes. A deux lieues du rivage de la mer, nous nous assîmes à l'ombre sur le gazon, et nous fîmes un repas champêtre; des insulaires le partagèrent, et furent étonnés de l'usage que nous faisions du sel : ils ne le trouvèrent pas bon; leur coutume est de tremper leur poisson dans l'eau de la mer qui leur tient lieu de tout assaisonnement. Nous revînmes au vaisseau, après avoir remarqué dans notre promenade, plus d'hommes oisifs, des cabanes et des plantations plus négligées, des hommes plus incommodes par leurs demandes qu'à O-Aïti-Peha.

Vers les dix heures du soir, nous fûmes réveillés par un grand bruit sur la côte, et des cris de meurtre. Craignant que nos gens n'eussent causé le tumulte, je me hâtai d'y envoyer ma chaloupe pour les ramener : elle revint avec trois soldats et un matelot; on saisit encore ceux qui n'étoient pas à leur poste, et on les mit en prison : il me parut que c'étoit là leur seul délit,

et je les en punis. Les naturels s'enfuirent au milieu de la nuit, la terreur se répandit au loin ; le roi s'éloigna, et j'eus de la peine à en obtenir audience. Il parut troublé, consterné; mais il se rassura peu à peu, et le son de la cornemuse acheva de lui rendre sa gaieté.

Cette visite devoit être la dernière, et je lui donnai trois moutons du Cap qu'il avoit désiré; il nous envoya trois cochons, mais l'un d'eux étoit si petit que le don parut même peu digne d'un grand à un O-Taïtien qui l'emporta, et en fit apporter deux gros en sa place. Nous donnâmes encore aux spectateurs des outils de fer et d'autres marchandises, et eux en retour nous enveloppèrent les reins de pièces d'étoffes. J'annonçai mon départ au roi, qui en parut affligé, et il m'embrassa plusieurs fois. Nous revînmes à bord, tandis que nos savans faisoient encore une excursion, suivis d'un homme robuste qui portoit leur sac; ils traversèrent une jolie colline, et descendirent dans une vallée où ils virent un des plus beaux arbres du Monde, qu'ils appelèrent *baringtonia :* ses fleurs plus larges que des lis en avoient la blancheur, mais la pointe de leurs nombreux filets étoit d'un cramoisi brillant; les naturels lui donnent le nom d'*huddoo :* sa noix enivre les poissons, qui viennent alors sur la surface de l'eau, et se laissent prendre

avec la main. Ils entrèrent dans une maison de roseaux, entourée d'arbres odoriférans et de très-jolis cocotiers; on les y reçut avec hospitalité : un jeune homme monta sur un des plus hauts palmiers, et se replia avec tant d'aisance et de promptitude le long de l'arbre pour en cueillir les fruits, qu'ils ne purent s'empêcher de l'admirer; ils remontèrent la vallée, et gravirent sur une colline où une jolie brise les rafraîchit et les délassa. Là, sous l'ombre d'un pandang ou palmier solitaire, ils jouirent d'une vue délicieuse sur la plaine de Matavai, sur la baie où mouilloient les vaisseaux, sur les innombrables pirogues qui les entouroient, le récif qui environne l'île, et l'immense océan qui termine l'horizon. Devant eux étoit Tedhuora, île basse, déserte, mais quelquefois visitée, et dont deux pirogues de pêcheurs revenoient à pleines voiles. Ils approchèrent des montagnes intérieures pour en visiter les riches bocages, dont ils ne voyoient pas que des collines et des vallées stériles les séparoient; ils s'en aperçurent, et la difficulté des chemins, la certitude de n'y trouver ni maisons, ni habitans, ni fruits, jointes à ce qu'ils ignoroient du départ des vaisseaux, les déterminèrent à rebrousser: ils descendirent par un chemin difficile qu'ils ne purent franchir sans le secours de leur guide, qui fit connoître

leur approche aux insulaires de la plaine, qui accoururent avec des noix de cocos pour les désaltérer. Ils arrivèrent au bas, et s'y reposèrent sur une herbe molle. Ils se disposoient à se rendre au vaisseau, lorsqu'un homme d'une physionomie heureuse, accompagné de ses filles agées d'environ seize ans, les invitèrent à dîner; ils acceptèrent, et remontèrent les bords de la rivière au travers des bocages de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers, d'arbres d'étoffes, de plantations de bananiers et d'eddoès. Son habitation étoit au haut d'une petite éminence où un ruisseau murmuroit sur un lit de cailloux. On étendit dans la cabane formée de roseaux, une belle natte sur une herbe sèche. Toute la famille s'assit avec eux ; la fille de leur hôte, la plus belle peut-être de Taïti, aidée de ses compagnes, leur frottèrent les bras et les jambes, avec leurs mains pour les délasser, et leur opération fut en effet salutaire. Notre repas, nous dirent-ils à leur retour, fut gai, et bientôt nous nous trouvâmes pleins de force comme le matin : nous passâmes deux heures sous cette cabane hospitalière, et après lui avoir fait des présens, nous nous rapprochâmes du rivage, et traversâmes différens hameaux, dont les habitans rassemblés jouissoient à l'ombre de la beauté de l'après-dîné. Nous y vîmes préparer avec deux sucs

jaunes le cramoisi brillant dont on teint les étoffes, en usage parmi les grands; de petits clous, des grains de verre nous en procurèrent quelques pièces. Arrivés à nos tentes, nous nous embarquâmes dans une pirogue de Taïtiens, qui nous conduisirent au vaisseau pour deux grains de verre.

Nos malades à peu près guéris, nos futailles réparées et remplies, je résolus de ne pas différer notre départ; je fis enlever tout ce qui se trouvoit sur la côte, et préparer les vaisseaux à démarrer. Mon lieutenant revint d'Atthouron, canton où je l'avois envoyé pour en rapporter les cochons qu'on lui avoit promis. Il y trouva la vieille Oberea, dépendante et presque méprisée; elle lui disoit : je suis pauvre, et ne puis donner un cochon à mes amis! Son mari qui l'avoit répudiée, étoit détrôné, et vivoit avec son fils, dont la concubine étoit une des plus jolies filles du pays; celle-ci suivit les Européens, et voulut s'assurer s'ils étoient en tout semblables à ses compatriotes. Pottatow, qui étoit mon ami dans mon premier voyage, voulut me faire visite; mais, avant de partir, il mit dans les mains du lieutenant un petit panache de plumes jaunes, tandis qu'il lui faisoit la promesse que Cook seroit l'ami de Pottatow : il enveloppa ensuite soigneusement les plumes dans un morceau

d'étoffe, et les mit sous son turban; c'est une manière de serment, et le chef marqua depuis ce tems la plus grande confiance: il vint à nous avec sa famille, des cochons et des étoffes; et quoique la multitude et ses femmes éplorées le suppliassent de ne pas s'exposer à la mort en montant sur notre vaisseau, il entra dans la chaloupe, en disant avec majesté à ceux qui l'environnoient: *Cook ne tuera pas ses amis.* C'étoit un des plus grands hommes de l'île; il étoit fort, et la circonférence d'une de ses cuisses égaloit presque celle du corps d'un matelot; un mélange de douceur et de noblesse se remarquoit dans ses traits, et son courage se faisoit remarquer plus encore, parce qu'on le comparoit à la timidité d'Otoo. Sa femme avoit aussi dans le port quelque chose de très-mâle, et sembloit née pour la supériorité et le commandement. Le vent qui dans ce moment tourna vers l'est, nous força de les congédier plutôt que nous ne le désirions; ils voulurent savoir dans quel tems nous reviendrions, et ne nous quittèrent pas sans verser des larmes.

Avant que nous missions à la voile, Poreo, jeune o-taïtien, vint nous prier de l'embarquer avec nous; j'y consentis: d'autres le désirèrent comme lui, mais je les refusai; on vint redemander Poreo, je le laissai libre, et il préféra

de rester: cependant il versa des larmes lorsqu'il vit la terre s'éloigner; il sembloit craindre qu'on ne le tuât, et que son père n'eût à pleurer sa mort. Nous l'assurâmes qu'il seroit notre fils, et il nous serra dans ses bras avec tendresse; sa gaieté revint avec sa confiance.

Nous quittâmes cette île délicieuse après y avoir demeuré quatorze jours; dans un si court intervalle nous eûmes peu de loisir pour étudier le caractère des insulaires: tous les objets d'administration, leurs usages, leurs cérémonies étoient neufs et intéressans pour nous, ils partageoient notre attention et la distrayoient en quelque manière; cependant nous pouvons avoir ajouté quelques remarques à celles des voyageurs précédens.

La brise modérée qui nous portoit, nous permit d'admirer encore, toute la soirée, le riche paysage que cette île offroit à nos yeux, même pendant l'hiver; de rechercher les causes de sa population, de voir les effets que pourroit avoir cette population augmentée, et les suites de l'inégalité qui existe entre ses habitans : nous vîmes que la simplicité de leur manière de vivre, tempéroit ces distinctions et les détruisoit même; tout le monde peut s'y vêtir sans peine, sans efforts: les plantes y présentent à chaque pas les moyens d'élever une habitation décente,

semblable à celle de tout le monde; la fertilité du sol fait qu'avec peu de travail chacun peut pourvoir à ses besoins: entre l'homme le plus élevé et l'homme le plus vil, il n'y a pas à O-Taïti la distance qui subsiste en Angleterre entre un négociant et un laboureur; une affection mutuelle fait qu'ils paroissent ne faire qu'une même famille: l'origine de ce gouvernement est patriarcale; la familiarité qui règne entre le souverain et le sujet y offre des traces de l'antique simplicité : le dernier homme de la nation parle aussi librement au roi qu'à son égal; il le voit quand il le désire : tous deux font souvent les mêmes travaux; il est vrai que l'un les fait par plaisir, l'autre par nécessité : mais ces travaux les rassemblent cependant, et font qu'ils ne sont point avilissans. Cet état bien doux ne durera pas long-tems; il y aura des opprimés, des oppresseurs, des révoltes, des révolutions; mais rien ne les annonce encore, à moins que la fréquentation des Européens n'en hâte le moment.

Dès que nous fûmes hors de la baie, je fis route vers Huaheine, île à vingt-cinq lieues d'O-Taïti, où je me proposois de mouiller. Nous l'aperçûmes le 3 au matin, et à neuf heures nous jetâmes l'ancre dans le havre d'Owharre: l'Aventure échoua sur le côté septentrional de

l'île ; mais le secours de nos chaloupes la tirèrent de danger, la remirent au large, et elle vint mouiller en sûreté près de nous. Dès que les habitans nous aperçurent, ils nous apportèrent des fruits et de la grosse volaille dont nous n'avions pu avoir à O-Taïti ; nous débarquâmes, et ils nous reçurent amicalement : je leur fis des présens, et ils nous amenèrent des cochons, des chiens, de la volaille, des fruits qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, du verre, etc. J'appris que le chef O-Rée vivoit encore, et que je le verrois bientôt. Le commerce se faisoit avec honnêteté ; je descendis moi-même pour m'en assurer. Bientôt après je sus qu'O-Rée m'attendoit ; mais, avant de débarquer sur le rivage voisin de sa maison, les habitans apportèrent à notre bord, les uns après les autres, et avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont les emblêmes de paix, trois petits cochons dont les oreilles étoient ornées de fibres de noix de cocos, puis un chien : chacun avoit un nom, et un sens mystérieux ; on nous pria ensuite de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries ; et nous allâmes, en les portant ainsi parés, au travers des habitans rangés en haie. A quelques pas du chef, on prit nos arbres pour les poser devant lui l'un après l'autre ; l'un étoit destiné

au dieu, le second au roi, le troisième à l'amitié. O-Rée vint se jeter à mon cou, il versa des larmes, se livra à toute l'effusion de sa tendresse, et me présenta à ses amis. Je lui offris tout ce que j'avois de plus précieux; il me fit des présens, et promit de fournir à tous nos besoins : il tint parole. Il me vint voir le lendemain avec un enfant de onze ans; nous nous fîmes de nouveaux présens, et pendant notre séjour, il m'envoyoit tous les jours régulièrement les meilleurs de ses fruits, et des racines apprêtées. En peu de tems nous achetâmes cent cinquante cochons, beaucoup de volailles et de fruits. Nos savans visitèrent le pays où ils virent les poules se jucher sur les arbres fruitiers, et les cochons errer en liberté. Ils remarquèrent une vieille femme qui en nourrissoit un avec la pâte aigrelette et fermentée du fruit à pain : les femmes en général soignent et caressent ces animaux stupides avec une affection singulière; quelquefois elles leur présentent la mamelle : elles en font de même pour les chiens, quand elles ont perdu leurs enfans. Ces chiens sont courts, ils ont la tête large, le museau effilé, les yeux petits, les oreilles droites, les poils lisses, durs et de différentes couleurs : ils aboient rarement, hurlent quelquefois, et haïssent les étrangers. On tua des martins-pêcheurs auxquels ils donnent le nom de la

divinité, mais ils n'en parurent point offensés; il paroît cependant qu'ils les vénèrent : ils ne demandoient rien, ne se pressoient pas autour de nous avec importunité; les femmes n'avoient pas autant de lubricité que celles d'O-Taïti : en général, les habitans nous regardoient avec une sorte d'indifférence; ils ne connoissoient pas l'usage des présens réciproques : leur démarche étoit hardie et insouciante, l'explosion de la poudre ne les frappoit ni de crainte ni d'étonnement. Cependant ils nous donnèrent toujours des marques d'hospitalité et de bienveillance; il en faut excepter quelques malveillans, tels qu'un chef barbouillé de rouge, regardé comme un méchant homme parmi les siens, qui nous menaça, tenant une massue dans chaque main; je la lui arrachai, et je la fis briser à ses yeux; tels encore que deux Indiens qui atteignirent, battirent, pillèrent le docteur Sparmann. Nous nous plaignîmes à O-Rée de cet outrage, il en marqua le plus violent chagrin; et après avoir fait des reproches à son peuple, il vint se remettre dans nos mains comme ôtage. Ses sujets le retenoient, il ne les écouta point; ils furent désespérés de le sentir en notre pouvoir, ils pleuroient, prioient, supplioient, essayoient de l'enlever de force. Je joignis même mes prières aux leurs, tout fut inutile; il voulut qu'on le

conduisît dans notre chaloupe, sa sœur l'y suivit : nous parcourûmes la côte avec lui, mais je ne voulus pas le suivre dans l'intérieur des terres, où il vouloit poursuivre les voleurs; ce qu'on avoit perdu, ne valoit pas la peine qu'il vouloit prendre. Il désira se rendre avec nous au vaisseau; il y vint avec sa sœur, que sa fille désespérée vouloit arrêter, et qui se mettoit la tête en sang avec des coquilles, parce que ses prières étoient inutiles. Il dîna de bon cœur avec nous; puis nous descendîmes le frère et la sœur au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets qui les attendoient, et les embrassèrent avec des larmes de joie : tout respira, dès ce moment, le contentement et la paix. Le commerce se rétablit, les provisions arrivèrent en foule, on nous rapporta tous les effets enlevés : les femmes qui avoient témoigné plus d'alarmes, montrèrent aussi plus de reconnoissance, et nous eûmes occasion de remarquer parmi les habitans de ces îles, les sentimens les plus humains et les plus délicats. Ainsi finit cette journée tumultueuse, où la confiance du chef, en notre honnêteté, en mon amitié, termina nos différends, et fit renaître le calme et la joie. J'allai lui faire visite avant notre départ, et nous lui fîmes des présens utiles; il m'en donna à son tour : nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux. Il vint

encore sur notre vaisseau, où se rendirent des pirogues remplies de cochons, de volaille et de fruits pour faire des échanges : il nous accompagna demi-lieue en mer, et revint sur sa pirogue qu'il aidoit lui-même à faire voguer.

Tel fut notre séjour à Huaheine, île qu'un golfe profond sépare en deux péninsules, réunies par un isthme que la mer inonde, lorsqu'elle est haute. Ses collines sont moins élevées que celles d'O-Taïti; mais leur aspect annonce des restes de volcan : on crut y reconnoître un cratère et un rocher de lave. Il y a moins de plaines; il y a cependant d'agréables points de vue, et la circonférence de l'île entière n'excède pas huit lieues. Elle nous fournit beaucoup de cocos et de fruits, et environ trois cents porcs. Un des insulaires voulut s'embarquer avec nous sur l'Aventure; il s'appeloit *O-Maï*, il étoit de la classe du peuple : cependant il avoit beaucoup de pénétration, de la vivacité, des principes honnêtes. Il intéressoit, et savoit éviter de se faire mépriser; il rejetoit les excès : pour n'être pas ivrogne, il lui a suffi de voir que le bas peuple seul buvoit beaucoup. Il a su être sobre et retenu, imiter la politesse des gens de cour, et faire des progrès étonnans dans le jeu d'échecs; mais son entendement en général fit peu de progrès : il a été accueilli du roi, du lord Sandwich,

des docteurs Banks et Solander; mais les plaisirs de Londres ne lui ont jamais ôté le souvenir de sa patrie; il voyoit avec contentement approcher l'instant où il pourroit la revoir : il est parti, chargé de présens, pénétré de reconnoissance des bontés qu'on a eues pour lui, et après avoir été inoculé. Il emporte à ses compatriotes une orgue portative, une machine électrique, une armure complète, point de machines utiles, mais des animaux domestiques qui pourront augmenter la masse des jouissances de ses compatriotes.

Nous fîmes voile pour Ulietéa, où je comptois demeurer quelques jours. Nous arrivâmes près du havre d'Ohamaneno, dans le commencement d'une nuit fort sombre; mais nous fûmes guidés par les flambeaux des pêcheurs. Nous entrâmes dans le havre à la pointe du jour, nous fîmes sonder; nous nous touâmes réciproquement, et enfin les deux vaisseaux furent assurés sur leurs ancres. Dès lors nous fûmes entourés de pirogues chargées de cochons et de fruits; nous ne pûmes acheter des premiers, parce que nous manquions de place; cependant on nous obligea à en prendre plusieurs qu'on guinda sur le vaisseau; nous fîmes échange de nos clous et de notre verroterie contre leurs fruits. Par son aspect, cette île ressemble beau-

coup à celle d'O-Taïti; elle est trois fois plus grande que Huaheine : ses plaines sont plus larges, ses collines plus élevées. Un de ses chefs monta sur le vaisseau; il étoit très-robuste, mais il avoit de très-petites mains; ses bras étoient piqués en figures carrées; de grandes rayures noires traversoient sa poitrine, son ventre et son dos. Ses reins et ses cuisses étoient noirs par-tout. Il prit M. Forster le père pour son ami, et lui envoya bientôt après une pirogue chargée de noix de cocos et de bananes, sans vouloir rien accepter en retour. Un autre chef nous rendit visite : sa grosseur étoit extraordinaire; il avoit cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, et une de ses cuisses en avoit plus de trente et un : ses cheveux pendoient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, et ils étoient si touffus que sa tête en paroissoit énorme. Nous allâmes faire notre visite à O-Reo, chef de cette partie de l'île; on nous mena chez lui sans cérémonie : il étoit assis dans sa maison sur le rivage, et nous reçut avec cordialité; il étoit d'une taille moyenne, mais très-gros; sa physionomie étoit pleine d'expression; il badinoit avec nous, et rioit de bon cœur : sa femme étoit âgée, ses enfans jeunes, sa fille étoit petite, et avoit des yeux à la chinoise; mais toutes les formes de son corps avoient de l'élégance

gance et de la grace ; ses manières étoient engageantes, et sa voix si douce qu'il n'étoit pas possible de rien lui refuser. Le chef changea de nom avec moi ; c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner : après nous être fait des présens mutuels, nous retournâmes à bord. Quelques Anglais se promenèrent au milieu des bocages, cueillirent des plantes, et tuèrent quelques oiseaux, et entr'autres un martin-pêcheur ; ce qui affligea beaucoup la fille du roi, et lui donna de l'éloignement pour le chasseur ; les femmes partageoient sa douleur : le chef les supplia de n'en plus tuer à l'avenir, non plus que des hérons ; mais il leur permit de tuer tous les autres oiseaux. Nous n'avons pu trouver la cause de cette vénération.

Dans une autre visite que nous fîmes au chef, il fit jouer une comédie domestique : trois tambours composoient la musique ; il y avoit huit acteurs : le sujet étoit un vol commis avec adresse ; le voleur y triomphe, quoique, par leurs usages, ce crime soit puni de la bastonnade. Après la pièce, nous allâmes dîner à bord, et durant la fraîcheur du soir, nous retournâmes nous promener dans l'île ; nous y apprîmes qu'elle en avoit neuf petites à son couchant, dont deux sont inhabitées : nous en visitâmes une, et nous trouvâmes des plantes

nouvelles dans ses vallées; le sommet est formé d'une pierre de marne, ses flancs le sont de cailloux dispersés : on y trouve quelques morceaux de lave caverneuse, qui semble recéler du fer. Les vaisseaux étoient presque toujours environnés de pirogues, montées de personnes des deux sexes, qui venoient échanger des fruits et des étoffes contre des grains de verre ou des clous. Vers le soir, en nous promenant, nous découvrîmes un hangar dans lequel étoit un cadavre, environné d'un bocage épais de différens arbres; autour le terrain étoit semé de crânes et d'ossemens : nous ne pûmes avoir d'éclaircissement sur ce sujet. Le lendemain de grand matin, O-Reo et son fils vinrent nous visiter; le dernier me fit présent de fruits et d'un cochon. Je lui donnai une hache, je l'habillai à l'européenne; ce qui lui inspira une vanité singulière. Ils s'amusèrent avec nous; O-Reo fit des marchés avantageux avec ses sujets en notre nom, et nous rendit tous les services, nous fit tous les plaisirs qui dépendirent de lui. Le roi Oo-Ooroo vint aussi nous rendre visite, et nous faire recevoir des présens. Il fut content de notre réception; quelques femmes du peuple restèrent sur nos ponts, et se montrèrent complaisantes pour nos matelots. Ces prostituées se donnoient le titre de *dames*,

elles avilissoient le titre sans s'ennoblir elles-mêmes. Nous fîmes encore quelques courses le long des côtes, et trouvâmes au nord, des criques profondes, des marais remplis de canards et de bécassines fuyardes, parce que les insulaires en aiment la chair, et les poursuivent. J'envoyai une chaloupe et des bateaux dans l'île d'O-Taha, pour y acheter des bananes et des plantains que je voulois embarquer : ils en revinrent chargés ; les habitans se montrèrent obligeans et hospitaliers, mais voleurs. Le pays et ses habitans ressemblent aux autres îles de cet archipel, les productions végétales et animales y sont les mêmes. Le chef se nommoit *O-Tah;* il régala ses hôtes d'un heeva ou heava, espèce de comédie : un grand nombre de pirogues étoient rangées le long de la côte devant sa maison, et dans l'une étoit un cadavre couvert d'un toit ; on en faisoit les funérailles. Les Anglais vinrent coucher dans leurs bateaux ; le lendemain ils doublèrent la pointe septentrionale de l'île, et ils virent au dedans de la chaîne des rocs qui la ceint, de petites îles basses couvertes de palmiers et d'autres arbres; ils y achetèrent d'excellentes bananes, et y furent volés : ils ne purent recouvrer leurs effets qu'après avoir usé de représailles. Ils firent de nouveaux achats de bananes, et remarquèrent une maison très-

L 2

vaste, remplie d'habitans de différentes familles, et qui sembloit être un bâtiment public, élevé pour servir d'asile aux voyageurs, plutôt qu'une habitation particulière.

Durant l'absence de nos bateaux, j'allai dîner chez O-Reo; j'y portai du poivre, du sel, des couteaux, quelques bouteilles de vin. En arrivant, nous vîmes le plancher couvert de feuilles vertes; nous nous assîmes tout autour : un homme apporta sur ses épaules un cochon fumant qu'il jeta sur les feuilles; un second fut apporté de même : la table étoit garnie de fruits à pain chauds, de bananes, et de noix de cocos destinées à servir de verre. On se mit à manger sans cérémonie, et rien de plus propre et de mieux apprêté que leurs alimens. Quoique les cochons fussent entiers, toutes les parties en étoient également bien cuites et d'un excellent goût. Le chef et son fils mangèrent avec nous, et on envoyoit des morceaux à d'autres qui étoient assis derrière. Les femmes et le bas peuple nous demandoient des morceaux d'un ton très-suppliant; les hommes mangeoient de bon appétit ce qu'on leur donnoit, les femmes enveloppoient soigneusement leurs tranches, et ne les mangeoient que lorsqu'elles étoient seules : leur empressement, les regards envieux des chefs sur les femmes qui obtenoient quelque

chose, nous persuadèrent que ces alimens sont destinés aux riches. O-Reo but avec plaisir du vin de Madère; les matelots et le peuple enlevèrent les restes de notre dîné, et les dévorèrent; ce qui annonce que le cochon est une viande rare pour le peuple : les insulaires qui se rendoient à notre bord pour avoir les entrailles de ces animaux, le prouvent encore. Ils connoissent une liqueur enivrante qui se fait avec le poivre, et elle fut la cause peut-être de la désertion de Porea, cet O-Taïtien qui avoit voulu s'embarquer avec nous; il s'enivra avec une de ses nouvelles connoissances : son visage étoit en feu, et ses yeux sembloient sortir de sa tête. Il recouvra sa raison, mais parut accablé de honte : le poivre passe pour un signe de paix, peut-être parce que s'enivrer suppose de la bonhomie; on est puni de cet excès par la maigreur, les yeux rouges, la peau écailleuse et tachée : suivant toute apparence, la plante du poivre engendre la lèpre.

Le lendemain nous fûmes surpris de ne voir aucun insulaire; nous nous rendîmes à terre : la maison d'O-Reo étoit déserte, il s'étoit enfui avec sa famille. Quelques habitans qui se laissèrent atteindre, se plaignirent qu'on avoit tué quelques-uns des leurs; et ne pouvant rien comprendre à ces plaintes, je me rendis chez le

roi de l'île. Nous l'aperçûmes dans une pirogue; il débarqua, et s'enfonça dans l'intérieur du pays: d'autres Indiens nous attendirent, et nous prièrent de les suivre; mais cette histoire, toujours plus mystérieuse à nos yeux, m'inquiétoit, et nous étions sans armes: je revins dans la chaloupe, et lui fis suivre les pas du chef. Nous parvînmes enfin à une maison où l'on nous dit qu'il étoit; nous débarquâmes. Sa femme, dont l'air étoit respectable, vint à nous, et se jeta dans nos bras en versant des larmes. Je lui donnai le bras, je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison devant laquelle il y avoit une vaste cour remplie d'insulaires; je l'abordai; il jeta ses bras autour de mon cou, et fondit en larmes; tous les assistans pleurèrent aussi: l'étonnement ne me permit pas de pleurer comme eux; enfin, après bien des questions, j'appris la cause de tant d'affliction et de tant d'effroi: l'absence de nos bateaux qui étoient à O-Taha, leur faisoit craindre que les Anglais qui les montoient, n'eussent déserté, et que je n'employasse des moyens violens pour les recouvrer. Quand nous leur eûmes protesté que les chaloupes reviendroient, ils recouvrèrent le calme et la gaieté, et ils convinrent que personne n'avoit reçu de blessures ni d'offenses. Nous retournâmes à bord; on annonça par-tout que la paix étoit faite,

et les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire. Ce fut pendant ce tumulte que Porea disparut, effrayé peut-être du bruit, ou entraîné par la maîtresse avec laquelle il s'étoit enivré.

Après avoir fait une bonne provision de rafraîchissemens, je me décidai à partir le lendemain, et j'en informai O-Reo, qui vint me voir encore avec son fils et quelques amis, suivis de plusieurs pirogues chargées de cochons et de fruits; les Indiens nous disoient : *Je suis votre ami, prenez mon cochon, et donnez-moi une hache.* Mais nos ponts en étoient remplis; cette île nous en avoit fourni quatre cents, dont quelques-uns pesoient cent livres et davantage, d'autres quarante à soixante livres. Le chef ne nous quitta que lorsque nous fûmes sous voile, qu'après m'avoir embrassé, et demandé dans quel tems je reviendrois : ces bons insulaires nous virent partir en versant des larmes; plusieurs Anglais les remarquèrent avec insensibilité : c'est l'effet de notre éducation si vantée.

A la place de l'O-Taïtien qui nous avoit quitté, nous acceptâmes l'offre d'un insulaire qui voulut nous suivre, il n'étoit pas le seul : celui-ci, âgé de dix-sept à dix-huit ans, s'appeloit *Edidée*, et étoit né dans Bolabola. La pein-

ture de la rigueur de notre climat, des travaux et des dangers auxquels nous allions être exposés, de nos mauvais alimens, ne purent le détourner de sa résolution. Nous partîmes, et dès que nous fûmes dehors du havre, nous aperçûmes une pirogue qui nous suivoit; je l'attendis, elle nous apportoit de la part d'O-Reo, des fruits grillés et des racines. Après avoir reconnu son honnêteté par des présens, je cinglai à l'ouest avec l'Aventure, pour entrer dans le parallèle des îles de *Middelbourg* et d'*Amsterdam* (1), pour y toucher si je le jugeois convenable, avant de me rendre de nouveau à la Nouvelle-Zélande. Toutes les nuits je mis en panne, pour ne point laisser échapper de terres. Nous étions bien portans et pleins de courage; il n'y avoit point de scorbutiques sur nos vaisseaux; nos provisions fraîches, nous promettoient la santé pour long-tems: nous tuâmes et salâmes les animaux malades, afin de conserver leur chair plus saine et plus succulente que celle que nous avions apportée d'Angleterre.

---

(1) Middelbourg, aujourd'hui Eoa ou Eooa; Amsterdam, la principale des îles des Amis, s'appelle aussi *Tongatabou* ou *Tongataboo*. Il ne faut pas confondre cet Amsterdam avec l'île de ce nom, située dans la mer des Indes orientales, vers le trente-cinquième degré de latitude, au nord de l'île St.-Paul.

Edidée fut très-malade du mal de mer. Cependant, à la vue de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire qu'il y étoit né, et qu'il étoit parent de son roi, qui étoit alors dans l'île de Mowrua, que nous vîmes l'après-midi : elle est composée d'une montagne conique, et dont ses productions sont les mêmes que celles de ses voisines. Edidée se rétablit le lendemain, et mangea un morceau de chair de poisson cru qu'il trempoit dans l'eau de mer; mais auparavant, il en offrit un morceau à sa divinité en prononçant une espèce de prière; ce qui annonce que ses compatriotes ont des principes de religion.

Le 23 septembre 1773, à dix heures du matin, on vit la terre du haut des mâts; nous l'approchâmes : elle étoit composée de trois ou quatre petits îlots réunis par des brisans; ils ont une forme triangulaire et six lieues de circuit; ils sont couverts de bois; la côte est sablonneuse, revêtue çà et là de verdure : rien n'y annonçoit des habitans; je lui ai donné le nom *d'Hervey*, et ne voulant pas perdre du tems, je poursuivis ma route. Le 25, nous eûmes consumé nos fruits, il fallut recourir au biscuit; mais il nous restoit encore du porc frais. Nous vîmes divers oiseaux, parmi lesquels en étoit un qu'on ne rencontre guères que près des côtes; ce qui nous fit

conjecturer que nous avions passé près d'une grande terre. Le 15 octobre, nous vîmes l'île Middelbourg, et d'autres petites répandues à quelque distance. Nous n'aperçûmes, en rasant la première, aucun bon mouillage, et nous cinglâmes vers Amsterdam que nous avions en vue; mais à peine l'eûmes-nous fait que nous découvrîmes sur Middelbourg un lieu propre à aborder; nous y courûmes. Nous apercevions des plaines au pied des collines, et des plantations de jeunes bananiers; le jour ne faisoit que poindre, et nous voyions plusieurs feux briller entre les bois: bientôt nous distinguâmes des hommes sur la côte; ils lancèrent leurs pirogues à la mer, et ramèrent vers nous. L'un d'eux vint nous présenter une racine de poivrier, et après avoir touché son nez avec cette racine en signe d'amitié, il s'assit en silence sur le pont. Je lui offris un clou, il en parut satisfait: il étoit nu jusqu'à la ceinture; de-là, une étoffe semblable à celle d'O-Taïti, brune et collée, lui pendoit jusqu'aux genoux: sa taille étoit moyenne, son teint châtain, ses traits réguliers et doux; sa barbe étoit coupée, ses cheveux noirs frisés en petites boucles, et brûlés à la pointe; sur ses bras étoient des taches circulaires, formées de cercles concentriques de points tatoués; d'autres piqûres noires étoient dispersées sur son corps;

un petit cylindre étoit suspendu à chacun des trous de son oreille; sa main gauche manquoit du petit doigt.

De nouvelles pirogues s'avancèrent; quelques Indiens montèrent à bord, touchèrent nos nez, et par leur confiance en nous, nous en donnèrent pour eux. Je résolus de relâcher parmi eux; je trouvai un mouillage, et jetai l'ancre : nous fûmes bientôt environnés de vendeurs d'étoffes, de clous, etc. Ils faisoient beaucoup de bruit : leur langage n'est pas désagréable, mais il a un ton chantant. Je fis présent à un chef, d'une hache et de clous de fiche, qui le rendirent content; son maintien étoit très-libre et très-déterminé : il admiroit nos étoffes et nos toiles. Nos manières l'attachèrent à nous, et il nous suivit lorsque nous débarquâmes dans une crique formée par des rochers qui la mettoient à l'abri de la houle. On nous reçut avec des acclamations : les insulaires étoient sans armes, et ils nous serroient de si près que nous avions de la peine à débarquer; ils sembloient plus empressés à donner qu'à recevoir, car les plus éloignés nous jetoient leurs étoffes, et se retiroient sans rien attendre : autour de nous on en voyoit qui nageoient, en nous montrant des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle qu'ils vouloient vendre. Le chef fit faire place,

et les insulaires nous portèrent à terre sur leur dos; il nous mena dans son habitation, à quatre cents pas de la mer, au fond d'une belle prairie, ayant à ses côtés des plantations qui annonçoient la fertilité et l'abondance : l'intérieur étoit séparé par des cloisons d'osier, et le plancher couvert de nattes; le peuple nous entouroit. Je fis jouer de la cornemuse; le chef fit chanter trois femmes : leur chant est musical et harmonieux, plus savant que celui d'O-Taïti. Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux que répandoient des espèces d'orangers à fleurs blanches, plantés derrière la maison. Bientôt on nous offrit du fruit de ces arbres. Nous allâmes dans une autre maison du chef, ombragée par des arbres fruitiers; on nous y donna des bananes et des cocos : ils mâchèrent de la racine de *l'ava* ou *kava*, qu'ils mirent dans un grand vase de bois; ils y jetèrent de l'eau, et la laissant reposer, ils la versèrent dans des feuilles vertes fabriquées en coupes, et nous en donnèrent à boire. J'en bus seul; la même coupe ne sert qu'une fois.

On ne peut recevoir d'une manière plus cordiale que celle de ces aimables insulaires : ils étoient sans défiance; et tout en eux nous annonçoit que nous étions les bien-venus. Nous nous promenâmes aussi dans la campagne, et

nous nous séparâmes pour la mieux examiner : la prairie étoit environnée d'une haie de roseaux diagonalement entrelassés et couverts de lianes en fleurs d'un beau bleu de ciel; des portes composées de planches, suspendues à des gonds, y offroient une entrée, et les font communiquer de l'une à l'autre; elles se fermoient elles-mêmes : on voyoit par-tout des jardins et des habitations dans ces bocages; leurs possesseurs sont plus actifs que les O-Taïtiens, sans être aussi voleurs : leurs arts, leurs manufactures, leur musique sont plus perfectionnées; mais les O-Taïtiens ont plus d'étoffes et plus d'opulence, des habitations plus spacieuses et plus commodes. Les habitans des îles des Amis jouissent de plus d'égalité; ils sont plus musculeux, ils ont le nez plus aquilin, la lèvre moins grosse, les traits plus oblongs : le corps des femmes pourroit servir de modèle aux artistes; mais leurs jambes et leurs pieds sont trop gros. On n'y distingue un chef que par l'obéissance qu'on rend à ses ordres. Les uns étoient couverts d'étoffes peintes en échiquier, d'autres de nattes; un coquillage de nacre de perle pendoit sur leur poitrine. Les femmes avoient aussi des colliers de plusieurs rangs de coquillages, entre-mêlés de graines ou de dents de poisson; ils se servent de peignes composés de dents d'un bois jaune, jointes en-

semble avec élégance par un tissu de fibres de noix de cocos; les petits bancs y sont communs : on y voit des vases plats pour leurs alimens, et des spatules de bois de massue, pour fouetter la pâte du fruit à pain. Leurs massues sont pesantes, et présentent un rhomboïde à l'extrémité, qui s'arrondit vers le manche; plusieurs étoient plates et pointues, d'autres avoient de longs manches; toutes étoient ciselées et sculptées avec une patience incroyable : leurs lances étoient du même bois, et travaillées avec le même soin. Leur arc, long de six pieds, cannelé en dedans, forme une légère courbe quand il est relâché; et lorsqu'ils le bandent, ils le tirent en sens contraire de sa courbure, de manière qu'il devient parfaitement droit, et forme ensuite la courbe de l'autre côté : leur trait est de bambou, et de bois dur à la pointe. La multitude de leurs armes répond mal à leur caractère pacifique; sans doute ils font la guerre à leurs voisins. Ils nous vendirent ce que nous voulûmes, pour des clous ou des grains de verre. La lèpre, les ulcères cancéreux attaquent quelques-uns de ces Indiens.

Nous revînmes dîner à bord; le chef nous y suivit, mais ne mangea rien: en revenant à terre, nous fîmes pousser des cris de joie aux insulaires. Tandis qu'on faisoit des échanges,

M. Forster le fils, et notre dessinateur couroient la campagne ; ils trouvèrent un petit sentier qui débouchoit au milieu d'une grande et belle plaine couverte de riches pâturages, terminée par une promenade délicieuse, formée de quatre rangs de cocotiers, laquelle conduisoit à des plantations régulières d'ignames et de bambous, au delà desquelles étoit une vallée cultivée qui renfermoit une prairie revêtue du gazon le plus fin, et entourée de grands arbres touffus; un vent léger les rafraîchissoit : une foule d'oiseaux gazouilloient de tous les côtés. Ce lieu étoit romantique, il n'y manquoit qu'une fontaine, et l'on n'en trouve pas dans l'île. A gauche, ils découvrirent une promenade couverte qui menoit à une petite montagne formée de petits morceaux de roches de corail, environnée d'une palissade de bambous, couronnée de casuarinas et de deux huttes : l'une renfermoit un cadavre, l'autre étoit vide. Ils rencontrèrent des insulaires qui les regardèrent peu; l'explosion des fusils n'excita ni leur admiration ni leur crainte : le seul sentiment qu'ils nous montroient, étoit celui de la bienveillance.

Le chef nous offrit dans sa maison, des fruits et des légumes cuits à l'étuvée ; puis il nous conduisit dans diverses plantations : nous n'y vîmes que des cochons et de la grosse volaille ;

mais on ne paroissoit pas disposé à nous en vendre, non plus que des fruits. Je fus fâché que la saison ne me permît pas de rester plus long-tems dans cette île, car nous étions enchantés du pays, et de l'accueil de ses habitans. Tandis qu'on mettoit sous voiles, je pris congé du chef, assis sur l'herbe, au milieu d'une foule d'insulaires avec qui nous ne pûmes converser que par signes, quoique leur langue eût beaucoup d'affinité avec celle d'O-Taïti. Le chef nous accompagna jusqu'aux vaisseaux; il s'y appropriait tout le commerce, mais n'échangeoit rien à terre : il nous quitta quand il nous vit éloigner. Cette île est abondante en cannes à sucre et en poivre enivrant.

Je cinglai vers l'île Amsterdam; ses habitans vinrent au devant de nous dans leurs pirogues : ils essayèrent même en vain de monter sur nos vaisseaux encore à la voile. L'île paroît unie, peu élevée, couverte de plantations : sur la côte on déployoit de petits pavillons blancs, et nous hissâmes le drapeau Saint-George pour leur répondre. Parvenus à la côte occidentale, les Indiens s'avancèrent sous les flancs du vaisseau, et y montèrent sans cérémonie; ils nous invitèrent à venir dans leur île, et nous montrèrent un mouillage : nous y jetâmes l'ancre sur une plage escarpée. Ils nous environnoient en pirogues,



Gabriel Sculp.

Attago Chef de l'Ile d'Amsterdam.

rogues, plusieurs accouroient à la nage, et tous apportoient des étoffes, des nattes, des outils, des armes, des ornemens que nos matelots achetoient avec leurs propres habits; ce que je crus devoir empêcher : je voulus qu'on ne commerçât qu'en comestibles, et alors on nous apporta des bananes, des noix de cocos, des cochons, de la volaille, qu'on paya avec des clous et des étoffes d'Europe; on y acheta des pigeons, des tourterelles, de jolis perroquets apprivoisés. Edidée y acquit des plumes rouges. Attago, l'un des chefs, me fit un présent d'étoffes, et changea de nom avec moi : il nous indiqua un autre mouillage devant une crique étroite où il étoit facile d'aborder; nous débarquâmes au milieu d'une foule d'Indiens, qui nous reçurent avec cordialité. Attago leur fit former un cercle autour de nous, et nous leur distribuâmes des présens; je désirois visiter l'intérieur des terres, et mon nouvel ami nous y conduisit. Nous arrivâmes dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle étoit une espèce de temple, long de vingt pieds, large de quinze, construit sur une montagne faite à force de bras, entourée de murs, de rochers de corail, dont quelques-uns avoient neuf pieds de long, sur quatre de large : la prairie est couverte d'un vert gazon; trois vieillards sortirent du temple, et nous firent une

harangue; puis ils s'assirent parmi nous. Attago nous en fit voir toutes les parties : on y monte par une pente douce; autour est un chemin d'un beau sable; il étoit construit comme les cabanes avec des poteaux, et des solives couvertes de feuilles de palmier : l'espace du toit au sol, est rempli en forme de murs, par de grosses nattes serrées faites de feuilles de palmier; un beau gravier couvroit le plancher, excepté au centre formé en carré oblong, haut de six pouces, et couvert de cailloux bleus : deux figures mal sculptées en bois, longues de deux pieds, en occupoient les deux coins. Je demandai à Attago si c'étoient des dieux, et il les prit, les mania comme un morceau de bois; c'étoit me répondre négativement. Je crus devoir faire une offrande à l'autel, et laissai sur les cailloux bleus, des clous, des médailles, et autres objets qu'Attago mit sans façon dans sa poche. La montagne étoit au milieu d'une espèce de bosquet composé de plusieurs arbres. On nous conduisit ensuite dans la campagne par un chemin large de seize pieds, et aussi uni qu'un boulingrin, où plusieurs autres routes bordées de roseaux et d'arbres, venoient aboutir. Je ne voyois pas un pouce de terrain en friche. Par-tout on retrouvoit le même spectacle; par-tout la nature y est aidée de l'art. Ces pro-

menades délicieuses étoient remplies d'Indiens qui alloient aux vaisseaux, ou en revenoient : ils nous ouvroient le passage avec soin. Nous vîmes ailleurs d'autres temples, et un plus grand que les autres, près duquel étoit la maison d'un vieux chef qui nous accompagnoit; on nous y fit arrêter, et nous y mangeâmes des fruits. Le plus vieux des prêtres m'y adressa une harangue que son voisin lui souffloit, quand il paroissoit manquer de mémoire : le peuple se taisoit pendant le discours, mais sans y faire beaucoup d'attention. Nous revînmes à bord où un vieillard presque aveugle vint nous trouver; Attago m'apprit qu'il étoit un homme de distinction, et je le fis asseoir à table auprès de nous : il mangea peu, but deux verres de vin, puis s'en retourna. Attago vint alors se mettre à table, ce qu'il n'avoit osé faire devant le vieillard. Nous revînmes sur le rivage, et y trouvâmes notre astronome embarrassé, parce qu'un Indien lui avoit volé ses souliers et ses bas, qu'il avoit ôtés pour ne pas les mouiller en descendant sur la grève. Attago les lui fit rendre : il nous mena vers un grand étang d'eau douce où nous pouvions faire de l'eau, et pendant ce tems le commerce nous procura des provisions utiles. Nous parcourûmes l'île; le sol en est de niveau, le fond en est par-tout de corail, qui ne peut se former que

sous l'eau; mais le terreau, les herbages, les bois qui la couvrent, les hommes qui l'habitent, prouvent que son émersion est ancienne. En errant dans les campagnes, nous vîmes un bocage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina dominoit sur tous les autres arbres, et ses branches étoient chargées de chauves-souris noires de l'espèce du vampire, attachées aux rameaux par leurs griffes crochues, et souvent la tête en bas : elles doivent faire de grands ravages dans les vergers, parce qu'elles vivent de fruits; aussi les insulaires inventent-ils des moyens pour les prendre : l'un d'eux avoit imaginé une cage d'osier faite en nasse où l'oiseau pouvoit entrer, mais non sortir. Nous vîmes divers temples, qui nous parurent être aussi des cimetières; l'un d'eux étoit au milieu d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des arbres et des arbrisseaux touffus, et surtout par des casuarinas, des pandangs et des palmiers-sagous sauvages. Une allée de baringtonias en fleurs, aussi gros que les chênes les plus élevés, fermoit un de ses bords. Nous continuâmes plus loin notre promenade : les maisons étoient la plupart désertes; leurs possesseurs étoient au marché : toutes étoient nattées, et situées parmi des arbrisseaux odoriférans. Les hommes que nous rencontrâmes ne

nous montroient ni curiosité ni défiance : ils ne nous parloient que sur le ton de l'amitié. Arrivés sur les côtes de la mer, nous achetâmes un bouclier plat d'un os blanc, et poli comme l'ivoire, d'environ dix-huit pouces de diamètre, et on nous donna un instrument de musique composé de huit, ou dix petits roseaux, dont on jouoit en le glissant en arrière et en avant le long des lèvres; il produisoit des notes différentes, mais il ne renfermoit pas toute une octave. Les femmes de cette île chantent assez bien, et battent la mesure fort exactement en faisant claquer leurs doigts. Plusieurs d'entr'elles venoient autour du vaisseau, nageant et jouant comme des animaux amphibies; elles montèrent nues à bord, et s'y livrèrent aux matelots; mais il paroît qu'aucune n'étoit mariée : pas une ne resta sur le vaisseau après le coucher du soleil; elles allèrent avec d'autres habitans, passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordoit la côte, et où ils allumèrent beaucoup de feux; l'ardeur du commerce ne leur permit pas de se rendre à leur habitation : nos marchandises étoient d'un grand prix à leurs yeux; ils donnoient un monceau de bananes ou de cocos pour un clou, qu'ils enfonçoient dans leur oreille, ou suspendoient à leur cou : leur volaille est d'un goût excellent;

son plumage est très-luisant, et offre un mélange agréable de rouge et de jaune.

Attago, qu'on eut de la peine à fixer, tandis que notre dessinateur en faisoit le portrait, ayant vu par hasard un chien courir sur le pont, ne pût cacher sa joie; et mettant ses mains sur sa poitrine, il répéta plus de vingt fois le nom de *goorrée*, qui signifie chien dans la langue de la Nouvelle-Zélande. Nous lui donnâmes un mâle et une femelle, et il nous quitta, transporté de plaisir. La connoissance du nom de cet animal qui n'est pas dans cette île, leur vient peut-être, par tradition, de leurs ancêtres, lorsqu'ils vinrent pour habiter le pays, ou de leur commerce avec un pays qui en renferme, ou peut-être ils en ont eu autrefois, et la race en a été détruite.

Le commerce continuoit autour des vaisseaux et à terre; les chefs nous faisoient des présens que nous reconnoissions par des dons de chemises, de drap, dont ils se paroient avec une vanité d'enfant; mais le vice-roi s'approprioit tout ce que nous donnions aux autres. Parmi ces insulaires, il en étoit dont les cheveux étoient poudrés avec de la chaux qui les brûloit; ils ont de la poudre bleue et de l'orangée: ce goût y paroît excessif. Ils apprêtent les alimens comme à Taïti, dans un four sous terre; ils ont la même

hospitalité. Quand nous eûmes pourvu nos vaisseaux de rafraîchissemens, je permis aux équipages d'acheter des curiosités; ils les recherchèrent avec une ardeur qui les rendit l'objet de la dérision des naturels. Plusieurs de ceux-ci commirent des vols très-hardis; je fis tirer sur l'un d'eux sans le blesser : les insulaires le virent sans s'en effrayer, et sans discontinuer le commerce dans lequel notre ami Attago nous fut très-utile. Comme je me proposois de partir, j'allai faire un présent au vieux roi, qui pouvoit bien n'être que le chef des prêtres; en débarquant, on m'apprit qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus, m'avoit demandé : on lui témoignoit un respect extraordinaire; en l'approchant, on se prosternoit à terre, et on mettoit sa tête entre les pieds; personne n'osoit passer devant lui sans sa permission: il s'appeloit *ko-Haghée-too-fallango*. Je le trouvai assis avec une gravité si stupide et si sombre, que je le crus un idiot révéré du peuple: je le saluai, je lui parlai; il ne répondit point, ne se détourna point, ne fit point attention à moi. J'allois le quitter, lorsqu'un jeune homme m'assura de nouveau qu'il étoit le roi de l'île : je lui fis des présens ; il souffrit qu'on les mît sur lui et autour de lui, sans dire un mot, sans bouger sa tête, toujours immobile comme une statue : je le

laissai, et il se retira. A peine fus-je arrivé au vaisseau qu'il m'envoya vingt paniers de bananes grillées, des ignames, des fruits à pain, un cochon rôti; je fus convaincu alors de la dignité de ce chef imbécille. Le vieux prêtre étoit avec lui; il buvoit une quantité prodigieuse d'eau de poivre; chaque soir il s'en enivroit, et il n'est point étonnant s'il avoit la peau écailleuse, les yeux rouges, et s'il étoit maigre : il avoit une fille qui avoit les traits réguliers, et le teint plus blanc que la plupart des femmes de l'île; ce qui annonce déjà l'effet du luxe et de l'inégalité.

La réception amicale qu'on nous fit dans ces îles, nous leur fit donner le nom d'*îles des Amis*. C'est aussi ce que Bougainville appelle *l'archipel des Navigateurs* (1). Depuis Tasman, aucun Européen n'y avoit abordé, et la description qu'il en fait, prouve que dans cet espace de tems, ils n'avoient changé ni de mœurs, ni d'habillemens, ni de caractère, ni de manière de vivre : ils paroissent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de Taïti; la différence peut venir de celle du pays; l'un montueux

(1) L'archipel des Navigateurs de M. de Bougainville est au nord des îles des Amis. *Voyez* la note de la page suivante.

et hérissé de forêts, l'autre uni et ne formant qu'une vaste prairie : dans O-Taïti, il y a plusieurs rivières et des ruisseaux nombreux d'une eau limpide et salutaire; dans les îles des Amis, il n'y a que des eaux de pluie conservées dans des marais ou des citernes sales : dans le premier, le sol est riche et profond; dans celui-ci, il n'est qu'une légère couche de terre sur des rocs de corail ; de là vient le plus ou le moins de pirogues qu'on trouve dans ces îles; des maisons grandes et commodes sur l'une, petites et basses sur l'autre : les maladiés de la peau, communes à Amsterdam, sont rares à O-Taïti. Le luxe et la mollesse s'allient dans les îles de la Société avec l'activité, la force et l'économie qu'on ne remarque pas dans celle des Amis (1).

(1) Voici les observations intéressantes de M. de Fleurieu sur les différens archipels de la mer du Sud : elles serviront à fixer le lecteur sur ces belles contrées si favorisées de la nature. L'archipel des îles de la Société commence à l'est par l'île Maitea, ou la Dezana de Quiros, et se termine à l'ouest par les îles Del Pelegrino, que Wallis nomme *îles Scilly* ou *Scilli*. Voyez tome IV, page 457. Cet archipel de la Société comprend treize îles, dont O-Taïti est la principale. Tous les habitans des îles de la Société communiquent habituellement entr'eux : c'est une même espèce d'hommes extrêmement sociable.

L'archipel des Navigateurs, ainsi nommé par M. de

Tandis que les vaisseaux démarroient, j'allai à terre reconnoître par des libéralités les dons du roi: dès qu'on le vit s'approcher, on nous dit de nous asseoir; il s'assit aussi sur un côteau à quinze pas de nous, et nous nous regardâmes en silence; puis, voyant qu'il ne bougeoit point, je le saluai, et me plaçai à son côté. Je lui donnai des miroirs, des cordons, des grains de verre, des clous, une scie, une bouilloire d'airain, du drap rouge, une chemise que je mis sur son dos sans pouvoir le faire remuer; ses bras restèrent immobiles et pendus à ses

---

Bougainville, lorsqu'il en fit la découverte, est composé de sept îles, dont Lapérouse en a découvert trois au nord.

Au sud des îles des Navigateurs se voient les îles des Amis, découvertes en 1643 par Abel Tasman : il les nomma alors *Amsterdam*, aujourd'hui *Tongatabou; Middelbourg*, aujourd'hui *Eoüa*, et enfin, *Ana-Mocka*, nommée aussi *Rotterdam* dans le voyage de Tasmau. Les îles des Amis comprennent encore quelques petites îles dépendantes des grandes; mais il ne faut pas les confondre avec l'archipel des Navigateurs, dont nous devons la découverte à deux Français, Mrs de Bougainville et Lapérouse. Celui-ci a découvert dans cet archipel les îles Calinassé, Fanfoure et Léone; M. de Bougainville a trouvé Oyolava, Opoun et Maouna : c'est dans cette dernière île que le capitaine de Langle a été massacré en 1787, avec onze Français.

côtés. Il ne répondit rien à tout ce que je pus dire, mais il conversa avec Attago, avec une vieille femme, et il rioit en dépit de sa gravité stupide; puis il se leva, et se retira. Nous allâmes dans un autre cercle, où étoit assis le vieux chef ou prêtre; nous avions tout donné à l'autre, et nous ne savions quel don lui faire, lorsqu'en fouillant dans nos poches, nous trouvâmes encore de quoi satisfaire lui et ses amis. Il avoit un air de dignité naturelle, et se montroit grave sans imbécillité. Il lui arrivoit souvent de se mettre tout à coup à prier, mais les assistans n'y faisoient point attention.

Nous retournâmes à bord, accompagnés d'Attago à qui je fis des présens, et qui me pressa beaucoup de revenir avec des marchandises : ce bon insulaire nous fut très-utile dans tous les momens du jour; à bord ou à terre, il étoit toujours prêt à nous rendre tous les services qui dépendoient de lui, et il nous en coûtoit peu pour récompenser sa fidélité.

En levant l'un de nos cables, il rompit au milieu de sa longueur, parce qu'il avoit été rongé par les rochers, et nous perdîmes l'ancre; un second fut endommagé. Nous nous procurâmes dans cette île cent quarante cochons, et autant d'ignames, de bananes, de cocos que

nous en pûmes placer. Nous y trouvâmes des plantes nouvelles, des oiseaux inconnus, et une nouvelle écorce de jésuite, ou *cinchona* ou *quinquina*, aussi efficace que celui du Pérou. On y trouve la canne à sucre, et un fruit semblable au brugnon. Nous y laissâmes toutes les graines de nos jardins. On ne voit ni bourgs, ni villages dans les îles des Amis; chaque maison a sa plantation qui l'entoure; le plancher des maisons est un peu élevé, couvert de nattes épaisses et fortes; d'autres les ferment du côté du vent, et le reste est ouvert : tous les meubles consistent en des vases de bois, des coquilles de noix de cocos, des coussins ou escabeaux à quatre pieds; le vêtement et une natte y servent de lits. Les seuls quadrupèdes qu'on y voit, sont les cochons et de petits lézards (1) : la volaille y est excellente; on trouve des pigeons, des tourterelles, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiseaux, et de grosses chauves-souris. Rien ne montre mieux l'industrie des habitans que leurs

(1) M. de la Billardière étant en 1793 aux îles des Amis, dit qu'un insulaire apporta aux Français un chien pour le leur vendre, en leur assurant que sa chair étoit très-bonne à manger. Ils appellent *kouli* cet animal qui, dans ces îles, est ordinairement de couleur fauve, petit, approchant assez du chien-loup.

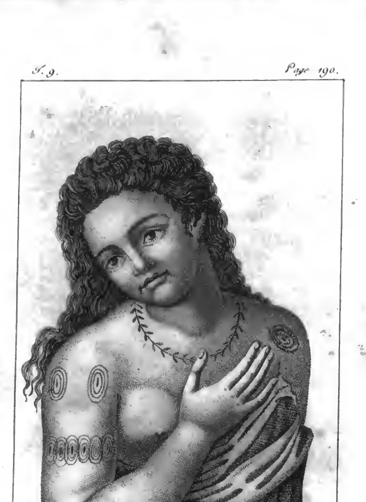
pirogues et leurs réseaux; les premières sont faites de différentes pièces si bien unies ensemble par un bandage, qu'il est difficile d'en apercevoir les jointures; les attaches sont en dedans, retenues par des coches, des entailles qu'on voit derrière des bosses préparées dans ce but sur les bords et aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

Les hommes et les femmes y sont de la même taille que les Européens : le teint de tous est d'une légère couleur de cuivre ; ils ont des traits réguliers, et sont vifs, gais, animés : les femmes y sont babillardes, joyeuses, libres, et cependant modestes. Leurs cheveux sont noirs, ils les portent courts; ils se rasent, et ont de belles dents jusque dans un âge avancé: Les hommes s'y tatouent du milieu de la cuisse à la hanche; les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts. Ils sont nus, et oints de la ceinture en haut; une pièce de natte ou d'étoffe pend de là jusqu'aux genoux. Leurs ornemens sont des amulettes, des coquillages, des nacres de perle, des écailles de tortues, des colliers et bracelets d'os, des anneaux d'écaille très-bien faits. Les femmes ont quelquefois un tablier fait des fibres extérieures de la coque des noix de cocos, parsemé de morceaux d'étoffes coupés en étoiles, en demilunes, en carrés, garni de coquillages, et couvert

de plumes rouges. Ils fabriquent des étoffes, comme à O-Taïti, moins fines, mais plus durables, et les teignent en différentes couleurs; ils font des paniers, des nattes, et tous leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin. Les femmes chantent dans leurs momens de loisir (1). Ils ont deux instrumens de musique; nous avons parlé de l'un d'eux; l'autre est une grande flûte de bambou à quatre trous, dont ils jouent avec le nez : leur tambour

---

(1) M. de la Billardière, désirant connoître en 1793 quelles sensations produiroient sur ces peuples les sons de la voix accompagnés du violon et du sistre, remarqua avec plaisir que cette musique leur étoit agréable. La reine Tiné, sœur de Poulao, ne voulut pas être en reste avec les Français, et ordonna à quelques jeunes filles de sa suite de chanter. Une des plus jolies se leva aussitôt, et ne tarda pas à recevoir les applaudissemens de tous les Européens : elle ne chanta pourtant que ces mots, *apou lelley, apou lelley;* mais elle déployoit tant de grace dans les mouvemens dont elle acompagnoit cet air, que tous les spectateurs furent fâchés qu'elle cessât aussi promptement. Le charme de ses mouvemens tenoit singulièrement à la belle forme des mains et des bras si commune parmi ces peuples. Selon le même navigateur, les femmes des îles des Amis, restant assez constamment dans leurs habitations ou à l'ombre des arbres, ont le teint moins bruni par le soleil, et plusieurs l'ont assez blanc.



Femme des Iles des Amis.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

est un arbre creux, qui rend un son sourd, moins musical que celui d'un tonneau vide. Pour saluer, ils frottent leur nez; pour remercier, ils mettent sur la tête ce qu'on leur donne: le plus grand nombre d'entr'eux manquent d'un doigt, souvent de deux; c'est une mutilation qu'ils se font à la mort de leurs parens, et dans l'espoir de se guérir de maladies graves. Ils se brûlent aussi près de l'os de la joue, et s'y font des incisions, sans doute par remède. On n'y voit ni malades, ni boiteux, ni estropiés. Ils paroissent soumis à des chefs qui reconnoissent un supérieur. Ils cultivent, et ne vivent que du produit de leur culture; personne n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie : la joie est sur tous les visages, l'aisance est répandue dans toutes les classes du peuple. Ils vivent sous un climat sain, où il n'y a ni froid, ni chaleur extrême (1); la nature ne leur a refusé que de l'eau douce; on n'y voit pas un ruisseau. Nous connoissons trop peu leur religion pour en parler.

Comme nous allions mettre sous voile, nous

---

(1) Selon M. de la Billardière, la plus grande élévation du thermomètre de Réaumur pendant tout le mois d'avril 1793, n'a été dans ces îles que de vingt-cinq degrés au dessus de zéro.

reçûmes la visite de quatre hommes dans une pirogue, qui vinrent pour nous réjouir avec leur tambour : nous récompensâmes leur intention, et prîmes cette occasion d'envoyer à notre ami Attago, du froment, des pois et des fèves que j'avois oublié de lui donner. Nous cinglâmes ensuite vers le détroit de la Reine-Charlotte, pour y renouveler notre provision de bois et d'eau, et tenter de nouvelles découvertes au midi et à l'orient.

Le 8 octobre 1773, nous découvrîmes l'île Pilstart, plus remarquable par sa hauteur que par son circuit : elle n'est formée que par deux hautes montagnes que sépare une vallée profonde; l'oiseau nommé *paille-en-queue* par les Français, *pilstært* par les Hollandais, lui a fait donner son nom : nous n'y abordâmes pas. Bientôt nous quittâmes la Zone-Torride, et des troupes d'oiseaux de mer nous suivirent; nous vîmes aussi durant la nuit, des méduses que nous reconnûmes à leur lueur phosphorique : elles étoient si lumineuses, que le fond de la mer sembloit contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21, nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Zélande; je désirois communiquer avec les habitans situés vers le nord de cette double île, et leur donner des cochons, des poules,

poules, des graines, des racines qu'ils n'avoient pas : nous approchâmes de la côte autant que nous le pouvions sans danger; elle est blanche, escarpée, et nous découvrîmes les huttes des naturels placées sur le haut des rochers, comme les nids des aigles : ils ne paroissoient pas vouloir approcher de nous. Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Black-Head, lorsque quelques pirogues se détachèrent du rivage; dans l'une d'elles étoient deux Indiens, qui nous parurent être des chefs : nous leur donnâmes les animaux et les graines que nous désirions répandre dans ce pays; mais ils leur firent bien moins de plaisir qu'un grand clou que je leur offris : en s'éloignant, ils les regardèrent cependant avec plaisir, et s'ils en ont eu quelques soins, le pays s'en trouvera bientôt peuplé. Edidée leur en avoit fait sentir le prix, et par reconnoissance, le Zélandais nous avoit laissé sa hache de bataille, dont la tête bien sculptée étoit ornée de plumes rouges et de poils blancs de chien. Nous continuâmes notre route au sud, nous eûmes des grains violens, et un tems obscur qui nous força de n'aller qu'avec nos basses voiles. Le ciel s'éclaircit le lendemain, et nous étions vis à vis le cap Turn-Again, où le calme nous retint : il fut suivi d'un orage qui nous obligea de plier nos voiles; nous découvrions la pointe septen-

trionale d'Eaheinomauwée; le calme ne nous permit pas de le dépasser, et l'orage qui s'éleva de nouveau plus furieux qu'il n'avoit été encore, nous mit en danger. Il falloit nous soutenir contre cet orage, et des vagues aussi élevées que les montagnes : nous fûmes battus de cette tempête pendant deux jours. Une côte remplie de hautes montagnes ne nous protégeoit pas contre les vagues, qui se prolongeoient au loin, et que les rafales dispersoient en vapeurs qui obscurcissoient la surface de la mer; le soleil donnant sur cette écume blanche, éblouissoit nos yeux. Nous roulions çà et là à la merci des flots; les lames inondoient notre vaisseau, leur choc l'ébranloit, et relâchoit les manœuvres, tout y étoit en confusion : dans l'un de ces roulis, une caisse d'armes fut arrachée de sa place, et vint donner sur le grillage du plat bord où un volontaire auroit été écrasé, s'il ne s'étoit placé dans l'angle qu'elle fit avec le bord du vaisseau. L'aspect de l'Océan étoit alors superbe et terrible; tantôt au sommet d'une grosse vague, nous contemplions une vaste étendue sillonnée par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la vague se brisoit sur nous, et nous plongeoit dans une vallée d'où nous voyions une nouvelle montagne s'élever à nos côtés, et de sa tête écumeuse et chancelante, menacer

de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs : l'eau remplissoit les lits, et le rugissement des vagues, le craquement des couples et le roulis, les imprécations des matelots nous privoient du repos; à minuit le vent diminua, le calme renaquit, et nous revînmes vers la terre dont la tempête nous avoit écartés : les oiseaux nous environnoient, et nous vîmes un albatros, sans doute fatigué par l'orage, dormir tranquillement sur l'eau. Nous fîmes de nouveaux efforts pour atteindre le cap Palliser, et gagner le détroit. Nous profitions de tous les momens, de tous les vents pour nous en approcher; cependant, après trois jours de tentatives, nous en étions encore à trois lieues; mais bientôt un grand vent nous força de gouverner au sud-ouest, et nous sépara de l'Aventure, que le jour ne nous montra plus près de nous. Nous continuâmes notre route au couchant; le vent devint enfin plus favorable, et j'aurois suivi la côte de l'île méridionale où un abri paroissoit s'offrir, si nous n'avions perdu l'Aventure que nous devions retrouver dans le détroit de la Reine-Charlotte.

En nous approchant de la terre, nous vîmes de la fumée en divers endroits, signe certain qu'elle étoit habitée : nous trouvâmes fond à une lieue du rivage; cependant nous cinglâmes

à l'est pour découvrir l'Aventure avant le jour : nous ne la vîmes point, et revirâmes de bord. Le 31, à midi, les montagnes de neige nous restoient à douze ou quatorze lieues; des vents violens qui séparoient des instans de calme, nous tourmentèrent : nous entrâmes dans le détroit; puis nous en fûmes repoussés : dans cette agitation, je découvris un nouveau passage, et je résolus de le gagner; le flot nous aida, et nous fîmes voile dans la baie le long du rivage occidental; mais le vent et le jussant commençant à nous traverser à la fois, nous jetâmes l'ancre. Les environs de cette baie sont des montagnes noirâtres et pelées, d'une grande élévation, s'avançant en longues pointes vers la mer. Ce misérable pays étoit habité, trois pirogues s'approchèrent de nous; trois ou quatre des Indiens qui les montoient, vinrent à bord: leurs vêtemens étoient sales; la fumée et l'ordure rendoient leur teint de couleur d'un jaune-noir; ils exhaloient l'odeur du poisson pourri qu'ils mangent, et de l'huile rance dont ils s'oignent : ils regardèrent avec indifférence deux poules et deux coqs que je leur donnai, des clous leur firent plaisir. Nous sortîmes de la baie, et fîmes route dans le détroit; le vent s'y renforça, et mit en pièces nos voiles : mais le lendemain, la brise du nord-ouest nous poussa dans *l'anse*

du Vaisseau d'où nous étions partis cinq mois auparavant, et où nous ne trouvâmes point l'Aventure.

Notre premier soin fut de raccommoder nos voiles ; nous nous en occupions lorsque les habitans nous visitèrent : j'en reconnus plusieurs, et nous renouvelâmes connoissance avec plaisir. Nous descendîmes les futailles, nous les raccommodâmes et les remplîmes ; on calfata les côtés et les ponts du vaisseau, on coupa du bois, on établit une forge, on fit le commerce, on pêcha, on chassa ; tout fut en mouvement dans ce lieu sauvage : une horde de Zélandais s'établit autour de nous, pour profiter les premiers des avantages de notre commerce, et peut-etre pour nous voler. Parmi eux étoit un pêcheur que nous avions vu chef d'une troupe de guerriers. Un tems agréable et chaud nous permit de faire des recherches sur les oiseaux, dont nous découvrîmes des espèces nouvelles. En visitant toutes nos provisions, nous vîmes que la plus grande partie de notre pain étoit gâtée ; nous la remîmes au four. Nous revîmes les porcs que le capitaine Furneaux avoit laissé à ces insulaires; mais en les tenant séparés, ils empêchent la propagation de l'espèce : il leur est cependant facile de le prévoir; deux chèvres que nous y avions déposées, y

avoient été tuées : nos plantes seules avoient prospéré, parce qu'elles avoient été négligées ; cependant les pois et les fèves paroissoient avoir été détruits par les rats. L'hiver semble être doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande ; les arbres et les arbrisseaux commençoient à reverdir ; le lin y étoit en fleur : nous y cueillîmes du céleri et du cochléaria, et revînmes à bord.

Nous donnâmes aux insulaires un verrat, une jeune truie, deux coqs et deux poules ; mais ces dons n'ôtèrent pas aux Zélandais l'envie de nous voler : l'un de leurs chefs qui sembloit vouloir réprimer le vol avec sévérité, me tira adroitement un mouchoir de la poche, et le mit dans son sein ; quand je le lui redemandai, il le rendit en riant, de sorte que nous restâmes amis. Une autre troupe de Zélandais vint s'établir près de nous, nous vendit beaucoup de poissons, nous vola six futailles, et s'enfuit : la première troupe s'enfuit avec elle, dans la crainte que nous ne les punissions du vol des autres. Ils nous laissèrent le verrat que je leur avois donné, et quelques-uns de leurs chiens ; mais ils revinrent deux jours après nous vendre du poisson.

L'Aventure ne revenoit point, et le vent qui souffloit, nous ôtoit l'espérance de le revoir. Le

tems étoit inconstant et orageux ; des rafales, des averses descendoient avec impétuosité des montagnes ; l'air devenoit froid, les plantes languissoient, les oiseaux fuyoient ; ce tems, produit par les montagnes hautes et glacées, dura jusqu'au 12 novembre, où il devint plus doux, et nous pûmes nous répandre au dehors. Nos naturalistes firent une excursion vers *l'anse de l'Indien* qu'ils trouvèrent inhabitée ; un sentier taillé par les Zélandais pour cueillir les racines de fougère qui leur servent d'alimens, et qui croissent abondamment sur le sommet d'une montagne escarpée, qui sépare cette anse de celle du Cormoran, les conduisit jusqu'à ce sommet formé d'une argile talqueuse blanche, grisâtre, tachée d'un jaune-rouge, qui, exposée au soleil, se dissout en lames ; de ce sommet, la vue est très-belle sur le détroit : la pente méridionale est chargée de forêts. Ailleurs végétoient les mêmes plantes qu'on trouve dans les vallées de la baie Duski ; ce qui prouve la différence du climat de ces deux endroits. Les montagnes couvertes de neige s'y élèvent très-haut, et leur perspective a quelque chose de sauvage et d'effrayant. Nous allâmes ensuite à Long-Island où nous découvrîmes de nouvelles plantes, de nouveaux oiseaux ; les bois y retentissoient du bruit des petrels cachés

dans des trous sous terre, qui croassoient comme des grenouilles, et crioient comme des poules. Les Zélandais s'occupoient du commerce, dont la principale branche étoit un talc vert peu estimé, mais dont nos matelots étoient avides. Ils ne dédaignoient pas non plus les Zélandaises: notre contre-maître s'y étoit marié à la manière du pays, avec l'une d'elles, dont les traits étoient assez réguliers, et qui avoit quelque chose de doux et de tendre dans les yeux; il alloit la voir à terre; il la régaloit de biscuit gâté qu'elle aimoit beaucoup, et elle lui fut d'une fidélité à toute épreuve. Edidée se livroit aussi à tous les mouvemens de la nature, et s'apercevant que l'existence des Zélandais étoit misérable, il en eut pitié; il leur distribuoit des racines d'ignames, et m'accompagnoit toujours quand j'allois planter ou semer un terrain près de ce havre. Le 14, nous observâmes l'émersion d'un des satellites de Jupiter pour fixer la longitude du détroit, puis nous montâmes sur les monts de sa partie orientale pour tâcher de découvrir l'Aventure, et nous nous fatiguâmes en vain: je commençai à craindre de ne plus revoir ce vaisseau; s'il eût été dans notre voisinage, il eût au moins répondu aux signaux, s'il n'avoit pu se rendre au rendez-vous.

Nous étions des pêcheurs moins expérimentés

que les naturels ; cependant, après avoir acheté de leurs filets, nous pêchâmes avec plus de succès : ils sont faits des feuilles fendues de lin, sèches et battues, dont nous avons déjà parlé ; plante utile qui manque à l'Europe : ce lin préparé en Angleterre, a presque égalé le lustre de la soie ; il croît par-tout, et n'exige presque aucune culture. Déjà nous nous préparions au départ, ne pouvant nous résoudre à attendre l'Aventure au delà du terme que nous avions fixé. Des Indiens que nous n'avions point vus encore, nous apportèrent divers articles curieux qu'ils échangèrent contre des étoffes d'O-Taïti. Pour peupler cette contrée d'animaux utiles, j'y laissai deux verrats et deux truies, deux coqs et deux poules dans un bois au fond de la baie, avec assez de nourriture pour une douzaine de jours ; je laissai encore des poules et des coqs dans un bois voisin de l'anse du Vaisseau ; j'y aurois laissé deux chèvres, si le bouc n'avoit été attaqué peu après notre arrivée, d'une maladie qui approchoit de la rage, et que nous crûmes lui avoir été occasionnée par la piqûre des orties qui sont abondantes dans le lieu où nous débarquâmes, et il s'étoit noyé dans un de ses accès. Il seroit malheureux que tous ces soins fussent sans succès.

Les Indiens se montrèrent un jour mieux

parés qu'à l'ordinaire : leurs cheveux étoient attachés au haut de la tête, leurs joues étoient peintes en rouge ; ils nous vendirent beaucoup de vêtemens et d'armes, dépouilles d'ennemis qu'ils avoient été combattre, et qu'ils avoient vaincus. Le soir, quelques officiers qui les visitèrent dans leurs maisons, y virent des os humains, dont la chair avoit été ôtée récemment ; c'étoit sans doute les restes des hommes qu'ils avoient tués dans le combat. On abattit enfin les tentes le 22 novembre ; tout fut rapporté à bord. Avant de partir, on découvrit dans une case tout ce que les Indiens avoient reçu de nous, et plusieurs de leurs meubles ; bientôt ils vinrent tout emporter ; mais il leur manqua quelque chose, et ils se plaignirent qu'on les avoit volés. Quoiqu'ils fussent des voleurs eux-mêmes, je punis celui qu'ils accusèrent ; car le fondement de la confiance est dans la justice. Le calme ne permettant pas de sortir de l'anse encore, on profita de cet intervalle pour connoître les espèces de fougères dont les racines cuites sont leur principal aliment : ils virent de plus ce qu'ils ne cherchoient point à savoir, un exemple de la férocité des mœurs des Zélandais ; un fils jeter une pierre à la tête de sa mère, qui ne lui accordoit pas promptement ce qu'il demandoit, et le père battre sa femme qui

vouloit punir son fils! C'est ainsi que le sexe le plus foible est toujours maltraité chez les nations sauvages! Quelques-uns de nos officiers, descendus pour s'amuser avec les habitans, virent sur la plage la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu, et son cœur enfilé à un bâton, arboré sur une de leurs pirogues; l'un d'eux acheta cette tête: sa vue me frappa d'horreur; des Indiens en mangèrent avec voracité des morceaux grillés. Edidée en parut métamorphosé en une statue qui peignoit l'effroi, puis il fondit en larmes, et fit les plus violens reproches aux insulaires : il parut, d'après mes informations, que le jeune homme étoit mort dans le combat, et qu'ils ne l'avoient pas fait prisonnier pour le tuer de retour chez eux. Cette tête a été portée en Angleterre, et déposée dans le cabinet de M. John Hunter, membre de la société royale.

Il n'y auroit qu'un moyen de corriger les Zélandais de cette coutume barbare; ce seroit de les réunir sous un même gouvernement, de leur donner le goût du commerce, de multiplier leurs productions, et les animaux qui fournissent une viande succulente: il semble que la vengeance ait été le principe de ces festins horribles. Ce qui diminue l'horreur qu'inspirent de

tels peuples, c'est qu'ils ne mangent que leurs ennemis tués dans la bataille.

En général, on ne remarque chez eux aucune cérémonie qui ait le moindre rapport avec la religion. Ils portent bien sur la poitrine une espèce d'amulette de pierre verte, de la grosseur de deux écus, sculptée en figure humaine, mais ils ne la vénèrent pas : ils n'ont ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espèce; aussi sont-ils peu superstitieux. Ils parent leur cou de plusieurs rangées de dents humaines qui sont des trophées de leur valeur. Leur langue a assez d'affinité avec celle des îles de la Société, pour qu'Edidée fut en état de converser avec eux, après un peu d'exercice et d'habitude.

Le 24, nous quittâmes la grève où les naturels accoururent, et ayant trouvé un tas de biscuit gâté que nous abandonnions, ils se précipitèrent dessus, et le dévorèrent, quoiqu'ils eussent abondamment du poisson frais : nos cochons avoient cependant refusé de le manger; mais les alimens pourris semblent plaire aux peuples sauvages. Nous avançâmes peu, et bientôt nous fûmes obligés de jeter l'ancre entre l'île Longue et celle de Motuara; de là on envoya cueillir quelques choux dans nos jardins. Enfin le vent s'étant levé, nous parvînmes à sortir du détroit. Nous n'avions point de malades; les

végétaux fournis par nos jardins, le cresson, le céleri, le poisson frais avoient maintenu notre santé. Nous n'espérions pas retrouver l'Aventure; cependant nous laissâmes des instructions relatives à cet objet au fond de l'anse, nous les mîmes dans une bouteille que nous couvrîmes de terre au pied d'un arbre. Je fis encore quelques recherches avant de quitter la côte pour le retrouver, tirant des coups de canon toutes les demi-heures; mais tout fut inutile. Nous remarquâmes que la terre entre les caps Téerawhitte et Palliser est extrêmement stérile. Les deux baies qui sont entr'eux, sont séparées par une pointe très-élevée. Le fond de l'une d'elles conviendroit pour un établissement européen, parce qu'il a des terres qu'on peut cultiver et défendre, une quantité prodigieuse de bois, peu d'habitans, et, selon toute apparence, une rivière; le lin y seroit un objet de commerce considérable. En m'éloignant de ces lieux, je ne pensai plus à revoir l'Aventure dans tout le reste du voyage, car je n'avois fixé aucun rendez-vous après la Nouvelle-Zélande, et j'étois résolu à reconnoître pleinement les parties australes de la mer Pacifique; mon équipage cingla du côté du pôle Austral avec autant de courage, que si une flotte eût marché de conserve avec nous. Nous commencions cependant notre course avec

quelque désavantage; la fatigue avoit un peu épuisé nos corps, nous n'avions point d'animaux vivans, et les provisions choisies commençoient à nous manquer. L'imagination n'embellissoit point cette campagne de ses riantes chimères, nous n'espérions pas trouver de nouvelles terres, et nous ne devions nous attendre qu'à des brumes, des gelées, de la monotonie, des jeûnes; mais l'espoir d'achever le tour du Monde près du pôle Austral, animoit notre courage.

Nous cinglâmes au sud, un peu à l'est avec un vent favorable, accompagnés de pingoins à bec rouge, qui nous abandonnèrent bientôt; le 6, nous étions aux antipodes de nos amis de Londres, et par conséquent à la plus grande distance possible d'eux : leur souvenir nous arracha un soupir; l'idée que nous étions les premiers Européens qui fussions parvenus à ce point, ne pouvoit éloigner quelques pensées tristes. Dès que nous fûmes au delà du parallèle le plus méridional de la Nouvelle-Zélande, nous atteignîmes une grosse houle qui venoit d'entre le midi et le couchant; et, comme nous n'avions point eu de vent dans cette direction, j'en conclus qu'il ne pouvoit y avoir de terre au midi de ces deux grandes îles, à moins qu'elle ne fût très-éloignée. Sous le 59 degré de latitude, nous ne trouvions point encore de glace; l'année

précédente nous en avions trouvé près du 51 : peut-être un hiver plus doux, et des vents qui la chassèrent devant nous, furent les causes de cette différence. La première île de glace ne frappa nos regards qu'au delà du 62. Nous vîmes un petrel antarctique, des petrels bleus, des albatros gris, des pintades. Nous marchions à l'est depuis le 13 ; une brume épaisse nous environnoit, il tomboit quelquefois de la grêle, et Edidée étoit étonné de voir ces petites pierres blanches, inconnues dans son pays, tomber de l'air et se fondre dans ses mains : la neige l'étonnoit plus encore; il l'appeloit *la pluie blanche;* mais il le fut davantage lorsqu'il vit une immense plaine de glace : il crut d'abord voir la terre ; il ne cessa de le croire que lorsqu'on en eut taillé de grandes plaques que l'on faisoit fondre. Le nombre des îles de glace s'augmentoient au point que je me hâtai d'en sortir, en me dirigeant vers le nord ; mais là même nous y en trouvâmes encore : nous leur échappâmes cependant, mais non sans avoir éprouvé des secousses violentes des morceaux que nous ne pouvions éviter. Souvent enveloppés dans un brouillard épais, nous étions sur le point de nous briser contre l'une, parce que nous avions voulu éviter l'autre. Je n'avois point de probabilité de trouver la terre au sud,

et je continuai ma route au nord. Chaque jour en danger de périr, l'habitude nous faisoit dormir tranquilles, comme si les flots, les vents, les rochers de glace ne pouvoient nous faire de mal : le froid étoit humide et désagréable; il fit périr nos colombes, nos pigeons, les oiseaux chantans que nous avions pris à la Nouvelle-Zélande. Nous nous occupions quelquefois à faire des provisions de glace, qui ajoutoient à notre eau douce; une partie étoit formée de neige, remplie de pores, et imbibée d'eau salée; mais en la laissant à l'air quelque tems, la saumure se dissipoit. Nous forçâmes ensuite de voile vers l'est sous le 64° 48′, poussés par un vent de nord très-froid, couverts de brume et de neige qui décoroient nos agrès de glaçons; ils en étoient quelquefois si chargés, que nous avions peine à les mouvoir : nos voiles ressembloient à des planches de bois. Le 20 décembre, nous repassâmes le pôle antarctique, marchant au sud-est, ayant devant nous une multitude d'îles de glace, qui formoient des pyramides élevées de deux ou trois cents pieds, et dont les bords étoient très-escarpés et presque perpendiculaires. Des rafales mirent en pièces notre perroquet d'artimon : nous étions revenus alors à la plus haute latitude où nous fussions jamais parvenus; c'étoit sous le 67° 31′. La glace

glace couvroit la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, et nous fermoit le passage; mais le tems étant modéré et la mer tranquille, nous pûmes l'éviter en nous dirigeant à l'ouest : le froid devenoit insupportable; mais comme il étoit possible qu'il y eût au nord une grande terre dans l'espace de 24 degrés de latitude, que nous n'avions point reconnue, j'y dirigeai notre course. Nous prîmes un petrel antarctique : ces oiseaux sont de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, de la partie supérieure des ailes sont d'un brun léger; le ventre et le dessous des ailes, blancs; les plumes de la queue blanches aussi, mais brunes à la pointe : ils ont plus de plumes dans les latitudes avancées; la nature les avoit mieux munis contre le froid que l'art ne le pouvoit faire pour nous : aussi plusieurs se plaignoient de rhumatismes, de maux de tête, de catarrhes, de glandes enflées. Nous passâmes le jour de Noël au milieu des glaces : heureusement qu'il n'y avoit point de nuit, et que le ciel étoit beau; car la brume auroit pu nous faire périr : cette situation dangereuse n'empêcha pas les matelots de solenniser ce jour, en s'enivrant. Tant que nous fûmes sous la zone glaciale, on eut à peine une nuit : on écrivoit encore un peu avant minuit à la lueur du soleil, qui

ne s'effaçoit qu'un instant. Edidée étonné, ne put en comprendre la cause; il nous assura que ses compatriotes ne voudroient jamais l'en croire. La mer couverte de plus de deux cents îles de glace, nous présentoit l'image d'un monde fracassé. Nous étions sous le 68° 15′ de latitude; mais nous marchions au nord : déjà nous nous apercevions de quelques symptômes de scorbut; ceux qui en étoient attaqués, burent deux fois le jour, du moût de bierre frais, et s'abstinrent de viandes salées. Le 30 décembre, nous vîmes des baleines jouer autour du bâtiment, mais peu d'oiseaux : de petits plongeurs sembloient nous annoncer que nous n'étions pas éloignés d'une terre, parce que ces oiseaux ne se voyent pas à une grande distance des côtes. Nous vîmes aussi du goémon, mais il étoit vieux et gâté; si le vent n'eût pas été directement contraire à mon dessein, j'aurois parcouru quinze ou vingt degrés de longitude plus au couchant, parce qu'une telle route n'eût plus permis de croire à l'existence d'une grande terre dans ces parages : les houles qui en venoient jusqu'au 52° de latitude, nous font douter qu'il y en existe. L'espoir de retourner en Angleterre dans cette année, faisoit supporter avec peine ces climats froids aux matelots; mais, quand il fut déterminé qu'ils ne reverroient pas leur

patrie sitôt, ils se résignèrent à leur sort. En nous bornant à des espérances plus éloignées, nous n'étions guères plus heureux : rien ne nous annonçoit de nouvelles terres; il fallut s'occuper d'événemens journaliers, quand les vues sur l'avenir nous manquèrent. Lorsqu'il faisoit calme, nous allions à la chasse d'oiseaux marins : souvent le vent s'élevoit, et un jour une vague énorme frappa le vaisseau, et inonda les ponts; l'eau de la mer nous retomboit sur la tête, et éteignoit nos lumières : tout étoit à flot dans quelques chambres; notre situation étoit triste pour ceux qui se portoient bien; elle étoit insupportable pour les malades. L'aspect de l'Océan étoit épouvantable; un silence alarmant régnoit parmi nous : le dégoût des viandes salées nous avoit tous saisi; le biscuit étoit gâté, et on n'en avoit pas suffisamment : tout étoit uniforme et sombre autour de nous; la glace, la brume, la surface émue de la mer formoient une scène lugubre, que n'égayoient jamais les rayons du soleil. Nous vîmes encore des îles de glace, le 20 janvier 1774; rien n'annonçoit une terre au delà de 62° de latitude sous lequel nous étions : nous marchâmes plus au midi encore par un tems assez doux, que procuroit un vent du nord, qui sembloit avoir chassé au loin

les glaces devant nous. Enfin nous les revîmes, et bientôt après nous coupâmes pour la troisième fois le cercle polaire antarctique. Nous crûmes voir une terre, nous cinglâmes sur elle : c'étoit un brouillard qui, en se dissipant, fit évanouir nos espérances. Parvenus au 69° 38′ de latitude, vers le 234 de longitude, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes où nous allâmes faire notre provision d'eau douce; le brouillard suspendit notre course en la rendant périlleuse : le tems fut un jour assez doux, et nous donna l'espérance d'avancer autant vers le pôle sud, que l'on étoit allé vers le pôle boréal. Le 30 au matin, nous observâmes que les nuages au dessus de l'horizon, au sud, étoient d'une blancheur brillante; présage d'une plaine de glace qui parut bientôt à nos yeux : elle s'étendoit du levant au couchant, bien au delà des limites de notre vue, et la moitié de l'horizon étoit éclairée par les rayons qu'elle réfléchissoit à une grande hauteur. J'y comptai quatre-vingt-dix-sept collines éloignées des bords, qui formoient comme une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, et se perdant dans les nuages; le bord extérieur étoit composé de glaces flottantes ou brisées, empilées et serrées les unes contre les autres : telles ne sont pas

les glaces du Groenland (1), et je n'ai jamais ouï dire qu'il y en eût de pareilles nulle part. On pouvoit croire que cette glace s'étendoit jusqu'au pôle, et que c'est de là que viennent les

---

(1) Aucun peuple, selon toute apparence, n'a été tenté de s'établir dans les régions du Nord, tant qu'il a pu trouver place dans celles du Midi, ou dans les douces et fertiles contrées de l'Orient. La famine, les dissentions entre les habitans d'un même canton, ou d'autres causes également puissantes auront seules pu forcer plusieurs familles ou tribus à vaincre leur répugnance naturelle pour un pays où les hivers sont longs et rigoureux, les plantes alimentaires très-rares, et dont le sol est durci par les glaces pendant la plus grande partie de l'année. Nous savons cependant que les régions du Nord, appelées par les Grecs *hyperboréennes*, étoient très-anciennement habitées.

Le savant Reinhold Forster, qui a accompagné Cook dans son second voyage autour du Globe, prétend que l'Islande a été découverte dès l'an 861 de notre ère, et habitée en 874. Le Groenland a été connu vers l'an 888, et habité en 892. Pline le Naturaliste raconte que le célèbre Pytheas de Marseille, qui vivoit 338 ans avant Jésus-Christ, avoit abordé à Thule que quelques personnes croyent être l'Islande, parce que, pendant le solstice d'été, il avoit vu le soleil sur l'horizon pendant vingt-quatre heures; mais cette opinion n'est guères qu'une conjecture.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les côtes du Groenland sont des deux côtés, totalement bordées de rochers

glaces errantes qu'on trouve plus au nord : il est possible qu'il y ait des terres éternellement couvertes sous ces glaces; mais elles peuvent

---

très-hauts et très-aigus L'Islande ainsi que le Spitzberg, sont aussi des contrées toutes couvertes de rochers. La Nouvelle-Zemble présente le même aspect; la côte orientale de l'Asie jusqu'au Kamtschatka, est aussi presque par-tout élevée et pleine de roches énormes. Il n'y a que la côte du nord de la Sibérie qui soit plate et basse.

En voyant le Groenland pour la première fois, on croiroit d'abord que les êtres organisés et animés ont été répandus d'une main avare dans ces tristes lieux. En effet, la surface de la terre n'y est couverte que d'un petit nombre de plantes, et celles même que la bonté de la Nature y laisse végéter, craignent, pour ainsi dire, de paroître et d'élever la tête hors du sein de leur mère. On diroit qu'elles redoutent le souffle destructeur des vents du nord et de l'est, et qu'elles tremblent de se montrer dans un air totalement privé de chaleur. Des rochers nus et arides y présentent, avec une intrépidité calme, leur front calleux aux attaques de la gelée qui ravage tout. Cependant, quoique la Nature paroisse peu libérale pour ces régions, la mer ni la terre n'y sont point dénuées de ressources. Le Groenland a ses rennes, ses ours blancs, ses lièvres, ses renards; la mer y offre ses poissons et ses cétacées : dans le règne végétal, les mousses, les lichens présentent des qualités nutritives peu communes aux animaux qui en font leur pâture. L'oseille, le cochléaria et autres plantes analogues donnent aux matelots leurs

peut-être se former sans terre. Cet obstacle nous força de rebrousser chemin : nous étions alors sous le 71° 10′ de latitude.

---

sucs fortifians contre les attaques du scorbut. Tel est le premier aperçu des régions où nous allons conduire le lecteur. Leur description, et l'histoire des hommes qui habitent ces contrées, manquoient jusqu'à présent à cet ouvrage : en conséquence nous donnons ici le tableau du Groenland. Nous en avons puisé les détails dans les relations précieuses des deux missionnaires, Jean Egéde et David Cranz, et dans le voyage que M. de Kerguelen-Tremarec y a fait en 1768.

Selon M. Kerguelen de Tremarec, le Groenland a été découvert par un nommé Gunbiorn, et plus particulièrement reconnu par un Norwégien nommé *Eric*, surnommé *le Roux* ou *Tête-Rouge*, qui y passa d'Islande. Celui-ci lui donna le nom de *Groenlande*, qui veut dire, *terre verte*, à cause de la verdure qu'il trouva sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est en quelque façon éternel par les rochers de glace que le froid accumule sans cesse sur ces montagnes. Selon M. de Laharpe, il en est une qu'on aperçoit de quarante lieues en pleine mer. Il est difficile d'expliquer la formation de ces énormes montagnes de glace, dont il y en a qui ont six cents pieds d'élévation. Tout ce qu'on peut dire de certain à cet égard, c'est que la mer se glace rarement à plus de six cents pieds de profondeur : on ne la trouve même, dit-on, jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites et les plus calmes. La côte occidentale du Groenland, la seule qui soit aujourd'hui connue, ou

Heureusement le tems étoit clair quand nous vîmes cette glace, et nous pûmes revirer sans danger; nous éprouvâmes bientôt un froid

---

du moins fréquentée, prend du sud au nord une étendue d'environ vingt degrés. Le roi de Norwège, instruit de cette découverte, y fit passer une colonie et des missionnaires. En 1256, les Groenlandais se révoltèrent contre leur roi *Magnus;* mais ce prince, assisté des Danois, les remit sous son obéissance en 1261. La peste noire qui en 1350 ravagea tout le Nord, interrompit la navigation du Groenland, et ce pays fut entièrement oublié pendant près de deux siècles. Martin Frobisher sortit des ports de l'Angleterre en 1576, pour tenter de connoître le Groenland; mais les glaces ne lui permirent d'y aborder qu'en 1577. Ce navigateur donna son nom au détroit situé sous le 63° de latitude nord. En 1585, Jean Davis alla plus au nord, et donna son nom au détroit qu'il découvrit. Le capitaine Jean Munck, en 1616, donna le nom de *Farewel,* qui veut dire *Adieu,* au cap qui forme la pointe méridionale du Groenland. Ce pays fut oublié de nouveau jusqu'en 1718 ou 1720, qu'Egéde, prêtre danois, obtint du roi de Danemarck la permission d'y passer avec sa femme, ses enfans et une petite colonie de marchands; mais en 1733 la petite-vérole enleva trois mille habitans, et fit échouer l'entreprise. Jean Egéde y resta presque seul avec sa famille; il découvrit alors les ruines des colonies norwégiennes, et celles d'une ancienne église qu'on dit bâtie avant la fin du dixième siècle. Accablé de chagrins et d'infirmités, il repassa en Danemarck en 1759. Son fils le capitaine Egéde,

excessif; cependant le vent étoit modéré, et il l'est presque toujours sous la zone glaciale. Nous continuâmes à marcher vers le nord, dans

---

voulant perpétuer la mémoire de son père, ce sage et zélé missionnaire à qui l'Europe doit les plus justes notions de ce pays éloigné, y établit une autre colonie qu'on nomme *Egédes-Minde*. Le roi de Danemarck y renvoya du monde en 1734, et depuis cette époque ce royaume y expédie trois vaisseaux tous les ans.

Les côtes de cette région sont d'un difficile accès, à cause des écueils et des glaces sans nombre qui les environnent. Sa partie orientale est tout-à-fait inaccessible; les glaces y bouchent un passage qui a environ trente-cinq lieues de largeur entre le Groenland et l'Islande. Le sol des vallées consiste en marais et en tourbes: dans les parties voisines de la mer, ou qui environnent les golfes, il se trouve de gras pâturages qui, pendant l'été du pays d'environ quatre mois, pourroient nourrir de nombreux bestiaux, si le Groenland recouvroit une partie de son ancienne population. Egéde, le meilleur guide que nous ayons pour l'histoire du Groenland, prétend que le froid est beaucoup plus vif à l'orient qu'à l'ouest. Selon M. de Laharpe, un facteur qui s'est attaché en 1746 à faire le dénombrement exact de cette contrée, ne porte la population actuelle du Groenland qu'à sept mille. Il assure qu'excepté sur les côtes du sud, on peut voyager souvent l'espace de vingt lieues sans trouver une seule ame. Il prétend qu'en 1730, il pouvoit y avoir trente mille habitans indigènes; en 1746 il n'en trouva que vingt mille, et

le dessein de passer l'hiver suivant au dedans du Tropique; tout me persuadoit qu'il n'y avoit point de continent dans cette mer, ou que du

---

depuis cette époque, le nombre a diminué encore des deux tiers.

Le plus grand froid commence au Groenland à la nouvelle année : il devient si perçant aux mois de février et de mars que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. La glace et la gelée, dit Paul Egéde dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une croûte de glace percée de petits trous que la fumée a creusés en s'évaporant, et ce qu'on aura peine à croire, le linge dans les tiroirs, le bois de lit, le duvet même des oreillers et des lits se gèlent d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la faire cuire; et même, après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, sa surface doit bouillir assez long-tems avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au dedans de la pièce de viande. On y voit souvent l'eau glacer sur le feu avant de bouillir. Mais heureusement cette extrême rigueur fait place bientôt au dégel : le tems passe de l'un à l'autre tous les quatre à cinq jours. C'est dans cette saison rigoureuse que les Groenlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiroient, où en trouveroient-ils? Ce peuple compte son

moins les glaces le rendoient inaccessible : je pouvois retourner en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance ; mais en quittant ainsi la mer

---

été du commencement de mai jusqu'à la fin de septembre. Durant ces cinq mois il campe dans des tentes, et l'action du soleil y est alors assez forte pour obliger à se dégarnir quand on marche, surtout dans les vallons ou dans les baies : quoique les rayons de cet astre tombent de biais et obliquement, même pendant l'été, la poix et le goudron se fondent quelquefois autour des vaisseaux. En général, la plus belle saison du Groenland est l'automne ; mais sa durée est courte et souvent interrompue par des nuits très-froides remplies de brouillards qui chargent l'air d'atomes luisans, et le hérissent de glaçons pointus semblables à de petites aiguilles. Cette saison est aussi quelquefois celle des vents impétueux. L'été n'a pas de nuit pour les Groenlandais. Ce n'est pas que le soleil ne disparoisse environ trois heures et demie de dessus l'horizon ; mais, dans les mois de juin et de juillet, on voit encore ses rayons dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, et le crépuscule est assez fort pour pouvoir lire très-bien et écrire sans chandelle. Par la même raison, depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier, le soleil disparoit et abandonne cette région ; mais la lune et les étoiles qu'on n'y voit guères pendant l'été, veillent alors sur ces climats ténébreux. Ces astres semblent y redoubler de lumière et de scintillation : leur lueur est assez vive pour pouvoir marcher sans lanterne, et même lire.

Ce peuple a des cabanes pour l'hiver, et des tentes

Pacifique avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, avec un équipage en santé, des provisions et des muni-

---

pour l'été; celles-ci sont faites de peaux de phoques. Leurs maisons d'hiver sont bâties en pierres entassées et cimentées de terre ou de gazon. Toujours placées au voisinage de la mer, elles sont assez grandes pour contenir depuis trois jusqu'à dix familles : elles sont tapissées en dedans de vieilles peaux. Chaque ménage a sa chambre et son feu. Les femmes font tout le travail de la maçonnerie, et les hommes celui de la charpente : c'est dans ces cabanes qu'on se retire depuis la fin de septembre jusqu'au mois d'avril ou de mai, tems où la fonte des neiges qui menace le toit ou les fondemens de l'édifice, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Chaque famille a ordinairement sa tente, et la cuisine s'y fait en plein air.

La taille des Groenlaudais est au dessous de cinq pieds, mais assez bien proportionnée : ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant. Leurs yeux sont petits et noirs. Le nez, sans être plat, n'est pas assez grand, ni saillant. Ils ont la bouche petite et ronde, le teint brun, mais animé d'un rouge vif. Leur couleur en général est olivâtre; cependant leurs enfans naissent assez blancs : cette couleur sombre vient de leur grande mal-propreté. Ils sont toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes, et se lavant très-rarement. Ils ont les cheveux noirs, fort longs et épais, rarement de la barbe; ils se l'arrachent ou l'épilent. Ils ont la tête grosse, la poitrine haute, les

tions, on auroit pu m'accuser de manquer de constance ou de jugement, si je supposois qu'il n'y avoit plus rien à découvrir. J'étois loin de

---

mains petites et charnues, les pieds de même, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées dès leur jeunesse à porter de lourds fardeaux. Avec des fourrures bien épaisses ils s'exposent au froid, la tête et le cou nus; et dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais l'odeur qu'ils exhalent dans cet état n'est pas supportable pour les Européens. Les missionnaires danois ont beaucoup de peine à y résister dans les églises, même l'hiver.

Leur caractère n'a rien d'assez tranchant pour être bien défini. Il est en général moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes et les choses. On y remarque aussi beaucoup de sang-froid, un penchant à sauver les apparences, et à éviter le scandale. Dans ce pays, chacun va où il veut, et vit où il lui plaît. Leur graude disposition flegmatique les porte à une sorte de mélancolie : il faut de grands assauts pour agiter et remuer leur ame, qui n'est ni vive ni sensible; mais aussi, quand leur patience est à bout, leur colère est cruelle; ils sont des lions d'autant plus terribles dans leur ressentiment qu'ils s'y sont livrés avec plus de peine. L'indépendance et la sécurité réciproques font toute leur félicité. Contens du présent, ils oublient bien vîte le passé, et s'inquiètent peu de l'avenir : aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Peu instruits et grossiers, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens, quoiqu'ils con-

le penser ; d'ailleurs plusieurs des terres que l'on avoit autrefois découvertes, l'avoient été imparfaitement, et leur position étoit mal déterminée :

---

viennent qu'ils ont moins d'industrie et d'intelligence que ces étrangers. Quand ils en voient un d'un caractère doux, patient et modéré : C'est dommage, disent-ils, qu'il ne soit pas né parmi nous ; ce sera bientôt un homme, et cela veut dire un Groenlandais. Nous n'avons vu, dit M. Cranz, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête chez les Groenlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. Telle est la retenue du sexe foible dans cette région où le climat ne porte guères au libertinage, qu'une femme n'a jamais de conversation particulière avec un homme ; et une jeune fille regarderoit comme un affront, l'offre que lui feroit un garçon, d'une prise de tabac. Un jeune homme s'y marie à vingt ans, et prend une fille de son âge. La polygamie, quoique tolérée, n'y est pas commune. Sur vingt maris, il n'y a guères qu'un polygame. Le divorce est en usage parmi eux.

Les Groenlandaises n'ont guères que trois ou quatre enfans, et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsqu'elles entendent parler de la fécondité des femmes des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux ; encore moins les voit-on mourir en couches : elles travaillent le moment d'avant et d'après. Se délivrer d'un enfant n'est pour elles qu'une action de la journée. En général,

une campagne plus longue pouvoit avancer les progrès de la navigation, de la géographie et de l'histoire naturelle ; je résolus de la faire, et je

---

les femmes du Groenland ne sont point heureuses. Une femme avance-t-elle en âge, et sans enfans qui puissent lui attirer de la considération sur ses vieux jours, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, noyée dans la mer, ou mise en pièces sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. La crainte des sorciers est telle, qu'un homme poignardera sa mère, s'il la croit adonnée aux maléfices..... Les hommes passant la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, parviennent rarement à cinquante ans ; ils sont bien moins nombreux que les femmes : celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans, et au delà. Les Groenlandais sont sujets aux rhumes de cerveau, au scorbut, aux maladies de poitrine, à quelques maux d'yeux qu'ils ont affoiblis par la neige, à une espèce de gale ou de lèpre qui les conduit souvent au tombeau. Ils ignorent la médecine, mais *les angékoks* ou sorciers jouent un grand rôle parmi eux. Ce sont des prêtres qui leur tiennent lieu de devins, de philosophes et de médecins, pour lesquels ils ont beaucoup de respect. Dès qu'un malade est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, on lui attache ses jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Dès qu'il a rendu le dernier soupir, on

pensois à chercher des terres mal connues en me rapprochant du Tropique; de relâcher dans les îles que je rencontrerois jusqu'à O-Taïti,

---

pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le mort par la porte de la cabane, mais par la fenêtre. Si c'est dans une tente; on fait une ouverture par derrière en tirant une des peaux qui en ferment l'enceinte. On met un peu de mousse sur la terre au fond de la fosse. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, en disant : *Il n'y a plus rien à faire ici pour toi.* Le corps, enveloppé et cousu dans sa plus belle pelisse, est porté par son plus proche parent qui le charge sur son dos. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par dessus on entasse de grosses pierres larges pour garantir le corps, des oiseaux et des renards. On place à côté ses flèches et ses outils; si c'est une femme, son couteau et ses aiguilles. Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maison du deuil; le maître ou la maîtresse de la cabane qui reçoit les visites, dit à tous ceux qui entrent : *La personne que vous cherchez n'y est plus, hélas! elle est allée trop loin.* Les pleurs recommencent, et se renouvellent pour une demi-heure chaque jour durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge ou l'importance dont le défunt étoit à sa famille. Ils vont aussi pleurer long-tems sur le tombeau de leurs parens. Mais, par un contraste étonnant qu'on ne peut guères attribuer qu'à l'insensibilité ou à la misère de ce

puis

puis d'aller jusqu'à la Terre du Saint-Esprit, revue par M. de Bougainville, mais mal connue encore; et regagnant au sud, de revenir en

---

peuple, il arrive quelquefois qu'un enfant à la mamelle, auquel on ne peut trouver une nourrice, est enterré vivant avec sa mère morte, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-tems. Il en est de même d'une veuve malade et vieille, sans enfans; elle est ensevelie toute vive. Ils disent alors que c'est un acte de piété que d'épargner à cette infortunée la peine de languir dans un lit de douleur, dont elle n'a pas l'espoir de se relever. Ils n'enterrent point de même le vieillard inutile et sans parens : ils aiment mieux le conduire dans une île déserte où ils l'abandonnent à sa cruelle destinée. Triste et malheureuse condition de la vie sauvage!

Ils ont cependant une espèce de religion, reconnoissent un Être suprême, croient que les ames des morts vont au ciel où elles s'amusent à la chasse, tandis que les corps sont à pourrir en terre. Quelques-uns placent leur Elysée dans les cieux, au dessus des nuages. Dès le premier soir de son voyage, l'ame arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres ames; car tous les phosphores du nord ne sont, selon eux, que la danse des ames. Selon d'autres Groenlandais, l'Elysée est au fond de l'Océan ou dans les entrailles de la terre, sous les voûtes et les rochers qui servent de digue et de soutien aux eaux. Là, disent-ils, le soleil ne laisse point entrer la nuit, là tous les biens abondent, c'est à dire, les rennes, les poules

Europe par le cap Horn. Je communiquai mon plan aux officiers, et ils l'adoptèrent avec joie; les matelots mêmes s'en réjouirent.

---

d'eau, les poissons, mais surtout les phoques et les chiens de mer s'y pêchent sans aucune peine : ils tombent tous vivans daus des chaudières toujours bouillantes. Pour arriver à cet Elysée, il faut l'avoir mérité par l'adresse et la constance au travail, première vertu d'un Groenlandais; il faut avoir dompté des baleines, avoir péri dans la mer, car c'est leur champ d'honneur; ou en travail d'enfant.

Dans les climats de l'Inde et de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans cesse le lait de nombreux troupeaux, où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages, où la chaleur de l'astre qui nous éclaire dispense de l'usage des vêtemens, et en interdit même le fardeau, ce seroit outrager la Nature que d'égorger les animaux; des fruits abondans et délicieux y suffisent à la nourriture de l'homme; mais il n'en est pas de même au Groenland : sous ce climat affreux le régime de Pythagore est impossible : à peine quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, sont-elles écloses au soleil, qu'elles sont couvertes par les glaces. C'est là qu'on est forcé d'admirer la sage compensation que la Nature a faite de ses richesses. Pour pourvoir au vêtement et à la nourriture du Groenlandais, elle a fixé dans cette région le rendez-vous des poissons les plus nombreux et les plus rares, les plus petits et les plus gros.

Tandis que nous voguions tranquillement au nord, une tempête subite mit en pièces une partie de nos voiles qu'elle ne nous laissa pas le

---

Quel contraste en effet pour le nombre et le volume, entre le hareng et la baleine!

Les habits du Groenlandais, pendant l'été, sont faits de plumes d'oiseaux, et pendant l'hiver, de peaux de rennes et de phoques, cousues avec des boyaux. Ceux à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine; mais en mer, ils prennent tous, par dessus l'habit ordinaire, un manteau noir de cuir de veau marin le plus uni, pour se garantir de l'eau. L'usage des chemises de drap, même des toiles de coton ou de lin, commence aussi à s'y introduire. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes: elles portent aussi des culottes de cuir rouge ou blanc, avec des caleçons par dessous; et celles qui nourrissent ont une sorte d'habillement assez ample, pour y porter un enfant. Les hommes ne se lavent jamais; mais les femmes se lavent dans leur urine : selon M. Cranz, c'est leur parfum favori, leur odeur suave et de prédilection ; elles la trouvent plus agréable que celle de la marée, qu'elles manient souvent. On remarque cependant chez ce peuple, une sorte de propreté qui lui est particulière : car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, leurs habits de fête sont soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir, brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient aussi des

tems de plier. Le calme qui survint après elle, nous fit désirer d'aller à la chasse des oiseaux marins ; l'un de ceux qu'on tua, étoit de l'espèce

---

seaux de cuir, qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent est conservée dans des fontaines de bois fort nettes et garnies de cuivre, ou d'os très-luisant. Du reste, ce peuple est très-mal-propre à table, comme par-tout ailleurs. Rarement ils nettoyent leurs chaudières, mais les chiens leur en épargnent la peine avec la langue. Ils metteut leur viande bouillie dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon, ou mangé la soupe avec des cuillers d'os ou de bois; mais leurs viandes sèches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir : c'est là leur nappe. Ils ne boivent que de l'eau; prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette : ils s'en raclent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, et l'on sort de table.

Quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent, la portent à la bouche, pour n'en rien perdre. Quand ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'ils lui destinent, pour nettoyer le sang et l'écume qui s'y étoient attachés dans la chaudière, et ce seroit une véritable offense que de refuser de manger une offre aussi friande. Cette nation a ses sauces et ses ragoûts. Dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair et de sa graisse, et boivent de son sang tout chaud. Ils mangent les entrailles des petits animaux, sans autre précaution

nommée *poules d'Egmont ;* les autres étoient des albatros et des fauchets. Le vent nous permit ensuite d'avancer, et dans la route nous

---

que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures; et la matière contenue dans le ventre d'un renne est si précieuse pour eux, et si exquise, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien : comme elles font la cuisine, que tout passe par leurs mains, elles se régalent entre elles. Ils aiment beaucoup certaines denrées étrangères, comme le gruo, les pois, la morue sèche, notre pain de froment; mais, chose étonnante, ils ont une forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toute sorte d'ordures. Ceux qui commercent avec les Européens, boivent très-volontiers des liqueurs fortes et de l'eau de vie : ils l'abhorroient autrefois, et l'appeloient *mauvaise eau*. Ils aimeroient aussi le tabac en poudre et à fumer, s'ils en avoient à discrétion.

Leur divertissement consiste dans le jeu de balle, qui se fait au clair de la lune, en chants et en danses : ils commercent en barbes, en huile et en lard de baleine, en cornes de licornes, en peaux de chevreuils, de rennes, de renards et de phoques. La pêche et la chasse sont leur unique occupation : leur principale pêche se fait en mer, où ils prennent des baleines, des licornes, des phoques, des morues et autres poissons qui abondent sur leurs côtes. Leurs harpons, leurs hameçons, qui étoient autrefois d'os,

P 3

vîmes un morceau de bois, des paquets de goémon et un petrel plongeur, mais point de terre. Les rhumatismes continuoient; le régime

sont aujourd'hui de fer, que les Danois leur portent; leurs filets sont de barbes de baleines, et ils font des éperviers avec des nerfs de daim tricotés. Comme ils ont peu de bois et de fer, ils attachent, au milieu de chaque harpon qu'ils lancent pour percer la baleine, une vessie de requin pleine d'air, afin qu'il puisse flotter sur l'eau, et qu'il ne soit pas perdu au cas qu'ils aient manqué leur proie. Elle leur sert aussi à empêcher le poisson de plonger quand il est percé. Les flèches dont ils se servent, sont armées d'os ou de pierres pointues, et ils s'exercent à tirer l'arc dès leur plus tendre enfance : ils coupent les arbres avec des pierres tranchantes. Leur marine, ou plutôt leurs canots pour la pêche, consistent dans quelques perches liées ensemble par des traverses de distance en distance, avec des lames minces de barbes de baleine : ils sont garnis et doublés de peaux de requins, cousues avec des nerfs bien graissés, afin que l'eau n'y pénètre point. Il y a de ces canots qui peuvent porter vingt personnes, avec armes et bagage. la voile en est faite avec des boyaux de baleine fendus, séchés et cousus les uns à côté des autres. Les arts et les sciences sont ignorés chez ces peuples; ils ne savent compter que jusqu'à vingt: ils supputent par les lunes. Le cours de cette planète leur annonce le retour des poissons et des baleines sur leur côte. Comme la chasse et la pêche ne sont pas toujours heureuses, il y a des années où ils essuyent de

nécessaire pour échapper au scorbut, n'étoit pas nourrissant, et ne nous donnoit pas de la vigueur. Je fus malade; je l'avois caché à l'équi-

---

cruelles famines, quand le Danemarck ne vient point à leur secours. Egéde fait l'éloge de leur hospitalité : ils ont en horreur le vol entr'eux, mais ils y sont fort enclins envers les étrangers. Quand un homme meurt, son fils aîné hérite de tous les biens paternels, dont le fonds consiste ordinairement dans une tente et un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfans, qui partagent entre eux les meubles et les habits.

Point de crimes qui soient punis de mort au Groenland, si ce n'est l'assassinat et le sortilége. Un homme qui porte envie à l'adresse ou à la fortune d'un autre pêcheur, ira l'attaquer sur mer, et le faire périr à la merci des flots; les amis du mort dissimuleront la vengeance, pendant trente ans s'il le faut, mais s'ils rencontrent par hasard le meurtrier, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, le lapideront ou le précipiteront d'une montagne dans la mer, ou, si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces, et lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter le courage à ses parens de venger sa mort sur eux; car ces vengeances sont constamment héréditaires, à moins que le premier auteur du crime ne soit un scélérat désavoué de sa famille.

La langue de ce peuple n'a aucune affinité avec les autres langues du nord de la Tartarie et de l'A-

page pour ne pas le décourager, et j'accrus le mal. Je fus obligé de garder le lit, on craignit pour ma vie; tous les remèdes parurent inutiles,

---

mérique, excepté celle des Esquimaux, qui semblent être de la même race que les Groenlandais.

Le Groenland fournit à l'histoire naturelle, des lièvres qui y sont toujours blancs, tandis qu'ils sont gris en été dans la Norwège; des rennes qui sont de la grandeur d'une génisse, des renards gris, blancs et bleus; des ours blancs féroces, de six à neuf pieds de long; peu de pigeons et de volaille : ces oiseaux sont d'une trop grande dépense dans un pays où le blé ne peut prospérer. Le roi des airs, l'aigle, veille du haut des rochers sur la terre et sur les eaux; il y partage son empire avec des faucons gris, et des corbeaux beaucoup plus grands que les nôtres. Les poules d'eau, eiders, canards, cormorans y abondent, ainsi que les harengs, saumons, truites, requins, phoques et baleines. Le veau marin est presque l'unique ressource de ces pauvres habitans : ils mangent sa chair, entretiennent leurs lampes de sa graisse, et font leurs vêtemens, leurs cabanes, leurs canots de sa peau. La tête du veau marin ressemble assez à celle d'un chien auquel on a coupé les oreilles. Le museau et le nez de cette espèce de phoque, sont couverts de soies qui ressemblent aux moustaches de nos chats. Lorsque le soleil luit, ils dorment et ronflent sur les glaçons. On tombe alors sur eux avec des massues, et on les frappe sur le nez, qui est chez eux la partie la plus sensible. La vache marine ou morse, ressemble aussi

je fus dans le plus grand danger pendant une semaine entière. M. Cooper conduisoit le vaisseau. Les symptômes du mal ne se dissipèrent

---

au veau marin, mais est beaucoup plus grande, et a la taille d'un bœuf. Elle est d'ailleurs armée de longues défenses qui sortent des deux côtés de sa gueule. Ces défenses sont plus estimées que l'ivoire même, à cause de leur extrême blancheur. On ne les tue que pour avoir leurs dents, car les morses n'ont pas de graisse. Les vaches marines se défendent courageusement lorsqu'on les attaque, s'entr'aident fidellement dans les combats. Quand le chasseur est forcé de céder à leur nombre, ces animaux poursuivent même le bâtiment, mugissent comme des taureaux, et tâchent de saisir la chaloupe avec leurs défenses, pour la renverser. *Voyez*, sur ces amphibies, tome VI, page 44.

Le chien est le seul animal domestique du pays. Les Groenlandais en attèlent depuis quatre jusqu'à dix, pour faire leurs visites. Cette espèce de chien est muette; elle ressemble au loup, n'aboye pas, mais hurle et grogne. Selon M. de Laharpe, il n'y a au Groenland que le renard et l'ours blanc qui aboient : ce dernier est le seul animal féroce du pays. Les Groenlandais l'attaquent avec le secours de leurs chiens. Quels végétaux peut-on espérer d'un pays où la Nature se refuse à tous les vœux et à tous les efforts des hommes? quoique le sol y ait sur ces côtes une apparence de fertilité, le blé n'y vient jamais à maturité. Les pailles ou tuyaux croissent assez vîte, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi; plu-

qu'après bien des soins. Cependant plus nous avancions, plus la douceur de l'air nous affectoit d'une manière sensible; nous parvînmes

sieurs gros légumes y réussissent : les plantes utiles contre le scorbut, l'oseille, le cochléaria, l'angélique surtout le plus puissant antiscorbutique connu, y prospèrent.; le peu d'arbres qui y croissent ne s'élèvent qu'à deux ou trois brasses; il y en a d'aussi gros que la cuisse; ce sont des aunes, des peupliers, des genevriers donnant une graine très-grosse, dont ces peuples ne font aucun cas, et surtout des cormiers. Si la Nature refuse des forêts au Groenland, la mer l'en dédommage; les courans lui apportent des bois flottans, des pins, des sapins de la grosseur d'un mât de navire: ce bois vient de quelque pays fertile, sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? on l'ignore. On trouve encore au Groenland, du jaspe jaune et rouge, du cristal jaune et noir, tirant sur la topaze; des marcassites qui, semblables au cuivre, jettent des étincelles quand on les bat avec le fer. Plusieurs montagnes sont remplies d'amiante, ou pierre de lin incombustible; semblable à des éclats de bois. Lorsque l'amiante est battue, amolie dans l'eau chaude, on la peigne comme de la laine : sa qualité singulière est que le feu, lui tenant lieu de savon et de lessive, blanchit ce linge, loin de le consumer. Les Groenlandais en font des allumettes pour leurs lampes; tant qu'elles sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer comme le coton.

Ces sauvages sont très-attachés à leur patrie. En

dans le parallèle de la terre qu'on dit découverte par Juan-Fernandès, et nous ne la trouvâmes point; je fus obligé d'en abandonner la recherche pour atteindre la latitude de l'île de Pâques; c'est dans cette route que nous revîmes des poissons volans, des oiseaux d'œufs, des noddis, qui, dit-on, ne s'écartent pas à cent lieues de la terre; mais cela est bien incertain, et nul oiseau ne me paroît être un indice un peu sûr de la terre. Le calme nous fit bientôt éprouver des chaleurs insupportables, et accrut les progrès du scorbut. Nous soupirions après une terre où nous pussions trouver des rafraîchissemens; un plus grand nombre d'oiseaux, des morceaux d'éponge, une feuille sèche, un serpent de mer nous en donnèrent l'espérance. Une pêche qui nous permit de servir du poisson frais à l'équipage, qui depuis cent jours n'en avoit point

1605, on a amené quelques Groenlandais à Copenhage; deux y périrent bientôt de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournoient sans cesse des regards tristes et languissans, avec de profonds soupirs. Tous les missionnaires danois conviennent aussi qu'ils n'ont éprouvé que des dégoûts et des peines pour faire goûter à ce peuple la morale de Jésus-Christ. Je n'oserois rapporter, dit M. Cranz, leurs railleries indécentes : il n'y avoit pas de vérité de l'Evangile dont ils ne fissent un jeu d'esprit ou un sujet de plaisanterie. »

mangé, nous fut salutaire. Enfin le 11 mars, nous découvrîmes du haut des mâts une terre qui s'étendoit de l'ouest au sud; il est difficile de décrire la joie de l'équipage: nous n'avions point vu la terre depuis trois mois et demi, et nous étions épuisés. On ne doutoit point que ce ne fût l'île de Pâques, ou la terre de Davis; la première opinion prévalut, parce que nous ne découvrîmes point la petite île sablonneuse qu'on trouve avant la terre de Davis : l'île avoit un aspect noir; bientôt nous découvrîmes des habitans, et quelques-unes de ces statues colossales dont parle Róggewéen (1) : on y voyoit peu de verdure, seulement quelques buissons; mais, dans notre situation, un rocher stérile avoit des beautés. Je tâchai d'entrer dans une ouverture qui sembloit une baie; mais la nuit nous surprit avant que nous y pussions réussir : nous passâmes la soirée à contempler les feux allumés par les habitans, et la facilité avec laquelle nos montres nous indiquoient la longitude. Le jour parut, le vent souffla par rafales, et nous cherchâmes un mouillage au midi de l'île; le rivage étoit composé de roches brisées, dont l'aspect caverneux et la couleur noire et ferrugineuse, annonçoit des vestiges d'un feu souterrain :

---

(1) *Voyez* son voyage, tome VI, page 57.

deux rochers étoient remplis d'une multitude d'oiscaux de mer, dont les cris nous étourdissoient. On découvroit quelques plantations, mais en général l'île paroissoit sèche et peu peuplée. Une pirogue montée par deux hommes nous apporta des plantains, et fit renaître nos espérances; chacun vouloit parler à ces hommes qui n'entendoient rien; chacun désiroit manger de ces beaux fruits: on leur donna des rubans, des médailles, des grains de verre. Quelques mots qu'ils prononcèrent, nous firent conclure que leur langue étoit un dialecte d'O-Taïti. Ils ressembloient au peuple de cette île, mais leurs traits étoient moins agréables: ils étoient tatoués comme lui; leurs oreilles sont très-grosses, et le bas en est très-alongé et percé d'un trou où l'on peut mettre quatre ou cinq doigts. Je jetai l'ancre devant une baie sablonneuse; un des habitans vint à bord, et mesura la longueur du bâtiment en brasses; d'autres se rassemblèrent sur la côte: quelques-uns étoient revêtus d'une brillante étoffe jaune, et nous les prîmes pour des chefs. Les maisons nous parurent très-basses et longues, plus élevées dans le milieu, et se terminant en pointe; elles avoient la forme d'une pirogue renversée. Un grand nombre de colonnes noires rangées le long de la côte, frappoient nos regards; elles étoient sur une plate-

forme : nous y distinguions une tête écrasée par une pierre cylindrique, et des épaules, mais le bas étoit informe; sans doute, c'étoient des cimetières, des moraïs. Dans toute l'île, nous ne découvrions pas un arbre haut de dix pieds. Edidée étoit charmé de trouver des hommes avec lesquels il pût converser; il entendoit leur langage, il leur voyoit des étoffes comme celles qu'on fabrique à O-Taïti, des massues travaillées comme les siennes, une manière semblable d'apprêter les alimens, et il se croyoit un peu dans sa patrie.

Tandis que le vaisseau chassé en mer par une brise fraîche, revenoit jeter l'ancre moins près du bord, j'allois à terre avec nos savans pour connoître l'île et ses productions; nous débarquâmes au milieu de plus de cent insulaires rassemblés, et impatiens de nous voir: je leur fis des présens, et j'échangeai des clous, des miroirs, des morceaux d'étoffes, contre des plantains, des patates ou des cannes à sucre. Ils se montrèrent habiles voleurs: il étoit difficile de conserver ce que nous avions dans nos poches; et cependant, après nous avoir vendu trois fois les mêmes fruits, ils parvenoient encore à les remporter à terre. En visitant le pays, nous vîmes diverses plantations, des volailles très-petites, et d'un plumage peu fourni, un puits d'eau

saumâtre ; cela me détermina à n'y relâcher qu'un jour ou d'eux. Les habits de ces insulaires consistent en un ceinturon d'où pend un morceau d'étoffe ou un réseau ; un petit nombre ont des manteaux peints en jaune, qui descendent jusqu'aux genoux : on leur vit peu d'armes; quelques-uns avoient des lances armées à la pointe d'un morceau triangulaire d'une lave noirâtre et transparente, qu'on appelle *agate d'Irlande*, et des massues sculptées à une extrémité. Leur figure annonçoit la stérilité du pays; il n'y en avoit point qui fussent grands : leur avidité montroit leur pauvreté; leur corps et leur visage étoient tatoués : les femmes avoient des piqûres en place de mouches, elles s'étoient barbouillé le visage avec de la craie rouge et du blanc de coquille. Leurs traits étoient minces, et comme resserrés, mais non sauvages; leur nez est un peu plat entre les yeux, leurs lèvres moins épaisses que celles des nègres; leurs cheveux sont noirs, courts et bouclés; les femmes les portent longs : leurs yeux sont petits et d'un brun foncé. Les hommes portent à leur tête un cercle d'herbe tressée, couvert d'un grand nombre de longues plumes noires, ou d'énormes chapeaux de plumes de goéland brun, ou d'un cerceau de bois entouré de plumes blanches. Les femmes ont un grand et large chapeau pointu en

avant, et fait de nattes; elles ont des colliers et des pendans d'oreilles de coquillage; elles ne sont ni réservées, ni chastes, et leur nombre est petit, comparé à celui des hommes. On ne trouve dans les terres, que deux ou trois espèces d'herbe ridée qui croissent entre des pierres noirâtres, et d'un aspect ferrugineux. On y voit des murs de pierres jointes avec les règles les plus précises de l'art. Nous nous avançâmes dans le pays pour chercher de nouvelles plantes, et nous marchions sur des tas de pierres de volcan, devancés par de gros rats qui nous fuyoient; nous vîmes une plantation de ce mûrier, dont l'écorce sert à faire des étoffes; la tige n'en a que deux à quatre pieds de hauteur; des *hibiscus*, des *mimosa*, dont le bois sert à faire des massues. Plus on s'éloigne du bord, plus le pays devient stérile et hérissé de rocs : en jetant nos yeux sur une grande partie de l'île, nous n'apercevions que dix ou douze cabanes; elles sont assises sur des pierres, et sont formées de pieux convergens au sommet, recouverts de nattes et de feuilles de cannes à sucre; la porte est un trou de deux pieds de haut; l'intérieur en est vide, les habitans ne les occupent que la nuit : on voit aussi des cavités dans la terre, sous des mondrains de pierres, qui leur servent d'asile. La cabane est entourée de plantations de cannes

à

à sucre haute de dix pieds, et de bananiers qui croissent dans des trous profonds d'un pied, pour recueillir et conserver la pluie autour de la plante; ils boivent le jus du premier végétal, en place d'eau douce qu'ils n'ont pas.

Nous apportâmes des fruits au vaisseau, et les distribuâmes aux malades, ainsi que des volailles toutes cuites, et des patates d'un jaune d'or très-nourrissantes et antiscorbutiques : les fruits étoient meilleurs que ceux d'O-Taïti même. Nous redescendîmes à terre pour faire le commerce et visiter le pays : on y découvrit une espèce de céleri qui abonde sur les grèves de la Nouvelle-Zélande, et deux autres petites plantes communes à cette contrée; on y vit encore une plantation d'ignames. Nous passâmes près des Colonnes dont nous avons parlé, et par les réponses des naturels, il nous parut qu'elles étoient des monumens érigés à la mémoire de leurs chefs : aux environs, sont des os humains qui annoncent un cimetière. Au couchant de l'anse, étoient trois de ces colonnes, au delà desquelles une douzaine d'Indiens faisoient cuire des patates, qu'ils voulurent partager avec nous : cette hospitalité nous surprit, dans un pays si pauvre. Nous retournâmes à bord, avec des végétaux pour nos malades, à qui l'air de la côte avoit déjà fait beaucoup de bien. Nous

débarquâmes encore le lendemain ; j'achetai des patates qu'on arrachoit d'une plantation voisine, dont le possesseur chassa ses compatriotes quand il s'en fut aperçu : nous ne pouvions réprimer leurs friponneries avec la même facilité ; à peine en avions-nous découvert une, qu'ils en inventoient une autre. Nos savans visitèrent la partie sud-est de l'île ; les naturels les suivirent : à leur tête se montra un homme d'un moyen âge, tatoué des pieds jusqu'à la tête, ayant le visage peint, et portant une pique sur laquelle il arbora un morceau d'étoffe blanche ; il les conduisoit, en agitant ce pavillon de paix. Le sol parut d'abord d'une argile noire, presque stérile, et couvert cependant de vastes plantations de patates : plus loin le sol est meilleur ; c'est une belle terre rouge sans pierre, où l'herbe étoit longue ; mais on n'y voyoit ni plantations ni cabanes. Près de la mer, ils rencontrèrent les ruines de trois plateformes avec leurs statues, dont trois s'étoient mutilées dans leur chute. En se dirigeant ensuite au nord-est, ils trouvèrent un espace d'une lieue fort stérile, n'offrant en quelques endroits qu'un rocher nu, qui sembloit être une mauvaise mine de fer : il touchoit à la partie la plus fertile de l'île couverte de plantations de patates, de plantains, de cannes à sucre ; mais n'ayant qu'une eau

saumâtre et puante. Ils passèrent devant des huttes, dont les propriétaires vinrent leur offrir des patates grillées et des cannes à sucre : ils en distribuèrent à chacun une portion égale. Tandis que ces hommes hospitaliers recevoient ainsi les étrangers, d'autres cherchoient à nous voler ; un coup de fusil chargé à menu plomb les corrigea de ce défaut pour ce jour : le coup occasionna quelques mouvemens parmi les insulaires; mais ils suivirent bientôt après en ordre comme auparavant. Ils virent sur une colline, des Indiens rassemblés et armés de piques, mais qui se dispersèrent à la voix de leur compatriote, à l'exception de cinq ou six, dont l'un parut un homme d'importance, et auquel le porte-étendart remit son pavillon. C'étoit en effet le chef de l'île, et il se nommoit *Ko-Toheataï*. On ne remarqua point que les autres insulaires eussent pour lui des égards ou du respect ; l'égalité naît de la pauvreté : il auroit désiré arrêter la marche des Anglais, mais voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il suivit. Cette partie de l'île étoit remplie de figures gigantesques, auxquelles ce peuple donne le nom de *Hanga-Tebow*. On monta ensuite une colline d'où l'on découvroit le nord et le levant de l'île, où l'on n'aperçut rien qui annonçât de l'eau douce, aucune baie, aucune crique où une chaloupe

pût débarquer. On traversa le faîte des collines au milieu de l'île, par des chemins très-fatigans; le pays y étoit jonché encore de cendres volcaniques : on n'y voit pas un arbre qui puisse mettre à couvert des rayons du soleil, et il y faut marcher au travers de pierres irrégulières, caverneuses, spongieuses, brunes, noires et rougeâtres, dans les intervalles desquelles s'élèvent des touffes d'une espèce de *paspalum*. Sur le penchant des collines est un autre puits, dont l'eau est fortement minéralisée, couverte d'une écume verte très-épaisse, exhalant une puanteur insupportable. On ne découvrit que deux ou trois arbrisseaux dans cette excursion; la feuille, la graine de l'un ressemblent à celles de la vesce, sa cosse à celle du tamarin; son bois est rougeâtre, assez dur et pesant; il est tortu, petit et court : on y trouva aussi des champs cultivés, du *solanum nigrum*, estimé comme un bon vulnéraire. On ne vit aucun quadrupède, des oiseaux seuls frappèrent leurs regards. Parmi environ deux cents hommes, on ne remarqua que quatorze ou quinze femmes; sans doute les autres ne paroissoient point à nos yeux, parce qu'elles étoient mariées : celles-là se montrèrent très-lubriques, comme les hommes étoient très-voleurs; quelques-uns remplissoient leurs paniers de pierres, et les recouvroient de

bananes; d'autres s'enfuyoient avec les fruits et l'étoffe qu'on leur donnoit en échange : quelques-uns enlevèrent le chapeau de nos Messieurs, et s'enfuyoient au travers des rocs où nous ne pouvions les suivre. Le désir d'avoir des étoffes d'O-Taïti, faisoit qu'ils nous vendoient plusieurs petites figures humaines, sculptées et d'un travail très-propre. On y remarqua qu'ils donnent de longs ongles à leurs doigts, quoique cet usage ne leur paroisse pas connu, et qu'ils en font avec un bois qu'on ne put découvrir dans leur île.

Nous trouvâmes au vaisseau plusieurs insulaires qui s'y étoient rendus à la nage : ils admiroient tout ce qu'ils y voyoient; sa masse énorme les étonnoit. Ils n'ont point à craindre d'en voir fréquemment; leur île n'offre aucun mouillage sûr, point de bois à brûler, point d'eau supportable : la Nature y fut économe de ses dons; rien n'y croît qu'à force de travail. Aux fruits dont j'ai parlé, on peut ajouter quelques citrouilles : on n'y compte qu'une vingtaine de plantes différentes; c'est tout ce qu'elle produit : ils mangent probablement les rats qui ravagent leurs champs, comme la volaille qu'ils prennent soin de nourrir. A peine y trouve-t-on quelques oiseaux de terre, et ceux de mer y sont en petit nombre : la côte paroît

peu poissonneuse. La circonférence de l'île est de dix à douze lieues ; ses collines sont très-élevées, et on la voit à quinze ou vingt lieues en mer. Le défaut de baies sûres et d'eau fera qu'un navigateur n'y touchera que lorsqu'elle sera sur sa route. La misère de ces insulaires rend étonnante leur facilité à échanger leurs fruits, qui leur coûtent beaucoup de travail, contre des joujous : ils n'ont point d'eau; plusieurs boivent celle de la mer. Mrs Forster font monter la population de cette île, en hommes, à neuf cents individus, et la race en est foible ; cependant ils sont vifs et actifs : leur habillement complet est formé de trois pièces d'étoffe ; l'une les couvre depuis la ceinture en bas, la seconde enveloppe leurs reins, la troisième tombe sur leurs épaules : ils sont moins sujets à la lèpre que les habitans d'Amsterdam, ou Tongataboo. On ne leur connoît pas de voisins, et c'est de là peut-être que vient le peu d'armes qu'on leur voit : nous ne leur connoissons aucun ustensile de ménage, si ce n'est l'écorce de la citrouille; aussi préféroient-ils les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur offrir : l'herbe sèche, la tige de la canne à sucre, leur tiennent lieu de bois à brûler. On ne leur connoît aucun instrument de musique, aucun amusement. Leurs pirogues

sont construites de petits morceaux de bois joints ensemble par un cordage : elles sont étroites, ont des balanciers, sont sculptées à l'avant et à l'arrière qui sont élevés; et quoique mauvaises, on ne sait d'où ils tirent le bois dont ils les construisent : peut-être les flots le leur apportent. On croit que le véritable nom de l'île est *Teapy*. Quelques-unes des statues qu'on y remarque, sont d'une pierre grise différente, ce semble, de celles qu'on voit dans le pays; peut-être sont-elles factices : on ne peut comprendre comment ces insulaires ont pu élever ces masses pesantes, et placer au dessus des pierres cylindriques; on ne leur vit aucun instrument qui soit du moindre usage en maçonnerie et en sculpture. De quelque manière qu'ils les ayent fait, il leur a fallu un tems immense. Ces monumens singuliers sont au dessus des forces actuelles de la nation; ils sont probablement des restes d'un tems plus fortuné : on n'y voit point de carrières exploitées, ni aucune ébauche de statues. Ce peuple fut sans doute autrefois plus riche, plus nombreux, plus heureux; mais on ne peut déterminer quelle cause l'a fait déchoir : les ravages d'un volcan en paroissent être la plus vraisemblable. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, une grande partie de la nation, peuvent

avoir péri dans ces convulsions de la Nature. Nous ne saurions dire pourquoi nous y avons vu si peu de femmes et d'enfans.

Je quittai l'île de Pâques, ou Teapy, dans le dessein de toucher aux Marquises, si je ne rencontrois aucune terre avant elles. A peine fûmes-nous en mer que je fus attaqué d'une seconde maladie bilieuse : peut-être je m'étois trop fatigué dans cette île. Ceux qui l'avoient parcourue, étoient brûlés du soleil, et leur peau se levoit avec beaucoup de douleur : les scorbutiques étoient presque rétablis; mais il y eut beaucoup de constipations et de maladies bilieuses dangereuses dans ces climats. Notre chirurgien lui-même étoit malade : le calme ajoutoit aux maux qu'on ressentoit; des vents frais nous soulageoient. Le 29 mars, je me trouvai dans le parallèle des Marquises : nous avions un bon vent alisé, et nous pouvions nous occuper à réparer diverses ferrures, à calfater nos ponts, et nous y faisions des promenades agréables, pour jouir d'un vent salutaire; le ciel étoit serein, et la couleur de la mer d'un joli bleu, qu'elle empruntoit du firmament : les dauphins, les bonites et les goulus se montroient de tems en tems, ainsi que différens oiseaux qui poursuivoient des poissons volans. Le dégoût de mauvais alimens nous faisoit désirer la terre, et

nous ne la trouvions point. Nous passâmes, pendant cinq jours consécutifs, sur les différentes positions qu'on donnoit à ces îles désirées. Nous jouîmes de quelques soirées charmantes, et au coucher du soleil, nous remarquions que le ciel et les nuages étoient teints de différentes couleurs vertes. Enfin le 6 avril 1774, à quatre heures après midi, nous découvrîmes une île qui étoit à trois lieues de nous; deux heures après, nous en vîmes une seconde plus étendue : le lendemain nous en aperçûmes deux autres; c'étoit donc *les Marquises de Mendoça* (1). La première île que j'avois vue avoit été ignorée de Mendana; elle étoit une nouvelle découverte, et je la nommai *île Hood*. La *Dominica* étoit la plus voisine de nous; elle paroissoit montueuse, stérile au nord-est; mais au nord on voyoit des vallées ombragées d'arbres et quelques huttes ; au centre étoient des roches escarpées, et des sommets creux qui annonçoient d'anciens volcans. La partie orientale est élevée, perpen-

(1) Ainsi appelées, parce que Don Garcia Hurtado de Mendoça, quatrième marquis de Canete, et vice-roi du Pérou, ordonna cette expédition, dont la conduite fut confiée à Mendana. Pedro Fernandez de Quiros, que ses propres découvertes ont depuis rendu justement célèbre, étoit capitaine sous les ordres immédiats de Mendana, et pilote *mayor* de l'escadre.

diculaire, déchiquetée en obélisques et en ravins. N'y voyant point de mouillage, je cinglai vers Sainte-Christine, qu'une grosse houle nous empêcha d'aborder; on découvroit devant nous une vallée remplie de bois et de plantations d'une verdure charmante, et nous vîmes les habitans accourir pour contempler notre vaisseau. Le vent souffloit par rafales, et au moment d'entrer dans le port, il cassa un de nos mats; nous manquâmes de nous briser sur les rochers; nous nous éloignâmes, puis nous revînmes jeter l'ancre à l'entrée de la baie. Des pirogues accoururent : des amas de pierres étoient à l'avant, et les hommes étoient armés de frondes; mais une hache et des clous les déterminèrent à s'approcher amicalement. Nous échangeâmes de petits clous, etc. contre des fruits à pain et du poisson. Ces insulaires étoient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint jaunâtre obscur que des piqûres rendoient presque noir. Ils nous vendirent un cochon pour un couteau; vers la nuit ils se retirèrent : nous vîmes plusieurs feux à travers les forêts, loin du rivage; ce qui nous annonçoit un pays peuplé. Au midi, on y voit s'élever un pic inaccessible, et au nord est une colline noire et brûlée, revêtue au sommet de casuarinas, nommés aussi *toas*, dont le bois dur, lourd et compacte, leur sert à

faire des lances, des massues; cette colline surplombe sur la mer : au fond du havre étoit une montagne plate à sa cime, et environnée de pieux.

Dès le matin, les insulaires nous apportèrent des fruits à pain, des bananes, un petit cochon, pour des clous et des haches; mais ils nous trompoient : un coup de fusil tiré sur la tête du plus fripon, les rendit plus honnêtes; ils montèrent à bord : l'un d'eux ne put résister encore à son penchant; il vola un chandelier, et s'enfuit dans sa pirogue : on tira sur lui, et contre mes ordres, il fut tué. Des deux hommes qui étoient avec lui, l'un d'un âge mûr, vidoit le sang et l'eau qui étoient dans la pirogue en éclatant de rire; l'autre, jeune encore, jetoit sur le mort un regard triste et abattu : ils le portèrent dans les bois, et bientôt nous entendîmes le son des tambours, et accourir sur le rivage, des guerriers armés de piques et de massues. Je cherchai à dissiper leur colère et leurs craintes par des présens; j'y réussis. J'examinai la baie, et trouvai de l'eau douce qui étoit un de nos plus grands besoins. Un second coup de fusil tiré de fort loin sur la tête d'un insulaire qui vouloit voler notre bouée (1), les intimida :

(1) Marque pour les écueils, pour l'ancre. C'est un bois ou tonneau flottant qui indique l'endroit où l'ancre est mouillée.

ils nous craignirent davantage. Cependant, comme nous devions peu demeurer avec eux, je résolus de ne plus les punir de leurs vols. Un homme qui paroissoit un chef, s'approcha de nous avec un cochon sur son épaule, et nous dit des mots que nous n'entendîmes pas; je lui fis des présens, il me donna son cochon : je le déterminai à monter à bord, il fut bien reçu, et les insulaires encouragés revinrent faire des échanges. Je descendis à terre, et on nous y reçut amicalement, quoiqu'ils fussent armés et en grand nombre : nous les priâmes de s'asseoir, ils le firent; puis nous essayâmes de justifier la mort de leur ami, et ils nous parurent persuadés. Nous ne vîmes aucune femme parmi eux : les jeunes gens qui n'étoient point encore tatoués, étoient d'une beauté frappante; tous étoient grands, agiles, bien faits, d'un teint presqu'aussi beau (1) que celui des Européens : les traces qu'ils se font sur la peau sont symétriques, et se répondent; leur physionomie est

(1) Cook n'a vu que Sainte-Christine, mais Quiros descendit en 1595 dans l'île de la Magdeleine. Cet Espagnol nous apprend que les naturels de cette île sont presque blancs, ont les traits réguliers et agréables, les yeux beaux, le regard doux, les dents blanches, bien rangées, et les cheveux blonds. Leur belle carnation, dit-il, annonce la force et la santé. Ils sont

ouverte, leurs yeux sont grands et noirs, leurs cheveux forts, noirs et bouclés : s'ils ne portoient point d'habits, ils étoient chargés d'ornemens. Un large diadême fait de fibres de la noix de coco, orné au devant de deux écailles brillantes, trouées de différentes manières, pare leur front,

---

d'une haute stature, d'un beau corsage, et absolument nus : leur physionomie est franche et ouverte.

Le vice dominant des insulaires de la mer du Sud ne tarda pas à se manifester, et ils dérobèrent aux conquérans du Nouveau-Monde tout ce qui tomboit sous leurs mains. Les Espagnols, accoutumés à regarder les Indiens avec l'œil du mépris, en blessèrent un d'un coup d'épée; mais l'insulaire montrant sa blessure à ses compagnons, la vue du sang fut dès-lors pour tous le signal du combat. Mendana ordonna quelques fusillades, et plusieurs naturels de l'île, atteints du plomb fatal, y perdirent la vie. Telle a été presque toujours l'issue des découvertes faites par les Européens : ils ont laissé par-tout des veuves et des orphelins !

L'île de la Magdeleine est à la latitude sud de $10^\circ\ 25'\ \frac{1}{2}$; le port de *la Madre de Dios*, situé vers le milieu de la côte occidentale de Sainte-Christine, et visité par Mendana, est à $9^\circ\ 55'\ \frac{1}{2}$ de latitude sud, et à $141^\circ\ 28'\ 55''$ de longitude à l'occident de Paris. Les Marquises de Mendoça sont à 1142 lieues de Payta dans le Pérou. Mendana fit ce trajet en trente-cinq jours. Ainsi la vitesse du vaisseau fut de trente-deux lieues deux tiers par jour.

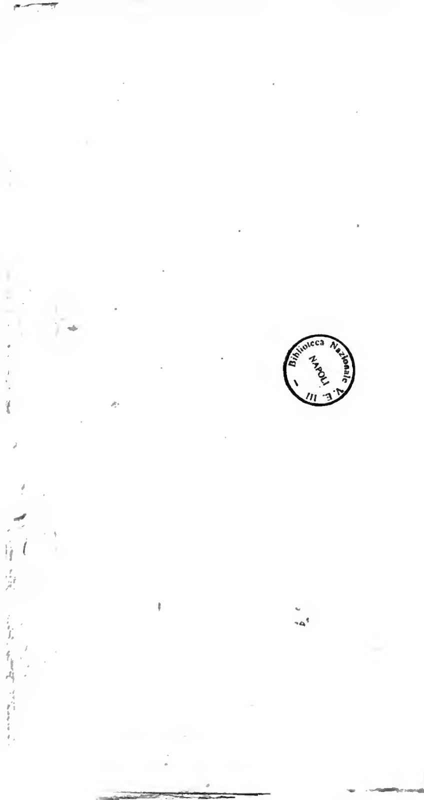
ou ils ont un cercle de plumes de frégates; deux morceaux de bois ovales et aplatis bouchent leurs oreilles : une espèce de hausse-col fait de petits morceaux d'un bois léger, joints avec de la gomme, pendoit sur la poitrine des chefs; les autres portoient un cordon auquel étoit attaché un coquillage poli : autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, de la cheville du pied étoient des touffes de cheveux; ces derniers ornemens leur étoient les plus précieux.

Nous pénétrâmes dans le pays le long de la grève, où nous trouvâmes, parmi les arbres, des compartimens carrés, enfermés par de grosses pierres; c'étoient des fondemens de maison. Tout ce canton étoit couvert de bois; sur la pente septentrionale d'une colline voisine, revêtue d'une herbe haute, est une belle source d'eau limpide qui sort du rocher, entre dans un bassin, et en sort pour se rendre à la mer. En général, cette île est bien arrosée : nous y fîmes notre provision d'eau; mais tout à coup on vit déserter les habitans; nous n'en pûmes deviner la cause. Le lendemain je descendis, et bientôt après ils m'environnèrent en foule; j'eus de la peine à dissiper leurs craintes et à rétablir le commerce; j'y réussis cependant : il sembloit que je leur inspirasse de la confiance. Un chef



Gabriel sculp.

Chef de l'île St. Christine.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

vint près de moi, et nous nous fîmes des présens mutuels; mais il ne voulut pas nous accompagner à bord, où nous trouvâmes d'autres pirogues qui nous vendirent des fruits. Ce chef l'étoit de toute l'île; il se nommoit *Honoo :* il paroissoit intelligent et de bon caractère; sa figure étoit très-expressive : il nous dit que son île se nommoit *Waitahoo*. Edidée aimoit à s'entretenir avec eux; car ils pouvoient s'entendre : il leur apprit différens usages de son pays, à allumer du feu en frottant du bois sec l'un contre l'autre; enfin il s'attachoit à eux.

Nous suivîmes un jour le bord d'un ruisseau, qui nous conduisit dans un bois épais de noyers d'O-Taïti, d'une hauteur et d'une grosseur considérables, et garni de beaux arbres de fruits à pain; de là, dans une mauvaise cabane placée sur une plate-forme élevée de pierres mal jointes: elle étoit de cannes de bambou; le toit étoit composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain et de noyers : l'usage de les placer sur des pierres annonce que le pays est sujet à des inondations. Nous fîmes des présens à trois Indiens qui s'étoient empressés à nous apporter de l'eau pour étancher notre soif, et nous retournâmes à notre chaloupe qu'une houle remplit presque d'eau. Edidée, qui étoit à terre, se jeta à l'eau, et vint à la nage, pour ne

pas nous exposer à un nouveau péril, quand nous voudrions le reprendre. J'allai encore sur l'île, et le hasard me conduisit dans la maison de l'homme que nous avions tué; son fils s'enfuit à notre approche : j'aurois beaucoup désiré de le voir pour lui faire des présens; mais je ne pus y réussir : ses autres parens pleuroient le mort, nous dit-on, sur le sommet de la montagne palissadée où paroissent être leurs cimetières.

On venoit de divers cantons éloignés pour nous vendre des cochons; mais ils étoient si petits que nous en consommions plus de quarante dans un repas : nous visitâmes la côte, et par-tout on nous accueillit avec honnêteté. Cependant le commerce du fer devenoit désavantageux; ils faisoient peu de cas des clous, et point du tout des grains de verre; ils préféroient les rubans, les étoffes et les plumes. Nous leur achetâmes des éventails d'écorce, avec lesquels ils tempéroient l'effet d'une chaleur excessive.

Un jour nous résolûmes de gravir la montagne pour examiner les palissades qui étoient au sommet : la montée fut d'abord un peu fatigante, et nous atteignîmes avec facilité le haut de plusieurs collines doucement inclinées, et contenant des plantations spacieuses de bananiers très-bien ordonnées; après avoir marché au travers

travers de bois ombrés, nous découvrions tout à coup des endroits cultivés, où de tems en tems le cocotier solitaire faisoit admirer sa tête majestueuse : à mesure que nous montions, nous laissions derrière plusieurs cabanes, la plupart construites de nouveau; le terrain devenoit toujours plus escarpé, plus hérissé de rochers, et cependant plus couvert de maisons; nous nous reposions, et les naturels venoient nous offrir des fruits. A une lieue du rivage, nous vîmes une jeune femme qui montoit en hâte la colline, mais se tenoit toujours à une bonne distance de nous; alors les insulaires parurent mécontens de notre dessein, et considérant notre foiblesse, notre fatigue, la distance de la colline escarpée que nous avions encore à parcourir, nous l'abandonnâmes.

Dans cette promenade, nous vîmes de belles plantations, des bocages de différens arbres fruitiers, des cochons, de la grosse volaille, des rats, beaucoup de petits oiseaux et de productions volcaniques : cette île ne diffère d'O-Taïti qu'en ce qu'elle n'a pas les jolies plaines qui environnent celle-ci. Cette ressemblance fit que nous ne pûmes faire de découvertes en histoire naturelle. Nous trouvâmes un grand nombre d'Indiens au vaisseau; ils y firent des vols et s'y réjouirent : leurs danses, leurs tambours, leur

musique, sont semblables à celles de l'île O-Taïti, à laquelle nous comparions tout ce que nous trouvions dans ces mers. J'allai visiter deux anses au midi de celles où nous étions mouillés; je les trouvai exposées et ouvertes : nous y achetâmes des provisions ; nous y vîmes des femmes : elles n'étoient point tatouées, et ne manquoient ni de complaisance, ni de graces ; elles ne portoient qu'un seul manteau d'étoffe de mûrier qui descendoit jusqu'aux genoux.

Le lendemain, j'allai encore dans le même lieu pour y faire des échanges ; mais là, comme à la place de notre débarquement, on méprisa les clous ; c'est qu'on leur avoit montré d'autres marchandises qu'ils aimoient davantage ; c'est surtout qu'on leur avoit cédé à bon compte des plumes rouges qui sont d'un prix inestimable à leurs yeux. Cette raison, jointe à ce qu'il n'y avoit pas ici des commodités pour faire du bois et de l'eau, et pour donner au vaisseau le radoub nécessaire, me détermina à remettre à la voile. Je levai donc l'ancre dans l'après-midi du 12 avril, et j'allai reconnoître l'île *Dominica ;* je n'y vis que des baies ouvertes, et bientôt je cinglai vers O-Taïti.

Les Marquises sont au nombre de cinq. Alvaro Mendana de Neyra découvrit en 1595 celles de la Magdeleine, de Saint-Pierre, la

Dominique, Sainte-Christine; et je découvris l'île Hood, appelée par les naturels du pays *Teebooai :* elle est la plus occidentale de toutes. Héévaroa, ou la Dominique, a quinze à seize lieues de tour; elle est remplie de collines escarpées, de vallées profondes revêtues de bois. Saint-Pierre, ou O-Niteïo, ou Onateya, n'a que trois lieues de tour; la nature n'y a pas répandu ses largesses avec profusion. Sainte-Christine, ou Waitahoo, a neuf lieues de circonférence. Nous n'avons vu celle de la Magdeleine, la plus méridionale du groupe, que de loin; la baie où nous jetâmes l'ancre dans Sainte-Christine, est le port de Madre-de-Dios, et je lui donnai le nom de mon vaisseau. Sa pointe sud est un rocher qui se termine en pic; la pointe nord moins élevée, a une pente plus insensible; elle est profonde d'un quart de lieue; près de là sont deux ruisseaux dont l'eau est excellente. Les fruits à pain sont les plus gros, les plus délicieux qu'on trouve dans les îles de la mer du Sud; mûrs, ils sont tendres comme des flans, et fort sucrés. Le peuple est moins propre dans ses repas que celui d'O-Taïti, mais aussi on voit celui-ci remplir les chemins de ses excrémens, tandis que celui-là, disputant de propreté avec les chats, les cache avec soin dans la terre. On n'y remarque pas autant d'opulence et de luxe;

mais ces insulaires jouissent du nécessaire, et ils sont tous égaux, actifs, bien portans, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. La santé robuste dont ils jouissent, est bien préférable aux sensualités qu'ils ne connoissent pas encore, et qu'il faut leur désirer de ne connoître jamais. Les O-Taïtiens mènent une vie sensuelle, mais ils ont perdu en liberté ce qu'ils ont acquis en civilisation : une partie y vit des travaux de l'autre, et c'est la marche naturelle et ordinaire des sociétés (1).

---

(1) Aucun voyageur n'a tout vu, n'a tout dit : malgré le rare mérite de la relation de Cook, les Mrs Forster conviennent que le séjour trop court qu'ils ont fait aux Marquises, ne leur a pas permis d'observer assez ce peuple, digne de toute l'attention du philosophe. Cook d'ailleurs n'a visité que Sainte-Christine ; mais le capitaine Marchand en a découvert cinq nouvelles en 1791. Ce navigateur, parti de Marseille en 1790 pour faire son voyage autour du Monde, ajoute de nouveaux traits au tableau des Marquises, commencé par le capitaine anglais.

A peine étions-nous arrivés, dit Marchand, dans la baie de Madre-de-Dios, qu'on remarqua une grande pirogue montée de dix-huit à vingt insulaires : c'est la plus belle race d'hommes qui existe dans les îles de la mer du Sud. Deux ou trois personnages, qui avoient l'air plus important que les autres, souffloient dans une conque, espèce de coquille de limaçon de mer, qui leur

Nous voguions à l'est, et comme nous étions très-près de l'archipel des Iles-Basses, nous mettions en panne toutes les nuits. Le 17 avril nous

sert de cor de chasse; ils nous indiquoient une source qui sort d'un rocher situé entre deux anses : quelques-uns même nous apportoient de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et de jeunes filles, groupées sur le rivage, embellissoient la scène; et les hommes qui entouroient notre canot, apprirent à nos marins, par des signes non équivoques, qu'elles étoient à leur service, tandis que elles-mêmes, par des regards expressifs, des gestes attrayans, ce langage de tous les pays, confirmoient l'offre que les hommes faisoient de leurs personnes. Notre vaisseau n'étoit pas encore parvenu dans la baie, qu'une flottille de pirogues, dont quelques-unes venoient même de l'île de la Dominique, se porta à sa rencontre. Tous, à l'envi, crièrent *tayo! tayo!* ami! ami! et l'équipage du Solide répétoit en chorus, *tayo*. On leur distribua des bagatelles d'Europe, parmi lesquelles les miroirs parurent les flatter davantage : ils vinrent à bord. En un clin d'œil, sans autres outils que leurs doigts, et semblables à des enfans gâtés qui dérobent un bonbon, ils détachèrent du vaisseau, des parties de fer ou de cuivre, et s'en parèrent tout de suite, sans y attacher aucune autre importance.

Cependant il étoit prudent de nous opposer à ces délits, et même de les prévenir, afin de pouvoir continuer notre navigation. Le capitaine Marchand, dans la vue de les intimider, ordonna qu'on tirât

vîmes terre; c'étoit une ceinture de petites îles basses, réunies par un récif de corail, ayant un lac au centre. Nous voyions le terrain couvert,

---

à poudre un coup de canon d'une livre : ils commencèrent à devenir insolens; mais le boulet d'un canon de quatre qu'on fit siffler sur leur tête, sembla leur inspirer de l'effroi, et leur prouver qu'on étoit décidé à les contenir par la force. Dès-lors les échanges commencèrent : on se procura, par cette voie, quantité de noix de cocos, de bananes, de fruits à pain, du poisson, des étoffes, et divers meubles et ustensiles du pays.

Mais, pendant ce commerce de subsistances, il s'en introduisit un autre d'un genre un peu différent. Parmi les insulaires venus de Sainte-Christine ou de la Dominique, se trouvoit un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles. La plupart se faisoient remarquer par leurs graces et par leur beauté. Leurs regards, leurs gestes, leurs agaceries ne permettoient point de douter du motif de leur visite : elles furent admises à bord, et accueillies par des jeunes marins du midi de la France, dont six mois de fatigue n'avoient pu émousser les sens. Aux approches de la nuit, on vit sortir du vaisseau les jeunes Mendoçaines, chargées de clous, de petits miroirs, de rubans, de grains de verre, qu'elles avoient échangé contre le seul effet commerçable qu'elles eussent à leur disposition. Dans la suite elles mirent, dans leurs démarches, moins de réserve et de mystère; car, sans autre vêtement que celui de la Nature, on les vit





Femme de l'île S.te Christine.

d'espace en espace, de cocotiers; d'autres arbres et des arbrisseaux en cachoient la tige, mais leur tête superbe s'élevoit au dessus de tous : les

---

grimper au haut du mât avec une agilité que les mousses, qui s'empressoient à leur suite, pouvoient à peine égaler, de sorte que la hune se trouvoit transformée en un bosquet de Gnide.

Lorsque leur nombre trop grand, empêchoit le service du vaisseau, elles s'élançoient à la mer, et y nageoient avec une adresse étonnante. Véritables sirènes, elles ne s'éloignoient pas du bâtiment; elles faisoient mille évolutions à l'entour, se montroient sous toutes les formes, et réalisoient ainsi sous nos yeux ce charmant tableau de la naissance de Vénus, où le pinceau de Boucher représente des jeunes Néréides, se jouant sur les flots, tout autour de la conque qui porte la déesse. La corruption des mœurs y est telle, selon le chirurgien Roblet, embarqué dans le Solide avec le capitaine Marchand, qu'on a présenté souvent aux Français, des filles qui ne paroissoient pas avoir plus de huit ans, et qui n'étoient pas neuves. Chaque femme paroît y être la femme de tous les hommes, et chaque homme, le mari de toutes les femmes. Les Mendoçains en général sont un peuple que le plaisir occupe sans cesse, que tout distrait, que tout amuse. Les femmes y sont aussi légères que les hommes, et l'inconstance caractérise toute leur conduite : un homme n'est pour elles qu'un joujou qu'elles semblent chérir un moment, mais qu'elles oublient bien vite, dès qu'un

flots de la mer coupoient ces cantons verdoyans; la surface frisée et verte de l'Océan contrastoit avec la profonde tranquillité du lac et sa blan-

---

autre veut d'elles; elles remplissent cependant avec une tendresse extrême les devoirs de la maternité. L'usage des bains entretient, chez ces insulaires, une grande propreté. Leur régime est plus végétal qu'animal, quoiqu'ils se nourrissent aussi de volaille et de poisson; mais les excellens fruits du pays forment leur principale nourriture.

L'hiver des Marquises commence au mois de juin: le milieu de l'automne est dans le mois d'avril. Dans cette dernière saison, les Anglais y ont vu monter, à midi, le thermomètre de Réaumur à vingt-trois degrés et demi. George Forster porte la population de ces cinq îles, à 50,000 ames; mais le savant de Fleurieu, qui a rédigé le voyage de Marchand, pense que ce calcul est exagéré.

En 1791, le capitaine Marchand a découvert cinq îles nouvelles au nord-ouest des Marquises, et a donné son nom à la plus méridionale de ce groupe, que Vancouver a visité ensuite. Tout indique que les habitans de ces cinq iles nouvelles ont une origine commune avec les Mendoçains. Leur vêtement est le même, celui de la Nature; mais le tatouage n'y est pas si général. La stature des hommes, quoique aussi haute, ne présente pas non plus la même perfection d'ensemble qu'on admire aux Marquises. Les femmes de l'île Marchand ne le cèdent pas cependant pour les charmes de la figure, l'élégance de la

cheur. Les rochers paroissoient teints çà et là d'une belle couleur écarlate; les pirogues qui naviguoient sur le lac, les tourbillons de fumée

---

taille à celles de Mendoça : elles sembloient, non pas fuir, mais redouter la présence des étrangers; et quoique leurs regards fixés sur eux, et leur cou tendu, décélassent l'impatience de la curiosité, elles n'eussent jamais franchi la distance qu'elles laissoient entr'eux et elles, si des vieillards ne fussent venus les prendre par la main, pour les offrir à leurs hôtes, comme nous présentons un siége à celui qui nous fait une visite. Bien éloignées de l'impudeur des Mendoçaines, elles n'approchoient qu'avec retenue, avec répugnance et en tremblant. Tout annonçoit que c'étoit de leur part un acte de soumission. La décence présidoit aussi à leur vêtement, composé d'une étoffe faite avec le morus papyrifera, à la manière d'O-Taïti.

Ces cinq îles nouvelles ne forment qu'un même archipel avec les Marquises. Leur nom est l'île *Marchand*, ou *Trevenen des Anglais*. Celle-ci est la plus méridionale du nouveau groupe; dans la côte de l'ouest, elle possède la baie du Bon-Accueil : plus au nord, on voit l'île Baux, ou Henri-Martin des Anglais; elle a quinze lieues de circuit, et possède, à sa côte méridionale, l'excellent havre d'Anna-Maria. A l'ouest, on voit encore les deux îlots nommés *les Deux-Frères*. Enfin, plus au nord, se trouvent les îles de Masse et de Chanal. Ces cinq îles ont pris aussi le nom d'*îles de la Révolution*. Ce

qui sortoient des groupes d'arbres, des hommes armés de longues piques, qui couroient le long du rivage, des femmes chargées qui s'éloignoient, varioient la perspective. Nous nous assurâmes qu'on ne pouvoit pas entrer dans le lac par la crique, qui n'étoit large que de cinquante brasses, et n'avoit qu'un fond de roche. J'en-

---

nouveau groupe, réuni aux Marquises, forme un archipel de soixante lieues d'étendue, sur une ligne sud-est et nord-est : par un tems clair, l'île Marchand, qui a quatre ou cinq lieues de long, peut être vue du port de la Madre-de-Dios. Jean Reinold Forster observe que cet archipel de Mendoça étoit connu de Tupia, premier ministre d'Oberea, reine d'O-Taïti, avant que des navigateurs européens eussent pénétré dans la mer du Sud.

La latitude de l'île Marchand, à son milieu, est de neuf degrés vingt-une minutes. La différence des parallèles avec le port de la Madre-de-Dios de Sainte-Christine, est donc de trente-quatre minutes et demie, ou trente-quatre milles et demi.

Dixon observe que les îles Marquises sont la seule route à suivre, et le meilleur lieu de relâche qu'aient les vaisseaux destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Après avoir doublé le cap Horn, ils sont sûrs d'y trouver les rafraichissemens dont ils ont besoin. Les naturels de Santa-Christina, comme plusieurs peuplades du grand Océan, ne peuvent pas articuler notre R; ils y suppléent par une espèce d'aspiration.

voyai deux bateaux à terre, ils débarquèrent sans opposition, et n'essuyèrent aucune hostilité; mais une troupe d'insulaires se rangea le long de la lisière du bois, la pique à la main : elle reçut froidement leurs présens, et les Anglais revinrent avec cinq cochons qui paroissent abonder dans l'île: on n'y vit de fruits que des noix de cocos. Les habitans ont le teint foncé, ils sont vigoureux, bien faits, et ont sur le corps la figure d'un poisson : leur vêtement est un morceau d'étoffe autour de leurs reins; celui des femmes étoit un peu plus large : ils saluent en touchant le nez. Ils connoissent la banane qui ne croît pas chez eux, et donnent un chien en échange d'une seule : ces chiens ont un joli poil blanc dont on orne les cuirasses des guerriers à O-Taïti. Nous y trouvâmes du cochléaria qui y est commun, et dont ils se servent pour enivrer le poisson et le prendre : on y voit aussi beaucoup de pourpier, et quelques plantes que nous ne connoissions pas encore. Le sol y est maigre et peu profond; la lagune y forme une espèce de baie dont la côte est garnie d'arbrisseaux et de bocages : les huttes sont petites, basses et couvertes d'une espèce de claire-voie de branches de palmier. Ils triomphèrent de notre départ, comme s'il eût été l'effet de la peur qu'ils nous avoient inspirée : cinq coups de canon tirés par

dessus leur tête ou dans la mer, abattit leur triomphe, et les fit fuir avec précipitation.

Ces habitans ont des usages semblables à ceux d'O-Taïti; ils en parlent la langue, quoique plus grossièrement que le peuple de cette île. Ces vastes lagunes placées au dedans de ces îles circulaires, sont pour eux des réservoirs abondans de poissons, et les tortues viennent y déposer leurs œufs sur le rivage; quelques arbres sont assez gros pour faire des pirogues avec leurs troncs: le cocotier leur est très-utile, il les nourrit, les abreuve et les rafraîchit; des cochons et des chiens paroissent en être les seuls quadrupèdes. Il y a de ces îles dans toute l'étendue de la mer Pacifique. Celle-ci a le nom de *Tiookéa*.

Le 18, nous arrivâmes près d'une autre île semblable en tout à celle que nous venions de quitter, et qui en est à deux lieues; elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux et d'arbres que surmontent beaucoup de palmiers. Ce sont là, sans doute, les îles de Georges du commodore Byron (1).

Le 19, nous vîmes terre encore; c'étoit une

(1) Voyez son voyage, tome VI, pag. 270 et suivantes. Il ne faut pas les confondre avec O-Taïti, nommée par Wallis, *île de Georges III* : celle-ci se trouve au sud-ouest des iles du roi Georges.

des îles à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, qui offrent une ceinture de petites îles jointes ensemble par des rocs de corail, qui toutes n'ont point de fond à deux pas du bord, et renferment un lac qui seroit un havre excellent, si l'on pouvoit y aborder : on dit qu'il y en a où on le peut; mais je n'y en ai point vu : personne que je sache n'en a visité dans cette idée, et le peu de probabilité qu'il y a d'y trouver de l'eau douce en a dégoûté les navigateurs. Cette île a huit lieues de long et trois de large; ses habitans couroient sur le rivage, la pique à la main : plusieurs pirogues alloient à la voile dans sa lagune spacieuse. A quatre lieues de là est encore une autre île que le vent ne me permit pas d'atteindre. Une troisième parut à peu de distance, longue de sept lieues, mais en ayant à peine deux de largeur. Elle ressemble aux autres : nous y vîmes des insulaires armés de piques, des pirogues, des huttes, des espèces d'échafauds élevés, ce semble, pour faire sécher du poisson. Une quatrième se découvrit encore; elle étoit à six lieues des autres : je leur donnai le nom de mon ami *Palliser*. Nous passâmes la nuit à faire de petites bordées, et nous n'allâmes sans crainte que lorsqu'une grosse houle venant du sud, nous eut annoncé que nous étions dehors ces

îles basses. Nous cinglâmes vers O-Taïti, et l'équipage en témoigna sa joie. Cette île étoit en quelque manière notre seconde patrie; nous espérions y trouver des provisions, des forces, des plaisirs. Edidée étoit le plus impatient peut-être, il y avoit des parens, et ne l'avoit jamais vue : il avoit ramassé des richesses avec nous, qui pouvoient l'y faire considérer; il avoit acquis de nouvelles idées, et il comptoit aussi nous y être utile; car il nous aimoit, et nous l'aimions tous. Nous vîmes O-Taïti le 21; nous découvrîmes la pointe Vénus, et y tendîmes: les malades se traînèrent sur le pont pour la voir; elle nous parut aussi charmante, que si nous l'avions vue pour la première fois. Elle étoit en effet plus belle alors que huit mois auparavant : les forêts y étoient revêtues d'un nouveau feuillage; les cantons inférieurs y étoient parés d'une verdure plus fraîche; les plaines brilloient par l'éclat de leurs couleurs. Quand les insulaires nous eurent aperçus, ils lancèrent leurs pirogues pour nous apporter des fruits; parmi eux étoient deux jeunes gens qui se dépouillèrent de leurs vêtemens pour en faire un présent à Edidée, et celui-ci leur donna des plumes rouges. Quand j'eus mouillé dans la baie de Matavai, il descendit avec empressement, après avoir quitté ses vêtemens européens avec un plaisir qui mar-

quoit sa prédilection pour les usages et les mœurs de son pays, et nous ne devons pas nous en étonner : les Eskimaux retournèrent joyeusement dans leur affreux pays, après avoir joui des plaisirs de Londres. Et qui ne désireroit la vie paisible des O-Taïtiens ! Edidée en fut fêté, considéré, recherché; les plaisirs se renouveloient, se varioient sans cesse pour lui. Les matelots recherchèrent ceux dont ils avoient été long-tems privés : des femmes sans pudeur, de la dernière classe du peuple, ne manquèrent point de complaisance; il s'agissoit de les dépouiller. Des fruits, des poissons raminoient la santé languissante de quelques-uns, et redonnoient de la joie à tous.

Le roi Otoo et plusieurs autres chefs nous rendirent visite, et nous apportèrent une douzaine de gros cochons; nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible : ils dînèrent au vaisseau, et s'en retournèrent chargés de présens, et contens de notre réception : nous leur donnâmes surtout des plumes rouges dont ils font un grand cas. C'est pour en obtenir encore, que le roi nous fit une seconde visite, que les principaux personnages de l'île nous prodiguoient tout ce que l'île produisoit de plus utile. Ce fut un bonheur pour nous d'en avoir fait un amas; car nos marchandises avoient fort diminué,

et il nous eût été difficile d'approvisionner le navire par des échanges avec elles.

Un événement nous prouva l'utilité de la chaîne électrique. Il faisoit des tonnerres violens, et je fis placer une chaîne de cuivre au grand mât; à l'instant où on venoit d'en jeter l'extrémité au delà du plat-bord, un éclair terrible s'élança par dessus le vaisseau, et nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne : il fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable qui ébranla tout le bâtiment, sans nous causer le moindre dommage, au grand étonnement des Européens et des O-Taïtiens qui se trouvèrent à bord.

Je fus étonné aussi de l'état d'opulence où se montroit l'île; on y construisoit un grand nombre de grosses pirogues et de maisons de toute espèce : ces maisons étoient spacieuses; de gros cochons rodoient autour des cases : on y voyoit par-tout la prospérité d'un état naissant. Nous étions dans une si grande abondance de vivres, que nous fûmes obligés de construire une étable sur le rivage. Cette abondance me détermina à y faire un plus long séjour que je ne m'étois proposé d'abord, et d'y faire radouber le vaisseau; j'y fis travailler tout de suite.

Nous rendîmes la visite au roi : en arrivant à sa

sa demeure, nous vîmes plus de trois cents pirogues rangées en ordre, et le rivage couvert de guerriers; cet armement subit nous fit faire bien des conjectures : cependant nous débarquâmes au milieu d'une foule immense de naturels. Un oncle du roi vint à ma rencontre; l'amiral Towha s'approcha aussi, et me menant par la main au milieu d'eux, ils me firent traverser la foule qui se rangeoit en deux haies, et poussoit des acclamations. Arrivé à la place de l'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir, et on alla chercher le roi; je voulois aller au devant de lui, mais Towha s'empara de moi, et me mena sur le bâtiment amiral, entre deux lignes de guerriers qui écartoient les spectateurs : cependant, comme je refusai de monter sur le bâtiment, Towha me quitta froidement. J'aperçus l'oncle du roi, et lui demandai des nouvelles de son neveu : il me dit qu'il s'étoit retiré dans le pays, *matava* ou fâché, et il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil, et nous nous y rassemblâmes. Jetant alors les yeux sur cette flotte, nous vîmes qu'elle consistoit en cent soixante doubles pirogues, longues de quarante à cinquante pieds, bien équipées, bien approvisionnées et bien armées. Les chefs étoient revêtus de leurs vêtemens militaires, qui sont

bigarrés, et consistent en trois grandes pièces d'étoffes trouées au milieu, et posées les unes sur les autres; celle de dessous étoit blanche et la plus large, la seconde rouge ; celle de dessus étoit brune et la plus courte; leurs cuirasses étoient d'osier, couvertes de plumes, et de dents de goulu. Quelques-uns de leurs casques avoient cinq pieds de haut; c'étoient de longs bonnets cylindriques, dont le devant formoit un front long de quatre pieds, revêtu de plumes luisantes, bleues et vertes, et d'une jolie bordure de plumes blanches : un nombre prodigieux de longues plumes d'oiseaux du tropique divergeoient de ses bords en rayons semblables à l'auréole des anges et des saints. Les principaux commandans se distinguoient d'ailleurs par de longues queues rondes, composées de plumes vertes et jaunes, qui pendoient sur leur dos. Towha en portoit cinq, à l'extrémité desquelles flottoient des cordons de bourre de coco, entre-mêlés de plumes rouges; il n'avoit point de casque, mais un turban qui alloit bien à son visage : il paroissoit avoir soixante ans, étoit très-vigoureux, grand et d'une physionomie noble et prévenante. Des pavillons, des banderoles décoroient les pirogues ; des massues, des piques, des pierres composent leurs instrumens de guerre : le bâtiment amiral

occupoit le centre; cent soixante-dix doubles pirogues plus petites portoient un pavillon, un mât et une voile. Cette flotte n'étoit composée que des forces de deux cantons; elle nous donna une grande idée de la population et des richesses de cette île.

Après l'avoir examinée, je désirois revoir l'amiral; mais je le demandai en vain. L'oncle du roi me dit que son neveu étoit parti pour Matavai, et me conseilla de me rembarquer. Nous le fîmes, et conjecturâmes que Towha étoit un chef puissant et mécontent, qui se disposoit à faire la guerre à son roi; nous nous trompions, et bientôt nous apprîmes que la flotte faisoit partie d'un armement qu'on destinoit contre l'île Eiméo, dont le chef avoit secoué le joug d'O-Taïti. O-Too n'étoit point à Matavai, et nous retournâmes pour le voir dans sa demeure : nous l'y trouvâmes, et sûmes qu'il avoit évité de me voir, parce que quelques-uns de ses sujets ayant volé mes habits qu'on lavoit à terre, il avoit craint que j'en exigeasse la restitution. Il me demanda plusieurs fois si j'étois fâché, et sur ce que je l'assurai que les voleurs pouvoient garder ce qu'ils avoient pris, il parut satisfait. Towha avoit eu la même raison pour s'éloigner. Ainsi une méprise m'empêcha

d'examiner avec plus de soin les forces navales de l'île.

O-Too nous conduisit à ses habitations au travers d'une campagne qui ressembloit à un jardin, où çà et là les ruisseaux formoient des nappes limpides. Nous causâmes, les femmes surtout montrèrent beaucoup de gaieté; nous partagions leurs plaisirs, leur bonheur, et nous ne les quittâmes qu'après le coucher du soleil. Nous nous fîmes, O-Too et moi, des présens mutuels, et revînmes à bord. Le roi et Towha nous y rendirent visite le lendemain : le dernier fut étonné de la grandeur du vaisseau qu'il n'avoit jamais vu, il en examina toutes les parties; il nous demanda des cables et des ancres. Ils dînèrent avec nous, et se montrèrent très-joyeux. O-Too montroit du respect pour Towha, il désiroit qu'on lui en témoignât, et cependant il paroissoit le craindre. L'ardeur du peuple et des grands pour les plumes rouges, procura aux matelots des plaisirs de leur goût, et à nous bien des présens : ils nous donnèrent même en échange des habits singuliers qui doivent, par leur texture et la matière qui les forme, être d'un prix inestimable à leurs yeux; ils servent à leurs cérémonies funéraires. Un matelot en a vendu un en Angleterre pour vingt-cinq guinées. Ces plumes faisoient une

partie des richesses d'Edidée que les O-Taïtiens écoutoient avec avidité : ils le suivoient en foule; les vieillards lui témoignoient de l'estime, les chefs recherchoient sa compagnie. Souvent ils avoient peine à croire ce qu'il leur racontoit de la pluie changée en pierres, des rochers blancs et des montagnes que nous convertissions en eau douce, et ils venoient nous demander s'il ne mentoit point. Ils le croyoient plus volontiers, lorsqu'il parloit de mangeurs d'hommes de la Nouvelle-Zélande, quoiqu'ils en eussent horreur : il paroît qu'ils ont connu cette barbare coutume autrefois.

Un O-Taïtien qui nous voloit une futaille fut pris en flagrant délit. Je le fis lier à un poteau, malgré O-Too qui me prioit de le relâcher; je lui fis sentir que puisque je punissois ceux qui les voloient, ceux qui nous voloient devoient être aussi punis. Towha parut m'approuver, et harangua ses compatriotes pour leur faire sentir la justice de ce procédé. Le coupable reçut vingt coups de fouet, et tout le monde se retira. Towha nous fit ensuite diverses questions sur les lois de notre pays : il admiroit nos arts; mais quand on lui eut dit que nous n'avions ni noix de cocos ni arbres à pain, il estima peu tout le reste. Il nous donna à dîner, et montra qu'il n'avoit pas oublié nos usages

depuis qu'il avoit dîné avec nous. Quand nous le quittâmes, il nous fit de tendres adieux et promit de nous venir voir.

Nous trouvâmes au vaisseau M[rs] Forster et Sparmann, qui revenoient des montagnes. Ils étoient parvenus à la seconde chaîne qui environne les plus élevées, après avoir traversé des vallées profondes : ils y trouvèrent une famille agrandissant sa cabane, et l'homme quitta l'ouvrage pour leur apprêter à souper. Ils allumèrent du feu, et veillèrent et dormirent tour à tour; de là ils voyoient la lumière dans le vaisseau, ils entendirent à minuit le son de la cloche qui régloit les quarts. La nuit étoit belle, fraîche et calme. A la pointe du jour, ils marchèrent vers le sommet des montagnes : à une hauteur considérable, ils trouvèrent sur l'escarpement des flancs, des arbrisseaux et des bois épais, et voulant cueillir des plantes, ils tombèrent près de précipices épouvantables; toute la chaîne étoit couverte de forêts où ils trouvèrent un grand nombre de plantes qu'ils n'avoient jamais vues. Ils parvinrent enfin au sommet de la montagne : de là ils découvrirent Huaheine qui est éloignée de quarante lieues, et les îles plus voisines, la plaine fertile qui étoit à leurs pieds, la vallée de Matavai où la rivière faisoit d'innombrables détours. Le brouillard les

força de descendre. Les collines supérieures sont composées d'une argile très-compacte, la végétation y est abondante, même au sommet des montagnes : on y chercha le bois odorant dont les insulaires parfument leur huile, mais sans le trouver.

Le lendemain nous vîmes les équipages de dix pirogues, exécuter une partie de leurs manœuvres. Dès qu'une d'elles touche la terre, ses rameurs sautent dehors, et traînent le bâtiment à un endroit convenable, puis chacun d'eux s'en va chargé de sa pagaie : tout se fait si promptement, qu'en cinq minutes on ne voit plus ni pirogues, ni guerriers, ni rameurs. Je vis des guerriers se déshabiller, et je ne pouvois concevoir comment en un jour de bataille, ils pouvoient porter la quantité et la pesanteur des étoffes qu'ils avoient sur eux. Une pièce d'une longueur immense enveloppoit leur tête, en forme de turban ou de chapeau; plusieurs l'avoient garnie de branches sèches de petits arbrisseaux, couvertes de plumes blanches.

Mrs Forster le fils et Sparmann remontèrent la vallée de Matavai, et y virent par-tout de nouvelles plantations fort étendues et en bon ordre, de nouvelles habitations, et en plusieurs endroits des habitans travaillant à des pirogues : les ravages qu'avoit laissé la guerre entre les

deux péninsules, avoient disparu; les insulaires étoient moins importuns pour demander : ils s'efforçoient à l'envi à faire envers nous des actes de bienveillance et d'hospitalité. Mrs Forster et Sparmann arrivèrent dans la cabane de l'Indien qui les avoit reçus avec tant de cordialité quelques mois auparavant, et lui promirent d'y revenir dîner.

A un mille plus loin, la colline sur le côté oriental offroit une coupe perpendiculaire de deux cent quarante pieds, d'où une cascade s'élançant au travers des arbrisseaux qui la couvroient au sommet, tomboit dans la rivière, et animoit ce paysage sauvage et pittoresque : ce rocher étoit composé de colonnes d'un basalte noir et compacte, dont les naturels font des outils; elles étoient debout, parallèles, jointes l'une à l'autre, et d'un diamètre de quinze à vingt pouces. Au delà la vallée se resserre toujours davantage, et enfin ils furent forcés de s'arrêter, de revenir sur leurs pas à la demeure de leur hôte généreux, qu'ils récompensèrent de sa reception avec des plumes rouges et des outils de fer.

Nous examinâmes notre biscuit; il se trouva gâté encore : il fallut en faire un nouveau triage, en perdre une grande quantité, nous réduire à la petite ration, et encore avec de

mauvais pain. Nous apprîmes alors qu'Edidée s'étoit marié, et nous fûmes fâchés de n'avoir pas assisté à la cérémonie, pour faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces insulaires. Il nous dit qu'il désiroit s'établir à O-Taïti, qu'on lui offroit des terres, une maison, des propriétés de toute espèce, qu'il étoit agrégé à la famille d'un *e-arée* respecté. Il renonçoit donc au projet de revenir en Angleterre; mais un autre jeune homme désira beaucoup de prendre sa place, et je fus obligé de le refuser : il me parut injuste de prendre à mon bord un habitant de ces îles, sous des conditions que je n'étois pas le maître de remplir; car je m'imposois l'obligation de leur rendre tout ce dont mon consentement les auroit privés.

Nos savans firent une nouvelle course pour pénétrer au delà du vallon où ils s'étoient arrêtés quelques jours auparavant : ils gravirent la montagne de grand matin, mais n'allèrent pas au sommet; ils cueillirent plusieurs nouvelles plantes dans les forêts, et leurs guides prirent des hirondelles de mer encore endormies dans les buissons : c'est ainsi que l'oiseau du Tropique s'y vient reposer, et y dépose toutes les années les longues plumes de sa queue. Ils revinrent dans le moment que toute la famille royale étoit sur le vaisseau. Elle nous apprit

son histoire. Elle fut composée de trois frères, dont l'aîné étoit l'époux d'Oberea, et régna sur l'île, mais fut détrôné par Waheatua, roi de la petite péninsule, qui voulut qu'O-Too, fils de son frère Happaï, lui succédât; cette histoire explique comment Oberea étoit si puissante lorsque le capitaine Wallis aborda dans l'île, et pourquoi elle étoit devenue pauvre et presque oubliée.

Un accident troubla la bonne intelligence qui régnoit entre nous et les insulaires; une des sentinelles que nous avions à terre s'endormit, et un O-Taïtien profita de l'occasion pour lui enlever son fusil. O-Too m'en fit donner la première nouvelle, en me priant de venir vers lui. J'y allai : en débarquant, le sergent m'apprit ce qui s'étoit passé; les naturels étoient effrayés, et la plupart en fuite. Je tâchai de calmer leurs craintes, mais j'insistai sur la reddition du fusil. O-Too n'osa pas me voir ; il s'enfuit dans les montagnes, et je revins, laissant l'oncle du roi et Edidée chargés de lui dire que je n'étois point fâché, et que je ne demandois que le fusil. Arrivé au vaisseau, je vis six pirogues que je résolus d'intercepter; mais l'une d'elles nous ayant appris que le roi étoit dans nos tentes, nous les laissâmes libres pour nous en approcher. Le roi n'y avoit point paru; c'étoit

une ruse de ceux qui montoient les pirogues, et qui alors s'efforçoient de s'éloigner : nous les poursuivîmes, et en prîmes cinq, sur l'une desquelles étoit un chef que je résolus de dépêcher à O-Too, pour qu'il en obtînt le fusil en échange des pirogues et des prisonniers; mais il chercha des excuses pour s'en dispenser : je ne les aurois pas écoutées, si Edidée n'étoit venu me dire que le voleur étoit de Tierrabou, et qu'il falloit leur prêter une chaloupe pour l'aller redemander à Waheatua. Je relâchai alors deux pirogues, mais les trois autres étant à un chef de Tierrabou, je voulois les retenir; quand on m'affirma que ce chef étoit innocent du vol qui s'étoit commis, je les relâchai encore, et je fis dire à O-Too que je ne ferois plus de recherches, puisque ses sujets ne le retenoient pas : sur la brune, trois hommes qui avoient poursuivi le voleur, rapportèrent le fusil; je les récompensai, et je cessai toutes poursuites : tous les O-Taïtiens prétendirent alors avoir tué le voleur ou l'avoir poursuivi, afin d'avoir part à la récompense. Cependant les échanges étoient interrompus, et l'on n'apportoit rien au marché. Je crus devoir chercher O-Too, et je partis avec quelques officiers; je trouvai le prince assis à l'ombre des arbres, je le rassurai, et il me demanda pourquoi j'avois tiré sur les pirogues : c'est qu'elles appar-

tenoient à un chef de Tierrabou, lui dis-je, et que le voleur en dépendoit. Je parus vouloir pousser plus loin ma vengeance contre lui, et comme il n'aimoit pas ses voisins, mes sentimens lui plurent, et la tranquillité se rétablit. J'ai toujours mieux réussi avec eux par des voies honnêtes que par celles de la rigueur, et j'évitois celles-ci : si j'avois cessé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurois aigri leur caractère, et un usage trop fréquent de nos armes à feu auroit excité leur vengeance, et diminué la terreur qu'elles leur inspiroient.

Les réparations les plus essentielles du vaisseau étant finies, je résolus de quitter O-Taïti dans peu de jours. Oberea nous rendit visite; elle fut suivie d'O-Too, qui vint avec une nombreuse suite et beaucoup de provisions. Je fus plus libéral que je ne l'avois été encore, parce que je croyois voir ces bonnes gens pour la dernière fois : je les réjouis avec des feux d'artifice qui leur persuadèrent que nous avions les feux et les étoiles à notre disposition. Edidée souhaitoit de rester dans cette île, et je ne crus pas devoir l'encourager à venir en Angleterre, d'où il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais revenir; mais je l'assurai que dans ce cas, je lui tiendrois lieu de père : il m'embrassa, il pleura, désira conférer avec ses amis, et malgré

les sollicitations de l'équipage qui l'aimoit, il sortit, et revint nous dire qu'il se décidoit à rester dans l'île. M. Forster l'engagea à nous accompagner jusqu'à Ulietea.

Divers chefs, parmi lesquels étoit Towha, vinrent nous visiter encore, et nous apportèrent des fruits. Pour monter Towha dans le vaisseau, on laissa tomber un fauteuil soutenu par des cordes, et nous le tirâmes en haut, ce qui lui fit grand plaisir. Je lui fis des présens, parmi lesquels étoit un pavillon anglais dont je lui appris l'usage. Il étoit résolu, malgré sa maladie, de commander la flotte contre Eiméo; quoique infirme, il étoit gai, et ses sentimens étoient élevés. Nous vîmes une nouvelle flotte de quarante doubles pirogues approcher du bord en pagayant, partagée en divisions, et formant une ligne qui ne se dérangea point: chacune d'elles avoit un conducteur qui, placé sur la plate-forme, annonçoit, par des paroles et des gestes, quand les matelots devoient pagayer à la fois, et quand l'un des côtés devoit s'arrêter; la promptitude de leurs mouvemens nous prouva leur habileté dans la manœuvre. Les soldats s'exercèrent devant nous, et livrèrent un combat singulier; ils portoient et paroient fort adroitement leurs coups, armés de massues, et de piques qu'ils lançoient comme des dards : ils paroient

les coups de massue par des sauts en l'air, ou en se détournant de côté : leur pique servoit à détourner avec adresse les coups de pique de leur ennemi. Nous vîmes sur le chantier d'O-Too deux *pa-hies* longues chacune de cent huit pieds : je donnai un pavillon pour l'une d'elles, et le roi lui donna le nom de *Britannia*. Ces flottes, ces guerriers nous parurent ressembler beaucoup à la flotte des Grecs, allant attaquer Troye.

Towha, le roi et son oncle nous firent des adieux très-touchans; O-Too me pria de prendre avec moi un jeune homme qu'il vouloit envoyer chercher des plumes rouges; mais comme je ne me proposois point de retourner, je le refusai. Je lui dis que si jamais je revenois, je lui en apporterois, et cette promesse le satisfit. Il proposa à Mrs Forster et Hodges de rester dans l'île, et leur promettoit de les faire chefs des plus riches cantons : ils le refusèrent avec émotion. Un des aides du canonnier forma le projet d'y rester, et dès que nous eûmes déployé les voiles, il se jeta à l'eau; mais on le découvrit bientôt, et un bateau alla s'en saisir, avant qu'il pût être bien loin encore. O-Too l'avoit encouragé dans son dessein : il espéroit qu'un Européen lui seroit d'un grand avantage, et il avoit raison; l'aide canonnier n'avoit pas tort non plus, il

n'avoit ni parens, ni amis, ni presque de patrie, et ne pouvoit espérer nulle part plus de bonheur que dans ces îles : là, sous le plus beau climat de la terre, il alloit jouir des aisances de la vie au milieu d'un peuple simple et bon, et achever ses jours dans la tranquillité et l'abondance, loin des travaux et des dangers. Quoique je ne pusse le condamner, la nécessité de conserver la discipline me le fit faire mettre aux fers pendant quinze jours.

O-Too demeura dans sa pirogue jusqu'à ce qu'il nous vit cingler à pleines voiles vers l'île Huaheine; alors il pagaya vers la côte, et il fut salué de trois coups de canon. J'aurois voulu m'instruire du gouvernement de cette île, mais cela ne me fut pas possible : il semble que ce soit une administration féodale; le chef n'a rien qui le distingue de ses sujets : il mettoit même plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des e-arées. En général les chefs sont plus aimés que craints. Leur religion ne nous est pas mieux connue. Il nous a semblé que dans certains cas, ils sacrifient aux dieux, et même des hommes; que le choix des victimes dépend du grand-prêtre, qui passe quelque tems retiré au fond de la maison du dieu, puis vient annoncer au peuple qu'il a conversé avec le grand-être, lequel lui a indiqué la victime;

c'est ordinairement un ennemi du prêtre, et on tue celui qu'il a désigné.

Un vent frais nous éloignoit de cette île charmante, et nos regards y restoient attachés, lorsqu'ils se fixèrent sur une de ses plus belles femmes qui s'étoit embarquée avec nous, pour retourner à Ulietea sa patrie, qu'elle avoit quittée avec un amant. O-Too avoit défendu à aucune de ses sujettes de nous suivre; elle s'étoit cachée d'abord, mais dès qu'elle fut en pleine mer, elle se montra. Edidée et son frère, deux autres naturels de Bolabola nous suivirent aussi, et leur compagnie égaya la conversation : dès le matin nous découvrîmes Huaheine, nous jetâmes l'ancre dans le havre d'O-Wharre où le vieux chef O-Rée vint, avec quelques-uns de ses sujets, nous offrir un cochon et d'autres présens avec les cérémonies accoutumées. Je lui en fis à mon tour, et entr'autres un de plumes rouges, dont il prit deux ou trois dans sa main droite, et fit une prière à laquelle les spectateurs faisoient peu d'attention : l'O-Taïtienne descendit avec nous, affublée de l'habit d'un de nos officiers, et dîna avec les hommes sans scrupule.

En parcourant la côte, nous parvînmes aux lagunes que la mer forme au nord du havre : leurs bords marécageux sont remplis de plantes des Indes orientales, qui croissent dans une vase visqueuse

visqueuse qui exhale une odeur fétide, laquelle en éloigne les habitans; des troupes de canards voltigeoient sur sa surface : la perspective de cette pièce d'eau est très-agréable; elle est renfermée du côté de la mer par un banc de corail, étroit et couvert de sable, le long duquel s'élèvent de beaux cocotiers. Des habitans volèrent un de nos domestiques, et nous nous en plaignîmes au chef O-Rée : il ne trouva point d'abord le vol; je le vis ensuite dans son conseil où il fit une harangue, puis il m'assura que ni lui ni les autres chefs n'y avoient eu part, et que nous pouvions tirer sur les voleurs. Ce vieux chef étoit devenu indolent; la liqueur enivrante dont il buvoit avec excès, lui avoit enflammé les yeux et maigri le corps. On nous donna la représentation d'une pièce dramatique : c'étoit l'aventure de la jeune O-Taïtienne qui s'étoit enfuie avec nous; elle y étoit, s'y reconnut, et versa beaucoup de larmes. Dans cet intervalle quelques officiers couroient la campagne; deux naturels portoient leurs sacs remplis de clous et de haches : ils montrèrent des oiseaux aux officiers qui les tirèrent, et alors les naturels, sachant qu'ils n'avoient plus rien à craindre de leurs armes à feu, s'enfuirent et disparurent. On les trouva dans la suite, et ils donnèrent des boucliers de guerre en place de ce qu'ils

avoient pris. Nous reçûmes des visites de nos anciens amis, et fîmes diverses promenades ; dans l'une, nous gravîmes sur une colline plantée d'arbres à pain, de poivriers et de mûriers, d'ignames et d'eddoès : le terrain étoit amélioré avec des coquilles et du corail brisés, des cendres de fougères et d'arbrisseaux. Les plumes rouges n'ont plus de valeur dans cette île, où les naturels n'ayant que le nécessaire, ne mettent point un prix ridicule à des objets de fantaisie. Une pluie subite nous força de nous réfugier dans une hutte où une famille aimable nous offrit du fruit à pain et du poisson. Là étoit une vieille femme d'un rang distingué, avec un domestique qui menoit un cochon : la bonne femme voulut nous le faire accepter et nous conduire à sa maison ; nous traversâmes la colline, et descendîmes sur les bords de la mer, où nous vîmes une baie fermée d'un banc de corail, renfermant un îlot qu'habitoient des troupes nombreuses de canards, de bécassines et de corlieux : de là nous parvînmes dans une belle vallée peuplée et cultivée, où étoit l'habitation de notre bonne vieille; nous y trouvâmes sa famille qui nous régala de volaille, de fruits à pain et de noix de cocos, et nous renvoya ensuite dans sa pirogue, parce que le chemin par mer étoit beaucoup plus court.

Je sus que nos chasseurs venoient d'être dépouillés : je me rendis à terre, et m'emparai paisiblement d'une grande maison, de tout ce qu'elle contenoit et de deux chefs qui s'y trouvoient. Je restituai le tout, dès que j'eus appris ce qui s'étoit passé. Un officier qui avoit tué des canards, avoit forcé un insulaire de les aller chercher dans l'eau; celui-ci, pour se venger, y alla, mais traversant la lagune, il s'enfuit avec le gibier. L'officier tira sur lui et le manqua : il alloit recommencer, lorsque les insulaires se saisirent de son arme; l'Anglais appela du secours, des Anglais tirèrent, les Indiens les frappèrent, puis quelques chefs apaisèrent le tout; mais ce tumulte laissa des impressions de crainte et de défiance.

Le 21 mai, nous vîmes plus de soixante pirogues sous voiles qui alloient à Ulietea : c'étoient des *éarreoys* qui alloient visiter leurs confrères des îles voisines. Cette société ressemble aux francs-maçons : elle a ses secrets, et secourt ses membres quand ils sont dans le besoin.

O-Rée me fit prier de descendre pour châtier des voleurs qui formoient un corps, dont le but étoit de nous détrousser par-tout où ils nous trouveroient. Je descendis avec quarante-huit hommes, pour ne pas encourager les brigands,

et les intimider sans me mettre dans le cas de les combattre; nous marchâmes avec O-Rée jusqu'à plus d'une lieue, sans avoir vu d'ennemis qui peut-être vouloient nous amener dans un lieu désavantageux pour nous attaquer avec succès : alors je m'arrêtai, et revins sur mes pas. Les Indiens descendant des collines, cachoient leurs armes dans les buissons dès qu'ils nous voyoient paroître, et pour augmenter l'effroi que nous paroissions leur inspirer, je fis tirer plusieurs volées pour convaincre les naturels que nous pouvions faire un feu continuel. Cette ostentation eut son effet: les chefs s'empressèrent de nous faire des présens; les autres amenèrent des rafraîchissemens en grand nombre. Les premiers nous promirent de nous envoyer des provisions, ils le firent; mais elles consistoient plus en fruits qu'en cochons, et c'étoient ces derniers que nous désirions le plus. Nous quittâmes Huahaine le 24 mai; O-Rée fut le dernier qui quitta le vaisseau : en partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus. Il me répondit en pleurant : « Laissez venir vos enfans, ils » seront bien reçus ». Le commerce que nous fîmes dans cette île fut abondant en fruits, mais non en cochons : nous avions peu d'outils et de meubles à leur donner en échange; ce qui m'engagea à faire fabriquer des outils de fer et des

clous, pour me procurer des rafraîchissemens dans les îles où nous allions aborder.

Nous arrivâmes bientôt à pleines voiles à Ulietea, et pénétrâmes dans un canal formé par deux chaînes de rocs de corail, contre lesquelles la mer brisoit avec tant de violence que des navigateurs peu exercés auroient pu en être effrayés : nous nous fîmes remorquer jusque près de la terre. Bientôt le chef O-Rée et d'autres insulaires nous vinrent offrir leurs présens, et j'allois le lendemain leur en faire à mon tour. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuroient, se lamentoient et se découpoient la tête avec des dents de goulu; le sang inondoit leur visage et leurs épaules, et il fallut recevoir leurs embrassemens. Cette cérémonie achevée, elles se lavèrent, et revinrent aussi joyeuses que leurs compatriotes. O-Rée parut enchanté de notre retour, et la vue d'Édidée donna de la confiance à tout le peuple. Le chef vint dîner avec nous, puis nous allâmes nous promener le long de la crique où étoit le vaisseau. La côte étoit bordée de pirogues; les cabanes fourmilloient d'habitans qui se préparoient à faire de bons dînés sur des tas de provisions accumulées : c'étoient des éarréoys qui voyageoient sur toutes les îles en se livrant aux plaisirs et à la débauche. Ils

paroissoient tous des guerriers de profession, et des chefs ou alliés aux chefs : par-tout ils trouvent des frères qui les accueillent, qui partagent leurs fêtes; par-tout ils chantent et font des danses lascives : peut-être en leur interdisant les enfans, a-t-on voulu diminuer le nombre des premières familles, pour que le peuple ne gémît pas un jour sous le joug de ces petits tyrans, si on les laissoit pulluler en liberté. Ceux-ci passèrent plusieurs jours dans la joie, et nous invitèrent souvent à leurs festins.

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, et vit un cimetière de chiens, coutume singulière qui nous étoit inconnue, et qui pourroit bien n'être que la fantaisie d'un particulier. Pour nous amuser, on joua une pièce qui avoit pour titre, *l'Enfant vient*, parce que le dénouement étoit l'accouchement d'une femme en travail, dont l'enfant se mit à courir sur la scène, ayant un torchon de paille attaché à son nombril, et poursuivi par les danseuses qui essayoient de l'attraper; ce qui faisoit rire toute l'assemblée. On avoit comprimé et aplati le nez de l'enfant; c'est ce qui nous expliqua pourquoi les habitans ont tous le nez aplati.

Dans un de nos repas que partageoit O-Rée, et où il but seul une bouteille de vin, il nous

dit qu'il connoissoit une île que nous ignorions encore. « Elle est, dit-il, à quelques journées » de chemin ; ses habitans sont aussi hauts que » votre grand mât, et aussi gros à la ceinture » que la tête du cabestan. Ils sont bons, mais lors-» qu'on les fâche, ils vous lancent dans la mer » comme une petite pierre : si vous les approchez, » ils iront au devant de vous, et emporteront » votre vaisseau à terre sur leurs épaules ». C'étoit un conte, fondé peut-être sur d'anciennes histoires. Nous visitâmes la côte au sud, où l'on trouve un pays fertile et des habitans hospitaliers : nous parvînmes à une baie spacieuse qui renferme trois îles, et dont les bords sont remplis de canards. Nous allâmes sur l'un des îlots ; il étoit couvert de cocotiers et d'arbrisseaux, et nous y trouvâmes une hutte et des filets, mais point de coquillages que nous y cherchions.

On nous vola des gouvernails, des grappins et des crocs, et j'allai en informer le chef qui déjà en étoit instruit, et vint avec nous à la poursuite des larrons, jusqu'à ce qu'on nous eut apporté tout ce qui nous avoit été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinasse. Je voulus aller plus avant, mais le peuple s'alarmoit, et le chef s'étoit échappé ; sans doute qu'il n'étoit pas le maître de se faire rendre ce que je cherchois. Je m'arrêtai, et fis prier le chef de revenir ; il revint,

et m'offrit deux cochons ; je les acceptai, et ne demandai plus rien ; ils étoient l'équivalent de ce que j'avois perdu : la paix se fit ainsi. O-Rée vint dîner avec nous, puis on nous donna la comédie qui n'étoit plus agréable pour nous, parce que les pièces se ressembloient. Édidée ne se plut pas autant dans sa patrie qu'à O-Taïti : ici, sa libéralité lui faisoit des amis; là, elle étoit un devoir ; plus il donnoit, plus on lui demandoit, et encore on l'accusoit d'avarice. Il se dépouilla de tout sans les satisfaire ; aussi désira-t-il retourner à O-Taïti, et il seroit même venu en Angleterre, si j'avois pu lui donner l'espérance de revenir. J'allai un jour visiter ce qu'il possédoit dans cette île ; nous trouvâmes qu'il n'y jouissoit d'aucune autorité, quoique son frère y fût chef; celui-ci m'offrit deux cochons, et nous fîmes un festin de l'un d'eux, que nous finîmes par de l'eau de vie qui obligea bientôt les insulaires de se retirer pour dormir. Dans cet intervalle, j'examinai le canton : il y avoit peu de terrain, mais le lieu étoit agréable, et des maisons bien arrangées formoient un très-joli village; ensuite nous prîmes la route du vaisseau : en chemin nous aperçûmes quatre figures de bois de deux pieds de long, arrangées sur une tablette, ayant une pièce d'étoffe autour des reins, et sur leur tête une espèce de turban garni de longues plumes

de coq. On nous dit que c'étoient *les dieux des serviteurs*. En faut-il conclure qu'ils adoroient ces statues, et que les serviteurs n'ont pas le même dieu que les maîtres? Non, le fait est trop isolé; aucun autre ne s'y rapporte, et nous pouvions mal comprendre celui qui nous parla; mais il est vrai que les habitans de cette île sont plus superstitieux que ceux d'O-Taïti. Ils me montrèrent beaucoup de vénération pour les hérons et les piverts. Nous arrivâmes à bord, que la chaleur étoit encore très-forte, et nous revînmes à terre nous baigner dans une belle fontaine ombragée par des arbres odorans. Ce bain nous fut salutaire. Ces îles sont remplies de charmans réduits comme celui-ci; ils embellissent la contrée, et contribuent à la santé des habitans.

Nous fîmes encore quelques excursions sur les collines; elles ressemblent à celles d'O-Taïti, mais sont moins élevées: nous y découvrîmes une vallée charmante, environnée d'une forêt d'arbres et d'arbustes, et arrosée par un joli ruisseau qui tomboit en plusieurs cascades sur des rochers brisés et des précipices.

Nous serions partis plutôt de cette île, si l'on ne nous eût dit qu'on avoit vu deux vaisseaux, l'un commandé par le capitaine Furneaux, l'autre par M. Banks. Cette nouvelle

me surprit : bientôt elle me parut très-incertaine ; quelques insulaires l'affirmoient, un plus grand nombre la nioient : nous sûmes enfin, ou crûmes savoir qu'elle étoit fausse. Peut-être deux vaisseaux français commandés par M. de Saint-Denis, et qui naviguèrent alors dans ces parages, furent la source de ce bruit. Nous nous préparâmes au départ, et alors les insulaires accoururent pour nous vendre des fruits et des cochons ; mais avant de lever l'ancre, nous eûmes occasion de connoître un homme instruit de la mythologie et de l'astronomie de ces pays : il nous apprit bien des choses que nous ignorions, mais sur lesquelles nous ne nous arrêterons point ici.

C'est le 4 juin 1774, que nous sortîmes du port d'Ulietea : je reçus les derniers adieux, les derniers présens des chefs, qui tous me conjurèrent de venir les voir encore, et pleurèrent en nous voyant éloigner. O-Rée me demanda le nom de mon moraï ; je ne sais s'il eut quelqu'autre raison pour me faire cette demande que celle de vouloir se souvenir de nous, lors même que nous ne serions plus. Edidée se décida aussi à rester dans sa patrie ; mais la crainte de ne la revoir plus, put seule le déterminer à nous quitter : lorsque nous allions partir, il couroit de chambre en chambre pour embrasser tout le monde ; son ame fut angoissée

quand il se sépara de nous : il regardoit le vaisseau, il fondoit en larmes, et enfin il se coucha de désespoir au fond de sa pirogue. Nous étions déjà en pleine mer, que nous le vîmes encore étendant ses bras vers nous.

J'avois d'abord envie de visiter la fameuse Bolabola ; mais ayant à bord des rafraîchissemens de toute espèce, je marchai à l'ouest, et je fis mes derniers adieux à ces îles fortunées, et à ses habitans hospitaliers. Notre séjour parmi eux avoit dissipé toutes les maladies bilieuses et scorbutiques; mais la moitié de notre équipage étoit attaquée du mal vénérien, moins redoutable sous ce climat qu'en Europe, et qui paroît y être naturel.

Le 6 juin, nous découvrîmes la terre à onze heures du matin : ce n'étoit qu'un récif à fleur d'eau, formant un cercle de quatre lieues de tour, composé de plusieurs langues de terre unies par des brisans; c'est l'île Howe du capitaine Wallis, et peut-être la Mopeha où les habitans d'Ulietea vont dans certaines saisons à la pêche de la tortue : rien n'y annonce des habitans; différens poissons, différens oiseaux sembloient nous suivre. Le tems devint incertain, sombre, pluvieux jusqu'au 16, où l'on découvrit une terre du haut des mâts, à la pointe du jour : c'étoit un groupe de cinq ou six îlots couverts

de bois, liés ensemble par des bancs de sable et des brisans, renfermant un lac à son centre; nous nous approchâmes du rivage sans trouver un lieu propre à l'ancrage, ni voir aucune trace d'habitans : la côte en est poissonneuse et on y voit beaucoup d'oiseaux; je lui donnai le nom de *Palmerston.*

Quatre jours après l'avoir quittée, nous revîmes la terre : nous passâmes la nuit à la cape, et le lendemain nous en rangeâmes la côte occidentale; une grève sablonneuse, étroite, s'étendoit au pied des rocs escarpés qui la bordoient : elle sembloit de niveau. Sa plus grande hauteur ne surpassoit pas quarante pieds, son sommet étoit couvert de grands bois et d'arbrisseaux; huit Indiens parurent sur le rivage : ils étoient presque noirs; quelque chose de blanc enveloppoit leur tête et leurs reins : ils étoient armés d'une pique et d'une massue. J'envoyai deux bateaux à terre, et les insulaires qui étoient sur les rochers se retirèrent dans les bois. Nous prîmes poste sur un roc élevé, et M. Forster et d'autres se mirent à herboriser; c'étoient presque par-tout de petites plantes qui revêtoient ces rochers de corail. Plus loin il y avoit tant d'arbres et de brossailles, que nous voyions à peine à vingt ou trente toises loin du lieu où nous étions. Je m'approchai du bois, j'entendis

les Indiens s'avancer, et je revins à mon premier poste, avertissant les botanistes d'en faire autant. Nous y arrivions à peine que les Indiens parurent : nous leur fîmes des signes d'amitié; ils n'y répondirent que par des menaces, et l'un d'eux noirci jusqu'à la ceinture, la tête ornée de plumes, vint nous braver de fort près : un jeune homme qui étoit avec lui, lança une pierre qui atteignit l'un de nous au bras; deux coups de mousquet tirés sans ordre les firent disparoître. Cependant, ne voulant pas nous hasarder dans ces bois épais, nous rentrâmes dans nos canots pour chercher un lieu plus favorable à une descente ; mais nous n'y trouvâmes pas un mouillage, nous n'y découvrîmes pas un habitant; enfin nous vîmes une petite anse près de laquelle étoient quatre pirogues que nous voulûmes examiner : elles avoient de forts balanciers, des nattes grossières, des lignes de pêche, des piques et des morceaux de bois qui sembloient avoir servi de flambeaux; nous y déposâmes des présens, mais tandis que je m'en occupois, on m'annonça que les Indiens approchoient, et bientôt ils furent près de nous : tous nos efforts pour les amener à une conférence furent inutiles; ils montrèrent la plus grande férocité, ils lancèrent leurs javelines : on fit feu sur eux d'un rocher où j'avois placé quelques

hommes; cette décharge dispersa les insulaires, et ils ne reparurent plus : l'un d'eux se retira en poussant des cris douloureux qui annonçoient une blessure dangereuse.

Nous ne pouvions rien attendre de ces insulaires; la côte n'offroit aucun mouillage, et la terre ne présentoit que des rochers de corail couverts d'arbres et de brossailles : il étoit inutile de s'y arrêter; nous nous rembarquâmes donc, et nommâmes cette nouvelle découverte *l'île Sauvage*. Elle a onze lieues de tour, sa forme est circulaire, ses terres sont élevées, et la mer près du rivage est très-profonde : la bordure de l'île n'est formée que de rochers de corail remplis d'arbres et d'arbustes; on n'y voit pas un coin de terre, le battement des flots a creusé des cavernes curieuses dans les rocs qui la bordent; les voûtes en sont soutenues par des colonnes de formes variées : une de ces voûtes, en se détachant, avoit produit par sa chute une grande vallée au dessous des rochers adjacens; l'intérieur est sans doute moins stérile que la bordure : cette ceinture de corail renferme peut-être une plaine fertile qui fut jadis une lagune. Ses habitans ne paroissent pas nombreux; ils sont agiles, dispos, d'une belle stature; ils n'ont de vêtement qu'une ceinture; quelques-uns d'eux avoient le visage, la poitrine et les cuisses peints d'un bleu foncé.

Le 24, comme nous cherchions l'île Rotterdam ou Ana-Mocka, nous découvrîmes une suite d'îles que je voulus reconnoître; une chaîne de brisans s'opposant à mon passage, je marchai au sud. Une pirogue vint à nous, quoique la terre la plus voisine fût éloignée de quatre lieues; mais voyant que le vaisseau alloit plus vîte qu'elle, elle vira de bord. Nous vîmes quatre îles liées par des brisans, puis d'autres encore, et Rotterdam ne paroissoit point. Le calme vint avec la nuit, et nous laissa en proie à une grosse lame qui venoit du levant : au matin nous crûmes voir un passage, et en nous approchant, nous découvrîmes plusieurs autres îles, et nous trouvâmes fond. Plus élevées que les bancs de corail, ces îles sont couvertes de bosquets et de touffes de bois entre lesquelles on voyoit un grand nombre de maisons; vers le midi, quelques pirogues s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau, et vinrent échanger des fruits et du poisson pour de petits clous et des grains de verre. Ils nous apprirent les noms de ces îles : l'une qui a un rocher blanc perpendiculaire, dont des bois et des palmiers festonnent les bords, s'appelle *Terre-Fethea;* la plus belle se nomme *Tonoomea;* deux autres, la grande et la petite *Mangonoë.* Ils nous invitèrent à nous rendre dans la leur, nommée *Cornango;*

mais nous préférâmes d'aller à Rotterdam ou Ana-Mocka : dès que nous en approchâmes, une foule de pirogues s'en détachèrent pour nous apporter des cochons, des fruits et des racines. Je mouillai sur la bande du nord où la côte s'élevoit perpendiculairement de quinze à vingt pieds, ensuite elle paroissoit plate et n'offroit qu'un seul mondrain; la terre y étoit chargée de cocotiers. Un Indien commença par nous voler notre sonde; il ne la rendit que lorsqu'il se sentit blessé avec du menu plomb, et ses compatriotes le chassèrent : ils nous vendirent des poules d'eau couleur de pourpre, des poissons, des racines nourrissantes. Nous allâmes chercher une aiguade, et les insulaires nous montrèrent un étang d'eau saumâtre. Ils nous reçurent avec joie, et à mon tour, je fis défendre à tous ceux qui avoient été attaqués depuis peu du mal vénérien, de descendre à terre, et d'admettre de femmes sur le vaisseau. On nous apporta beaucoup de fruits, surtout des pamplemousses et des ignames, moins de bananes et de cocos, et moins encore de fruits à pain, quoique l'île fût riche en arbres qui les rapportent. L'intérieur du pays étoit très-attrayant, et nous nous hâtâmes d'y pénétrer; des plantes variées étoient répandues sur le terrain avec profusion, et des plantations de toute

espèce

espèce lui donnoient l'apparence d'un jardin : de petits mondrains environnés de haies et de buissons, de longues allées d'arbres élevés qui, dans l'intervalle qui les séparoit, laissoient apercevoir la riche verdure qui tapissoit les champs; des berceaux touffus d'arbres odorans qui se prolongeoient sur nos têtes, formoient la plus riante perspective. Les maisons n'avoient que huit à neuf pieds de haut, mais elles étoient longues de trente, et larges de huit; les parois en étoient de roseaux, et leur toit de branchages se projetoit au delà des cloisons penchées de la maison : une ouverture de deux pieds en carré servoit de porte; l'intérieur est garni d'ignames sur lesquels on étend des nattes. Les habitans que nous rencontrions, nous saluoient avec des expressions qui annonçoient leur bon caractère et leurs dispositions amicales; nous les voyions s'empresser d'aller cueillir au haut des plus grands arbres, des fleurs que nous désirions : ils nous alloient chercher des oiseaux au milieu des ondes; ils nous offroient avec empressement les fruits qu'ils possédoient, et la plus foible marque de reconnoissance devenoit précieuse pour eux. Nous vîmes un lac long d'une lieue, qui communiquoit avec la mer, et renfermoit trois petites îles ombragées par des arbres : assis à l'ombre d'arbres élevés et d'arbustes épais,

sur une éminence, nous jouîmes de la beauté de ce paysage réfléchi encore par les ondes. Peu d'îles présentent une plus grande variété de sites dans un si petit espace; nulle part nous n'avions trouvé autant de jolies fleurs; leur doux parfum embaumoit l'air : le lac étoit rempli de canards sauvages; les bois et les côtes abondoient en pigeons, perroquets, râles et autres petits oiseaux; tout animoit et embellissoit cette scène. Nous revînmes à bord, nous trouvâmes la poupe chargée de pamplemousses et d'ignames; le chirurgien seul nous manquoit : il avoit erré sans crainte avec son fusil dans l'île; il revenoit avec onze canards, et trouva les chaloupes parties : environné d'insulaires, il se rendit comme il put sur la côte de roche, d'où nous pouvions l'apercevoir; quelque tems après, il promit un clou au possesseur d'une pirogue, s'il vouloit le conduire au vaisseau; mais les insulaires lui ôtèrent son fusil, lui prirent ses canards, et l'empêchèrent de partir : effrayé, il revint sur le rocher où les habitans le dépouillèrent en le menaçant; il désespéra de sa vie, et chercha quelque arme pour se défendre ou se venger; il ne trouva qu'un mauvais étui de cure-dents, il l'ouvrit, et le présenta avec assurance à ces brigands qui, voyant qu'il étoit creux, reculèrent de trois pas, tenant leurs piques levées sur lui :

brûlé du soleil, épuisé de fatigue, il alloit succomber à son accablement, lorsqu'une femme jeune et belle, dont les longs cheveux flottoient en boucles sur son sein, s'avança hardiment au milieu de cette foule, annonçant la compassion et la bonté dans tous ses traits; elle lui offrit des morceaux de pamplemousse pour le soutenir. Deux chaloupes arrivèrent, la foule se dispersa, l'Indienne et son père restèrent seuls, et le chirurgien leur témoigna comme nous sa reconnoissance. Nous ne fîmes d'abord aucune démarche pour avoir le fusil, et cette indulgence les encouragea : ils nous apportèrent des provisions, et nous firent différens petits vols. J'envoyai un bateau pour faire de l'eau; on eut de la peine à remplir les futailles et à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôtèrent le fusil à nos lieutenans, et l'emportèrent; ils enlevèrent de même les outils du tonnelier, et tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, mais furtivement et sans violence. J'arrivai avec un second bateau, et les insulaires s'enfuirent. Dès que je sus ce qui s'étoit passé, je résolus de les forcer à la restitution; je fis tirer deux coups de canon du vaisseau, pour avertir ceux d'entre nous qui étoient dispersés; je fis descendre tous les soldats de marine armés, et je fis saisir deux grandes doubles pirogues : les insulaires prirent tous la

fuite, et bientôt après nous eûmes les deux fusils. Content de cette restitution, j'abandonnai le reste, et relâchai les pirogues. Les femmes furent les plus empressées pour terminer cette dispute. Un seul homme qui avoit résisté, fut blessé d'un coup à dragées; je le fis panser par notre chirurgien, qui appliqua sur ses blessures des pulpes de cannes à sucre que les Indiens lui préparèrent : on leur donna une bouteille d'eau de vie pour laver les plaies qui n'étoient pas dangereuses, et je fis un présent au blessé. Alors nous retournâmes au vaisseau; nous laissâmes dans cette île deux couples de chiens pour en perpétuer la race.

Un de ces insulaires donna dans cette occasion une preuve d'intrépidité assez rare : il étoit occupé à vider sa pirogue, sous la bouche même du canon quand il tira. Au premier coup il regarda la pièce d'artillerie, puis resta sous elle et continua son ouvrage; le second coup ne l'effraya pas davantage, et ce ne fut que lorsqu'il eut fini son opération qu'il se retira, mais sans donner des marques de frayeur. Cet homme avoit quelque autorité sur les autres : il levoit des dîmes et des droits sur ce qu'on vendoit, et nous l'appelâmes *le douanier*.

Le calme nous retint encore un jour sur cette île; ses habitans se montrèrent si affables et si

obligeans que, quand nous y aurions prolongé notre séjour, il étoit probable que nous n'aurions plus eu à nous en plaindre. Avant notre départ, nous apprîmes le nom de plusieurs îles voisines. Deux qui étoient remarquables par leur élévation se nommoient *O-Ghao* et *Amattafoa*; celle-ci semble avoir un volcan, dont nous voyions s'élever des colonnes de fumée.

Le 29 nous mîmes à la voile, poussés par une brise qui venoit du couchant, qui s'apaisa bientôt, et nous laissa entre plusieurs petites îles rases et des bas-fonds dont nous sortîmes avec peine. Des pirogues vinrent de différentes îles pour échanger des fruits, des racines, des poules, contre des clous et des pièces d'étoffe. La nuit vint, et nous la passâmes à faire de petites bordées; le jour parut, et je cinglai vers Amattafoa : les échanges continuèrent pendant toute la route. Nous passâmes entre Amattafoa et O-Ghao; le canal qui les sépare n'a pas une lieue de large, on n'y trouve point de fond, et la navigation y est sûre : la première est escarpée, son sommet se cachoit dans les nues; sa circonférence est de cinq lieues. On y voit beaucoup de palmiers et de bois de massues; en quelques endroits les rochers sembloient brûlés et caverneux, un sable noir couvroit la côte près de laquelle on ne trouve fond qu'à quatre-vingts

brasses ; on voyoit la fumée s'élancer avec impétuosité pendant la brume, il semble que le sommet de la montagne forme un cratère d'où elle jaillissoit : une petite pluie qui tomba, nous parut imprégnée de particules vomies par le volcan. Nous ne pûmes l'examiner de plus près. O-Ghao est moins étendue, mais elle est plus ronde et sa forme est celle d'un pain de sucre. Toutes deux sont habitées, mais ne paroissent pas bien fertiles.

Anamocka ou *Rotterdam*, comme la nomma Tasman, est d'une forme triangulaire, et chacun de ses côtés a une lieue ou une lieue et demie de longueur. Un lac en occupe le centre; le mondrain qu'on y remarque semble être volcanique : il y a beaucoup de fruits à pain et de pamplemousses; on y voit de longues allées d'arbres fruitiers, et les berceaux touffus qui couvrent les chemins, étalent les plus belles fleurs qui embaument l'air de parfums : beaucoup de volailles et de cochons rodoient autour des cabanes; tout y annonçoit l'abondance et le bonheur. Près d'elle sont plusieurs îlots qui semblent se prolonger jusqu'à Tonga-Taboo. Ces îles forment un groupe qui embrasse trois degrés en latitude et deux en longitude; elles peuvent nourrir deux cent mille ames. Le vent

m'éloigna des îles d'Amsterdam et Middelbourg où je désirois toucher encore.

Nous dirigeâmes notre route au couchant, et le 2 juillet, deux jours après notre départ, nous découvrîmes une terre que nous ne pûmes atteindre avant la nuit. A onze heures du matin, nous étions près d'un endroit de la côte où le débarquement paroissoit praticable. L'île sembloit avoir deux petites collines, d'une pente très-douce et couverte de bois; une extrémité se terminoit en pointe plate où nous vîmes de jolis bocages de cocotiers et d'arbres fruitiers entre-mêlés de maisons : des Indiens parurent sur le rivage, ils s'enfuirent lorsque nous descendîmes. On ne trouva point de fond près de ses côtes. Cette île n'a pas une lieue de long sur la moitié de large; elle est ceinte d'un banc de corail, et nous parut trop petite pour renfermer beaucoup d'habitans. Je lui donnai le nom d'*île de la Tortue,* parce qu'on y voit beaucoup de ces animaux. Près d'elle on trouva encore un banc de corail de quatre à cinq lieues de tour : quelques-uns des rochers qui le composent, s'élèvent de quinze pieds sur la mer; ils sont plus étroits à leur base qu'à leur sommet : il ne lui manque que des îlots pour former une de ces îles basses dont nous avons parlé ailleurs.

Je tentai d'y faire pêcher des tortues, et n'y réussis pas.

Nous voguâmes sans obstacle par un tems assez variable jusqu'au 16, qu'un ciel sombre et des grains violens accompagnés de pluie, nous firent soupçonner que nous étions dans le voisinage de quelques terres élevées; car nous étions entre les Tropiques. En effet, vers les trois heures après midi, nous eûmes la vue d'une grande côte. Nous serrâmes nos voiles hautes, et gouvernâmes vers la terre ; puis nous louvoyâmes pendant la nuit. Cette terre nous parut être les terres australes du Saint-Esprit de Quiros, que M. de Bougainville nomma *les Grandes-Cyclades*. Le vent nous força de tendre vers l'île qu'il nomma *des Lépreux;* celle-ci est située entre la terre du Saint-Esprit et l'île Aurore, à huit lieues de la première, et à trois de la seconde par la latitude de 15 degrés 22′ presque sous le même méridien de la pointe sud-est de Mallicollo : elle a à peu près la figure d'un œuf, et dix-huit à vingt lieues de circuit (1). Nous y voyions des montagnes sur lesquelles s'élevoient des cocotiers; des forêts touffues la couvroient. On aperçut le pic que les navigateurs français avoient nommé *pic de l'Etoile*,

(1) *Voyez* sur cette île, tome VII, pag. 116.

ou *pic de l'Averdi.* En approchant toujours, nous vîmes des habitans accourir sur le rivage; nous distinguâmes de superbes cascades qui s'élançoient des montagnes voisines, d'innombrables palmiers en revêtent les collines. Deux pirogues se détachèrent du rivage; elles s'approchèrent de nous à un jet de pierres, et s'arrêtèrent malgré les signes d'amitié que nous faisions à ceux qui les montoient: elles retournèrent bientôt près du rivage où nous voyions se rassembler un grand nombre d'habitans noirs et nus, armés d'arcs et de flèches; l'un d'eux seulement avoit une pièce d'étoffe d'un blanc sale bordé de rouge, placée en écharpe autour de son corps. Je continuai ma route entre les îles Aurore et des Lépreux, dans l'archipel du Saint-Esprit de Quiros, nommé par M. de Bougainville *les Grandes-Cyclades :* nous nous approchâmes de la pointe méridionale de l'île Aurore où nous apercevions une petite baie, mais la sonde n'y trouvoit fond qu'à quatre-vingts brasses. L'île entière est couverte de bois, et toutes les vallées y sont coupées de ruisseaux : des liserons et des lianes s'enlaçoient aux arbres les plus élevés, et formoient des guirlandes et des festons. Une jolie plantation, environnée de roseaux, occupoit le penchant d'une colline, et une charmante cascade se répandoit auprès. Cette île

a douze lieues de long sur moins de deux de large. Une montagne y est fort haute et pointue. Les habitans se montrèrent sur la plage où l'on voyoit des pirogues, mais aucune ne s'approcha de nous.

Nous fîmes voile entre les îles Aurore et de la Pentecôte : je m'approchai de celle-ci ; nous en vîmes les habitans; le terrain nous en parut cultivé. Pendant la nuit, nous y remarquâmes différens feux. Comme leurs côtes sont très-escarpées, et qu'on y voit peu de pirogues, nous en conclûmes qu'ils pêchoient peu, et tiroient leurs principales ressources de l'agriculture. Le canal où nous voguions avoit environ deux lieues de large. En nous avançant, nous vîmes la terre se prolonger au loin, et sur la partie la plus voisine de nous, qui étoit très-haute, s'élevoient deux colonnes de fumée que nous jugeâmes partir de quelque volcan ; la côte, en s'inclinant, formoit une plaine très-belle et très-étendue : l'aspect fertile de cette contrée et le nombre de ses feux annonçoient sa population. Bientôt nous nous aperçûmes que cette côte prolongée formoit une nouvelle île que ses habitans nomment *Ambrym:* derrière nous découvrîmes une terre haute, et plus loin une autre plus élevée encore ; c'étoient deux nouvelles îles. Je cinglai vers la première ; elle n'étoit pas moins belle qu'Ambrym : ses

bosquets étoient entre-mêlés de cocotiers; ses montagnes s'étendoient fort avant dans les terres ; à leur pied étoient des plaines couvertes de bois et bordées d'une belle grève. J'y crus voir un bon havre, et les habitans armés d'arcs et de flèches nous invitoient à y descendre. En virant de bord, je découvris un second havre où l'on trouva fond ; j'y allai jeter l'ancre sur onze brasses. Les habitans s'approchèrent du vaisseau, en remuant des branches vertes, versant de l'eau salée sur leur tête, et répétant le mot *tomarro*, mot équivalent au *tayo* d'O-Taïti, qui veut dire *ami*. Ils étoient armés d'arcs, de traits et de piques. Bientôt ils arrivèrent dans leurs pirogues : on leur donna des étoffes de Taïti qu'ils acceptèrent avec empressement, et nous donnèrent de leurs traits en échange. Leur langue étoit si différente de toutes celles que nous avions entendues jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un mot ; elle étoit plus dure : eux-mêmes étoient d'une noirceur remarquable, et d'une petite stature ; leurs jambes et leurs bras étoient longs et grêles ; leurs cheveux noirs frisés et laineux ; leur nez plat, leurs os des joues proéminens, leur front court ; sur leur tête étoit un chapeau de natte ; ils étoient tout nus, mais une corde leur serroit le ventre si fort qu'elle formoit un sillon profond.

Ils babilloient d'un ton élevé et avec gaieté; ils nous sembloient être des singes.

Le soir ils retournèrent à terre pour allumer des feux, puis ils prirent des tisons brûlans, et revinrent dans leurs pirogues recommencer une conversation bruyante. Nous étions moins verbeux dans nos réponses. On ne les laissa point monter à bord, et ils retournèrent à terre à minuit, où nous les entendîmes chanter, danser, et battre le tambour. Il en arriva un grand nombre au vaisseau le lendemain; quelques-uns vinrent à la nage : j'en fis monter un à bord, bientôt le vaisseau en fut presque rempli. Nous leur fîmes quelques présens, et ils sembloient enchantés de notre accueil. Un accident qui jeta tout dans la confusion, tourna ensuite à notre avantage : l'un d'eux, furieux de ce qu'on l'avoit empêché d'entrer dans un de nos bateaux, bandoit son arc, malgré les efforts de ses compatriotes pour le retenir : je le menaçai; alors il dirigea son trait contre moi : je le prévins d'un coup de fusil à dragées; il chancela, et rebanda son arc; un nouveau coup lui fit tomber la flèche des mains, et ceux qui étoient avec lui se hâtèrent de gagner le rivage; d'autres jetèrent des flèches sur le vaisseau : un coup de canon tiré par dessus leur tête les mit tous en fuite;

ceux qui étoient dans la chambre sautèrent par les fenêtres ; ceux qui étoient sur le bord s'élancèrent de là dans la mer : nous les laissâmes fuir, et bientôt ils revinrent. Nous n'avions point encore trouvé de peuple plus intelligent : ils comprenoient nos gestes et nos signes, comme s'ils eussent été pour eux une langue usitée ; ils désiroient tout ce qu'ils voyoient, et supportoient le refus patiemment : ils prenoient grand plaisir à se voir dans un miroir ; tous avoient les oreilles percées, et deux petits cailloux suspendus à leur narine : ils avoient des bracelets proprement travaillés, et de petites coquilles blanches et noires ornoient la partie supérieure de leurs bras ; leur corps n'étoit point tatoué.

Nous descendîmes à terre avec deux bateaux, à la vue de quatre à cinq cents habitans rassemblés sur le rivage, armés d'arcs, de massues et de piques : j'allai seul à eux, un rameau vert à la main ; et l'un d'eux, qui paroissoit un chef, vint à ma rencontre avec un pareil rameau qu'il échangea contre le mien ; puis, me prenant par la main, il me présenta à ses compatriotes. On leur fit des présens ; on leur fit comprendre que nous avions besoin de bois, ils permirent d'en couper : ils m'offrirent un petit cochon ; je répondis par une pièce d'étoffe d'O-Taïti. J'es-

pérois qu'on pourroit faire avec eux des échanges, et je me trompois : ils estimoient peu les clous et les outils de fer, et nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de cocos et un peu d'eau fraîche. Ils ne vouloient pas que nous pénétrassions dans l'intérieur de l'île, et ils désiroient que nous retournassions au vaisseau. Leurs arcs sont d'un bois brun foncé, plus beau que le mahogany; leurs traits étoient de roseaux garnis d'os ou d'un bois dur, noir comme l'ébène, et ils les tenoient dans un carquois cylindrique de feuilles. Nous nous promenâmes parmi eux; ils cherchoient à nous apprendre leur langue, comme nous à connoître la leur; ils ont les organes de la voix très-flexibles, et rendirent sans difficulté les prononciations les plus rudes : ils saisissoient dès le premier instant ce que nous voulions leur dire. En nous vendant des traits empoisonnés, ils nous avertirent et nous en firent craindre l'effet. Leurs massues étoient de casuarinas : sur le poignet gauche ils portoient une planche de bois couverte de paille, et d'environ cinq pouces de diamètre, pour que le recul de la corde de l'arc ne blessât point leur bras. Deux de nos Messieurs s'avancèrent dans une forêt sombre, remplie de buissons, où ils trouvèrent deux nouvelles plantes; mais les insulaires les engagèrent à en sortir : plusieurs d'entr'eux

portoient sur le bras un petit panache verdâtre d'une plante odoriférante d'un nouveau genre; la graine en est aromatique : mêlés avec eux, nous causions librement, et leur caquet assourdissoit nos oreilles. Pour ne pas en être surpris, j'avois fait deux pelotons de mes soldats, et je les avois placés avantageusement pour nous défendre. L'un des matelots ayant demandé à un Indien de lancer sa flèche aussi haut qu'il lui seroit possible, il alloit le faire quand les autres, craignant que cette flèche décochée ne parût une infraction à la paix, lui crièrent de s'arrêter, et effrayèrent tout le peuple qui étoit sur la grève, en prononçant quelques mots qui imprimèrent l'épouvante sur le visage des naturels : les uns inquiets et l'œil égaré, les autres avec un regard sombre, prirent les armes; mais voyant que nous restions tranquilles, ils se mirent à parler entr'eux, l'alarme se dissipa, et nous continuâmes à couper du bois.

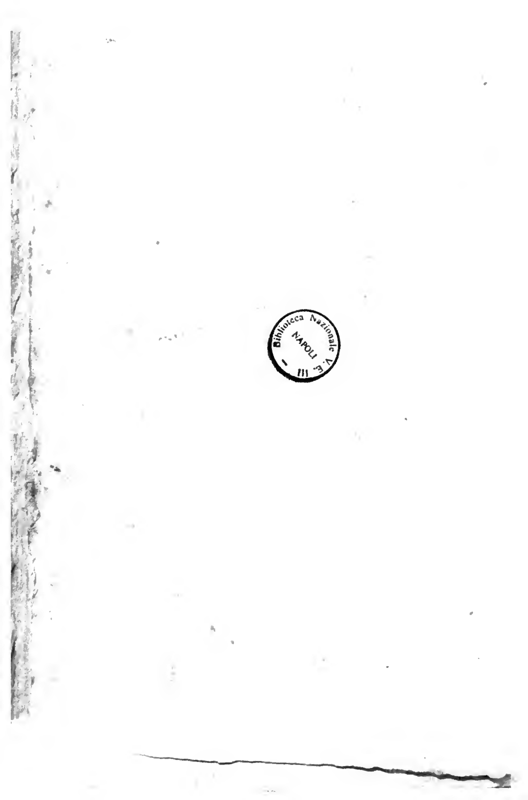
Quelques femmes s'approchèrent de nous : elles étoient petites et laides; des nattes cachoient leurs hanches et descendoient jusqu'aux genoux; d'autres n'avoient devant elles qu'un torchon de paille : les enfans des deux sexes étoient absolument nus. Elles avoient la tête poudrée en couleur orangée, mais c'étoit leur seule parure : les hommes seuls portent des colifichets;

elles en paroissent méprisées, et n'osoient s'approcher de nous. Ces hommes d'une très-petite race, sont d'une couleur bronzée; ils ont la tête longue, le visage plat et la mine des singes. Leurs cheveux généralement noirs ou bruns, sont courts et crépus, mais sans être doux et aussi laineux que ceux d'un nègre d'Afrique: leur barbe est forte, noire, touffue et ordinairement courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture grosse comme le doigt qu'ils portent tous autour des reins, et qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmi. Ils vont tous nus, et se couvrent à peine les parties naturelles d'une feuille ou d'un morceau de natte. Le climat de cette île n'est pas extrêmement chaud; au mois de juillet 1774, le thermomètre de Fahrenheit étoit à 76 et 78 degrés, ce qui donne environ 20 degrés de celui de Réaumur. Nous nous rembarquâmes sans obstacle après avoir coupé notre bois, et nous nous occupâmes à faire diverses réparations nécessaires dans nos manœuvres. Je fis encore une descente dans le même lieu, et je visitai les cabanes qui étoient à l'entrée d'un bois; elles sont basses et couvertes de feuilles de latanier: la plupart étoient fermées autour avec des planches, et une ouverture

carrée



Homme de Mallicollo.



carrée y servoit de porte; autour on voyoit quelques plantations de racines, des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers; mais ces arbres avoient peu de fruits. Je revins en côtoyant le rivage, et c'est alors que nous apprîmes que cette île, une des Nouvelles-Hébrides, s'appeloit *Mallicollo;* une autre située au midi d'Ambrym, se nomme *Apée;* et la plus élevée, par le pic qu'elle renferme, se nomme *Apoom*. Nous prîmes quelques poissons, et un repas de nourriture fraîche nous fit plaisir. Nous continuâmes de suivre le bord pour trouver quelque source d'eau douce, et nous n'en trouvâmes point. Nous en soupçonnâmes une cependant, dans une baie garnie de mangles épais dont nous ne pouvions écarter les branches. En retournant à bord, nous entendîmes le tambour, et vîmes danser les insulaires; mais dès qu'ils entendirent le bruit des armes, ils demeurèrent tranquilles.

Le 23 juillet 1774 à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre, et à l'aide d'une brise légère nous sortîmes du port. Les Indiens nous voyant sous voiles, accoururent dans leurs pirogues, et firent des échanges avec une confiance, une loyauté qui nous surprirent : comme le vaisseau marchoit vîte, nous laissâmes en arrière des canots qui avoient reçu nos marchandises, sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange;

au lieu de profiter de cette occasion, ils firent tous leurs efforts pour nous atteindre, et nous remettre ce dont ils avoient reçu le prix. Un Indien nous suivit long-tems, et lorsqu'il fut au vaisseau, il montra ce qu'il avoit vendu : plusieurs personnes voulurent le lui payer, il les refusa jusqu'à ce qu'il eut aperçu celui qui le lui avoit déjà acheté, et il le lui remit. Ce que ces insulaires estimoient le plus étoit les étoffes et le papier marbré. En sortant du port, nous voyions un grand nombre d'habitans sur les rocs qui bordent l'île, pour y ramasser des coquillages : ils paroissoient ne point nous craindre, et un plus long séjour auroit pu nous en faire aimer.

Après avoir remis en mer, nous voulûmes essayer sur un chien l'effet des flèches empoisonnées; elles ne produisirent aucun effet. Leur poison n'est peut-être pas aussi dangereux qu'ils paroissent le croire : leurs fruits semblent moins bons que ceux des îles que nous venions de visiter ; mais leurs ignames sont excellentes. Cette île a vingt lieues de long; ses montagnes sont élevées et couvertes de vertes forêts. Le sol y est riche et fertile; ses productions végétales paroissent abondantes et variées : les cochons et la volaille sont leurs seuls animaux domestiques; nous y avons ajouté les chiens qu'ils reçurent avec un extrême plaisir, et qui semblent leur

avoir été absolument inconnus. Les bois sont habités par différentes sortes d'oiseaux, mais nous n'avons pu en examiner aucun. On ne peut guères y supposer plus de cinquante mille insulaires : ils ont quelque ressemblance avec les habitans de la Nouvelle-Guinée, de la Terre des Papous, et de la Nouvelle-Hollande; ils paroissent se nourrir principalement de végétaux : l'abaissement et le creux de leur front, leur longue tête, sont peut-être l'effet des soins que leurs mères se donnent pour les former ainsi. Nous ne les avons presque jamais vus sans armes, et ils mettent à les fabriquer beaucoup d'art et d'adresse. Nous n'avons pas vu qu'ils eussent du respect pour aucun d'entr'eux, et nous ignorons s'ils ont un gouvernement et une religion. Le port y est à l'abri de tous les vents, et on y peut mouiller assez près de la grève, pour protéger les travailleurs.

Nous cinglâmes vers Ambrym pour doubler la pointe sud-ouest de Mallicollo, et là nous découvrîmes trois ou quatre îles qui nous avoient paru n'en former qu'une. Nous gouvernâmes alors sur l'île Apée, et à minuit nous mîmes en panne, parce que nous étions voisins de ses bords. Ambrym qui contient un volcan, paroît avoir plus de vingt lieues de tour. La multitude de tourbillons de fumée qui s'éle-

voient des différentes îles, nous fit supposer que leurs habitans cuisent leurs alimens en plein air.

Le 24, nous prolongeâmes la côte méridionale d'Apée, et nous découvrîmes plusieurs autres îles qui s'étendoient entre le midi et le levant de celle-ci. Nous nous approchâmes de la plus voisine qui avoit environ quatre lieues de tour, et qui étoit remarquable par *Trois-Collines* ou *Pics* qui lui ont fait donner ce nom : elle est boisée, et nous vîmes ses habitans sur le rivage, semblables à ceux de Mallicollo, et armés comme eux. Nous doublâmes Trois-Collines, et portâmes sur un groupe d'îles que nous nommâmes *îles Shepherd*, en l'honneur d'un docteur de ce nom, professeur d'astronomie à Cambridge; le calme nous laissa à la merci du courant, tout près de ces îles, où une ligne de cent quatre-vingts brasses ne trouva point de fond : dans toutes les directions, nous étions environnés d'îles dont nous ne pouvions connoître le nombre. Une brise s'éleva, et vint dissiper nos inquiétudes; mais nous nous aperçûmes alors que nous avions échappé à un autre danger. La plupart de nos officiers dînèrent de deux poissons rougeâtres et semblables à de grosses brèmes, qui leur donnèrent quelques heures après de violentes douleurs, une chaleur brûlante, une espèce d'in-

sensibilité dans les jointures : des cochons, des chiens qui en avoient mangé les entrailles, moururent; les hommes ne furent sauvés au bout de dix jours que parce qu'ils n'en avoient pas mangé davantage, et par les soins du chirurgien qui par hasard dîna ce jour avec le capitaine.

Après le coucher du soleil, le calme revint : l'obscurité de la nuit, et les rochers brisés qui nous serroient de tous côtés rendoient notre situation très-critique. C'est un danger qui menace tout navigateur qui veut reconnoître des côtes inconnues : une tempête, un rocher couvert, un courant rapide suffisent pour détruire en un moment toutes ses espérances. Au point du jour, le vent se fit sentir, et nous courûmes au levant des îles Shepherd; mais ne voyant point de terres dans cette direction, nous revînmes passer entre deux petites îles, dont l'une n'étoit qu'un rocher remarquable par sa forme pyramidale, qui nous le fit appeler *le Monument :* l'autre fut nommée *les Deux-Collines*, à cause de ses deux collines taillées à pic, et séparées par un isthme étroit et bas; la houle en brisant sur le Monument, y avoit creusé des sillons et des canaux très-profonds, et seul de ces îles, il est inhabité parce qu'il n'est accessible qu'aux oiseaux : il est noir, haut de cent cinquante pieds, et semé de petites

taches de verdure. Nous poursuivîmes notre route au sud, et bientôt nous fûmes dans le voisinage d'une grande île et de trois ou quatre petites; le calme revint encore nous exposer au même danger auquel nous venions d'échapper; mais la lune nous éclairoit, et nous nous apercevions des progrès rapides que nous faisions vers une île située au couchant, dont la pointe septentrionale étoit très-élevée, noire, presque perpendiculaire : nous restâmes dans l'inquiétude la plus alarmante jusqu'à dix heures du lendemain; l'avant, l'arrière, les flancs du vaisseau se dirigeoient tour à tour vers la côte, sur laquelle la houle brisoit avec un bruit épouvantable. Le vent vint nous aider à doubler une petite île, que nous nommâmes *Montagu*, et où des Indiens nous firent du rivage des signes pour nous inviter à descendre. Plus loin étoit une île plus grande, à laquelle nous donnâmes le nom de *Sandwich* : son aspect est riant; son sol est diversifié de plaines, de bosquets et de montagnes peu élevées : nous y vîmes des cocotiers, des palmiers et différens arbres entre lesquels on découvroit de petites huttes, et des pirogues échouées sur la grève; on distinguoit des espaces considérables de terrain défriché : cette île est une des plus belles de ce groupe, mais elle nous parut moins habitée

que celles que nous venions de visiter au nord. Nous étions encore vis à vis de ces côtes, quand des vents variables, légers, presqu'insensibles, entre-mêlés de calme, nous laissèrent en proie aux courans : nous voulûmes jeter l'ancre, et ne trouvâmes point de fond. Une brise du sud-ouest vint nous sauver, et nous continuâmes de porter au sud-est, où je voulois approcher d'une terre que nous découvrions, et qui se présentoit sous l'apparence de trois mondrains; nous employâmes ainsi trois jours à parcourir un espace de douze lieues : la terre se présenta alors sous la forme de plusieurs mondrains que nous jugeâmes liés par une terre basse; le sol nous en parut moins fertile et moins agréable que celui des îles que nous venions d'abandonner : la fumée qui s'en élevoit, nous la fit croire habitée; nous désirions vivement d'y aborder, et nous ne le pouvions pas: nous pêchâmes deux goulus, dont l'un avoit dans son estomac quatre tortues de dix-huit pouces de diamètre, deux grandes sèches, et les plumes avec la carcasse d'une boubie (1); dès qu'ils furent sur le pont, chaque

(1) En français *fou*, *boubie;* en anglais *boobi.* Ces oiseaux secouent continuellement la tête, se posent sur les vergues d'un navire, et sont si niais, que si l'on avance la main ils viennent quelquefois se mettre

matelot prit son couteau, tous se les partagèrent et les mangèrent avec avidité, car les climats chauds donnent un dégoût insurmontable pour les viandes salées, qui allument une soif qu'on ne peut éteindre. Enfin le 1er août 1774, nous nous vîmes près du rivage de cette île, dont les habitans basanés répandus çà et là, nous invitoient à descendre : nous y voyions des enclos remplis de bananiers. Nous y vîmes aussi de loin des femmes qui portoient une espèce de jupon de feuilles et de paille, qui descendoit jusqu'à mi-jambe; mais les hommes étoient nus. Nous parvînmes dans une petite baie où nous trouvâmes un fond de sable à vingt-deux brasses; le vent qui changea, ne me permit pas d'y jeter l'ancre, et me porta au sud-est de cette île : la

---

dessus, et se laissent prendre aisément. Le jour ils sont sur des rochers, d'où ils ne sortent que pour aller pêcher. Les frégates fondent sur eux comme le faucon sur sa proie, non pour les tuer, mais pour leur faire rendre gorge. *Le fou* frappé de cette manière par la frégate, rend le poisson que celle-ci attrape en l'air. *Les boubies* ne vont pas loin en mer; elles ne perdent guères la terre de vue. Quand la frégate les poursuit, elles jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie. Il y a plusieurs variétés de *fous* ou de *boubies;* l'espèce commune est de la taille moyenne, entre celle du canard et celle de l'oie.

nuit nous surprit avant que nous pussions reconnoître une nouvelle baie qui se présentoit; dans l'obscurité, une lumière qui parut devant nous, nous fit craindre d'avancer, et nous passâmes la nuit à louvoyer : deux accidens nous avoient alarmé durant le jour; un cri de feu déconcerta l'équipage, fit perdre la tête à ceux qui étoient de service : ce n'étoit qu'une pièce d'étoffe d'O-Taïti qui s'étoit enflammée à une lampe près de laquelle on l'avoit laissée par négligence; elle fut bientôt éteinte. Un soldat de marine, en tirant de l'eau pour laver les ponts, tomba dans la mer; il ne savoit pas nager, mais il faisoit peu de vent : on mit en panne, on lui jeta des cordes dont il put saisir une, et on le retira. Ses camarades s'attachèrent à dissiper sa foiblesse et sa frayeur, avec une tendresse qui est l'effet de l'esprit de corps.

Au lever du soleil, nous aperçûmes d'autres terres; mais nous nous rapprochâmes de celle que nous voulions aborder, et dont des courans nous avoient éloignés : ils nous portoient alors sur le rivage, et je pensai à y jeter l'ancre avant la nuit; mais on ne trouva point de fond dans la baie, point d'eau douce sur ses bords : il fallut prolonger la côte vers le nord; le lendemain nous mîmes à la voile, mais un courant contraire nous faisoit perdre autant de chemin

que le vent pouvoit nous en faire gagner. Cependant le besoin de bois se faisoit sentir, et j'en envoyai couper sur une petite île; on ne put jamais l'aborder. Nous portâmes ensuite vers un pic en forme de selle, qui présente une péninsule escarpée à sa pointe, mais s'abaisse en petites collines vers le fond. Chaque partie de la côte laissoit voir des champs cultivés entre les bocages, et des plantations enfermées de haies de roseaux. Nous parvînmes à jeter l'ancre dans la baie que la péninsule forme : les habitans parurent sur le rivage, et poussèrent vers nous des cris et des hurlemens; de loin ils ressembloient aux Mallicollois; mais nous ne vîmes pas une seule pirogue sur la côte. Cette île nous fit plaisir, parce que nous espérions y trouver des rafraîchissemens, et nos malades la guérison. J'allai reconnoître la côte, y chercher de l'eau et un lieu propre à faire du bois : les Indiens nous invitèrent à descendre, et j'abordai, quoiqu'avec difficulté; je distribuai des étoffes, des médailles, etc. Ils vouloient mettre notre bateau sur la grève, nous nous y refusâmes : ils nous firent signe de remonter la baie, nous y consentîmes, et ils nous suivirent sur le rivage. Je débarquai ensuite sur une grève d'un beau sable, en présence d'une multitude, tenant un rameau vert à la main, accompagné d'une seule per-

sonne; ils me reçurent de l'air le plus honnête et le plus obligeant : l'un d'eux leur fit faire un demi-cercle autour de l'avant du bateau, et ne souffrit pas qu'on passât cette ligne. Je le comblai de présens, j'en fis aux autres, et leur demandai par signes de l'eau fraîche : j'espérois voir la source où ils la puiseroient; mais ils l'allèrent chercher dans une maison, et l'apportèrent dans un vase de bambou. Je demandai des rafraîchissemens : on m'apporta une igname et des noix de cocos. J'étois cependant inquiet de les voir armés de flèches, d'arcs, de dards, de massues, de piques, et par cette raison j'avois l'œil sur les actions et même sur les regards de leur chef. Je le vis m'exhorter par signes à mettre le bateau à sec sur le rivage, et balancer à recevoir les clous que je lui offrois. Je m'approchai alors du canot en leur faisant entendre que j'allois revenir; mais ils ne vouloient pas que nous nous séparassions si vîte : au moment où nous voulions monter à bord, les uns essayèrent de porter le bateau sur le rivage, et les autres se jetèrent sur les rames pour les arracher aux matelots. Je leur présentai le bout de mon fusil, et ils lâchèrent prise; mais un instant après, ils recommencèrent à faire des efforts pour hâler notre bateau. Les signes et les menaces ne les contenant plus, je voulus tirer sur le chef qui

dirigeoit tous leurs mouvemens, mais l'amorce brûla sans que le coup partît, et alors ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de dards et de flèches. Je fus dans la nécessité d'ordonner de tirer : deux décharges suffirent à peine pour les chasser du rivage, et de derrière les arbres et les buisssons ils continuèrent à nous jeter des pierres, et quelquefois ils s'avançoient pour nous lancer des dards; quatre étoient restés sans mouvement sur le rivage, mais deux se ranimèrent et se traînèrent dans les buissons. Nous eûmes aussi deux blessés.

Nous arrivâmes à bord, et alors je fis lever l'ancre pour mouiller plus près du rivage. Toute la côte occidentale étoit couverte de palmiers qui paroissoient différens des cocotiers. Dans ce moment des insulaires nous montrèrent deux rames que nous avions perdues dans le démêlé : je regardai cet acte comme un signe heureux; cependant, pour leur faire mieux sentir notre pouvoir, je fis tirer une pièce de quatre qui les fit cacher promptement, et ils ne reparurent plus. J'avois à peine levé l'ancre qu'il s'éleva une brise du nord dont je résolus de profiter pour visiter l'île plus au sud.

Ces insulaires nous parurent différer des Mallicollois : ils ne parlent pas la même langue, ont la taille mieux proportionnée et les traits plus

agréables; leur teint est bronzé, leur visage peint en noir ou en rouge, leurs cheveux sont bouclés et un peu laineux. Les femmes sont laides, et ont une jupe de feuilles de palmier : leurs maisons sont couvertes des feuilles de cet arbre. En arrivant sur la côte sud-est, je vis une belle baie profonde dont les rives sont basses, et le sol voisin revêtu de forêts touffues : sa pente douce offre une grande étendue cultivée; la péninsule en forme de selle, que je nommai *cap des Traîtres,* la sépare de celle où nous avions tenté de débarquer, mais cette baie n'étoit pas à l'abri des vents comme l'autre. Plus au sud-est paroissoit une nouvelle île que nous résolûmes de visiter : on y voyoit plusieurs feux, et l'un d'eux flamboyoit comme la flamme d'un volcan. Nous fûmes près du rivage à une heure après minuit; mais nous vîmes que nous avions doublé une île basse sans nous en apercevoir, et une autre île élevée se présenta vers le levant. Nous nous assurâmes alors que la flamme qui nous avoit guidés durant la nuit, sortoit en effet d'un volcan : la colline d'où elle s'élance avoit un cratère d'un rouge-brun; une colonne de fumée pareille à un grand arbre, en jaillissoit de tems en tems, et sa tête s'élargissoit à mesure qu'elle montoit; un bruit pareil à celui du tonnerre l'accompagnoit; des colonnes d'une fumée

tantôt blanche, tantôt d'un sale gris un peu rouge, se suivoient de près. Par-tout ailleurs que sur le volcan, l'île est bien boisée et couverte de verdure. Nous crûmes découvrir un port, et j'envoyai le sonder; nous apercevions des hommes, des habitations, des pirogues qui n'osèrent s'approcher de nos bateaux. On fit signal de bon mouillage, et il fallut y conduire le vaisseau à la remorque. Quelques insulaires s'approchèrent de nous à la nage, d'autres dans des pirogues, mais ils se tinrent d'abord à la distance d'un jet de pierres; puis ils devinrent plus hardis, et s'approchèrent pour faire des échanges : l'un d'eux jeta sur le vaisseau des nois de cocos, je lui donnai des étoffes et d'autres objets. Bientôt ils devinrent insolens, et tentèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvoient atteindre, les pavillons, les gonds du gouvernail, les bouées; des coups de fusil tirés en l'air n'eurent aucun effet, un coup de canon les effraya, les fit sauter dans la mer; mais quand ils virent qu'il ne leur étoit point arrivé de mal, ils revinrent nous braver; des balles qu'on fit siffler à leurs oreilles les intimidèrent assez pour les faire retourner au rivage : un vieillard qui n'avoit point fui, endura notre feu, et vint ensuite nous offrir son amitié et des noix de cocos; il fit plusieurs voyages du rivage au

vaisseau pour nous apporter des rafraîchissemens. J'allai le soir descendre à l'entrée de la baie. Les Indiens se rassemblèrent en deux corps, armés de massues, de dards, de lances, de frondes et de pierres, d'arcs et de flèches; mais ils ne s'opposèrent point à nous : je leur fis des présens, ils nous donnèrent des noix de cocos; je demandai du bois, ils nous montrèrent des arbres, mais se tinrent toujours prêts à se défendre ou à attaquer, et ils sembloient vouloir prendre ce dernier parti lorsque nous revînmes à bord : alors ils se retirèrent. Ces hommes étoient d'une stature moyenne, plus forts, mieux proportionnés que les Mallicollois; ils portoient une corde sur le ventre, qui ne les serroit pas avec force. Les femmes y paroissoient aussi moins laides. Nous remarquâmes qu'ils exprimoient la même chose par deux termes, dont l'un répondoit au langage des îles des Amis, et nous en conclûmes qu'ils ont des voisins qui parlent cette langue. Ils nous apprirent que leur île s'appelle *Tanna*.

Le soir, nous vîmes briller la flamme du volcan qui, de cinq en cinq minutes, faisoit une explosion violente; l'air étoit rempli de particules de fumée et de cendres qui nous affectoient les yeux; les agrêts, toutes les parties du vaisseau furent couvertes de cendres noires; elles

couvroient aussi la côte. Ce volcan étoit à deux lieues de nous.

Nous avions besoin de bois et d'eau; j'approchai donc le vaisseau du rivage, pour faciliter les travaux, et protéger les travailleurs. La pointe orientale du havre est basse et plate; elle s'élève ensuite, et présente une colline remplie de plantations, et longue d'une lieue : à l'endroit où elle se termine, est une belle plaine revêtue de plantations, bordée de rangées de collines agréables. Au couchant, la plaine et la baie sont environnées d'une colline escarpée de mille pieds de haut. Tandis que nous approchions à la remorque, les insulaires arrivoient et se formoient en deux corps, armés comme le jour précédent. Le chef parut nous inviter à descendre : une pirogue venoit de tems à autre au vaisseau, porter en présens des cocos et des bananes, et j'avois soin qu'on en fît à ceux qui la conduisoient. Le vieillard étoit parmi eux; je lui fis entendre qu'ils devoient poser les armes : il jeta celles qui étoient dans sa pirogue; je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, et il porta ma requête aux autres, avec lesquels il conféra long-tems. Dans ces entrefaites, une pirogue où étoient trois Indiens s'approcha du vaisseau : l'un d'eux, branlant sa massue d'un air insolent, en frappa les côtés du bâtiment,

et

et commit divers actes de violence; puis il offrit d'échanger ses armes, et on lui descendit avec une corde ce qu'il demandoit; mais alors il se retira forçant de rames, sans vouloir les livrer: on lui tira un coup de fusil de chasse à dragées, puis quelques coups de mousqueton, dont il parut peu s'inquiéter; tous se jetèrent dans l'eau, et se couvrirent de leur pirogue, nageant avec elle jusqu'au rivage : les insulaires n'en devinrent que plus insolens, et commencèrent à faire des cris et des huées. Après avoir placé le vaisseau comme je le voulois, je m'embarquai avec les soldats de la marine et un détachement de matelots, et je ramai vers le rivage : les deux corps avoient formé entr'eux un espace d'environ vingt toises, dans lequel étoient placées des grappes de bananiers, une igname et deux ou trois racines. Plus près de la grève, ils avoient planté quatre roseaux : le vieillard nous encourageoit à nous avancer; mais ce qui nous étoit arrivé dans l'autre île, nous avoit rendus plus prudens. Je fis signe aux deux divisions de nous laisser un plus grand espace, et de poser les armes : ils ne nous écoutèrent pas, et le vieillard ne se fit pas mieux entendre. Ils se rapprochèrent encore davantage : je voulois épargner le sang; et pour y réussir, je crus devoir leur faire peur. Je fis tirer un coup de mousquet sur une des

divisions, formée d'environ sept cents hommes : ils furent alarmés, mais se remirent bientôt, nous menacèrent, et l'un d'eux nous montra son derrière en se frappant les fesses avec la main ; c'étoit un défi : nous fîmes une décharge, et le vaisseau en fit une aussi. Le rivage fut bientôt balayé. Le vieillard ne s'enfuit point, et je reconnus sa confiance par un présent. Les habitans revinrent peu à peu, quelques-uns sans armes, quelques autres refusèrent de les poser que nous n'eussions quitté les nôtres ; nous restâmes donc armés : nous leur dîmes de ne point passer des bornes que nous traçâmes, et ils obéirent. Les présens que je leur fis ensuite, ne parurent rien changer à leurs dispositions. Quelques-uns montèrent sur les cocotiers, et nous en donnèrent les noix sans rien exiger; mais j'étois attentif à leur faire toujours accepter quelque chose en échange : ils nous prièrent de ne plus tirer, et parurent craindre de toucher à ce qui nous appartenoit. Je montrai à notre bon vieillard nommé *Paowang*, que nous avions besoin de bois : il consentit à ce qu'on en coupât, mais nous pria de respecter les cocotiers. Quelques-uns d'entre nous voulurent herboriser dans le bois; de là ils aperçurent un grand nombre de naturels qui entretenoient une communication avec les deux

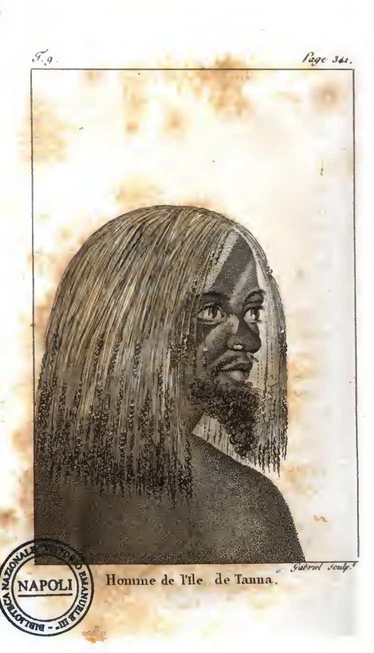
détachemens placés sur la grève ; ils s'arrêtèrent, et revinrent sans avoir découvert autre chose que deux espèces nouvelles de plantes : ils refusèrent toujours de nous vendre des armes ; mais ils n'entreprirent point de nous nuire, ni de nous tromper. Nous revînmes dîner à bord, et les Indiens se dispersèrent. Aucun ne me parut avoir été blessé par nos décharges.

Nous redescendîmes pour faire de l'eau, et nous prîmes en trois coups de filet plus de trois cents livres de poisson. Quelques insulaires se montrèrent assis à l'ombre de leurs palmiers : ils ne vinrent point à nous, et nous visitâmes un peu le pays ; la plaine étoit remplie d'arbres et d'arbrisseaux, nous y trouvâmes encore quelques plantes nouvelles ; puis nous nous approchâmes des Indiens, et bientôt ils se rendirent près de nous sans armes, et causèrent comme ils le purent avec la plus grande cordialité. Nous revînmes à bord passer la nuit, pendant laquelle le volcan vomit des torrens de feu et de fumée, qui s'augmentèrent encore par la pluie qui survint : la fumée qui s'échappoit en gros tourbillons épais, étoit teinte de jaune, d'orange, de cramoisi et de pourpre, et elle se terminoit en gris rougeâtre et brun ; ces couleurs se répandoient sur les champs et les forêts du pays.

Le lendemain les insulaires reparurent, mais

en moindre nombre; nous allâmes les joindre après déjeûné : les vieillards surtout nous parurent disposés à être nos amis; les plus jeunes se montrèrent encore insolens : l'un d'eux plus effronté que les autres, força un de mes lieutenans de lui lâcher son fusil chargé à dragées, et cette correction les rendit plus circonspects. Nous retournâmes à bord, et ils se retirèrent. Le vieillard vint sur le vaisseau, en examina les différentes parties, puis regagna le rivage; il nous rapporta ensuite une hache que nos travailleurs avoient laissée dans le bois : ils semblèrent nous demander la permission d'aller dormir, comme s'il eût été mal-honnête dans leurs usages de laisser des étrangers sans leur faire compagnie. Nous retournâmes faire encore de l'eau et du bois; les insulaires parurent réconciliés avec nous, et ils invitèrent quelques-uns de nos gens à venir dans leurs cabanes, à condition qu'ils y viendroient nus comme eux : ils nous vendirent des cannes à sucre et des noix de cocos; ils s'assirent sur les rochers près de nous, et l'un d'eux qui en paroissoit respecté, changea de nom avec M. Forster : nous causâmes ainsi en très-bonne intelligence, et apprîmes plusieurs mots de leur langue. Ils nous donnèrent des feuilles de figues enveloppées dans des feuilles de bananier, et cuites à l'étuvée;


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Gabriel sculp.t

Homme de l'île de Tanna.

elles avoient un goût agréable. Les femmes, les enfans nous offrirent deux gros plantains; mais telle étoit leur timidité qu'en tournant sur eux nos regards, nous les faisions fuir : quelques-unes cependant avoient le sourire sur la bouche. Elles et les hommes portoient des pendans d'oreilles; celles qui étoient mariées avoient des chapeaux de natte. La plupart avoient aussi des pierres blanches dans les narines. Ces Indiens ne prenoient ce que nous leur donnions que lorsque nous l'avions posé à terre.

Nous revînmes le lendemain sur le rivage, et nous y trouvâmes les Indiens qui, quoiqu'armés, se montrèrent doux et honnêtes. J'engagai un jeune homme à venir à bord avec moi; je lui montrai les différentes parties du vaisseau, mais rien n'arrêtoit son attention : il n'avoit jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, et il les prenoit pour des cochons qu'il connoissoit; je lui donnai un chien et une chienne : il revint m'apporter un coq, une petite canne à sucre et des noix de cocos; il ne voulut manger qu'un morceau de porc salé, mais il but un verre de vin. Ce jeune homme avoit de beaux traits, de grands yeux très-vifs : ainsi que ses compatriotes, il n'avoit pas la même facilité à prononcer que les Mallicollois. Nous fîmes quelques découvertes

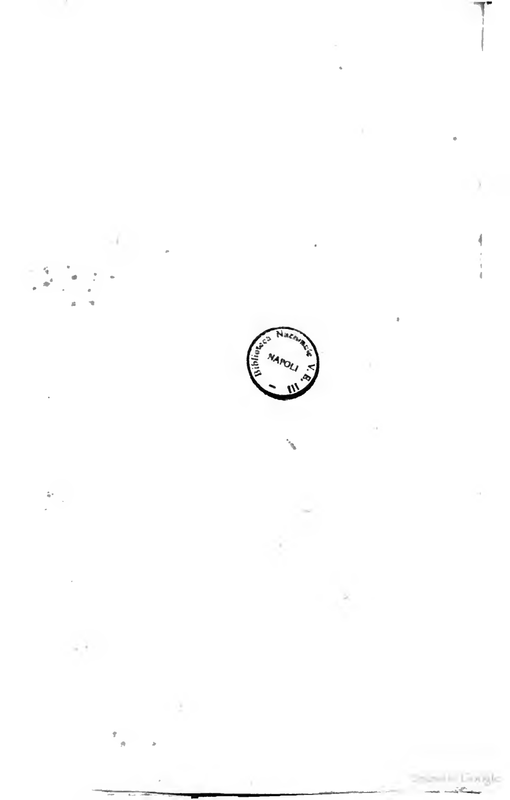
à terre; telles étoient quelques nouvelles plantes et une source d'eau très-chaude.

Nous apprîmes du jeune homme, le nom des îles voisines qui font partie des Nouvelles-Hébrides : celle où nous avions eu un différend avec les insulaires, s'appeloit *Irromanga;* l'île basse que nous avions passée sans nous en apercevoir, *Immer;* à l'orient de Tanna étoit celle d'*Irronan*, au sud celle d'*Anattom :* à table il se montra décent; mais un petit bâton qu'il portoit dans ses cheveux huilés et peints, lui servoit de fourchette. Dès que nous fûmes retournés à terre, il voulut, avec quelques-uns de ses amis, me mener vers leurs habitations; mais des officiers qui vinrent me joindre, leur causèrent de l'ombrage, et nous retournâmes au rivage : ils voyoient avec inquiétude nos excursions dans la contrée. Notre ami Paowang nous apporta dans ce moment un présent de fruits porté par vingt hommes, quoique deux l'eussent aussi aisément fait que vingt; j'en payai les porteurs. Je me rapprochai du jeune homme qui paroissoit honteux de ne m'avoir rien donné en retour de mes deux chiens; mais la nuit tomboit, et bientôt nous nous séparâmes. Ces insulaires me donnèrent à entendre qu'ils mangeoient de la chair humaine, et ce n'est pas la nécessité qui les y contraint,



Gabriel sculp.^t

Femme de l'Ile de Tanna.



car ils ont des poules, des cochons, des racines et des fruits en abondance : il est vrai que nous ne leur en vîmes point manger; ils pratiquent aussi la circoncision.

Une partie d'entre nous étoit parvenue dans les bocages qui bordent la colline situéé à l'orient : ils étoient formés par des cocotiers et plusieurs espèces de figuiers; on y vit des hangars pour des pirogues, mais point d'habitations. Ils parvinrent dans un autre moment sur les collines, au travers de clairières enfermées de bois de tous côtés, et couvertes d'herbages du vert le plus brillant : au delà ils trouvèrent de vastes plantations de bananes, d'ignames, d'eddoès et de figuiers, enfermées par des murs hauts de deux pieds; des naturels qui les avoient suivis, les menèrent sur une éminence d'où l'on voyoit la mer et l'île Annatom : son sol est élevé, et elle leur parut avoir huit à dix lieues de tour. Cette promenade ne fit qu'irriter notre curiosité; nous pêchâmes au filet, et nous vîmes que les naturels ne savoient prendre le poisson qu'à coups de trait, lorsqu'il s'élance au dehors de l'eau : ils témoignent leur admiration, leur dégoût ou leur désir par le même mot, mais prononcé avec lenteur ou avec vîtesse, et souvent en faisant claquer leurs doigts.

M. Walles, suivi de deux ou trois personnes,

pénétra dans la contrée, jusqu'à un hameau isolé où il reçut beaucoup de civilité des habitans : nos excursions ne parurent plus leur faire de la peine; mais une imprudence de nos travailleurs faillit à rompre cette union naissante : on leur jeta quelques pierres, ils répondirent par des coups de fusil, et la crainte s'empara pour un moment des insulaires; mais nous employâmes tous nos soins pour la dissiper, et pour prévenir ces accidens. Ils se retirèrent cependant plus avant dans le pays, et il n'en paroissoit que très-peu sur la grève : nous profitâmes de leur retraite pour visiter la plaine qui étoit derrière l'aiguade; on y trouva des étangs où ils avoient planté beaucoup d'eddoès; des bocages de cocotiers, semés d'arbrisseaux, habités par différens oiseaux, surtout par des attrapes-mouches, des bouvreuils et des perroquets; on y vit des noyers qui fourmilloient de pigeons de diverses espèces : deux naturels vinrent dire que l'un d'entre nous avoit tué deux de ces pigeons; ils nous le firent entendre dans une langue qui nous parut la même que celle des îles des Amis, parce qu'ils avoient observé que nous l'entendions mieux que la leur : ils nous apprirent qu'on parloit cette langue à Irronam, à sept ou huit lieues au levant de Tanna.

Nous fîmes encore une excursion, et nous pénétrâmes dans la plaine à une lieue loin du bord; nous rencontrâmes peu d'habitans, beaucoup d'oiseaux, quelques plantations de bananes et de cannes à sucre; mais nous ne vîmes point de maisons, et la plus grande partie du terrain étoit en friche : à l'extrémité de la plaine, nous vîmes une vallée longue et spacieuse où nous entendions un cri confus d'hommes, de femmes et d'enfans; mais elle étoit si couverte de bocages que nous ne pûmes voir ni habitans ni cabanes. Le lendemain 11 août, le volcan gronda d'une manière terrible; il poussoit jusqu'aux nues des torrens de feu et de fumée, et souvent des pierres d'une grosseur prodigieuse : il éclairoit encore les nuages lorsque nous descendîmes sur la grève où nous trouvâmes peu d'habitans; nous visitâmes la partie occidentale, et montâmes à travers les plus jolis bocages qui répandoient une odeur parfumée et rafraîchissante : des fleurs les embellissoient; les liserons enlacés jusqu'au sommet des arbres les ornoient de guirlandes bleues et pourpres : aucune plantation, aucun insulaire n'y frappèrent nos regards. Après différens détours, nous atteignîmes une clairière environnée des arbres les plus charmans de la forêt, mais où une vapeur de soufre s'élevoit du terrain,

et rendoit la chaleur plus incommode : un nuage léger s'élevoit sans cesse d'un petit monticule voisin ; la terre y étoit si chaude que nous pouvions à peine y tenir le pied. Plus haut, nous découvrîmes deux nouveaux cantons d'où s'exhaloient des vapeurs soufrées, mais moins fortes ; le soufre y donnoit à la terre une teinte verdâtre : nous y recueillîmes de l'ocre rouge.

Le volcan devint alors plus bruyant que jamais, et la vapeur des lieux où nous étions devint aussi plus abondante. Plus haut encore, nous trouvâmes différentes plantations ; enfin nous parvînmes au sommet de la colline, et nous descendîmes de l'autre côté par un chemin étroit entre des haies de roseaux. Bientôt nous aperçûmes le volcan entre les arbres, il étoit encore à deux lieues de nous ; les masses de rochers qu'il lançoit parmi des tourbillons de fumée, étoient aussi grosses que le corps de notre longue chaloupe : nous voulions nous en approcher encore, lorsque nous entendîmes des Indiens qui souffloient dans de grandes conques, dont ils se servent pour sonner le tocsin ; ces sons nous firent retourner sur nos pas. Quelques-uns des insulaires nous rencontrèrent, et parurent surpris de nous trouver si avant dans leurs retraites : nous les priâmes de nous apporter

quelque chose à boire; mais ils s'en allèrent sans paroître faire attention à notre demande : un quart-d'heure après, des hommes, des femmes, des enfans nous apportèrent des cannes à sucre et des noix de cocos; nous bûmes le suc de ces végétaux, et fîmes des présens à ces hôtes hospitaliers qui nous quittèrent fort contens. Nous revînmes au rivage où les naturels avoient commencé à nous vendre des ignames, des bananes, des cocos et des cannes à sucre, et où nous espérions en obtenir davantage : ils ne recevoient en échange que des morceaux de pierre néphrétique de la Nouvelle-Zélande, des nacres de perle, des écailles de tortues ; à ce seul prix, ils consentirent à nous donner quelques-unes de leurs armes.

Nous suivîmes ensuite la côte vers la pointe orientale ; tandis que quelques Indiens nous parloient, nous en vîmes un derrière un arbre, qui tendoit son arc pour nous lancer un trait : dès qu'il vit qu'un fusil se dirigeoit sur lui, il jeta ses armes dans le buisson, et se traîna vers nous; peut-être ne nous menaçoit-il que par jeu. Comme nous allions traverser la pointe, les naturels se précipitèrent autour de nous, et nous dirent par signes qu'on nous tueroit et nous mangeroit : comme nous paroissions ne pas les comprendre, ils nous mon-

trèrent comment ils tuoient un homme, coupoient ses membres, séparoient la chair des os, puis ils mordirent leurs bras pour exprimer plus clairement ce qu'ils vouloient faire entendre. Alors nous tournâmes le dos à la pointe, et approchâmes d'une hutte d'où plusieurs sortirent armés, et nous rebroussâmes encore. Ce qui excitoit cependant notre curiosité, étoit un motif assez puissant. Tous les matins à la pointe du jour, nous entendions de ce côté un chant solennel et lent, que nous croyions être un acte religieux, et les efforts des naturels pour nous en éloigner, confirmoient nos soupçons. Nous montâmes sur une colline plâte, peu éloignée de la pointe : arrivés au sommet, nous nous trouvâmes dans une plantation spacieuse de bananiers, entre-mêlés d'arbres touffus et de cocotiers, séparés des autres par des haies de roseaux; là les Indiens réitérèrent leurs menaces et leurs démonstrations; nous aurions été obligés de nous retirer, si Paowang ne nous avoit rencontrés, et conduits le long du bord de la colline où nous vîmes différentes espèces de figuiers qu'on y cultive pour leurs feuilles comme pour leurs fruits : l'un donne une figue dont la peau est laineuse, et dont la pulpe est cramoisie; l'yambo ou eugenia, fruit fondant et rafraîchissant, de la grosseur d'une poire,

croît aussi en abondance sur de grands arbres : nous y observâmes quelques choux palmistes. Plus loin étoit une savanne sur les bords de laquelle étoient trois habitations; des arbres élevés, parés d'un riche feuillage, cachoient cette retraite : dans un coin de la prairie, un immense figuier sauvage, dont les branches s'étendoient à plus de cent pieds de tous côtés, faisoit un effet pittoresque; à son pied vigoureux étoit assise une famille, autour d'un feu où elle rôtissoit des bananes et des ignames : elle s'enfuit à notre vue, et revint à la voix de Paowang; mais les femmes et les filles ne nous regardèrent qu'au travers des buissons. Nous nous assîmes avec elles, et partageâmes leurs provisions. Leurs cabanes n'étoient que de grands hangars ouverts de deux côtés, et dont le toit aigu descend jusqu'à terre ; leur construction est très-simple; des nattes, des cocos les couvrent : on n'y voit ni meubles, ni ustensiles; le plancher est revêtu d'herbes sèches; la fumée en noircit l'intérieur, et on y remarque plusieurs foyers, et plusieurs treillis suspendus où ils conservent des noix de cocos : tous les présens que nous leur avions faits, toutes leurs richesses étoient étalées sur les buissons; elles y sont en sûreté, parce que ces insulaires ont de la bonne foi;

aussi ne nous vola-t-on rien tout le tems que nous fûmes à Tanna.

Les naturels voyant que nous ne leur faisions point de mal, que nous ne leur prenions rien, se familiarisèrent avec nous; nous leur donnâmes des médailles, des rubans, des mouchoirs d'étoffe d'O-Taïti, qui nous concilièrent leur affection : nous apprîmes leurs noms, et ils étoient transportés de joie quand nous les appelions. Nous les quittâmes en leur faisant de tendres adieux, ainsi qu'au bon vieillard qui nous donna des guides. Chemin faisant, nous leur dîmes que nous aimerions boire le jus des noix des cocotiers qui étoient sur la grève, et tout de suite ils nous menèrent par un autre sentier, vers des palmiers, où ils cueillirent des noix qu'ils nous offrirent avec bonté, et dont le jus étoit bien meilleur que celui des fruits des cocotiers qu'on trouvoit près de la grève; ceux-ci étoient abandonnés à eux-mêmes : les premiers étoient cultivés avec soin, et de là venoit la différence. Nous retournâmes ensuite au rivage, et après avoir récompensé nos guides, nous revînmes coucher à bord.

Le volcan attiroit toujours notre attention : agité de convulsions, il vomit tout le jour des tourbillons de cendres noires qui, examinées de

près, furent reconnues pour des schorls en forme d'aiguilles à demi-transparentes; tout le pays en étoit couvert, la végétation en étoit plus vigoureuse, et plusieurs plantes prennent à Tanna deux fois leur hauteur ordinaire; leurs feuilles sont plus larges, leurs fleurs plus grandes, et leur parfum plus fort : telles sont les productions de toutes les terres volcaniques. Nous résolûmes de visiter encore la Solfatarra que nous avions déjà vue; nous y parvînmes bientôt, et trouvâmes les insulaires qui nous avoient si bien traités le jour auparavant. Le thermomètre de Fahrenheit, qui dans l'air libre se tenoit à 80 degrés, monta rapidement au 170 (1), quand nous en mîmes la boule dans la terre : les naturels nous avertirent que si nous creusions la terre, elle s'enflammeroit. Plus haut, nous trouvâmes d'autres endroits fumans : là nous fûmes régalés encore par nos bons hôtes avec des cannes à sucre et des noix de cocos; puis nous montâmes plus haut, espérant de mieux voir le volcan qu'ils appeloient *l'Assoor*; mais les Indiens, pour nous éloigner de leurs habitations, nous indiquèrent un sentier qui, contre notre attente, nous mena sur le rivage, près du lieu

(1) Ou environ 61e degré de Réaumur, tandis qu'à l'air libre il n'étoit qu'à 21 et demi.

d'où nous étions partis. Dans l'après-midi nous fîmes encore quelques excursions sur la colline plate, où nous vîmes de nouveau l'île Annatom : un insulaire tournant son doigt un peu au nord, nous dit qu'il y avoit une autre île nommée *Eetonga ;* ce qui nous confirma dans l'idée que ce peuple communique avec les îles des Amis, car ce nom paroît être celui de *Tonga-Taboo*, que les voisins nomment aussi *Eetonga-Taboo*, ou du moins celui de quelque île située entre ce petit archipel et Tanna, qui en facilite la communication aux insulaires : nous revînmes sur la baie, où nos matelots avoient pris deux cent cinquante livres de poisson, plusieurs albicores ou bonites et des cavalhas d'une dimension prodigieuse. On avoit pris aussi la veille deux poissons de l'espèce de ceux qui nous avoient empoisonnés, mais ceux-ci ne firent point de mal à ceux qui en mangèrent; ce qui prouve que les premiers n'avoient été vénéneux que pour avoir mangé des herbes qui l'étoient.

Les insulaires continuoient à nous vendre des ignames, mais ils ne recevoient en échange que des écailles de tortues, dont nous n'avions pas fait des provisions, ne prévoyant pas qu'elles pussent jamais nous être utiles. Paowang lui-même n'admira rien de toutes les richesses que nous étalâmes à ses yeux : il n'y eut qu'un clepsydre

clepsydre qui attira ses regards quelques instans. Nous allions à terre tous les matins pour faire des découvertes, et les naturels ne faisoient plus autant attention à nous. Nous observâmes un jour un habitant, coupant un arbre de la grosseur de la cuisse avec une hache de pierre noire; entreprise assez laborieuse avec un tel outil : nous vîmes cette hache, elle étoit semblable à celles dont se servent les insulaires des îles de la Société et des Amis; le tranchant étoit semblable à un basalte : le Tannien en avoit une autre à laquelle un coquillage brisé étoit attaché en forme de tranchant. Nous poursuivîmes notre chemin, suivis par de petits garçons, tuant quelques petits oiseaux, rassemblant de nouvelles plantes, parmi lesquelles il en étoit de très-odoriférantes : on y remarqua le catalpa, dont les noix ont une amande excellente, double en grosseur de l'amande ordinaire; les petits garçons les cassoient, et nous présentoient l'amande sur des feuilles vertes : ils étudioient nos mouvemens pour nous servir. Nous aperçûmes près des huttes des volailles et des poissons bien nourris, des rats courant sur le chemin, et qui font beaucoup de dégâts dans les plantations de cannes à sucre. Nous aperçûmes des huttes de pêcheurs; mais elles étoient sans filets, sans habitans, sans poissons; il n'y avoit que des

dards. Quand nous voulûmes approcher de la pointe dont les insulaires nous avoient détournés peu auparavant, nous les vîmes de nouveau nous prier de ne pas aller plus loin, et nous répéter qu'ils mangeoient de la chair humaine. En retournant sur nos pas, nous leur fîmes beaucoup de plaisir; ils nous conduisirent par un sentier nouveau au travers de fertiles plantations : les petits garçons couroient devant nous, lançant des pierres avec adresse, et un roseau vert comme un dard; ils le lançoient avec tant de justesse et de force qu'ils frappoient le but, et que le roseau entroit d'un pouce dans le bois. Différens détours nous reconduisirent aux habitations où les femmes grilloient des ignames et des eddoës sur un feu allumé au pied d'un arbre. Nous nous assîmes, et essayâmes de causer avec ces Indiens; nous recueillîmes plusieurs mots de leur langue, et nous satisfîmes leur curiosité sur nos habits, sur nos armes, etc. D'autres accoururent, et parurent charmés de nous voir converser familièrement autour d'eux : ils nous prièrent de chanter, nous chantâmes; les chansons les plus gaies leur plaisoient le plus, mais les tons suédois du docteur Sparmann furent universellement applaudis. Nous les priâmes de chanter à leur tour, et l'un d'eux commença un air très-simple, mais harmonieux,

qui embrassoit un plus grand nombre de notes que ceux d'O-Taïti ou de Tonga-Taboo; un second nous fit entendre un air plus sérieux : c'étoit le ton de ce peuple, et rarement on le voyoit rire. Ils nous montrèrent un instrument composé de huit roseaux, dont la grosseur décroissoit en proportion régulière et comprenoit une octave : dans ce moment, on nous offrit des fruits; ce qui détourna la conversation sur cet objet.

De retour sur la grève, nous y trouvâmes plusieurs habitans rassemblés, et parmi eux des femmes qui portoient leurs enfans dans un sac de natte sur le dos : nous y vîmes un panier d'oranges vertes, et nous fûmes charmés d'y trouver ce fruit. Une femme nous donna un pouding, dont la croûte étoit de bananes et d'eddoès, et l'intérieur de feuilles d'okra, nommé aussi *hibiscus esculentus (Linnei)*, mêlées à des amandes de noix de cocos; il étoit d'un excellent goût. Nous allâmes ensuite dans les huttes qui sont sur la colline plate : le père d'une de ces familles, homme de moyen âge et d'une figure intéressante, nous pria encore de chanter; nous chantâmes, et nous lui fîmes sentir que la différence de nos airs venoit de ce que nous étions de différens pays. Alors ils engagèrent un vieillard, natif d'Irromanga, de nous amuser par ses

chants; il commença une chanson pendant laquelle il fit différens gestes qui divertirent les spectateurs : son chant étoit différent de celui des insulaires de Tanna, et n'étoit point désagréable, ni discordant. Après qu'il eut cessé de chanter, il nous parut qu'on lui parloit dans sa langue, et qu'il ne savoit pas celle de Tanna ; peut-être avoit-il apporté dans cette île le bois dont ses habitans font leurs massues, car ils le tirent d'Irromanga : ce vieillard n'étoit point différent de ceux de Tanna, il avoit leur physionomie, il s'habilloit et s'ornoit comme eux, il étoit d'un caractère gai, et rioit plus facilement que nos bons insulaires. Pendant qu'il chantoit, les femmes sorties des cabanes avoient formé un petit groupe autour de nous; plus petites que les hommes, elles portoient des jupons tissus d'herbes et de feuilles : celles qui avoient fait des enfans, ne conservoient aucune des graces de leur sexe, et leur jupon touchoit à la cheville du pied. Les jeunes filles avoient des traits agréables, un sourire touchant, des formes sveltes, des bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein ; elles n'étoient couvertes que jusqu'aux genoux : leurs cheveux bouclés flottoient sur leurs épaules, ornés par une feuille de banane qui relevoit la noirceur de leur teint. Elles avoient des anneaux d'écaille de tortue à

leurs oreilles, et plus elles étoient vieilles, plus elles étoient chargées d'ornemens : elles obéissoient au moindre signe des hommes qui n'avoient pour elles aucun égard. Cependant les pères aiment leurs filles, ils les caressent, et ressentent vivement le plaisir qu'on leur fait. Les cheveux des hommes sont crépus et frisés, noirs dans les uns, et bruns dans les autres, nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe; ils les séparent par petites mèches autour desquelles ils roulent l'écorce fine d'une plante, jusqu'à un pouce environ du bas, et à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce, ce qui produit l'effet de plusieurs cordelettes : ils portent aussi la barbe courte, mais ils l'ont forte et épaisse. On ne peut pas dire que les femmes de cette contrée soient belles, mais elles n'ont rien de désagréable. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire; ils se tatouent le corps, et se couvrent la moitié du visage de rouge, et l'autre de noir: ces insulaires sont d'une médiocre stature; il en est beaucoup de petits : on en voit peu de forts et de robustes; ils sont tous pleins de vivacité, ont le nez large; les yeux pleins et doux : ils montrent de l'aversion pour le travail; leur penchant pour l'oisiveté se manifeste par la manière indigne dont ils

traitent les femmes ; elles ne sont pour eux que des bêtes de somme : il n'est pas rare de voir dans cette île de petits troupeaux de femmes chargées de fruits et de racines, sous l'escorte d'hommes armés qui ne portent aucun fardeau.

Nous restâmes avec ces insulaires jusqu'au coucher du soleil, et pour nous amuser, ils chantèrent, ils firent des tours d'adresse, ils lancèrent leurs traits en l'air ou contre un but, et parèrent le dard de leurs antagonistes avec leur massue. Avant notre départ, les femmes allumèrent des feux aux environs, et apprêtèrent leur souper ; les hommes accoururent pour s'y chauffer, comme si l'air frais du soir affectoit vivement leur corps nu. Plusieurs avoient une tumeur sur la paupière supérieure, et nous l'attribuâmes à la fumée dans laquelle ils sont toujours assis. Pour nous qui avions des habits, nous errâmes dans des bois déserts jusqu'à la fin du crépuscule : un nombre prodigieux de chauves-souris sortoient de chaque buisson, mais nous essayâmes en vain d'en tuer, parce que nous ne les voyions que lorsque nous étions très-près.

Le lendemain, nous partîmes pour reconnoître le volcan d'aussi près qu'il nous seroit possible. Nous prîmes le chemin d'une des crevasses d'où s'exhaloit la fumée : en y arrivant,

nous plaçâmes encore la boule du thermomètre dans la terre, et il monta au 210°; en l'ôtant, il descendit au 80 : cette solfatarra est élevée de quarante toises au dessus du niveau de la mer; la terre étoit d'une odeur sulfureuse, la surface formoit une légère croûte sur laquelle on voyoit du soufre, et une substance vitriolique d'un goût d'alun; autour croissoient des figuiers qui étendant leurs branches, sembloient se plaire dans leur situation. Nous continuâmes de monter par une route si couverte d'arbres sauvages, d'arbustes et de plantes, que les fruits à pain et les cocotiers se trouvoient en quelque manière étouffés : de distance en distance on trouvoit des maisons, des habitans, des terrains cultivés depuis plus ou moins de tems; le défrichement doit y être pénible par le défaut d'instrumens : ils coupent les petites racines, et les brûlent en mettant le feu aux petites branches. Le sol en quelques endroits est un riche terreau noirâtre; ailleurs c'est un composé de cendres du volcan et de débris de végétaux. Nous rencontrâmes deux Indiens, dont l'un voulut nous écarter de notre route, en nous en montrant une opposée; l'autre, nous défendre l'entrée d'un chemin : nous surmontâmes ces obstacles, et montant sur une colline élevée, nous vîmes plusieurs montagnes entre nous et le volcan : ne pouvant

trouver de guides, nous résolûmes de retourner sur le rivage. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous rencontrâmes une trentaine d'Indiens qu'on avoit probablement rassemblés pour nous empêcher de pénétrer dans la contrée : les vieillards nous montrèrent des intentions pacifiques, les jeunes gens nous menacèrent ; mais nous voyant revenir sur nos pas, ils nous laissèrent le chemin libre ; puis ils nous guidèrent, et nous accompagnèrent, nous invitèrent à nous reposer, nous présentèrent des noix de cocos, des bananes, des cannes à sucre, et portèrent sur le rivage ce que nous ne pûmes manger. Ainsi ce peuple se montroit honnête et hospitalier, quand nous n'excitions point sa jalousie : nous sentions qu'il leur étoit difficile de voir sans inquiétude des étrangers descendre sur leurs côtes, et pénétrer dans l'intérieur de leur pays. Nous n'aurions pu approcher du volcan sans verser du sang ; nous aimâmes mieux y renoncer.

Vers le soir, nous fîmes un tour dans la contrée, de l'autre côté du havre : nous arrivâmes à un village d'une vingtaine de maisons ; quelques-unes sont fermées aux deux bouts par une espèce de treillage : on y voit aussi de petites cases construites dans le centre des plantations, et ils nous firent entendre que c'étoit là qu'ils

déposoient leurs morts; j'allai en visiter une : un treillage régnoit tout autour, et l'entrée en étoit si étroite qu'un seul homme pouvoit à peine y entrer; des nattes la bouchoient, et je voulois les écarter; mais mon conducteur m'en empêcha : on y avoit suspendu une corbeille nattée dans laquelle étoit un igname grillé et des feuilles fraîchement cueillies; j'y regardai, malgré la répugnance que témoignoit mon compagnon : il portoit à son cou trois nœuds de cheveux attachés à un cordon; une femme qui étoit présente en avoit un pareil : je voulus les acheter; mais ils me firent entendre que c'étoient les cheveux d'un mort, et qu'ils ne pouvoient s'en défaire : ainsi ils se rapprochent, par leurs coutumes, des habitans d'O-Taïti et de la Nouvelle-Zélande.

Nous trouvâmes près de leurs grandes maisons quatre tiges de cocotiers rangées en carré, à trois pieds environ l'une de l'autre; c'étoit pour y faire sécher les noix de cocos dont ces maisons sont presque remplies, et qui s'y conservent parce que l'air y a un libre passage : leurs habitations bien découvertes, sont toujours à l'ombrage de quelques grands arbres. Cette partie de l'île est ouverte et très-bien cultivée; les plantations étoient remplies de racines et de fruits. On cueillit dans cette course beaucoup de

plantes des Indes orientales : nous y tuâmes un pigeon qui avoit les côtés du bec couverts d'une substance rouge, et dans sa bouche et son gosier deux muscades avalées depuis peu, très-aromatiques encore, mais sans odeur. Le pigeon qui s'en nourrit à Tanna, est le même que celui que Rumphius décrit, et qu'il nomme disséminateur de la muscade aux Moluques. Nous demandâmes l'arbre qui produisoit ce fruit, on nous montra un jeune arbre dont nous cueillîmes quelques feuilles; mais nous n'y trouvâmes point de fruits. Nous en étions à ces recherches, quand nous entendîmes des coups de fusil qui nous firent craindre quelque fâcheuse aventure : nous nous y rendîmes en hâte; tout y étoit tranquille. Le soir, nous descendîmes sur la côte orientale pour reconnoître la position des îles Annatom et Erronam ou Irronam; mais notre gouvernail se rompit, et par une négligence inconcevable, nous n'en avions point de rechange à bord, ce que j'avois ignoré jusqu'alors : je ne connoissois qu'un arbre qui pût nous servir, et j'envoyai des hommes pour l'abattre, mais bientôt on vint me dire que les Indiens et Paowang étoient mécontens; j'y descendis, je parlai à Paowang, je lui donnai un chien et une pièce d'étoffe; je lui expliquai notre besoin : il parut satisfait, ainsi que les Indiens qui étoient présens, et ils nous

accordèrent ce que nous demandions. Je menai Paowang dîner avec nous ; puis je retournai sur la côte pour recevoir un chef qu'on m'annonçoit comme le roi de l'île, et dont Paowang paroissoit se soucier peu. Je fis un présent à ce chef : sa vieillesse ne l'empêchoit pas d'avoir de la gaieté et une physionomie ouverte ; tout ce qui pouvoit le distinguer du peuple consistoit dans l'espèce de ceinture qu'il portoit autour des reins : celle du peuple étoit d'un brun-jaunâtre ; celle du chef étoit bigarrée de noir et de rouge, encore cette distinction pouvoit venir du hasard : son fils étoit déjà âgé de trente-cinq ou quarante ans. Les habitans s'étoient rassemblés en grand nombre sur le rivage, quelques-uns furent insolens, mais je crus devoir dissimuler, parce que nous allions partir.

Dans une nouvelle promenade, nous essayâmes de tuer de gros perroquets à plumage noir, rouge et jaune ; mais les feuilles des figuiers sur lesquels ils se juchoient, les mettoient à couvert de la dragée. Ces arbres sont élevés sur leurs énormes racines, le tronc qui ne commence qu'à dix ou douze pieds de la superficie de la terre a souvent neuf pieds de diamètre ; il semble former plusieurs arbres qui ont crû ensemble, et s'élancent à quarante pieds de la terre, avant de se diviser en branches qui vont à la

même hauteur, et sans se partager, former la tête de l'arbre à cent cinquante pieds d'élévation. En suivant la plaine bordée d'arbrisseaux remplis de liserons, nous rencontrions de tems en tems de vastes champs de grands roseaux *(saccharum spontaneum)* qui croissoient sans culture; plus haut sont des arbres où nous vîmes des perroquets sauvages et une colombe inconnue aux naturalistes. Nous parvînmes à un chemin creux où des arbrisseaux et des palmiers formoient de jolis festons sur ses bords; nous passâmes sous un grand figuier de l'espèce qu'on révère à Ceylan et dans le Malabar, sur lequel un nombre infini d'oiseaux très-petits voltigeoient et mangeoient le fruit des rameaux les plus élevés. En revenant, nous vîmes un Indien qui coupoit des baguettes pour soutenir la tige des ignames, et voyant qu'il avançoit peu avec sa hache à tranchant de coquilles, nous lui en fîmes promptement un abattis avec une des nôtres : les naturels admirèrent cet instrument, et nous auroient volontiers donné des armes en échange; mais nous voulions un cochon, et ils nous le refusèrent; ils ne nous en vendirent aucun durant notre relâche.

Sur le rivage je remarquai dans la foule le roi et son fils qui me parurent désirer de venir dîner avec nous : je les pris dans ma chaloupe,

avec deux autres chefs dont l'autorité ne s'étend pas seulement à faire monter un sujet sur un arbre. Je leur fis faire le tour du vaisseau qu'ils admirèrent : ils mangèrent d'un pouding de bananes et des légumes, mais à peine ils voulurent toucher aux salaisons. Je les congédiai en donnant à chacun une hache, un grand clou et des médailles. Les naturels furent enchantés des égards que nous avions eu pour leurs chefs : il y avoit parmi eux des femmes qui nous vendirent des paniers d'yambos pour du jade et des grains de rassade. Ils nous saluoient avec respect, nous faisoient place dans les chemins, et quand ils savoient nos noms, ils nous nommoient avec un sourire de salutation. Nous allâmes visiter encore les sources chaudes; nous trouvâmes qu'elles faisoient élever le thermomètre au 191° : nous y jetâmes des poissons à coquilles, et ils y furent cuits en deux ou trois minutes ; une pièce d'argent en sortit brillante après y être restée demi-heure; le sel de tartre n'y produisoit aucun effet visible : des espèces de poissons longs de deux pouces y vivent; leurs nageoires pectorales y font l'office de pieds; leurs yeux sont placés près du sommet de la tête; ils sont amphibies, du genre des blemmies, et font des sauts de trois pieds. Dans d'autres expériences sur ces sources, au tems de la marée

basse qui pouvoit y influer, nous trouvâmes que le thermomètre n'y montoit plus qu'à 187° (1) : nous le plongeâmes ensuite dans une source voisine, au pied d'un rocher perpendiculaire qui touche à la solfatarra, et d'où l'eau sort en bouillonnant d'un sable noir, et court dans la mer; le mercure s'y éleva à 202° $\frac{1}{2}$. Peut-être le volcan échauffe ces sources, et les échauffe plus ou moins; peut-être aussi la vapeur qui s'élève de la solfatarra, n'est-elle que celle de cette eau. Tous les endroits où la terre est échauffée, sont élevés perpendiculairement de trois à quatre cents pieds au dessus de ces sources et sur la chaîne des collines où se trouve le volcan situé sur la pente sud-est de la montagne : il a autour de lui des montagnes plus élevées du double. Il nous a semblé que dans les tems humides, il éprouvoit des secousses plus violentes.

Le 19, le tems n'étant point favorable pour mettre à la voile, je redescendis à terre au milieu d'une foule d'habitans. Je leur distribuai tout ce que j'avois sur moi; les matelots s'occupoient alors à mettre sur le bateau de gros troncs d'arbres. Quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour examiner où nous voulions les mener; mais la sentinelle leur ordonna de se retirer au

(1) Environ 69 degrés de Réaumur.

delà des limites fixées, et bientôt après le soldat lâcha son coup : les naturels prirent la fuite; j'accourus pour en retenir quelques-uns : l'un d'eux avoit été blessé, deux autres le portèrent près de l'eau pour laver sa plaie, puis l'emportèrent. J'allai avec le chirurgien visiter le blessé; la balle lui avoit cassé le bras, et étoit entrée par les fausses-côtes, dont l'une étoit rompue : ce malheur jeta les habitans dans la plus grande consternation, et ceux qui étoient restés sur le rivage coururent aux plantations, et en rapportèrent des noix de cocos qu'ils mirent à nos pieds.

Tandis que nous déplorions cet accident, plusieurs d'entre nous se promenoient dans le pays; ils voyoient les naturels émonder les arbres, ou creuser la terre avec une branche qui leur tenoit lieu de bêche, ou planter les ignames, chantant avec une douce mélancolie; ils admiroient les petits monticules et les vallées spacieuses qui les environnoient; ils contemploient avec ravissement la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes et la variété infinie des feuillages : quelques arbres réfléchissoient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formoient mille masses d'ombrage en contraste, avec des masses de flots de lumière

qui couvroient tout le reste. Les nombreux tourbillons de fumée qui jaillissoient de chaque bocage, leur rappeloient l'idée de la vie domestique des habitans; les vastes champs de plantains leur présentoient celle de l'abondance dont ils jouissent, et de leur bonheur. La richesse du sol est si prodigieuse, que des palmiers couchés à terre, déracinés par les vents, avoient poussé de nouveaux branchages. Ils partoient pour se rendre à bord, lorsqu'ils rencontrèrent un Indien : il s'enfuit à leur vue, et une femme qui n'avoit pu le suivre, leur offrit d'une main tremblante et avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yambos; ils s'en étonnèrent : d'autres insulaires qui se tenoient derrière des buissons, remuoient leurs mains vers la grève, et leur firent signe de s'y rendre. En sortant du bois, ils en virent deux autres assis sur l'herbe, tenant un de leurs compatriotes mort dans leurs bras : ils nous montrèrent une blessure qu'il avoit au côté, et leur dirent avec des regards touchans, *markom!* Il est tué! Instruits de ce qui étoit arrivé, ils furent étonnés de la modération des insulaires qui n'avoient pensé ni à se venger, ni même à leur témoigner du mécontentement. J'avois résolu de punir rigoureusement le soldat de marine qui avoit transgressé mes ordres; mais l'officier déclara qu'il avoit donné des ordres par lesquels la

la moindre menace des insulaires devoit être punie de mort. J'étois loin de les approuver; mais ils justifioient le soldat, et je ne pus faire justice.

Nous partîmes dans la nuit, et au point du jour, on entendit dans le bois un bruit assez semblable à une psalmodie; nous n'avons pu en connoître la cause, mais de l'opposition constante des naturels au désir que nous avions témoigné d'y aller, on en avoit conjecturé que c'étoit un lieu consacré au culte divin; cependant cette raison ne me paroît pas concluante, car les insulaires témoignoient la même répugnance par-tout où ils ne nous avoient point vus encore: c'étoit un effet de leurs craintes, inspirées peut-être par les attaques subites de leurs voisins.

Il ne paroît pas que ces insulaires soient soumis à une forme de gouvernement; ceux qu'on y nomme des chefs, y sont peu considérés: des vieillards, sans avoir ce titre, le sont autant qu'eux; chaque famille, chaque village paroît indépendant, et dans le voisinage du port, le peuple n'obéissoit à personne. Il ne semble pas qu'on puisse compter plus de vingt mille ames dans Tanna; on y voit plus de forêts que de cantons cultivés: l'excellence du sol y nuit à la culture; elle y est moins nécessaire, elle y est

plus pénible, parce que les productions qu'on demande à la terre, ont besoin d'être sans cesse défendues contre celles que la Nature y produit sans cesse. Peut-être différentes nations ont peuplé cette île, et que de là vient la diversité des langues qu'on y parle; car nous y en avons observé trois différentes. Nous ne connoissons rien de leur religion; le chant solennel dont nous avons parlé, est le seul acte qui puisse en faire soupçonner parmi eux : nous ne leur avons vu faire d'ailleurs aucune cérémonie, ni rien qui annonçât de la superstition. Le havre où nous mouillâmes, reçut le nom de *port de la Résolution :* il est commode pour faire de l'eau et du bois.

Nous fîmes voile vers le levant pendant la nuit et le matin, par le tems le plus serein; nous ne découvrîmes aucune terre dans cette direction; nous tournâmes donc au midi, sans découvrir non plus de terre : la côte méridionale de Tanna nous parut très-escarpée, mais sans brisans; la contrée y paroissoit aussi fertile que dans le voisinage du port, et se montroit sous l'aspect le plus riant : nous tournâmes au sud-est. Nous vîmes les hautes terres d'Eromango, puis l'île Sandwich; nous en longeâmes la côte pour gagner la pointe de Mallicollo : nous revîmes bientôt les îles Apéc, Paoom et

Ambrym ; nous cotôyâmes Mallicollo dans la côte opposée à celle que nous avions visitée : l'île est basse, hachée de criques et de pointes, ou de petites îles. Les insulaires parurent en troupes sur plusieurs endroits de la plage, et quelques-uns seroient venus à nous dans leurs pirogues, si nous avions diminué de voiles : nous arrivâmes le soir à l'extrémité septentrionale de l'île, et dans ce moment nous en étions si près, que nous entendîmes la voix des habitans assemblés autour du feu. Dès que la lune put nous éclairer, nous portâmes au nord, et nous passâmes la nuit dans le détroit de Bougainville : la côte de Mallicollo étoit par-tout couverte d'arbres vers le nord ; un peu plus au couchant, elle est agréablement diversifiée par des plaines dont il en est de cultivées : ce canton paroît être d'une grande fertilité et bien peuplé. La partie septentrionale du passage est formée par un amas d'îles petites, boisées, peu élevées : la plus méridionale est la plus grande, elle a six ou sept lieues de tour, et nous la nommâmes *Saint-Barthelemi*. De là nous vîmes une terre s'étendre au levant ; nous y cinglâmes : la côte étoit escarpée en quelques endroits, en d'autres on voyoit des espaces couleur de craie ; un beau tems qui ne se démentit point, nous montra tout le charme de ces paysages : il falloit bien que

quelque plaisir compensât le désagrément d'être réduits aux provisions du vaisseau, la plupart déjà gâtées. Nous découvrîmes une grande et profonde baie, qui nous parut être celle de Saint-Jacques et de Saint-Philippe, découverte par Quiros en 1606. Nous y entrâmes, et le calme nous y laissa en proie à de grosses lames qui nous jetoient sur la rive où les habitans étoient rassemblés en grand nombre : deux pirogues s'en détachèrent; mais nous ne pûmes les engager à s'approcher de nous : au contraire, saisis d'une terreur subite, ils ramèrent vers la terre; ils n'avoient pour vêtement qu'une ceinture à laquelle étoient attachées de larges feuilles qui les couvrent jusqu'aux genoux : ils sont noirs et ont les cheveux cotonnés. La terre, à plusieurs lieues dans l'intérieur de l'île, s'élevoit en collines médiocrement élevées, séparées par de larges vallées peuplées et fertiles. Une brise qui s'éleva nous poussa du côté opposé à celui où la lune nous jetoit : nous rasâmes la terre, et envoyâmes reconnoître la côte. Trois pirogues qui nous suivoient, s'approchèrent assez pour recevoir ce que nous leur jetâmes avec une corde; mais elles n'abordèrent point le côté du vaisseau : les hommes qui les montoient, étoient mieux faits que ceux de Mallicollo; ils paroissoient être d'une autre nation : ils n'en

connoissoient point la langue, ni celle de Tanna. Quelques-uns avoient les cheveux longs, relevés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes : leur parure consistoit en bracelets et en colliers; l'un d'eux avoit une coquille blanche attachée sur le front, d'autres étoient peints d'un fard noirâtre : ils n'avoient d'armes que des dards et des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson. Ils nous donnèrent le nom des îles voisines, mais ils ne nous dirent point celui de la leur; nous lui avons conservé le nom de *Saint-Esprit* que lui donna Quiros : ils se saisirent des clous avec empressement, et en reconnurent le présent par une plante de poivre, symbole de paix et d'amitié. Dès qu'ils virent nos bateaux, nous ne pûmes les retenir; ils s'éloignèrent.

On découvrit au fond de la baie une jolie rivière dont les eaux étoient assez profondes pour que les bateaux pussent y entrer; mais on ne trouve point de fond à quelque distance du bord. Je crus devoir sortir de la baie durant la nuit; la contrée fut illuminée de feux, du rivage au sommet des montagnes; peut-être les habitans brûloient leurs terres pour faire de nouvelles plantations : l'herbe et les autres plantes y croissent en abondance jusqu'au bord de l'eau. Quiros avoit raison d'exalter la beauté

et la fertilité de ce pays; il paroît en effet un des plus beaux du Monde : comme c'est la plus grande terre que nous eussions encore découverte, nous y aurions trouvé des richesses pour l'histoire naturelle, si nous avions pu y séjourner; mais l'étude de la Nature n'étoit que l'objet secondaire de ce voyage.

Cette baie a vingt lieues de côte; elle est par-tout sans fond, excepté près du rivage qui est élevé; mais la plaine ne forme qu'une lisière étroite au pied des montagnes, dont l'une s'élevant en amphithéâtre traverse toute la longueur de l'île : par-tout on trouva une végétation animée; les pentes des monts sont embellies de plantations, les vallées y sont arrosées par des ruisseaux qui les fertilisent : le cocotier y domine sur tous les arbres.

Les 28 et 29 août, nous eûmes des vents foibles et variables; nous profitâmes de toutes les occasions où l'horizon étoit clair, pour découvrir s'il ne restoit pas d'autres terres; mais nous n'en vîmes plus : il nous parut probable que la terre la plus voisine au nord, est l'île de la Reine-Charlotte découverte par Carteret, et elle en est à environ quatre-vingt-dix lieues. Nous nous éloignâmes de la côte en faisant voile au levant; nous vîmes sur les côtés des montagnes, des plantations d'arbres disposées en

allées de jardin, et entourées de palissades. Nous doublâmes la pointe sud-ouest de l'île qui est basse, et semble avoir des anses bordées par de petites îles, dont la chaîne s'étend derrière celle de Saint-Barthelemi. Comme la saison me rappeloit au sud, je ne pus rester plus long-tems pour mieux connoître les îles de cet archipel, que je nommai *les Nouvelles-Hébrides* : elles s'étendent dans un espace de cent vingt-cinq lieues, presque du nord au sud, entre le 10°, 4″, et le 14°, 29′ de latitude méridionale, le 175°, 48′, et le 172°, 8′ de longitude; la plus septentrionale de ces îles fut nommée *Pic-de-l'Etoile* par M. de Bougainville : celle du Saint-Esprit en est la plus occidentale et la plus grande; elle a vingt-deux lieues de long, douze de large, soixante de circuit. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit des autres. Leurs productions naturelles sont seules dignes de l'attention des voyageurs : leurs volcans, leurs végétaux, leurs habitans méritent des recherches plus approfondies que nous n'avons pu les faire dans les quarante-six jours que nous employâmes à parcourir ces îles.

Au lever du soleil, le 1er septembre 1774, nous avions perdu toute terre de vue; nous nous préparions à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, et quoique l'usage de la

viande salée eût affoibli l'équipage, je ne me proposois de toucher à aucun endroit sur la route : de nouvelles découvertes ne me le permirent pas, et ce fut un bonheur peut-être. Trois jours après nous vîmes une terre inconnue jusqu'alors, qui changea tout mon plan de navigation; des ouvertures qu'on apercevoit, nous firent douter si ce n'étoit point encore un amas d'îles : des tourbillons de fumée nous annoncèrent que cette terre étoit habitée; nous crûmes même y voir un volcan, mais nous nous trompâmes : nous nous dirigeâmes d'abord entre le nord et le levant, et après nous être avancés l'espace de deux lieues, nous découvrîmes un passage qui avoit l'apparence d'un bon canal; je le fis sonder : nous y entrâmes bientôt après; car nos bateaux y avoient trouvé quatorze à seize brasses d'eau : nous nous assurâmes que les ouvertures qu'on avoit cru voir, n'étoient qu'une terre basse, sans interruption, excepté vers l'extrémité occidentale où étoit une petite île nommée par les habitans *Balabea*. Nous vîmes deux pirogues dont les Indiens se montrèrent obligeans : le pays nous paroissoit toujours plus stérile à mesure que nous approchions ; il étoit couvert d'une herbe sèche blanchâtre : les arbres étoient clair-semés sur les collines, et ils ressembloient à des saules; au

pied des collines étoit une bordure de terre, plate, revêtue d'arbres et de buissons verts et touffus, entre lesquels s'élevoient quelquefois des bananiers ou des cocotiers. Nous y voyions aussi des maisons semblables à des ruches d'abeilles, rondes ou coniques, ayant un trou pour entrer. Après avoir un peu suivi le banc qui borde la côte, nous jetâmes l'ancre, et bientôt nous fûmes environnés d'Indiens, la plupart sans armes, et remplissant seize à dix-huit pirogues : nous leur descendîmes quelques bagatelles au bout d'une corde; ils nous donnèrent en échange du poisson pourri : deux montèrent à bord, et les autres les suivirent; quelques-uns s'assirent à table avec nous, ils mangèrent des ignames dont nous avions encore quelques-uns: ils sont presque nus. Ils examinèrent le vaisseau : les chèvres, les cochons, les chiens, les chats leur étoient si inconnus qu'ils n'avoient pas de termes pour les nommer. Ils faisoient un grand cas des clous et des étoffes rouges ; cette couleur leur plaisoit : leur langue n'avoit nul rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du Sud. Ils étoient grands, bien proportionnés; ils avoient les traits intéressans, la barbe et les cheveux noirs, frisés, presque laineux : leur teint étoit un châtain foncé.

Nous allâmes à terre; nous débarquâmes sur une plage sablonneuse où les habitans rassemblés nous reçurent avec joie et avec surprise : je fis des dons à ceux que me présenta un insulaire qui s'étoit attaché à moi, c'étoient des vieillards ou des hommes considérés; il ne marqua aucun égard pour les femmes. Deux chefs firent faire silence, et prononcèrent tour à tour une petite harangue à laquelle des vieillards répondoient en branlant la tête, et par une espèce de murmure. Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule : plusieurs affectés d'une espèce de lèpre, avoient des jambes et des bras très-gros. Ils n'avoient pour vêtement qu'un cordon à leur ceinture et un autre autour du cou ; un morceau d'écorce de figuier cache leurs parties naturelles : quelques-uns avoient sur leur tête un chapeau cylindrique, noir, d'une natte très-grossière, ouvert aux deux extrémités, orné de plumes rouges autour, et de plumes noires de coq au sommet; leurs oreilles très-longues sont fendues en deux, et ils y suspendent des écailles de tortue.

Nous demandâmes de l'eau, et mon nouvel ami s'embarquant avec nous, fit suivre la côte l'espace d'une petite lieue; elle étoit toute bordée de mangliers : nous entrâmes dans une rivière large de trente à trente-six pieds, qui nous mena

au pied d'un petit village près duquel on nous montra une source d'eau douce : les environs étoient cultivés, plantés de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames et d'autres racines; arrosés par de petits canaux conduits avec art depuis le ruisseau : là étoient des cocotiers à rameaux épais, mais peu chargés de fruits. Nous y entendîmes le chant des coqs; nous y vîmes bouillir des racines dans un grand vase de terre cuite. Les femmes et les enfans venoient familièrement autour de nous, sans montrer de défiance ni de mauvaise volonté. La stature des femmes est moyenne, leurs formes étoient un peu grossières; elles paroissoient robustes : leur habillement les faisoit paroître accroupies; c'étoit un jupon court, ou une frange composée de filamens ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture, placées les unes sur les autres en différentes rangées, qui les couvroient jusqu'à la moitié de la cuisse : elles portoient, comme les hommes, des coquillages, des morceaux de jade et des pendans d'oreilles : les huttes étoient coniques et de dix pieds de haut; la charpente étoit de bâtons entrelacés comme des claies, et couverte de nattes et de paille bien arrangée; il n'y avoit de jour que par la porte haute de quatre pieds : nous les trouvâmes remplies de fumée, sans doute pour

en chasser les moustiques : elles étoient entourées de cocotiers, de cannes à sucre, de bananes et d'eddoès que l'eau couvroit. Nous cueillîmes une plante nouvelle sur les bords de la rivière : vers les collines, le pays paroissoit stérile et désert; çà et là on y remarquoit des cantons cultivés. Nous revînmes à bord avant le coucher du soleil.

Cette visite nous persuada que nous ne devions attendre aucun rafraîchissement de ce pays; mais les habitans nous parurent d'un excellent caractère : ils nous visitèrent le lendemain; bientôt le pont et toutes les parties du vaisseau en furent remplies : quelques-uns armés de massues et de dards, les échangèrent contre des clous et des pièces d'étoffes; un seul nous apporta quelques racines. J'envoyai chercher une autre source d'eau douce, tandis que nous nous préparions à observer une éclipse de soleil : nous réussîmes dans ces deux objets. Nous visitâmes encore la contrée; la plaine étoit revêtue d'une couche légère de sol végétal sur laquelle on avoit répandu des coquillages et des coraux brisés pour la marner : une colline que nous gravîmes, présenta des rochers composés de gros morceaux de quartz et de mica. Il y croissoit des herbes sèches, hautes, clair-semées : des arbres grands, noirs à la racine, blancs sur

le tronc et les branches, avec des feuilles longues et étroites, étoient dispersés à soixante pieds les uns des autres; c'étoit *le mela-leuca-dendra* de Linnæus. On n'y voyoit point d'arbrisseaux; nous distinguions de là une ligne d'arbres et d'arbustes touffus qui se prolongeoient du bord de la mer au pied des montagnes.

Au bord du ruisseau où l'on remplissoit nos futailles, nous vîmes un canton couvert de gramen, de plantes inconnues, une grande variété d'oiseaux de différentes classes et presque tous nouveaux; mais ce qui nous plut davantage fut la bonté des habitans: leurs cabanes dispersées étoient sous l'ombre épaisse du figuier, d'où le ramage des oiseaux leur procuroit des concerts charmans : ces arbres ont des racines rondes qui s'enfoncent en terre à quinze ou vingt pieds de l'arbre qu'elles soutiennent en l'air, formant une ligne droite élastique, comme la corde tendue d'un arc. Nous apprîmes quelques mots de leur langue : ils nous parurent doux, pacifiques, indolens, ne répondant que lorsqu'on les interroge. Les femmes étoient plus curieuses. Ils ne parurent ni fâchés, ni étonnés de ce que nous tuions des oiseaux. En quelques endroits nous vîmes le mela-leuca en fleurs, mais alors son écorce lâche crevoit, et montroit les

escarbots, les fourmis, les araignées, les lézards qui s'y étoient cachés.

J'allai prendre une vue générale de la contrée; des insulaires nous servirent de guides, et plusieurs autres nous accompagnèrent : après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous vîmes la mer des deux côtés, ce qui nous montra que l'île n'avoit que dix lieues de large dans cette partie. Parmi ces montagnes, on voyoit une grande vallée où serpente une rivière dont les bords sont ornés de plantations et de villages : du lieu où nous étions, la plaine qui s'étend jusqu'à notre mouillage, les sinuosités des eaux qui l'arrosent, les plantations, les hameaux, la variété des groupes dans les bois, des écueils qui bordent la côte, tout nous offroit un ensemble pittoresque ; ailleurs on ne voyoit que tristesse et stérilité. Les montagnes ne sont que des masses de rochers dont plusieurs renferment des minéraux : il y a peu de terre; celle qui les couvre est sèche, brûlée, parsemée d'une herbe grossière. Ce pays ressemble enfin, sous un grand nombre de points, à la Nouvelle-Hollande. Nous descendîmes dans la plaine par un autre chemin, au travers des plantations dont la distribution annonçoit du soin et du travail. Le rocher, partout le même dans notre route, étoit un mélange de quartz et de mica plus ou moins teint


Biblioteca Nazionale NAPOLI V.E. III

Gabriel sculp.t

Homme de la nouvelle-Caledonie.

d'une couleur jaune et ocreuse : plus nous approchions de la plaine, plus la hauteur des arbres augmentoit. Sur une colline, nous vîmes des pieux enfoncés en terre, traversés par des branchages secs : les insulaires nous dirent qu'ils y enterroient leurs morts, et que chaque pieu marquoit le lieu où l'on en avoit déposé un. Près de là, ils nous apportèrent des cannes à sucre pour nous rafraîchir, et nous n'en voyions aucune plantation auprès de nous. A midi, nous étions revenus de notre excursion.

Nous trouvâmes au vaisseau un grand nombre d'Indiens qui l'examinoient, et vendoient leurs armes et leurs ornemens : l'un d'entr'eux avoit six pieds cinq pouces, et portoit sur sa tête un bonnet cylindrique qui le rendoit plus grand encore. Quelques-uns portent jusqu'à dix-huit pendans d'oreilles d'écaille de tortue, d'un pouce de diamètre : ils nous vendirent une espèce de sifflet fait d'un morceau de bois brun poli, ayant la forme d'une cloche ; il avoit deux trous près de la base, et un troisième près de la corde qui le tenoitsuspendu : ces trous se communiquoient, et en soufflant dans l'un, il se formoit une espèce de sifflement dans l'autre. Ils n'essayèrent jamais de nous voler aucune chose; plusieurs vinrent à la nage de plus d'un mille, et fendoient les flots d'une main en élevant une pique, tandis

que de l'autre ils tenoient un morceau d'étoffe brune.

Nous descendîmes à terre, et trouvâmes une grande masse irrégulière de rocher, d'une pierre de corne, étincelante par-tout de grenats gros comme des épingles; ce qui nous persuada toujours mieux qu'il y avoit des minéraux précieux dans cette île. Après nous être enfoncés dans un bois épais, nous rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étoient pas assez gros pour porter du fruit, et qui sembloient venir sans culture. On y trouva aussi une espèce de fleur de la passion, qu'on croyoit n'être indigène que de l'Amérique. Nous découvrîmes trois huttes environnées de cocotiers : à l'entrée de l'une d'elles étoit un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit à dix ans, dont il examinoit la tête; il avoit à la main un morceau de quartz tranchant, dont il se servoit pour couper les cheveux. Nous leur donnâmes des grains de verre noir, qui leur firent plaisir. Dans les deux autres huttes réunies par des haies, étoient des femmes qui allumoient du feu sous un grand pot de terre, rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles de petits ignames étoient enveloppés. Elles nous pressèrent de nous éloigner : nous le fîmes, et revînmes un instant après leur offrir des grains

de

de rassades qui leur firent grand plaisir; mais elles nous prièrent encore de partir. Nous tuâmes différens oiseaux curieux dont l'île est remplie, et reparûmes sur la grève où des naturels nous portèrent sur leurs épaules dans la chaloupe, parce que l'eau étoit basse : un morceau d'étoffe d'O-Taïti les récompensoit. Nous y vîmes des femmes qui s'amusoient à appeler nos matelots derrière les buissons, puis les fuyoient avec tant d'agilité qu'ils ne pouvoient les atteindre : elles rioient de bon cœur toutes les fois qu'elles avoient ainsi déconcerté leurs adorateurs.

Nous achetâmes un poisson harponné près de l'aiguade; il étoit d'une espèce nouvelle, et ressembloit à celui qu'on nomme *soleil;* sa tête hideuse étoit grande et longue : ne soupçonnant point qu'il fût venimeux, j'ordonnai qu'on l'apprêtât pour le soir; mais on perdit du tems à le dessiner et à le décrire : on ne put en cuire que le foie; nous en goûtâmes, M. Forster et moi; et vers le matin nous sentîmes une grande foiblesse et de la défaillance; j'avois perdu le sentiment du toucher : un pot plein d'eau et une plume me paroissoient de même poids; on nous fit prendre l'émétique, et la sueur nous soulagea : un cochon qui en avoit mangé les entrailles, fut trouvé mort. Les naturels nous parurent connoître sa qualité venimeuse.

Tea-Booma, un des chefs de cette île, nous apporta un présent d'ignames et de cannes à sucre; je lui offris deux jeunes chiens, l'un mâle, l'autre femelle, qui lui donnèrent une si grande joie qu'il les conduisit tout de suite à son habitation. J'envoyai des bateaux pour dessiner la carte de la côte, et quelques hommes pour couper des balais. Près du rivage, on remarqua un Indien aussi blanc qu'un Européen; mais il paroît vaisemblable que sa blancheur venoit de quelque maladie : nous en avons vu un autre blanc comme lui, les cheveux blonds, le visage couvert de rousseurs; il n'avoit aucun symptôme de foiblesse, aucun défaut dans l'organe de la vue.

Quelques-uns d'entre nous traversèrent une partie de la plaine absolument en friche, couverte d'herbes sèches et clair-semées; un sentier les conduisit par un beau bois au pied de collines riches en nouvelles plantes, en oiseaux, en insectes : la plaine, la colline étoient inhabitées; au levant ils virent des maisons, près d'un marais, et quelques insulaires vinrent leur indiquer où ils enfonceroient moins dans la vase : les uns mangeoient des feuilles cuites à l'étuvée; d'autres suçoient l'écorce des *hibiscus tiliaceus*, après l'avoir grillée; elle étoit insipide, dégoûtante, peu nourrissante; le besoin

seul peut la rendre utile; le poisson supplée sans doute au défaut des végétaux de l'île. Autour des cabanes rouloient des volailles apprivoisées, d'une grosse espèce et d'un plumage brillant. Quand nos camarades passoient, les Indiens levoient les yeux, mais sans se déranger, sans rien dire : les femmes étoient plus gaies; elles traînoient avec elles leurs enfans dans un sac sur leur dos. Ils remarquèrent que les buissons près du rivage, étoient plus remplis d'oiseaux que dans l'intérieur des terres, et c'est ce qui les y retint. Ils virent un mondrain enclos de pieux; dans l'intérieur il y avoit d'autres pieux fichés en terre, et garnis de gros coquillages : c'étoit là que les insulaires enterroient leurs chefs. Ils s'arrêtèrent devant quelques huttes où des insulaires étoient assis sans aucune occupation; les jeunes gens seuls se levèrent à leur approche; quelques-uns leur dirent le nom de divers districts de l'île. Plusieurs d'entr'eux avoient les jambes grosses, dures, écaillées; mais cette expansion démesurée de la jambe ne paroissoit pas les gêner beaucoup; ils y sentent rarement de la douleur : cette maladie qui est une espèce de lèpre, est une maladie particulière aux climats chauds et secs. Ils observèrent encore que les hommes de cette île n'ont point d'égards pour les femmes; qu'elles se tiennent

toujours éloignées d'eux, et paroissent craindre de les offenser, même par leurs regards et leurs gestes; et que tandis que leurs maris ne faisoient que se reposer, elles traînoient sur leur dos des fagots de bois à brûler.

Nos bateaux avoient été jusqu'à Balabea, et nos camarades en revinrent peu instruits et très-fatigués : les habitans de cette île leur avoient fait l'accueil le plus obligeant. Comme on y pressoit trop nos matelots, ils tracèrent un cercle sur le sable, et défendirent aux Indiens de le passer : ils se conformèrent à cet ordre; mais l'un d'eux qui avoit des noix de cocos, pressé par les nôtres qui en vouloient acheter, fit un cercle, s'assit au centre, et leur défendit d'y entrer : ils lui obéirent à leur tour. Le pays étoit semblable à celui où nous étions, mais plus fertile et plus cultivé : on y voyoit plus de cocotiers. Les habitans sont les mêmes, et leur caractère est aussi bon que ceux dont nous venons de faire mention : ils parlèrent d'une grande terre qu'ils nommèrent *Mingha*, dont les habitans sont guerriers et leurs ennemis. Ils montrèrent un *tumulus* sépulcral où un de leurs chefs tué par des hommes de Mingha, étoit enseveli. Ils virent nos gens ronger un os de bœuf, et ils s'éloignèrent avec indignation, croyant qu'ils mangeoient de la chair

humaine : on ne put les détromper, parce qu'ils n'avoient jamais vu de ces quadrupèdes en vie. On y amassa une quantité prodigieuse de coquillages nouveaux et curieux, et plusieurs plantes inconnues encore.

Je voulus laisser un porc et une truie dans cette contrée; mais celui à qui j'avois remis le chien et la chienne n'avoit point reparu, et j'en cherchai en vain un autre à qui je pus les remettre. Apercevant l'Indien qui nous avoit servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je voulois laisser les deux cochons sur le rivage, et je les fis sortir de la chaloupe, puis je les présentai à un grave vieillard; mais secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de les reprendre dans le bateau, parce qu'il en étoit effrayé : leur figure n'est pas en effet attrayante. Comme je persistois, ils parurent délibérer entr'eux, et ensuite ils me firent dire de les envoyer au chef; nous nous y fîmes conduire, et nous le trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mur : je fus introduit avec mes cochons, on me fit asseoir, et alors je leur vantai comme je pus l'excellence de mes quadrupèdes; je m'efforçai de leur faire entendre combien la femelle leur donneroit de petits, qui venant eux-mêmes à multiplier, en produiroient un nombre con-

sidérable. J'en exagérois la valeur pour les engager à en prendre grand soin, et je crois avoir réussi : on me présenta six ignames, et je revins à bord.

Je remarquai que le village voisin de l'anse où j'avois été conduit pour avoir de l'eau douce, étoit plus étendu que je ne l'avois d'abord cru; le terrain cultivé aux environs est assez considérable : la distribution en est régulière; il y a diverses plantations arrosées avec industrie : les habitans y plantent de deux manières les racines qu'ils appellent *eddoës*; l'une dans un terrain horizontal qu'ils abaissent au dessous du niveau, afin de pouvoir introduire sur les racines autant d'eau qu'il est nécessaire; l'autre sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, hautes de deux, et sur le sommet de laquelle ils font couler l'eau dans une rigole étroite; le même courant arrose plusieurs planches : ces racines ne sont pas toutes d'une même couleur, les unes ont meilleur goût que les autres, mais toutes sont saines et nourrissantes; les têtes fournissent un légume dont les naturels font usage; ce sont les femmes et les enfans qui les culivent.

Derrière une maison formée de pieux, s'élevoit une rangée de colonnes de bois; le sommet de chacune représentoit une tête humaine gros-

sièrement travaillée : là étoit un vieillard solitaire qui nous fit entendre que c'étoit son tombeau.

Après avoir gravé sur un grand arbre voisin de l'aiguade, le nom de notre vaisseau, la date de notre arrivée, nous congédiâmes nos amis, et retournâmes à bord. Je fis tout préparer pour mettre à la voile le lendemain.

Nous levâmes l'ancre le 13 septembre, au lever du soleil, avec un vent d'orient. En nous éloignant, nous raisonnions sur ce que nous avions vu; et considérant que ce pays n'est pas susceptible de culture en beaucoup de ses parties; que la plaine y est étroite et marécageuse, couverte de mangliers, que le sol en est mauvais, que les montagnes intérieures sont dépouillées de terre végétale, nous avons pensé qu'il ne pouvoit renfermer plus de cinquante mille ames dans une étendue de deux cents lieues de côtes. Les habitans sont d'habiles pêcheurs; sur un sol aride, ils se montrent paisibles, bienveillans, sans crainte, sans soupçon; leur corps est grand, nerveux et gros : peut-être ils doivent ce dernier avantage à leur origine. Ils nous ont dit qu'ils avoient des ennemis, que le peuple de l'île Mingha étoit d'un caractère bien différent du leur, et qu'il mangeoit la chair humaine. *Tea* semble être un titre attaché au nom de tous les chefs, ou du

moins aux insulaires d'un rang distingué, et Tea-Booma me faisoit l'honneur de m'appeler *Tea-Cook*.

Le jour étoit peu avancé, et nous croyions avoir vu l'extrémité septentrionale de l'île que nous voulions reconnoître : nous suivîmes les récifs (1) en dehors ; ils étoient coupés en divers endroits où la mer sortoit et rentroit avec bruit, selon que la marée montoit ou descendoit : bientôt nous aperçûmes une haute terre que nous crûmes d'abord une île; plus avant nous reconnûmes qu'elle faisoit partie de celle que nous avions visitée, et que nous nous étions trompés en croyant voir son extrémité : nous tînmes le vent pendant la nuit, et le lendemain, poussés par un vent léger du levant, nous continuâmes notre route. Cette terre paroissoit divisée par des canaux d'espace en espace; mais les écueils dont les bords sont parsemés, ne nous permirent pas d'approcher pour nous en assurer : le vaisseau avançoit en les bordant, et nous crûmes enfin voir la terre se terminer en une pointe qu'on découvroit du haut des mâts; cette vue nous fit espérer d'avoir bientôt doublé les écueils. La nuit vint, nous la passâmes à faire de petits bords, et le jour ne nous montra ni terre ni brisans. J'aurois voulu reconnoître

(1) Dangers sous l'eau.

jusqu'où l'île s'étendoit au levant ; mais les brisans nous auroient obligés à faire un long détour, à perdre beaucoup de tems, et j'y renonçai. Je fis voile au sud-est, bientôt nous retrouvâmes les brisans, et nous en étions à peine à une lieue que le vent tomba ; une grosse lame nous poussoit sur eux. Je sondai, et ne trouvai point de fond. Je fis mettre en mer tous nos bateaux, c'étoit une ressource, mais foible ; elle ne nous eût pas sauvés, si un vent léger ne se fût élevé, et il nous poussa hors de la vue des écueils : nous cessâmes de craindre et la lame et le calme qui nous reprirent plusieurs fois ; nous avions retrouvé la terre, et nous la suivions à quelque distance. Nous la voyions s'étendre à perte de vue vers le levant, mais s'inclinant un peu au midi ; elle nous montroit plusieurs montagnes entrecoupées de vallées ; de petits îlots la bordoient. Plus nous avancions, plus le pays nous paroissoit montueux. Sur l'un de ces îlots on croyoit voir une tour, et derrière, les arbres nous offroient l'apparence d'une flotte en rade. Nous continuâmes notre route, et découvrîmes un gros cap, que nous nommâmes du *Couronnement*, parce qu'il fut découvert le jour du couronnement du roi Georges III : on ne pouvoit rien distinguer de la nature du pays ; tout ce qu'on en pouvoit voir, étoit que la chaîne

des montagnes continuoit à se prolonger à la même hauteur. Plus loin étoit une pointe élevée à laquelle nous donnâmes le nom de *la Reine-Charlotte ;* c'étoit la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Calédonie : entre cette pointe et le cap nous voyions un grand nombre de pointes élevées qui me parurent être une espèce singulière d'arbres ; tout le jour nous en vîmes s'élever des colonnes de fumée qui disparurent avant la nuit. Ces objets vus de plus près, formoient comme des groupes serrés de colonnes ; nos savans crurent reconnoître du basalte, et soupçonnèrent un volcan voisin. A trois lieues plus au sud, nous découvrîmes une île basse, défendue par des bancs de sable et des brisans. Nous voulûmes tourner le promontoire méridional ; mais d'autres îles basses, liées par des brisans et se joignant au rivage, ne nous permirent pas d'avancer dans cette direction : dans les lieux les plus ouverts, des rochers élevoient leurs têtes au dessus des eaux. Il fallut changer de route ; le calme nous surprit dans le voisinage des écueils où l'on ne trouvoit point de fond. Leur direction sembloit nous indiquer qu'il étoit nécessaire de contourner cette côte ; mais il n'étoit pas facile de le faire, et il étoit désagréable de ne pouvoir examiner le pays, y chercher, y trouver des provisions

fraîches dont nous manquions : tout le plaisir que nous procuroit la vue des côtes, naissoit de l'espoir qu'elle nous donnoit de faire de nouvelles découvertes. Le vent du nord nous éloigna un peu de ces plages dangereuses; au point du jour le vent changea, et nous revînmes vers une des îles basses, qui paroissoient liées à la grande terre par une chaîne de rocs : ses bords étoient couverts de ces colonnes qui avoient l'apparence de gros pins, et nous lui en donnâmes le nom; elle n'a qu'un mille de tour, et nous tentâmes en vain de la doubler : ce ne fut que le lendemain que nous en vîmes la côte sud-est; elle étoit hérissée de bancs de sable, de brisans, de petites îles couvertes de gros pins. A mesure que nous surmontions un de ces obstacles, il s'en présentoit un autre : nous évitions une chaîne de brisans, nous tombions dans une seconde; bientôt la tranquillité de la mer nous prouva que nous en étions entourés. Par-tout nous avions l'aspect d'une mer semée de rochers et d'écueils, dont nous ne pouvions sortir que par la route qui nous y avoit conduits : nous passâmes la nuit dans la crainte de nous briser à chaque instant, et le jour justifia nos craintes; notre activité, la promptitude de nos manœuvres, nous firent échapper à ces dangers. Malgré nos travaux, je ne pouvois

me résoudre à m'éloigner sans avoir reconnu ces arbres, qui sembloient offrir d'excellens bois de construction, très-rares dans ces contrées : plus nous approchions, plus les écueils se multiplioient, et nous n'apercevions aucun passage entre le terres. Nous vîmes cependant une île basse séparée des écueils des environs ; je résolus de l'atteindre, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre à un mille de distance : nous nous embarquâmes dans la chaloupe, et nous descendîmes sur l'île. Nous trouvâmes que les arbres étoient une espèce de pins de Spruce, dont les branches croissoient autour de la tige et formoient de petites touffes. Nous y coupâmes ceux dont nous avions besoin. Cette île n'est qu'un grand banc de sable dont la partie élevée hors de l'eau, n'a pas plus de six cents toises de tour : elle produit d'autres arbres encore ; on y compte trente espèces de plantes et plusieurs nouvelles : le sol est de sable sur les côtes, mais les végétaux pourris y ont formé une couche de terre végétale dans le centre. Il y a des hydres, des pigeons, des tourterelles, des faucons, des attrapes-mouches ; une pirogue échouée, des débris de feux, des branchages abattus nous prouvèrent que cette île étoit visitée par les habitans de la grande terre : nous y trouvâmes des pins hauts de soixante-dix pieds, et dont le

tronc avoit vingt pouces de diamètre; sans doute il en croît de plus hauts sur la terre voisine. C'est peut-être là où un vaisseau pourroit se fournir de mâts et de vergues mieux que dans tout autre lieu de la mer Pacifique. Le bois de ce pin est blanc, il a le grain serré, il est dur et léger; les plus grands avoient les branches les plus petites et les plus courtes. On y trouva une autre espèce de pin; mais il est très-petit: nous y vîmes du cresson, et une plante semblable à la poule-grasse. Nous donnâmes à cette île le nom d'*île de la Botanique*.

J'aurois voulu avoir un bâtiment léger pour visiter toutes ces différentes îles, et pénétrer au couchant de la Nouvelle-Caledonie; mais il eût été dangereux, impraticable même de le faire avec notre vaisseau: je me résolus donc à quitter ces parages. Nous avions besoin de viandes fraîches. J'avois une provision de jambons salés, dont la graisse s'étoit changée en huile rance, et dont le sel avoit rempli la chair de concrétions alcalines semblables au tartre; cependant, quand on portoit cette viande gâtée sur nos tables une fois par semaine, les yeux avides des matelots s'attachoient sur elle, et ils envioient notre bonheur. Le calme nous exposa encore à être brisés sur des écueils; mais un phénomène vint nous en annoncer la fin: c'étoit

une boule de feu plus pâle et aussi grande que le soleil, qui creva en lançant des étincelles brillantes suivies d'une flamme bleuâtre; il annonce ordinairement un vent frais, et en effet il le suivit, et souffla avec impétuosité. Je cinglai au sud-est, et à midi nous ne vîmes plus de terre; bientôt différens oiseaux lui succédèrent.

C'est ainsi que je quittai cette côte sans l'avoir entièrement reconnue. Je la nommai *la Nouvelle-Caledonie :* c'est une île qui a quatre-vingt-sept lieues de long sur dix de large, qui s'étend du nord-ouest au sud-est dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud; elle est hérissée d'une longue chaîne de montagnes, dont le sommet paroît stérile, dont les flancs et les pieds sont entremêlés de bois et de plaines unies, arrosées par les sources qui en descendent : près de la côte, la terre est unie, continue et basse, défendue par des récifs et des bas-fonds qui la mettent à couvert de la violence des flots, et assurent aux pirogues une navigation aisée et une pêche abondante. La plus grande partie en est habitée. Nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de 50,000 ames dans cette île. Le caractère trop grave des hommes ne peut être captivé par les caresses des femmes. Peut-être les îles qui sont jointes à la Nouvelle-Caledonie, s'étendent

davantage à l'ouest, car nous n'avons pu déterminer leur étendue occidentale, et peut-être même s'étendent-elles jusqu'à la Nouvelle-Galles méridionale, qui en est à environ deux cents lieues. Le côté méridional de l'île n'a point été reconnu; le septentrional ne l'a été que par ses rives : l'aspect des pins dans sa partie orientale semble y annoncer un sol, des productions, des animaux différens des lieux que nous y avons visités (1).

(1) La Nouvelle-Caledonie est traversée dans toute sa longueur par une grande chaine de montagnes, et la hauteur perpendiculaire de plusieurs monts est d'environ douze cents pieds au dessus du niveau de la mer. Selon M. de la Billardière, qui y a séjourné en 1793, et qui va nous fournir des détails précieux sur cette île, ces montagnes sont stériles; elles sont composées de mica, de grenats, de quartz et du schord vert.

Tout autour de l'île règne une grande étendue de récifs qui de la côte se dirigent vers le sud, et ensuite vers l'ouest : ces récifs sont de corail, et sont l'ouvrage des polypes. Ces polypiers, dont l'accroissement continuel obstrue de plus en plus le bassin des mers, sont bien capables d'effrayer les navigateurs. Beaucoup de bas-fonds, qui offrent encore aujourd'hui passage, ne tarderont point à former des écueils extrêmement dangereux. *Voyez*, sur le travail des polypes, le tome VI, page 64.

La plupart des habitans de cette île considérable,

Nous eûmes des intervalles de calme, de vents violens, de tempêtes, qui ne nous empêchèrent pas d'avancer vers la Nouvelle-Zélande

---

bien différens des autres peuples des terres Australes, font plus de cas de nos étoffes que des clous et même des haches qu'ils nomment *toguis*. M. de la Billardière a eu des preuves fréquentes de leur penchant au vol, car plusieurs Français ont perdu avec eux leur sabre, leur bonnet; et M. Lasseny, astronome de l'expédition, a failli y perdre ses instrumens d'astronomie : on a été forcé, pour les contenir, d'user de moyens violens, et d'avoir recours au fusil et au canon.

Ces sauvages sont tout nus, mais ils ont la verge enveloppée, les uns d'un morceau d'étoffe grossière d'écorce, les autres avec des feuilles d'arbre : ils ont les cheveux laineux, et la peau aussi noire que les habitans de la terre de Diémen, auxquels ils ressemblent un peu par le caractère de physionomie. Les uns ont la tête entourée d'un petit filet à larges mailles, les autres attachent à leurs cheveux deux ou trois tresses faites avec des graminées couvertes du poil de la chauve-souris, nommée *vespertilio-vampyrus*. Il y en a qui ont le lobe inférieur des oreilles percé d'un grand trou qui descend jusque sur leurs épaules; d'autres ont le même lobe coupé par lanières. Il y en a aussi qui se font une incision longitudinale au prépuce, dans sa partie supérieure; et on en voit d'autres qui n'ont qu'un œil, mais ce dernier trait est le fruit de leurs guerres, et le

où

où nous tendions, et de calfater nos ponts. N'ayant ni poix, ni goudron, ni résine, nous employâmes le vernis de pin recouvert de sable

---

résultat des pierres qu'ils se lancent avec la fronde. Plusieurs mettent un masque de bois devant leur visage, pour n'être pas reconnus sans doute de leurs ennemis.

Les femmes n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture qui cache leur sexe. Selon M. de la Billardière, plusieurs Français ont vu de jeunes filles de dix-huit ans venir leur offrir leurs faveurs pour un clou ou un autre objet de cette importance. Ces sauvages ont des chefs qui ont sur la tête un bonnet de forme cylindrique, incapable de les garantir de la pluie, car il est ouvert par le haut : il est orné de plumes et de coquillages.

Leurs huttes sont quelquefois à quatre cents pas de distance les unes des autres. Elles sont souvent à l'ombre des cocotiers, ont neuf pieds environ d'élévation sur autant de large; elles sont souvent remplies de fumée : des nattes dans l'intérieur couvrent le sol sur lequel ils sont parfaitement à l'abri des injures de l'air, et la forme de ces huttes est celle des ruches. Souvent on voit un tombeau à côté de ces demeures : il consiste dans un monceau de terre, surmonté dans le milieu d'un treillage fort clair de six à neuf pieds. Les naturels les nomment *nbouet.* Ce tombeau ne ressemble pas mal à une grande taupinière.

Un de ces sauvages, dit M. de la Billardière, ayant à la main un os fraîchement grillé, et dévorant un reste de chair qui y étoit encore attachée,

de corail ; ce qui forma un ciment meilleur que je ne l'aurois cru. Nous cinglions à toutes voiles, lorsque mon lieutenant harponna un

---

s'avança vers M. Piron, et l'engagea à partager son repas : celui-ci croyant que le sauvage lui offroit un morceau de quelque quadrupède, accepta l'os qui n'étoit plus couvert que de parties tendineuses, et me l'ayant montré, ainsi qu'au chirurgien-major de l'expédition, nous reconnûmes qu'il appartenoit au bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans ! Les naturels qui nous entouroient en convinrent sans difficulté, et nous firent même connoître que c'étoit pour eux un mets très-friand. Le lendemain, nous descendîmes sur une autre côte, la plus voisine de celle ou nous étions : nous trouvâmes des sauvages qui prenoient leur repas ; ils nous offrirent aussi de la viande grillée récemment, que nous reconnûmes pour de la chair humaine. La peau qui y étoit attachée conservoit encore sa forme et sa couleur. Ils nous montrèrent qu'ils avoient coupé cette tranche du milieu du bras, et nous firent connoître, par des signes non équivoques, qu'après avoir percé avec leurs zagaies celui dont nous voyions les restes entre leurs mains, ils l'avoient assommé à coups de massue. C'est ainsi qu'ils en usent avec leurs ennemis, dont ils partagent ensuite les membres, après en avoir jeté les entrailles : les organes de la génération sont toujours réservés au vainqueur. Les chaleurs étoient excessives ; nous nous arrêtâmes dans ce lieu, et nous leur donnâmes du biscuit dont ils mangèrent, quoiqu'il fût presque vermoulu. Ils ne voulurent pas goûter

marsouin : c'étoit une ressource qu'il ne falloit pas laisser échapper ; nous mîmes en panne, et lançâmes deux bateaux dehors pour le tuer et le

---

à notre fromage : ils préférèrent à l'eau de vie et au vin, l'eau du réservoir, dont ils burent d'une manière assez plaisante. Leur tête étant penchée à trois pieds au dessus de l'eau, ils en jetoient à plusieurs reprises avec la main sur leur visage, et ouvrant à chaque fois une grande bouche pour recevoir celle qui se présentoit à son ouverture, ils eurent bientôt étanché leur soif. Quelques-uns se rapprochèrent ensuite des plus robustes d'entre nous, et leur tâtèrent à différentes reprises les parties les plus musculeuses des bras et des jambes, en prononçant *kaparech* d'un air d'admiration et même de désir ; ce qui n'étoit pas trop rassurant pour nous : ils ne nous donnèrent cependant ce jour-là aucun sujet de mécontentement. Dès que nous eûmes atteint le milieu de la montagne, les naturels qui nous suivoient nous engagèrent à ne pas aller plus loin, et nous avertirent que les habitans de l'autre côté de cette chaîne de monts nous mangeroient. Ils ne voulurent pas nous suivre : sans doute ceux qui nous accompagnoient étoient en guerre avec eux.

Le sol de la Nouvelle-Caledonie est stérile, excepté dans quelques vallées. Ces cannibales, ignorant d'ailleurs l'art de cultiver la terre, traînent une existence pénible, et semblable à celle des sauvages de la Nouvelle-Hollande, leur vie ne se compose bien souvent que de privations et de fatigues. M. de la Billardière en a vu plusieurs manger de la terre pour amortir le

prendre : il avoit six pieds de long; sa tête et sa mâchoire longues et pointues, nous le firent connoître pour le dauphin des anciens, le

---

sentiment pénible et impérieux de la faim. Cette stéatite dont ils mangeoient, de la grosseur de deux poingts, est de couleur verdâtre, paroît savonneuse, très-tendre et très-friable : M. de la Billardière leur en a distribué lui-même, n'ayant autre chose à leur donner pour le moment, et il leur a vu manger à quelques-uns d'entr'eux jusqu'à deux livres (*) de ce talc Tel est aussi l'excès de misère de ces peuples, que M. de la Billardière a vu de jeunes Caledoniens avaler en sa présence une centaine d'araignées; et plusieurs autres habitans de cette île recherchoient aussi avec avidité cette sorte de mets. Ils commencent d'abord par enfumer ces insectes qu'ils nomment *nouguis*, dans un vase de terre qu'ils chauffent sur un bon feu : quand elles sont mortes, ils les grillent sur les charbons avant de les manger. Ces araignées ont le corselet grisâtre en dessus, et couvert de poils argentés; on y voit aussi huit yeux, dont deux sont placés vers le milieu. Ces insectes tendent dans les bois une toile dont les fils sont si forts, qu'ils opposent souvent au voyageur une résistance très-incommode. On retrouve le mela-leuca dans cette île : celui des vallées est beaucoup plus beau que celui des montagnes. On y trouve aussi des fragmens de cristal de roche très-transparent. Malgré la chaleur excessive que les Français éprouvèrent dans le mois

(*) *Voyez* les Otomaques, tome IV, page 158.



Gabriel sculp.

1. Femme de la nouvelle-Caledonie.

2. Araignée que ce peuple mange.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

delphinus delphis de Linnæus : il avoit quatre-vingt-huit dents; sa chair un peu dure nous parut un excellent mets : il ne falloit pas beaucoup d'art pour la rendre exquise à des hommes qui depuis si long-tems vivoient de salaisons.

Le 10 octobre 1774, nous découvrîmes la terre; en l'approchant, nous reconnûmes qu'elle étoit une île élevée, ayant cinq lieues de circuit (1); nous lui donnâmes le nom de *Norfolk*. Nous y jetâmes l'ancre sur un sable mêlé de coquilles brisées, et nous descendîmes à terre derrière de grands rochers qui bordoient une partie de la côte : plusieurs sont brisés et se projettent dans la mer de tous côtés; d'autres rochers sont formés d'une craie jaunâtre. On y trouve des morceaux d'une lave poreuse et rougeâtre : les végétaux y croissent abondamment sur une riche couche de terreau noir; on y en

d'avril 1793, sur les côtes de cette île, le thermomètre de Réaumur qu'on y porta, ne dépassa pas 25°, et à bord, il ne s'éleva jamais au delà de 21. La Nouvelle-Caledonie est très-séparée de la Nouvelle-Hollande. Les chaînes de roc ne s'étendent pas de l'un de ces lieux à l'autre, comme Cook l'avoit présumé.

(1) Elle est située entre la Nouvelle-Caledonie et la Nouvelle-Zélande.

voit un grand nombre de semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande : le liu y pousse plus vigoureusement. Le pin de Spruce y est très-commun ; il en est de très-élevés, et dont deux hommes ne peuvent qu'à peine embrasser le tronc. Depuis le rivage, dans un espace de cent toises, le terrain est tellement couvert d'arbrisseaux et de plantes, qu'on n'y pénètre qu'avec beaucoup de difficulté : plus avant, les bois sont dégagés d'arbrisseaux. On y trouve des pigeons, des perruches, des perroquets, des râles, des petits oiseaux, des poules d'eau, des boubies blanches, etc. qui se multiplient, dans un doux repos, sur les rivages de la mer et sur les rochers, où ils forment de charmans concerts. L'île a des sources d'eau douce ; le sol y produit sur le rivage des choux palmistes, l'oseille sauvage, le laiteron, le fenouil marin. Le chou palmiste est le bourgeon d'un arbre de la classe des cocotiers, haut de dix à vingt pieds, ayant de grandes feuilles empennées : chaque arbre ne produit qu'un chou qui sort du sommet; en le coupant on détruit l'arbre : il est salubre et de bon goût; depuis long-tems nous n'avions fait un repas aussi agréable que celui qu'il nous procura. La côte est poissonneuse.

La nuit nous força de revenir à bord : lorsque nous y fûmes, nous regrettâmes de

n'avoir pas laissé dans l'île un chien et une chienne qui s'y seroient multipliés sans trouble. Nous la doublâmes le lendemain; sur sa bande méridionale sont deux îlots habités par des oiseaux : le rivage y est revêtu de roches escarpées; un banc de sable de corail l'environne, et s'étend jusqu'à sept lieues de ses bords.

Le 17, nous découvrîmes le mont Egmont dans la Nouvelle-Zélande, couvert d'une neige éternelle; son aspect est majestueux : les collines qui en sont voisines ressemblent à des mondrains; sa base s'aplatit peu à peu, et forme enfin de tous côtés une plaine étendue. Sa hauteur n'est guères inférieure à celle du pic de Ténérife. Nous fûmes obligés de ne porter que nos basses voiles pour entrer dans le canal de la Reine-Charlotte, parce que le vent étoit très-impétueux; la mer qu'il agitoit étoit devenue formidable, un courant rapide ajoutoit au danger; mais je connoissois la côte, et fus peu inquiet. Le 18, à onze heures, nous jetâmes l'ancre à l'entrée de l'anse du Vaisseau : c'étoit pour la troisième fois que nous y abordions; mais le besoin de rafraîchissemens donna au pays les graces de la nouveauté : rien n'y annonçoit encore la verdure du printems; nous y pêchâmes, mais avec peu de succès : nous fûmes plus heureux à la chasse des oiseaux; j'avois laissé

une bouteille au pied d'un arbre, avec des instructions pour l'Aventure : je la cherchai; elle avoit été enlevée, mais j'ignorois par qui elle l'avoit été : divers indices nous annoncèrent que l'Aventure avoit séjourné ici, et sans doute, ce fut par eux. Nous entrâmes enfin dans l'anse, nous descendîmes et élevâmes des tentes : il fallut réparer nos voiles déchirées, nos agrêts emportés, nos ferrures usées. Les végétaux joints au gruau et aux tablettes de bouillon portatives rétablirent aussi nos malades; nous fîmes des courses pour nous fournir de céleri et de cochléaria, et nous rencontrâmes dans les bois un chou palmiste, arbre très-rare dans ces latitudes élevées : chacun eut son occupation fixée, et s'y tint. Les jours y furent d'abord désagréables; ce ne fut que le 22, que le ciel se montra dans toute sa splendeur, et que nous entendîmes le concert des oiseaux : on se répandit dans les bois, et dans ma chaloupe je visitai les côtes, descendant de tems en tems dans les anses que je rencontrois. Nous visitâmes nos jardins, les habitans les avoient négligés, et ils étoient presque en friche; quelques plantes cependant y poussoient avec vigueur.

Aucun insulaire ne s'étoit montré encore, et pour les y inviter, nous allumâmes du feu : ils ne vinrent cependant qu'un jour après, deux

pirogues s'avancèrent, puis se cachèrent; nous allâmes à eux, ils s'enfuirent dans les bois : deux insulaires seulement restèrent, et nous reconnurent; la joie alors fit place à la crainte : ceux qui s'étoient cachés accoururent, vinrent frotter leur nez contre le nôtre, sautèrent et dansèrent autour de nous d'une manière extravagante, mais ne permirent point à leurs femmes de nous approcher. On leur fit des présens, ils donnèrent du poisson. Ils répondirent avec embarras à la question que nous leur fîmes sur la cause de leur fuite. Ils avoient des vêtemens vieux, déguenillés et sales; leurs cheveux flottoient en désordre : ils exhaloient au loin la puanteur. Après avoir parlé de batailles et de morts, ils nous demandoient si nous étions fâchés, et ils paroissoient inquiets et défians : leur crainte nous en donna sur le sort de l'Aventure; mais nos recherches ne purent rien nous en apprendre. Cette petite troupe vint le lendemain échanger de beaux poissons contre des étoffes d'O-Taïti : ils en firent autant dans les jours qui suivirent. Un jour ils dirent à nos travailleurs, qu'un vaisseau pareil au nôtre s'étoit perdu dans le canal, et brisé contre les rochers; que des insulaires du bord opposé avoient été tués pour avoir volé leurs habits, mais qu'ils avoient enfin été les plus forts,

avoient assommé les gens du vaisseau, et les avoient mangés : ils ne s'accordoient point sur la date, mais sur les circonstances. Nos inquiétudes augmentèrent ; nous leur faisions à chaque instant de nouvelles questions : ils craignirent peut-être d'en trop dire, et résolurent de garder sur ce point le silence. Le chef seul nous fit entendre que le vaisseau n'étoit point brisé. Nous avions dessiné la figure du canal sur une grande feuille de papier, et fîmes entrer et sortir les deux vaisseaux faits en papier, puis y faisant rentrer le nôtre seul, nous restâmes un instant immobiles; mais le chef prenant le papier qui représentoit l'Aventure, le fit entrer dans le havre, puis l'en fit ressortir. Lorsque je voulus de nouveau questionner ceux qui avoient raconté le combat à nos gens, ils nièrent tout ce qu'ils avoient dit auparavant, et je ne sus plus ce que je devois croire.

Dans nos parties de chasse, nous visitâmes les lieux où nous avions placé nos cochons et nos poules ; mais nous n'en aperçûmes pas la moindre trace : nous en vîmes un sur l'île Longue, qui avoit été donné aux insulaires par le capitaine Furneaux, et nous entendîmes le grognement d'un autre. Ils ne les ont donc pas détruits, et l'on peut espérer que désormais on en trouvera dans cette contrée. Les Zélandais

qui s'étoient établis près de nous, se retirèrent sans que nous en sussions la raison; mais deux jours après nous reçûmes la visite d'autres insulaires venus de très-loin, et qui avoient des pierres vertes et du talc pour principales marchandises : ils revinrent le lendemain, sans avoir des richesses plus recherchées. Nous visitâmes l'anse de l'Herbe où nous ne rencontrâmes aucun habitant; nous y tuâmes des oiseaux. A notre retour, nous vîmes un grand nombre de Zélandais aux environs du vaisseau : ils nous vendirent du poisson, et avoient divers objets de curiosité; mais je défendis le commerce avec eux, à moins qu'ils n'apportassent des rafraîchissemens : il falloit tout le poids de l'autorité pour s'opposer à la manie des matelots pour rassembler des armes et des ustensiles du pays. En visitant l'anse à l'Indien, nous vîmes une pauvre famille qui mangeoit de mauvaises racines de fougère, faute d'alimens plus nourrissans. Les huttes de ces Zélandais renfermoient un feu dont la fumée les remplissoit; mais en se couchant par terre, ces bonnes gens en évitoient l'incommodité; c'étoit là le palais recherché des matelots, et même des officiers, pour y recevoir les caresses des sales Zélandaises.

Le 5 novembre, nos anciens amis revinrent, et nous apportèrent à propos une bonne pro-

vision de poissons. Rassuré sur nos besoins futurs, j'allai dans la chaloupe pour découvrir un passage au sud-est, dont j'avois soupçonné l'existence : les pêcheurs que nous rencontrâmes, nous assurèrent tous que ce passage n'existoit pas; je suivis cependant mon chemin. D'autres plus éloignés, nous dirent aussi que nous ne le trouverions pas dans la direction que nous prenions, qu'il étoit plus au levant, et débouchoit dans l'endroit même que j'avois soupçonné. Bientôt nous rencontrâmes un grand village dont une partie des habitans nous connoissoient, et vinrent frotter notre nez avec le leur (1). A leur tête étoit un petit vieillard très-actif, qui avoit le visage tatoué par bandes. Ils paroissoient plus à leur aise que les familles dispersées autour de notre anse : leur vêtement étoit neuf et propre, mais leur visage étoit couvert de suie et d'autres peintures. Nous y achetâmes beaucoup de

(1) Cette coutume de quelques peuples de frotter leur nez contre celui d'une personne qu'ils aiment, nous paroît d'abord extraordinaire; elle n'est cependant qu'un signe de bienveillance et le dimiuutif de l'usage adopté par nous, d'appliquer notre joue contre celle d'un autre : Dixon observe que cet usage est reçu par les habitans des îles Sandwich; ils regardent cette jonction de nez comme le gage et l'assurance de l'amitié.

poisson, des armes, des vêtemens. Voyant que la foule augmentoit sans cesse, nous crûmes qu'il étoit prudent de la quitter. Nous étions en mer lorsqu'un de nous se ressouvint qu'il n'avoit pas payé le poisson qu'il avoit acheté. Je pris le seul clou qui nous restoit, et le lançai sur la grève, près du Zélandais que nous avions rappelé, et qui, se croyant attaqué, nous jeta une pierre avec roideur : elle ne blessa personne; et rappelant le Zélandais, nous lui fîmes voir le clou; alors il rit de sa colère, et fut charmé de notre conduite à son égard. Plus de violence de notre part, auroit fait naître des scènes sanglantes de ce quiproquo.

La population paroît considérable dans cette partie de l'île : nous continuâmes notre route, et descendîmes un bras de mer qui forme de belles anses sur ses rivages, et nous arrivâmes enfin à son embouchure dans le détroit; un fort courant facilita notre navigation; il s'y seroit opposé dans la marée montante. La nuit ne nous permit pas de faire des observations; je négligeai même de visiter un hippa, bâti sur une hauteur, et où les habitans nous invitoient; nous retournâmes au vaisseau à jeun, quoique nous eussions du poisson et des oiseaux. Nous y trouvâmes le chef de nos anciens amis, nommé *Pedero* ou *Peeteree*, qui

me fit présent d'un des bâtons de commandement que portent leurs chefs : je reconnus son présent par un habit complet dont il fut très-glorieux. Le teint seul pouvoit le faire distinguer d'un Européen : il paroissoit sentir le prix de nos arts, de nos manufactures, de nos connoissances, et cependant il refusa de nous suivre; il préféra la vie misérable, mais libre de ses compatriotes, à tous les avantages dont nous aurions pu le faire jouir. Je lui demandai de nouveaux éclaircissemens sur le sort de l'Aventure, et il me fit entendre que ce vaisseau y étoit venu peu après notre départ, y avoit demeuré dix à vingt jours, et n'y avoit point échoué : cet éclaircissement calma nos craintes sans les dissiper entièrement. Pedero mangea de tous nos mets et but plus de vin que nous, sans en être affecté. A terre, nous l'entendîmes souvent chanter avec ses compagnons : leur musique est plus variée que celle des îles de la Société et des Amis, et peut-être ce goût pour la musique est une preuve de leur sensibilité et de la bonté de leur cœur.

Je fis conduire un verrat et une truie sur le rivage de l'anse qui est derrière celle des Cannibales; et tous les moyens que j'ai employés me font espérer que la race de ces animaux se multipliera enfin dans cette île. Quoique nous

n'eussions point vu les poules et les coqs que nous y avions déposés, je ne puis guères douter que cette volaille n'y fût encore, car nous trouvâmes un œuf de poule tout récemment pondu dans les bois.

Nous nous disposions au départ : cette courte relâche nous avoit fait découvrir dix ou douze espèces de plantes encore inconnues, et quatre ou cinq sortes d'oiseaux que nous n'avions point encore vus. Nous remplîmes des futailles de poissons qui s'y conservèrent très-bien, et beaucoup d'oiseaux. Les Indiens nous voyant partir, quittèrent aussi le pays pour regagner leur ancienne demeure avec les dons que nous leur avions faits, et qu'ils dispersoient bientôt autour d'eux pour acheter ou la paix, ou d'autres richesses qui leur plaisoient davantage. Nous pouvons assurer que ces peuples divisés, presque sans gouvernement et anthropophages, connoissent cependant les sentimens de la bienfaisance et de l'humanité.

Avant de mettre à la voile, nous descendîmes encore à terre : nous y vîmes une jeune fille chauffer des pierres, et les porter à une vieille qui les mit en monceau, les couvrit d'une poignée de céleri, puis d'une natte grossière, et elle se tapit elle-même par-dessus, ramassée comme un lièvre dans son gîte. Il nous parut que

c'étoit un remède; la vapeur du céleri peut en être un. Les poissons furent pour nous un excellent restaurant; les plantes antiscorbutiques, l'exercice, l'air vif, les beaux jours raffermirent nos fibres relâchées par une longue campagne dans des climats chauds. Nous étions aussi sains, aussi forts que jamais.

Ce fut le 10 novembre à la pointe du jour, que nous quittâmes ces lieux, poussés par un vent du couchant. Je projetois de traverser l'océan Pacifique, entre le 54 et le 55 degrés de latitude, pour reconnoître les parages que nous n'avions pu examiner l'été précédent : bientôt nous eûmes perdu de vue la Nouvelle-Zélande, les vents étoient constans; nous savions que nos longs travaux approchoient de leur fin, nous croyions déjà revoir l'Europe, et cette idée ajoutoit à notre gaieté. Le 12, on aperçut un poisson extraordinaire du genre des baleines, long de trente-six pieds; sa tête étoit oblongue et écrasée, tracée par des sillons longitudinaux; deux petites ouvertures en demi-lune lui servoient d'yeux, et par là il jetoit de l'eau; il étoit tout tacheté de blanc; deux grandes nageoires sortoient de derrière la tête, mais il n'en avoit aucune sur le dos : ce poisson n'étoit point connu auparavant.

Le 14, on s'aperçut d'une voie d'eau que nous avions

avions faite dans le canal de la Reine-Charlotte; mais elle nous inquiéta peu, parce que l'eau ne montoit que de cinq pouces en huit heures : le vent d'ouest étoit très-violent, la mer étoit sillonnée d'énormes vagues, et le roulis du vaisseau nous paroissoit très-désagréable ; il étoit de 30 à 38 degrés. Le ciel étoit souvent couvert; des veaux marins, des pingoins, des goémons se faisoient voir de tems en tems. Nous avancions avec rapidité, et dans un jour nous fîmes plus de soixante lieues; aucune terre ne se montroit devant nous, et l'espérance d'en trouver s'évanouissoit. Je résolus donc de me diriger vers l'entrée occidentale du détroit de Magellan, dans le dessein de suivre la côte méridionale de la Terre de Feu, jusqu'au détroit de Le Maire, parce qu'on ne la connoissoit qu'imparfaitement. Le vent continua avec la même force; quelquefois il déchiroit nos voiles, quelquefois il nous forçoit à les ferler : nos mâts se fendoient, celui de perroquet s'abattit. Nous n'eûmes quelques heures de calme que le 1er décembre; le vent, la pluie, la neige se succédèrent ensuite; mais notre course en fut un peu ralentie, et nous allions avec toutes les voiles que nous pouvions porter.

Le 18, nous découvrîmes la terre : c'étoit la partie occidentale du détroit de Magellan. Cette

traversée rapide nous fournit peu d'observations. Le poisson que nous avions salé, nous servit dans toute la route; le sauerkraut étoit aussi bon que jamais, mais la drêche avoit perdu une partie de sa vertu, parce qu'on l'avoit mise dans des tonneaux de bois vert. Nous longeâmes la côte : cette partie de l'Amérique étoit d'un aspect triste; elle sembloit découpée en plusieurs petites îles qui, quoique peu hautes, étoient cependant très-noires et presqu'entièrement stériles. Par derrière, on voyoit de hautes terres hachées et couvertes de neige, presque jusqu'au bord de l'eau; mais de grosses troupes de nigauds, des fauchets et autres oiseaux nous promettoient des rafraîchissemens, si nous pouvions trouver un havre.

Nous dépassâmes une pointe de terre avancée qui présente une surface ronde, très-élevée et ressemblant à une île; nous lui donnâmes le nom de *cap Glocester :* près de lui la côte paroît brisée par plusieurs goulets, ou composée d'îles. La terre y est montueuse, rocailleuse, stérile, parsemée de touffes de bois, et de plaques de neige. Plus loin est le cap Noir, rocher escarpé, à la pointe d'une île détachée de la grande terre par un canal large d'une lieue. Près de lui sont deux îlots de roc, puis la grande baie de Sainte-Barbe, qui communique au détroit,

selon Frézier, qui a bien décrit cette partie : la partie orientale de cette baie fut nommée *cap Désolation*, parce qu'elle est le commencement du pays le plus stérile et le plus affreux que j'aie jamais vu. A quatre lieues plus au levant est un goulet profond, à l'entrée duquel sont plusieurs îles : c'est à peu près ici qu'on place le détroit de *Jelouzell.* La terre y paroît par-tout hérissée de montagnes et de rochers, sans la moindre apparence de végétation. Des sommets escarpés y sont séparés par d'horribles précipices; la neige couvroit les montagnes intérieures : la côte y est semée de petites îles stériles. J'approchai d'un promontoire élevé qui semble se terminer en deux hautes tours, et en dedans par un pain de sucre; ce qui lui fit donner le nom de *cathédrale d'York :* des goulets se présentent ensuite, et des courans qui éloignent de la côte, y annoncent des rivières ou des bras qui communiquent au détroit. Le tems étoit doux, quoiqu'aux environs du cap Horn : au delà nous vîmes les îles de Saint-Ildefonse. Je voulus entrer dans un des ports nombreux qui sembloient ouverts pour nous recevoir, afin d'examiner la contrée, et de faire du bois et de l'eau. J'approchai d'un canal séparé en deux bras par une haute pointe de rocher; j'entrai dans le bras oriental qui n'est point embarrassé d'îlots, et n'y trouvai point

de fond à cent soixante-dix brasses : le calme survint ; je me fis touer par deux bateaux, mais ils n'auroient pas suffi pour nous tirer de cette situation désagréable, s'il ne s'étoit élevé une légère brise qui me permit de marcher en avant ; cependant la nuit s'approchoit, et nous sondâmes encore en vain. J'envoyai chercher un mouillage ; la chaloupe revint m'apprendre qu'il y avoit fond à trente brasses à peu de distance du rivage : nous allâmes y jeter l'ancre pour y passer la nuit. Mais le lendemain j'allai chercher un ancrage plus sûr ; je trouvai une anse dont le fond étoit une grève pierreuse qui bordoit une vallée couverte de bois, et arrosée par un courant d'eau douce : c'étoit tout ce que je demandois, et j'y fis conduire le vaisseau. Nous descendîmes à terre : dans des crevasses, entre des montagnes, croissoient des arbrisseaux de différentes espèces sur une couche légère de terre marécageuse, où ils étoient à l'abri des tempêtes, et ranimés par les rayons réfléchis du soleil. Le rocher est un granit grossier, composé de feld-spath, de quartz et de mica noir ; ses creux sont revêtus de petites plantes qui croissent comme de la mousse, et forment un gazon épais d'un pouce qui s'enlève aisément en marchant dessus. D'autres plantes croissent en des lieux abrités. Tel est l'arbrisseau de l'écorce de

Winter : il n'y est haut que de deux pieds, et est fort tortu. Presque toutes les plantes qu'on y trouve sont nouvelles; plusieurs sont remarquables par la beauté de leurs fleurs, ou par leur parfum.

Je remarquai que les deux bras, en se rapprochant, formoient une île du roc qui les séparoit : je fis placer le vaisseau à l'abri des vents du nord-ouest qui régnoient dans ces lieux, et des vagues de la mer par des îlots et une pointe qui les brisoient. Nous fîmes un établissement à terre, où nous avions aperçu qu'il y avoit des habitans; nous dressâmes une tente pour garder nos travailleurs, et M. Wales percha son observatoire sur une pointe de rocher, afin d'avoir un horizon un peu étendu. Nous visitâmes aussi le bras occidental, et la partie septentrionale du passage : celui-ci est spacieux, environné de hautes montagnes couvertes de neiges et de glaces, coupé d'îles qui paroissoient ornées de verdure; l'une d'elles avoit des huttes de branches d'arbres couvertes de feuilles : le rocher qui la formoit, étoit une ardoise jaunâtre. Nous y trouvâmes quelques plantes nouvelles, et une espèce d'attrape-mouche encore inconnu : cet oiseau a le bec plus fort que ceux de ce genre, et vit de poissons à coquilles et de vers. L'herbe de l'île avoit été brûlée, et nous

la nommâmes *île Brûlée :* plus au nord étoit un très-beau havre environné de hauts rocs escarpés d'où descendoient des courans d'eau limpide; ce havre que nous nommâmes *Bassin du Diable*, est divisé en deux parties, l'une intérieure, l'autre extérieure : par-tout la plage est sûre, mais très-sombre ; la hauteur des rocs lui dérobe le soleil dans tous les tems, au moins dans le havre intérieur. En suivant la côte à l'Ouest, on découvre d'autres havres; mais, excepté de petites touffes d'arbrisseaux, on ne vôit par-tout qu'un roc nu, une stérilité éternelle : les îles basses sont couvertes d'arbustes et d'herbages; le sol est une espèce de tourbe noire et pourrie, formée par les végétaux tombés en putréfaction : la terre y étoit chargée de neige, quoique nous fussions dans le premier mois de l'été; les plantes commençoient à fleurir, les oiseaux s'apparioient. Plus on s'avance dans le pays, et plus on trouve de neige: les plus grands arbres que nous ayons vus dans ce pays, sont sur les bords du Bassin du Diable; un nombre prodigieux d'oiseaux d'espèces différentes en chargoient les branches, et comme ils ne connoissoient pas les hommes, ils se plaçoient tout près de nous : la mousse, la fougère, le liseron embarrassoient les pas des curieux. Parmi les canards sauvages, il en étoit un de la grosseur

d'une oie, qui couroit avec rapidité sur la surface de la mer, en battant les flots de ses ailes et de ses pieds; son plumage est gris, mêlé de plumes blanches; son bec et ses pieds sont jaunes; il a deux bosses calleuses de la même couleur à la jointure de chacune de ses courtes ailes : nous l'appelâmes *râce-horses* (cheval de course). Dans une île nous trouvâmes du céleri, et un arbuste chargé de fruits rouges de la grosseur d'une petite cerise; ils étoient bons à manger : les rochers y sont remplis de grosses moules meilleures que des huîtres; elles aidèrent à nos repas, ainsi que les fruits.

Le tems étoit beau, et nous visitâmes le bras occidental du passage; nous avions donné à l'ile le nom de *Shagg* (des Nigauds) : nous y vîmes deux ports; l'un fut nommé *Clerk*, l'autre *Pickersgill*. Nous remarquâmes que dans l'extrémité méridionale de l'île Shagg, une grande quantité de nigauds faisoient leurs nids dans les fentes des rochers; ce sont surtout dans les endroits où les rochers se projettent dans la mer, afin que si les petits tombent, ils ne se blessent point dans l'eau. Quoique l'ardoise ne soit pas dure, il est surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous pour y placer leurs nids : le nom de *nigauds* leur a été donné à cause de leur stupidité qui paroît si grande, qu'ils sem-

blent ne pouvoir apprendre à éviter la mort. Nous vîmes aussi des oies remarquables par les couleurs différentes du mâle et de la femelle; le premier étoit blanc, avoit les pieds jaunes et le bec noir : la seconde étoit noire rayée en travers de blanc; sa tête étoit grise; elle avoit des plumes vertes et blanches. Le lendemain nous fîmes deux parties de chasse; mon lieutenant Pickersgill alla dans l'île des Oies par le nord-est, et moi par le sud-ouest. Nous trouvâmes une grande quantité d'oies qui étant en mue, ne pouvoient s'enfuir : nous en tuâmes soixante-deux. Les rochers étoient percés de cavernes profondes où la houle nous portoit quelquefois avec le bateau, et quelques-unes étoient longues de cent cinquante pieds. Nous retournâmes à bord bien fatigués, mais une partie de notre chasse nous fournit un bon soupé. Mon lieutenant avoit apporté de son côté, quatorze oies et trois cents œufs d'hirondelles de mer; ce qui fut une provision agréable aux matelots, parce que Noël approchoit.

Les naturels s'étoient rendus au vaisseau durant notre absence; ils revinrent encore, et je vis qu'ils étoient de la même nation que j'avois vue dans la baie de Bon-Succès: ils sont petits, laids et maigres; leurs yeux sont petits et sans expression; leurs cheveux noirs et lisses

flottent en désordre ; leur nez répand continuellement du mucus dans leur bouche ; leurs épaules et leur estomac sont larges et osseux, et le reste de leur corps mince et grêle ; leurs jambes sont courbées, leurs genoux très-larges ; je n'en ai vu qu'un de grand : une peau de veau marin leur sert de vêtement, et ne les couvre que sur les épaules ; quelques-uns font, de deux ou trois de ces peaux, un manteau qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes que nous ne pûmes voir que de loin, avoient autour du cou un grand nombre de coquillages suspendus à un cordon de cuir ; leur tête étoit couverte d'un bonnet composé de plumes d'oies blanches : leur teint est brun-olivâtre, luisant comme le cuivre ; leur visage étoit rayé de rouge et de blanc. Ils sont armés de traits, d'arcs et de dards, ou de harpons d'os, placés au bout d'un bâton long de dix pieds, et qui sont angulaires, dont ils se servent pour prendre des coquillages sur les rochers. Ils préféroient les médailles, les couteaux au biscuit. Dans leur pirogue étoit un feu autour duquel les femmes et les enfans se chauffoient : ils y ont aussi des peaux de veaux marins, pour couvrir leurs pirogues quand ils sont en mer par la pluie, et leurs huttes quand ils sont sur terre. Ces pirogues sont grossières, faites d'écorces d'arbres, ouvertes par de petits

bâtons : leurs pagaies sont mauvaises, leur manœuvre lente. Ceux qui montèrent à bord, ne montrèrent aucune curiosité : ils acceptèrent des grains de verre sans reconnoissance, et nous abandonnèrent leurs armes avec la même indifférence. Tout leur caractère annonçoit la stupidité et l'insouciance : ils ne comprirent rien à nos signes, et ne prenoient aucune peine à se faire comprendre. Ceux de la baie de Bon-Succès étoient plus grands, avoient des idées de civilité, et n'étoient pas si malheureux. En mangeant la chair de veau marin pourrie, ils préféroient la partie huileuse : tous les peuples des pays froids aiment l'huile par instinct, peut-être parce qu'elle les défend du froid. Ces hommes sauvages exhaloient une puanteur insupportable. Nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi eux, et il est probable que ce sont des malheureux proscrits de quelques tribus voisines, qui mènent une vie plus douce ; ils errent d'un golfe à l'autre, cherchant leur nourriture, et fuyant les âpres rigueurs de l'hiver.

Ils se retirèrent tous avant dîner, et ce fut un soulagement pour nous : leur présence et l'odeur qu'ils répandoient, auroient ôté l'appétit au matelot le plus vorace. Nous célébrâmes Noël avec des oies rôties, bouillies, mises en pâte, etc.,

avec des œufs d'hirondelle, avec du vin de Madère, qui s'étoit amélioré en mer. Le lendemain, nous reçûmes une nouvelle visite des Indiens, que nous couvrîmes de serge et de vieille toile, ne pouvant les voir nus et tremblans de froid. Nous fîmes de nouvelles chasses pour faire une provision de gibier frais; nous disposant au départ, nous emportâmes la tente et l'observatoire dans le vaisseau, et bientôt après nous sortîmes du canal, auquel je donnai le nom de *Noël :* son entrée a trois lieues de large, et est à dix lieues des îles de Saint-Ildefonse. On n'est pas sûr d'y trouver des rafraîchissemens; ils ne consistent qu'en volailles; mais le poisson y est rare, les moules y abondent : des îlots bas fournissent du céleri; ailleurs on trouve diverses plantes inconnues, l'épine-vinette et une petite mûre qui croît sur une plante touffue, et dont les habitans se nourrissent.

Nous partîmes le 29 décembre, par un tems nébuleux qui ne nous empêcha pas de voir deux goulets à l'orient de notre canal; mais il fallut qu'il s'éclaircît pour nous faire découvrir les îles Saint-Ildefonse, qui forment un groupe à six lieues de la terre. Plus loin nous vîmes le cap Horn, remarquable par une colline élevée et ronde; nous le doublâmes : il forme l'extrémité méridionale d'un groupe d'îles inégales, qui

gissent devant la baie de Nassau, et qui sont connues sous le nom d'*îles de l'Hermite ;* le cap Mistaken (de Méprise) en forme la partie orientale : entre ces deux caps il semble qu'il y ait un canal qui conduit à la baie de Nassau. Le sommet des collines y paroît de roche nue ; plusieurs sont blanchies par la fiente des oiseaux ; mais les flancs et les vallées sembloient couvertes d'un vert gazon, et garnies de touffes de bois. A huit heures du soir nous approchâmes du détroit ; le climat de cette partie de la Terre de Feu paroissoit plus doux que celui que nous venions de quitter : les pentes des collines étoient douces, et formoient de longues pointes plates couvertes de forêts, et l'on n'y voyoit de la neige que sur les montagnes. Parvenus près de la baie de Bon-Succès, je tirai deux coups de canon, et je vis s'élever des colonnes de fumée que produisoient des feux allumés par les habitans : j'envoyai mon lieutenant Pickersgill pour voir s'il n'y avoit point de traces de l'Aventure. Autour de nous jouoient des troupes de baleines et de veaux marins. Quand les premières jetoient de l'eau, tout le bâtiment étoit infecté d'une odeur empoisonnée, qui duroit deux ou trois minutes : quelquefois ces animaux énormes se couchoient sur le dos, et avec leurs longues nageoires pectorales, ils battoient la

surface de la mer, et produisoient à chaque coup un bruit pareil à l'explosion d'un pierrier; quelquefois ces baleines sautoient en l'air, et retomboient lourdement en faisant écumer la mer autour d'elles : elles avoient quarante pieds de long sur dix de large.

Mon lieutenant revint; il n'avoit vu aucune trace de vaisseau : les habitans, vêtus de peaux de guanaques et de veaux marins, avoient des bracelets de fils d'argent travaillés en filigranes, et paroissoient être de la même race que ceux du canal de Noël : ils le reçurent avec honnêteté, et l'invitèrent à conduire le vaisseau dans la baie; mais je voulois reconnoître la côte de la Terre des Etats : j'en atteignis d'abord l'extrémité orientale, et à peine avions-nous pris quelques relèvemens, que les brouillards nous jetèrent dans une épaisse obscurité. Comme nous avancions à l'est, nous découvrîmes des îles d'étendue inégale, entre lesquelles on voyoit un passage ouvert : j'aurois désiré le traverser, et de mouiller sous une d'entr'elles; mais n'osant nous y hasarder dans les ténèbres, je cinglai vers le nord. Là nous attendîmes que la brume fût dissipée : une île que nous avions en face, nous montroit une grande quantité de veaux marins et d'oiseaux; cette vue me détermina à jeter l'ancre : bientôt le ciel s'éclaircit, et

nous vîmes l'extrémité orientale de la Terre des Etats, ou le cap Saint-Jean. Trois bateaux nous conduisirent à terre, et là nous vîmes que ces veaux étoient des lions marins, connus en d'autres climats sous le nom d'*ours de mer*. Ils étoient si peu sauvages et si stupides que nous pouvions les assommer à coups de bâton : les vieux mâles avoient dix à douze pieds de long, les femelles n'avoient que six à huit pieds; les premiers pesoient jusqu'à quinze cents livres : cet animal ressemble en effet au lion; il en a la couleur; sa crinière est longue, dure et grossière au toucher; par-tout il est couvert de petits poils qui lui forment une robe luisante et polie; sa tête seule est rase : la femelle est lisse dans tout son corps; leurs nageoires commencent près de la poitrine, et sont de grandes bandes plates d'une membrane noire et coriace, où l'on voit à peine des traces d'ongles; celles de derrière sont des membranes noires séparées en cinq longs doigts très-petits : leur queue est courte et cachée entre leurs pieds ou nageoires; leur croupe est ronde et couverte d'une masse épaisse de graisse : le bruit qu'ils faisoient nous assourdissoit; les mâles beugloient comme des taureaux, les femelles comme des veaux, les petits phoques comme des agneaux. Tous vivent ensemble en grosses troupes : chaque vieux mâle

choisit une large pierre dont les autres ne peuvent approcher sans combat ; les plus jeunes marchent avec toutes les femelles et les phoques : celles qui fuyoient emportoient un de leurs petits dans leur bouche. Quand nous les laissions en paix, ils se caressoient, leurs museaux se recherchoient et se joignoient comme s'ils se fussent baisés. Ils viennent sur la côte pour s'apparier ; ils ne mangent point durant ce tems, et y deviennent très-maigres : c'est en avalant des pierres qu'ils tiennent alors leur estomac tendu.

Après en avoir tué plusieurs, nous marchâmes au sommet de l'île qui est presque plat, mais couvert de larges touffes d'herbes ou de glaieuls, entre les intervalles desquelles habitoit une nouvelle espèce de phoques dont les plus longs n'ont que huit à neuf pieds ; ce sont des ours marins : leur poil est d'un brun sombre tacheté de points gris, et il est plus long que celui du lion marin, mais il ne forme pas de crinière. Ils sont plus féroces et plus courageux que les lions, dont ils se tiennent toujours séparés. Cette île nourrit beaucoup de vautours, de pingoins, de nigauds ; on y trouve quelques oies et quelques canards, des petrels gris, et d'autres oiseaux. Nous retournâmes à bord, bien chargés.

Le 1er janvier 1775, j'envoyai chercher quelque

havre sur la côte, car ce canal pouvoit offrir un bon lieu de rafraîchissement aux vaisseaux; et je descendis encore dans l'île : elle est formée de couches d'une pierre argileuse, jaunâtre, et quelquefois d'une ardoise grise. On n'y voit que six à huit plantes différentes, et de petits arbrisseaux hauts de trois pieds. Nous y fîmes une chasse abondante d'oiseaux : nous avions découvert près de la côte, un canton où des milliers de nigauds avoient fait leurs nids sur ces touffes d'herbes élevées; nous en tuâmes un grand nombre à coups de bâton : cette course nous fit connoître un oiseau d'un nouveau genre; il étoit blanc, de la grosseur du pigeon, et appartenoit à la classe des oiseaux aquatiques qui marchent à gué : il avoit les pieds demi-palmés, et les yeux, ainsi que la base du bec, entourés de petites verrues ou glandes blanches. Ils exhalent une odeur qu'il est difficile de supporter. Les pingoins étoient de la grosseur d'une petite oie; leur sommeil est si profond, que pour les réveiller, il faut les secouer à diverses reprises. Ils se défendirent avec courage, et becquetoient nos jambes; quelques-uns que nous avions laissés pour morts, se relevoient et piétinoient gravement derrière nous. Ces oiseaux, ces phoques sont là dans leur véritable climat; ces derniers sont défendus contre la

rigueur

rigueur du froid par une grande quantité de graisse, et les premiers le sont par un plumage très-épais. Les jeunes oursins pouvoient seuls être mangés : la chair des lionnes n'étoit pas mauvaise, mais celle des lions ne servoit que par l'huile que nous en tirions ; la fressure seule étoit mangeable.

On revint me dire qu'on avoit trouvé un bon port sur la côte, à trois lieues au couchant du cap Saint-Jean : de petites îles remplies de lions de mer sont à son entrée, et il a une petite lieue de long, sur la moitié de large; le fond y est de vase et de sable : les côtes sont couvertes de bois à brûler, et on y voit divers courans d'eau douce. Il y a un si grand nombre de mouettes, qu'elles obscurcissent l'air ; elles jettent leur fiente comme pour se défendre, et en effet, sa puanteur est suffocante : les oies, les canards, les chevaux coureurs y sont communs. Nous donnâmes à ce port le nom de *Nouvel-An.*

Dans de nouvelles excursions, nous prîmes des oiseaux d'une espèce inconnue, parmi lesquels étoit un corlieu gris dont le cou étoit jaunâtre, et qui étoit un des plus beaux oiseaux que nous eussions encore vu. Bientôt après nous levâmes l'ancre pour nous diriger sur le cap Saint-Jean, rocher très-élevé, près duquel

est un îlot. A deux lieues au couchant de ce cap est un canal qui semble être un passage entre les mers opposées. Après l'avoir doublé, nous visitâmes la côte orientale; mais des rafales, des vents violens nous en éloignèrent, et croyant l'avoir assez bien reconnue pour ce qui intéresse la navigation et la géographie, je m'en éloignai en gouvernant au sud-est.

La Terre des États a dix lieues de long, sur trois à quatre lieues de large; la côte est de roche et dentelée : elle présente une surface de collines escarpées et très-hautes, surtout vers le couchant. Excepté à leur sommet, par-tout la terre y est couverte d'arbres, d'arbrisseaux et d'herbages; il n'y avoit alors que peu ou point de neige : les courans sont rapides dans le détroit. Les îles du Nouvel-An sont très-différentes de la Terre des États; on n'y voit point d'arbres; des touffes de glaieuls, des gramens, une espèce de bruyère, du céleri, du cochléaria, telles sont les plantes qu'on y remarque : nous avons parlé des animaux qu'on y trouve; on peut y ajouter des mouettes, des hirondelles, des poules du port Egmont, des pies de mer, des briseurs d'os, des aigles ou des faucons, des vautours à tête chauve, des grives et quelques petits oiseaux. Tous ces animaux y vivent en paix : les lions de mer occupent la plus grande

partie de la côte, les ours habitent l'intérieur, les nigauds s'établissent sur les rocs les plus élevés, les pingoins dans les lieux où ils peuvent communiquer avec la mer, les autres dans les endroits les plus retirés. Tous se mêlent et marchent ensemble, sans jamais se faire de mal : l'aigle et le vautour s'asseyent sur les mêmes mondrains que les nigauds, sans leur nuire, sans les inquiéter; les cadavres suffisent à leurs besoins.

Nous voyions encore la terre, quand des rafales tombèrent sur nous avec tant d'impétuosité, que les voiles et notre mât de perroquet en furent emportés. Je désirois m'assurer de l'existence d'une côte étendue, où l'on place le golfe de Saint-Sébastien; mais parvenus au parage qu'on lui assigne, nous ne découvrîmes rien : le capitaine Furneaux avoit traversé aussi les mêmes latitudes, et ne vit point la terre. Je cherchai celle qui fut découverte par Antoine Laroche en 1675, et par M. Duclos-Guyot en 1756. Le 14 janvier, à neuf heures du matin, nous crûmes voir une île de glace; à midi elle nous sembla une terre; enfin il fut démontré qu'elle en étoit une, mais couverte de neige : il semble que ce soit la même île dont M. Duclos-Guyot avoit vu la partie du nord, et qu'il nomma *île Saint-Pierre*. Une tempête ne nous permit pas d'y aborder encore, et nous la

fit perdre de vue ; mais nous l'eûmes bientôt retrouvée : l'île que nous vîmes d'abord n'étoit pas la grande île qu'elle bordoit à l'orient, c'étoit un rocher élevé, peu étendu, près duquel sont des îlots de roche; nous la nommâmes *Willis*, du nom de celui qui la vit le premier : entr'elle et la terre est une autre île que je nommai *île Bird* ou *île de l'Oiseau*, parce qu'elle étoit couverte d'oiseaux ; elle est moins élevée que celle de Willis, mais elle est plus étendue. Je passai entr'elles pour visiter la côte nord de la grande île : la grosse houle qui venoit du midi, annonçoit qu'il n'y avoit point de terre dans cette direction. La côte que j'y aperçus formoit plusieurs baies ou goulets, et nous y vîmes d'énormes masses de neige ou de glace dans le fond. Nous suivîmes le rivage septentrional, jusqu'à ce qu'y voyant l'apparence d'un goulet, je voulus l'aller visiter dans la chaloupe ; il s'étend au sud-ouest l'espace de cinq lieues, il en a moins d'une de large : je vis qu'on y étoit à l'abri des vents, et je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des grèves sablonneuses qui la bordent, et encore, près d'une île basse et plate qui est vers le fond qui se terminoit, ainsi que deux autres endroits sur les côtés, en rochers de glaces perpendiculaires d'une hauteur considérable ; il s'en détachoit

continuellement des morceaux : pendant que nous étions dans la baie, une masse énorme tomba, et fit un bruit pareil à celui du canon. L'intérieur du pays n'étoit ni moins sauvage ni moins affreux ; les rochers cachoient leur cime dans les nues, et les vallées étoient couvertes d'une neige éternelle : on n'y voit pas un arbre, pas un arbrisseau ; un gramen grossier ou glaieul, la pimprenelle des bois, et une plante semblable à la mousse qui sortoit des rochers, en étoient les seuls végétaux. Les rochers sont d'une ardoise d'un gris-bleuâtre, disposés en couches horizontales. Les veaux, les ours marins y sont en assez grand nombre, et la côte fourmilloit de leurs petits : tous étoient plus farouches que ceux des îles du Nouvel-An. Nous y vîmes des animaux semblables à ceux que décrit le voyage du lord Anson, et auxquels il donne le nom de *lions marins*, quoiqu'ils n'aient point de crinière, et qu'ils soient de couleur grise, avec une crête sur la tête ; celui que nous examinâmes avoit treize pieds de long : diverses troupes de pingoins voltigeoient sur la terre, et il y en avoit dont la longueur étoit de trois pieds trois pouces ; ils étoient très-gras, très-stupides, et se trouvent dans les îles Falkland. On y voit aussi des mouettes, des albatros, des poules du port Egmont, des hirondelles, des

nigauds, des plongeons, ainsi que le nouvel oiseau blanc, et le petit oiseau qu'on nomme *oiseau jaune* au cap de Bonne-Espérance : on y vit quelques petites alouettes, mais aucun quadrupède. On crut y voir de la fiente de renard, ou de quelque animal semblable. A mon retour, je distribuai ma chasse à l'équipage; car, quoique nous ne manquassions pas de provisions, les salaisons nous avoient inspiré le plus grand dégoût. Je nommai ce lieu *baie de Possession :* plus au couchant est la baie des Iles. Du côté opposé on en voit une autre qu'on nomma *baie Cumberland*, puis celle de Sandwich : l'aspect de la terre est le même par-tout; les montagnes sont très-élevées au midi, et se partagent en une quantité innombrable de pointes ou flèches pareilles aux flammes d'un grand feu. Nous tournâmes cette grande île; nous donnâmes des noms aux parties les plus remarquables : une île sur la côte méridionale, reçut le nom de *Pickersgill;* plus à l'orient sont un îlot et des rochers : le premier fut nommé *île des Tonneliers*, les seconds, *rochers de Clerke.* La grande île reçut le nom de *Géorgie* (1) : elle a soixante-dix

(1) Le capitaine Cook n'ignoroit pas que la priorité de la découverte de cette île qu'il nomma *Géorgie*, appartenoit à deux Français, Antoine Laroche et

lieues de tour, trente et une de long, dix de large; ses vallées, ses flancs, ses sommets sont chargés d'énormes masses de glace et de neige : elle est remplie de baies et de havres; nous n'y vîmes pas un courant d'eau douce : au sud, la glace paroît ne fondre jamais. Nous nous en éloignâmes le 20 janvier : une tempête, des brumes épaisses, le calme se succédèrent tour à tour; et quand ils eurent fait place à un tems clair, à un vent léger, nous cinglâmes au nord, puis à l'ouest, et la brume revint. Dans un intervalle de tems clair, nous vîmes trois ou quatre îlots de roche; bientôt nous fûmes assurés que c'étoient des îles où nichoient des multitudes d'oiseaux : la brume vint nous couvrir encore.

Duclos-Guyot : il savoit aussi que le premier n'avoit pas donné de nom à cette ile, mais que le second, qui l'avoit retrouvée au bout de quatre-vingts ans, lui avoit imposé le nom de *Saint-Pierre.* Faut-il, dit très-justement M. de Fleurieu, que cette île perde son nom véritable, parce qu'un siècle après sa première découverte, elle a été visitée par un sujet du roi Georges? Cette ile Saint-Pierre, nommée par Cook, *Géorgie*, est à l'est des Malouines, entre le 54 et le 55 degrés de latitude-sud, à 39 degrés à l'ouest du méridien de Paris. Le titre à une découverte est une propriété que l'histoire doit garantir à la nation qui y a droit.

Les nigauds seuls nous annonçoient le voisinage de la terre, et nous avertissoient de jeter la sonde : nous étions environnés de rochers que nous ne voyions qu'à la dérobée; nous vînmes à bout d'en sortir : c'étoient ceux que nous avons nommés plus haut, *rochers de Clerke*.

La Nouvelle-Géorgie paroît inhabitable; elle est sans bois; les étés y sont très-froids, et les hivers doivent y être insupportables : elle ne peut offrir d'objet d'utilité que dans ses veaux marins, et les divers oiseaux aquatiques qui l'habitent.

Nous cinglâmes vers l'orient, et un peu vers le midi; le tems étoit presque toujours couvert : nous étions par le 60.e degré de latitude méridionale, et nous comptions trouver bientôt la glace; cependant nous ne la voyions point encore; une houle creuse qui venoit du couchant, nous persuadoit qu'il n'y avoit point de terre de ce côté : je ne croyois pas qu'il y eût plus de probabilité de trouver la terre plus au sud qu'à l'orient, ni près du cap de la Circoncision, et mes recherches suffisoient pour prouver que la côte qu'on remarque entre l'Amérique et l'Afrique dans la carte de l'Océan, de M. Dalrimple, n'existe pas.

Nous vîmes bientôt des îles de glace, des pingoins et des petrels, d'autres oiseaux, des

baleines, mais sans trouver de fond. En cinglant à l'est, ces glaces devinrent plus nombreuses et plus étendues; elles me firent prendre une route contraire : leur surface étoit plate et unie, leur hauteur étoit la même, leur étendue différente; quelques-unes avoient une lieue de tour. Il falloit veiller sans cesse pour ne pas se briser contr'elles, et l'équipage étoit épuisé : les rhumatismes et les rhumes attaquoient les matelots, ils avoient des défaillances. En retournant vers le nord, l'espérance rendit les maux plus supportables; on crut n'avoir plus d'obstacles à craindre; nous y rencontrâmes encore des glaces; ce qui alongeoit notre route par les détours qu'il falloit faire pour les éviter. Le tems étoit toujours brumeux, mais il ne nous empêcha pas de voir la plus grande île que nous eussions vue encore dans notre voyage. Le tems s'éclaircit le 31 janvier, et nous vîmes terre à une lieue de nous; c'étoit trois îlots de roche, très-hauts, noirs, caverneux, escarpés, habités par des troupes de nigauds, et battus par des houles terribles : le plus extérieur se terminoit en un pic élevé haut de deux milles; on lui donna le nom de *Freeze-Land*, du nom de celui qui le découvrit. Derrière se montroit une côte élevée, dont les sommets couverts de neige s'élevoient au dessus des nuages; je la nommai *cap Bristol*.

Plus au midi étoit une autre terre très-haute, que je nommai *Thulé-Australe,* parce qu'elle est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte ; sa latitude étoit de 59 deg. 13 min. 30 secondes : sa surface étoit couverte de neige. Entr'elle et le cap Bristol, on crut voir une terre qui peut-être lioit l'une des terres à l'autre, et je la nommai *baie Forster.* Le sommet des hautes montagnes étoit enveloppé de brouillards, leurs flancs l'étoient d'une neige qui se prolongeoit jusqu'au bord de l'eau, et sans les cavernes noires que nous apercevions, on auroit pu croire que nous ne voyions qu'une île de glace. Nous cinglâmes au nord autant que nous le permirent des instans de calme qui nous laissoient exposés à une houle très-grosse, près de la côte la plus affreuse du Monde. Nous découvrîmes bientôt, après une autre terre, c'étoit un promontoire que je nommai *cap Montaigu.* La terre se montroit d'espace en espace entre celle que nous avions quittée, et celle que nous découvrions ; ce qui nous fit penser qu'elles ne formoient qu'une même côte ; mais je ne pus m'en assurer mieux : des ports remplis de glace, des rocs qui se faisoient à peine apercevoir, et près desquels on ne trouvoit point de mouillage, des îles de glaces flottantes autour de nous, ne me permettoient pas d'en approcher. Plus au nord, nous

revîmes encore la terre, derrière laquelle on en voyoit une plus élevée. Tout nous y offroit des rochers empilés les uns sur les autres, et couverts d'une croûte de neige; une solitude affreuse y régnoit : quelques cantons paroissoient revêtus d'un gazon vert; je supposai que cette terre étoit une île, quoique je n'aie pu m'en assurer: je la nommai *île Saunders*. Deux autres îles que nous vîmes plus au nord, reçurent le nom d'*îles de la Chandeleur*, parce qu'elles furent découvertes ce jour-là; peu étendues, très-élevées, elles sont couvertes de neige : des îles de glaces se montrèrent au delà encore. Un banc de poisson nous alarma beaucoup; on crut que c'étoit un radeau de glace ou un basfond, l'examen nous rassura : les pingoins, les baleines nous environnoient, et quand les premiers nous abandonnèrent, nous en conclûmes que nous avions laissé derrière nous l'extrémité septentrionale de la terre que nous avions découverte. Un vent du couchant me permit de revenir sur le parallèle de celle que nous avions aperçue; et je m'assurai que celle que j'ai nommée *terre de Sandwich*, étoit un groupe d'îles, ou une pointe du continent où se formoit la multitude des glaces répandues dans cette partie de l'Océan, quoiqu'on n'ait pas prouvé que ces glaces ne puissent exister sans conti-

nent où elles se forment. Si ce continent existe, il doit être en dedans du cercle polaire où la mer est si remplie de glaces qu'il en est inabordable : il ne sera jamais visité de plus près que j'ai osé le faire ; il est condamné à ne jamais sentir la douce chaleur du soleil, et à rester enseveli sous les glaces.

Je quittai alors ces latitudes voisines du pôle, et je revins chercher le cap de la Circoncision, que Bouvet avoit cru découvrir ; la neige tomba si abondamment que le bâtiment n'en auroit pas pu soutenir le poids, si je ne l'en eusse débarrassé en jetant le vaisseau dans le milieu du vent : ce tems brumeux, neigeux, désagréable, ne nous laissa que des intervalles courts. Nous dépassâmes plusieurs îles de glaces, et courûmes ensuite vers le levant, sans cesser d'en avoir en vue. Nous commencions à désirer la fin de notre voyage ; et nous en avions plus d'une raison : parmi elles étoit la consommation entière de nos soixante grands tonneaux de sauerkraut ; tout le monde en sentoit la privation. Nous éprouvions quelquefois des froids très-vifs, et cependant nous étions dans le milieu de l'été de ces climats. Nous cinglâmes au nord-est, et il nous paroissoit que notre route étoit la plus sûre pour découvrir le cap de la Circoncision ; cependant nous n'eûmes que des apparences de terre qui se

dissipoient avec la brume : tout a semblé nous convaincre que cette terre n'avoit été qu'une île de glace qui avoit trompé l'œil du navigateur.

Nous rentrions dans la route que nous avions tenue en partant du cap de Bonne-Espérance, et il étoit inutile de la suivre encore; mais nous-mêmes avions cru voir une terre un peu au midi de ces parages; je portai donc au sud-est pour la découvrir, si elle existoit : nous ne vîmes rien, et nous en conclûmes qu'une île de glace nous avoit trompé comme M. Bouvet. Cette recherche a été la dernière que nous ayons tentée dans ces latitudes avancées. Il étoit tems de penser à notre retour, nos voiles et nos agrêts étoient usés, nos provisions pourries; nos fatigues avoient rempli la mesure, il eût été cruel de la combler; déjà le scorbut nous menaçoit. Je gouvernai donc sur le cap de Bonne-Espérance; mais en chemin, je voulus m'assurer de l'existence des îles *Denia* et *Marseveen*. Le tems fut incertain, le vent souffloit par rafales; tout l'équipage avoit les yeux sur les nuages pour y chercher des pronostics de bon vent, souvent on y voyoit des sujets d'inquiétude et d'affliction. Il y avoit vingt-sept mois que nous n'avions touché à un port européen, et notre voyage depuis le départ de la Nouvelle-Zélande,

avoit été long et désagréable. Nous étions prêts à l'oublier en approchant du port; mais on craignoit cependant d'y apprendre le malheur ou la mort de personnes chéries.

Nos voiles se déchirèrent, quelques-uns de nos agrêts se rompirent par un orage, ce fut une occupation pour tous que de les réparer; la houle nous ballottoit avec force : les albatros, les petrels, d'autres oiseaux de mer voloient autour de nous, et nous en prîmes quelques-uns; mais rien n'annonçoit encore la terre : les îles que nous désirions voir ne paroissoient point, et nous les abandonnâmes aux recherches des navigateurs futurs. Le 16 mars, nous découvrîmes deux vaisseaux, dont un portoit pavillon hollandais, et le lendemain nous vîmes la terre. Impatient d'apprendre des nouvelles d'Europe, j'envoyai ma chaloupe au vaisseau hollandais; il étoit de l'Inde, et son capitaine Cornelius Bosch nous offrit du sucre, de l'arack, tout ce qu'il avoit épargné : des matelots anglais nous apprirent que l'Aventure étoit arrivée au cap de Bonne-Espérance un an auparavant. Bientôt nous approchâmes d'un vaisseau anglais qui nous donna de vieilles gazettes que nous lûmes avec avidité, et le capitaine Broadly nous fournit des provisions fraîches; puis nous nous séparâmes. Un ouragan nous ballotta quelques heures avec

violence, mais enfin le 21 mars, nous découvrîmes la montagne de la Table, et le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie où nous trouvâmes plusieurs vaisseaux, hollandais, français, et un seul anglais venant de la Chine, et allant en Angleterre. Tandis qu'on assuroit l'ancre, je fis annoncer mon arrivée au gouverneur, et j'en obtins des rafraîchissemens. J'y reçus une lettre du capitaine Furneaux, qui m'apprenoit ses aventures. Plaçons-en ici le récit.

Il découvrit le cap Turnagain quatorze jours après avoir quitté l'île Amsterdam ; le vent qui souffla par rafales pesantes, déchira plusieurs de ses voiles, l'écarta de la côte pendant trois jours, et le sépara de la Résolution pendant tout le reste du voyage.

Il regagna la côte près du cap Paliser, où les naturels lui apportèrent des écrevisses qu'il échangea contre des clous et des étoffes d'O-Taïti. Le vent revint, le rejeta au loin encore, inonda le vaisseau, y fit des voies d'eau, et rendit malade tout l'équipage ; il désespéra d'atteindre le canal de la Reine-Charlotte, et il chercha une baie où il pût faire de l'eau dont il manquoit. Il parvint dans la baie de Tolaga où l'encrage est bon et sûr, où il est aisé de faire du bois et de l'eau, où les habitans sont nombreux, et ont des plantations régulières de patates douces et

d'autres racines, des écrevisses et du poisson : on y vit une tête de femme, sèche, mais bien conservée, ornée de plumes, et exposée en parade sur une de leurs pirogues. Après y avoir rempli dix pièces d'eau, il voulut se rendre dans le canal de la Reine-Charlotte ; le vent ne le lui permit pas. Forcé de demeurer, il raccommoda ses agrêts, fit du bois, et parvint enfin le 30 novembre 1773 à entrer dans le port où il ne nous trouva plus. Il se hâta de se réparer pour rejoindre le capitaine Cook, qui ne devoit pas être bien loin ; il fit le commerce avec les Zélandais, et le 17 décembre il chargea M. Rowe, l'un de ses officiers, d'aller avec le grand canot cueillir des plantes comestibles ; il devoit revenir le soir, et ne reparut point : inquiet sur son sort, tantôt il supposoit que la curiosité avoit entraîné M. Rowe plus loin, tantôt que son canot avoit été emporté à la dérive (1), ou qu'il s'étoit brisé. Le lendemain, il envoya la chaloupe commandée par son lieutenant, M. Burney, pour le chercher ; il revint à onze heures du soir, et voici son récit. « J'examinai soigneusement avec une lunette chaque anse qui se trouvoit sur ma route, et je ne vis rien. Après midi, nous nous arrêtâmes

(1) La dérive est le sillage d'un vaisseau qui va contre les vents ou les courans.

sur

sur la grève qui se prolongeoit vers le haut de la baie orientale, pour faire cuire notre dîner : là, nous vîmes un Indien qui couroit le long du rivage au fond de la baie; nous y allâmes, et y vîmes une bourgade zélandaise : des insulaires descendirent sur les rochers pour nous faire signe de nous en retourner, mais nous n'y fîmes point attention. Arrivés sur la grève, nous y trouvâmes six grandes pirogues et beaucoup d'habitans : je descendis à terre avec six soldats de marine; j'examinai les habitations, et n'y trouvai rien qui pût me donner du soupçon : des sentiers bien battus conduisoient à d'autres maisons dans les bois; mais reçu comme ami, rien ne m'excitoit à faire de nouvelles recherches. Revenu sur la grève, j'y trouvai un Indien avec un paquet de piques, et quelques autres qui paroissoient effrayés. J'examinai les environs, je ne vis ni chaloupe, ni pirogue, rien enfin qui pût m'instruire; j'y tirai des coups de fusil, on n'y répondit pas ; je rangeai la côte, et arrivai à une autre bourgade où je ne pus rien apprendre de ce que je désirois savoir. Plus loin, près de l'anse de l'Herbe, je vis une grande double pirogue échouée, d'où deux hommes s'enfuirent. Nous allâmes à terre, et là, nous trouvâmes des débris du canot, des souliers et un morceau de viande fraîche que je crus être

du chien : nous ouvrîmes une vingtaine de paniers placés sur la grève, fermés avec des cordes; les uns étoient remplis de chair rôtie, d'autres de racines de fougère. Plus loin, nous trouvâmes un plus grand nombre de souliers, puis une main que nous reconnûmes être celle de Thomas Hill, parce qu'elle avoit les lettres initiales de son nom, tatouées à la manière d'O-Taïti. Nous étions occupés à fouiller avec un coutelas un espace rond, nouvellement couvert de terre, lorsque j'aperçus beaucoup de fumée s'élevant par-dessus la colline voisine. Je fis rentrer mon monde à bord, et je me hâtai de continuer mes recherches avant la nuit.

» A l'ouverture d'une anse voisine de celle de l'Anse, je vis des pirogues et un grand nombre d'Indiens, qui, à notre approche, se retirèrent sur une petite colline voisine de la mer : la haute terre avoit un grand feu au sommet, derrière les bois, et de là, jusqu'à la colline, tout étoit rempli d'Indiens; je tirai un coup sur les pirogues où je craignois qu'il n'y eût des hommes cachés, parce qu'elles étoient à flot; il n'en sortit point : les sauvages nous invitoient à débarquer; nous les mîmes en fuite par deux décharges : deux s'éloignoient avec lenteur, il y en avoit un de blessé. Je descendis, et trouvai d'abord deux paquets de céleri

qu'avoit cueilli M. Rowe. Les pirogues étoient attachées autour d'une rame brisée fichée en terre. En continuant nos recherches, bientôt des têtes, des cœurs, des poumons de plusieurs de nos gens frappèrent nos yeux; ils étoient répandus sur le sable; des chiens en dévoroient les entrailles. Tandis que nos regards s'attachoient avec effroi sur ces déplorables restes, on m'avertit que les sauvages s'assembloient dans les bois; nous retournâmes dans notre chaloupe, détruisîmes trois pirogues, puis nous redescendîmes à terre pour chercher le canot, mais nous ne trouvâmes rien : il eût été d'une témérité folle d'aller attaquer les Indiens avec cinq ou six soldats, et entendant les voix des Indiens qui retentissoient dans les bois, je crus devoir me remettre en route pour le vaisseau. Nous débouquâmes le canal où nous étions entrés, et de là, nous vîmes un grand feu qui s'étendoit du sommet de la colline jusqu'à la mer, et formoit un vaste ovale. Je fus tenté de les attaquer; mais enfin, voyant que nous ne pouvions espérer que la triste satisfaction de tuer quelques hommes, j'y renonçai : d'ailleurs la pluie avoit mouillé nos provisions militaires, celles de bouche étoient consommées, et nous avions déterminé de ne plus nous arrêter; cependant, en passant entre deux îles rondes, nous avons cru

entendre une voix qui nous appeloit, et suspendant nos rames, nous avons prêté l'oreille, mais aucun bruit n'est venu les frapper de nouveau ».

Telle est l'histoire de ce funeste événement. Quelques querelles, ou l'occasion favorable presentée aux Indiens, ou le mépris de nos armes à feu qu'il falloit charger de nouveau après avoir tiré, amenèrent le carnage, et peut-être après cette victoire barbare, il y eut une assemblée générale sur le côté oriental du canal. Les vents nous forcèrent à demeurer encore quatre jours, et durant cet intervalle, le capitaine Furneaux n'aperçut aucun habitant : en d'autres tems il n'avoit jamais vu d'insulaires dans l'anse où M. Burney en avoit découvert quinze cents ou deux mille rassemblés. Il sortit enfin du canal; mais le vent le retint trois jours sur la côte : le tems étoit froid; le vaisseau étoit bas et chargé, la mer le couvroit sans cesse de ses ondes, et l'équipage étoit toujours dans l'humidité. Un vent plus favorable le mit en pleine mer; dans un mois il fut à la hauteur du cap Horn : les provisions étoient gâtées, et il lui devint nécessaire d'atteindre promptement le cap de Bonne-Espérance. Il y marcha en traversant un archipel mouvant d'îles de glaces, surtout dans le parallèle où l'on place le cap

de la Circoncision qu'il cherchoit à retrouver, mais qu'il n'aperçut pas plus que moi. Le 17 mars, il découvrit le cap de Bonne-Espérance, il y mouilla, et s'y radouba. Après y avoir séjourné près d'un mois, il partit pour l'Angleterre.

Revenons à nous. Au Cap nous fûmes reçus par le baron de Plettenberg gouverneur, et par les habitans, avec la plus grande politesse. Les Hollandais sont plus obligeans au Cap que partout ailleurs, et ils y sont toujours bien fournis de rafraîchissemens : tous les officiers s'établirent à terre, et nous y jouîmes de quelques plaisirs qui nous délassèrent des fatigues de notre long voyage. Le tems y étoit d'une chaleur excessive, et ceux qui se livrèrent à leur voracité furent incommodés pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Il nous sembla voir cet établissement dans un état plus florissant que deux ans auparavant. Je m'y procurai d'abord du biscuit frais, de la viande fraîche, des légumes, du vin, qui redonnèrent bientôt des forces à l'équipage; il n'y eut que trois malades qu'il fallut transporter à terre. Il fallut encore renouveler presque tous nos mâts et nos vergues, réparer nos voiles et nos agrêts, et cela n'est pas étonnant, puisque nous avions fait deux mille lieues : toutes ces provisions navales me

furent vendues à un prix exorbitant; on y abuse un peu de la nécessité où l'on se trouve de les y acheter.

Nous trouvâmes au cap de Bonne-Espérance, l'Ajax, commandé par M. Crozet, homme de talent, et qui possède du moins celui des découvertes. Il me montra celles qu'il avoit faites dans la mer du Sud, et je fus étonné de n'avoir pu les retrouver en suivant la même route. Il m'apprit aussi que M. de Surville, ayant pris une cargaison dans les Indes Orientales, avoit passé par les Philippines, et découvert des terres voisines de la Nouvelle-Bretagne, auxquelles il donna son nom; qu'il avoit rencontré l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande, et relâché dans la baie Douteuse; qu'il en étoit parti pour l'Amérique, et avoit atteint Callao où il s'étoit noyé (1). Comme il passa entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Caledonie, il détruisit la conjecture que j'avois formée, que des chaînes de roc s'étendoient de l'un de ces lieux à l'autre.

Nous fîmes une excursion à Falsebay, qui est à sept ou huit lieues du Cap (2): la chaleur y avoit desséché toutes les plantes; quelques-unes

(1) *Voyez* tome V, page 488.
(2) *Voyez* la carte de l'Afrique.

cependant y étoient encore en fleur. Les chemins y sont très-mauvais, ils sont formés de monceaux de sable et de monceaux de pierres : nous y vîmes des perdrix qu'on y apprivoise avec facilité. Le pays est presque désert, ses environs sont plus sauvages que ceux de la baie de la Table : l'aspect des montagnes y est moins sombre; elles sont embellies par une multitude de plantes, par une grande variété d'oiseaux, et de nombreuses troupes d'antilopes, dont les unes habitent des rocs inaccessibles, et les autres se tiennent dans de petites broussailles semées dans les cantons unis. La baie de Saint-Simon est la partie du Falsebay où les vaisseaux sont le mieux à l'abri des vents du nord-ouest qui y règnent pendant l'hiver : on y peut avoir de l'eau et des provisions; on y prend aussi de très-bons poissons. Nous vîmes au Cap un ourang-outang qui venoit de Java : il avoit deux pieds six pouces de haut, et se traînoit toujours à quatre, quoiqu'il pût se tenir assis, et marcher sur ses jambes de derrière; ses doigts des mains et des pieds étoient d'une longueur remarquable, ses pouces très-courts, son ventre proéminent, et sa face hideuse; son nez ressembloit plus au nez d'un homme qu'à celui des autres singes. Pendant que nous étions dans le port, nous en vîmes sortir ou entrer plusieurs vaisseaux,

anglais, suédois, français, danois, espagnols; ces derniers n'y relâchent que depuis peu. Mon vaisseau ayant été calfaté (1) avec soin, nous retournâmes à bord; mais le docteur Sparmann resta au Cap d'où il pénétra fort avant dans l'Afrique; nous nous en séparâmes avec regret.

Nous mîmes à la voile pour nous rendre dans l'île Sainte-Hélène. Nous passâmes entre l'île Robben et l'Afrique; la première est un coin sablonneux et stérile, où la Compagnie hollandaise relègue les coupables, et souvent les innocens qui lui font ombrage (2). Quelques jours après, on trouva un homme caché dans la calle où l'un des quartiers-maîtres le nourrissoit en retranchant à ses propres besoins; c'étoit un Hanovrien enlevé de force, et qui n'avoit trouvé que ce moyen d'échapper à un service auquel on l'avoit condamné malgré lui : quoique son action ne pût être blâmée, quoiqu'on ne pût

(1) Calfater, c'est garnir de goudron les fentes du vaisseau : caréner, c'est chauffer et enduire la partie du bâtiment qui doit être submergée.

(2) Je citerai le roi de Maduré ou Maturé dans Ceylan, qui, dépouillé de ses états et réduit à une misère affreuse, achève sa carrière infortunée dans un cachot de l'île Robben. Cook en a entendu parler au Cap, comme d'un fait certain. *Voyez* tome VII, page 162.

qu'estimer celui qui l'avoit nourri, les lois obligèrent de donner à l'un et à l'autre douze coups de fouet. Cette punition n'influa point sur nos sentimens, et bientôt l'Hanovrien se fit aimer de tous par son zèle et son activité.

Aidé de la montre de M. Kandall, j'avois entrepris une traversée directe à Sainte-Hélène, et je ne m'en repentis pas; nous la découvrîmes le 15 mai, et y jetâmes l'ancre le 16 : j'y reçus tous les services que je pouvois désirer. La ville est enfermée par une montagne escarpée, plus brûlée, plus sauvage que l'île de Pâques; mais au fond de la vallée on voit des collines revêtues de verdure : on débarque sur des escaliers qui s'étendent jusqu'aux bords de la mer. Il y a plusieurs portes à pont levis, et une batterie considérable qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers. La maison du gouverneur est commode; derrière est un jardin, avec des promenades couvertes et des arbres curieux des Indes orientales : malgré la brise de mer, on y ressent une chaleur excessive. Nous allâmes visiter la colline de l'Échelle, qui est au couchant de la ville; le chemin large de neuf pieds, monte en serpentant le long de ses bords escarpés, et est bordé d'un mur haut de trois pieds, formé de la pierre dont la montagne est composée, amas de lave qui se brise, se

convertit en pierres brunes en quelques endroits, et qui ailleurs forme des masses énormes de matière noire et caverneuse, laquelle paroît quelquefois un peu vitrée : des rochers pendent sur ce chemin, et la crainte de les voir tomber, fait qu'on a ordonné aux soldats de tirer sur des chèvres qui viendroient y brouter ; la chèvre est pour eux, l'appât qui les rend dociles à l'ordre, et qui en fait même des chasseurs habiles : ils sont mal nourris, et quand ils tuent un de ces animaux, c'est pour eux. Nous y jouîmes d'une très-belle vue, formée par plusieurs mondrains en pointe, couverts d'une riche verdure, entremêlés de vallées fertiles qui contenoient des jardins, des vergers, différentes plantations, des pâturages enclos de pierres, remplis de bétail et de moutons d'Angleterre, et qui étoient arrosés par deux ruisseaux qui descendent de deux hautes montagnes qui sont au centre de l'île. Nous vînmes à la baie Sablonneuse, défendue par une batterie : le coup d'œil y est très-pittoresque ; des bois épais et sauvages y couvrent les montagnes jusqu'au sommet, et le pic de Diane s'y élève sous les formes les plus élégantes : les parties basses de ces monts offrent des traces manifestes d'un ancien volcan, les hautes sont d'une pierre argileuse, d'un gris foncé, disposée en couches, ou, en quelques endroits, de pierres

calcaires, et ailleurs d'une pierre molle, onctueuse, semblable à la pierre à savon ; au dessus de ces couches, est un riche terreau de six à dix pouces de profondeur, qui produit des plantes diverses : parmi elles sont l'arbre à chou qui ne sert qu'à brûler, l'arbre à gomme, le bois rouge. Il nous parut en général que les esclaves n'y sont point malheureux, et que le sort du soldat y étoit dur : leur paie est petite, et ils ne vivent que d'alimens salés. Les chevaux qu'on y trouve sont petits, mais ils marchent bien : on les tire du Cap. Nous dînâmes à la maison de campagne du gouverneur : elle est à une lieue de la ville, au milieu d'un jardin spacieux où nous vîmes beaucoup de roses, de lis, de myrtes, de lauriers et un mélange de plantes d'Europe, d'Afrique et d'Amérique : de longues allées de pêchers étoient chargées de fruits d'une saveur excellente, mais qui différoit un peu de celle de nos pêches ; tous les autres arbres fruitiers y croissent mal, et l'on dit qu'ils n'y portent jamais de fruits : la vigne n'a pu y réussir ; les chenilles y dévorent les légumes, une multitude de rats y ravagent les moissons ; peut-être pourroit-on y détruire une grande partie de ces animaux, mais on préfère d'y laisser le terrain en pâturages qui nourrissent trois cents têtes de bétail. On y voit cependant encore des landes abandonnées : le

bœuf y est succulent, délicieux et fort gras; il se nourrit de gramens qui ont pu réussir à l'ombre du genêt épineux qu'il a fallu y planter pour les préserver de l'ardeur brûlante du soleil, et qui aujourd'hui donne un bois à brûler qui est très-rare dans l'île : on pourroit y semer du trèfle, et y mieux cultiver les légumes, tels que les haricots de Chine et le *phaseolus mungo* (1). En revenant, nous vîmes des troupes de petites perdrix à jambes rouges, des faisans à anneaux, des poulets de Guinée, et des lapins que le gouverneur y a naturalisés. On devroit aussi y transplanter des ânes du Sénégal, qui rendroient les transports plus faciles.

Le lendemain, nous passâmes sur une montagne élevée, voisine du pic de Diane, et nous y cueillîmes des plantes curieuses : nous vîmes dans cette excursion une espèce de tourterelle blanche, originaire du pays, ainsi que la perdrix rouge, et le bec-croisé des rizières.

Nous assistâmes à deux bals donnés par

(1) Dont on fait le sagou aux États-Unis, dans la Géorgie : il est aussi bon que le véritable sagou de l'Asie, qui n'est autre chose que la moëlle d'une fougère très-commune dans les îles des Indes orientales. Le sagou de l'Amérique est très-connu à Londres, sous le nom de *sagou du Bowen* : c'est celui qu'on consomme dans la marine du roi.

M. Graham, ancien employé au service de la Compagnie du Bengale, et nous fûmes étonnés de la beauté, de l'élégance, et du grand nombre de femmes; leurs traits sont réguliers, leurs formes gracieuses, et leur teint très-blanc : elles ont des manières aisées, de la gaieté, de l'esprit, de l'imagination. Le nombre des filles y surpasse de beaucoup celui des garçons, comme au cap de Bonne-Espérance. On compte dans cette île environ vingt mille habitans, en y comprenant cinq cents soldats et six cents esclaves. Sa plus grande longueur est de trois lieues, elle en a sept de circonférence. Les vaisseaux de l'Inde y viennent chercher des rafraîchissemens qu'ils échangent contre des ouvrages de toute espèce; ceux d'Europe y portent des provisions et des marchandises : les esclaves s'occupent à prendre du poisson, et en général la vie de ces insulaires paroît assez heureuse. Peut-être, pour rendre cette île plus florissante, il faudroit que la plus grande partie des champs n'appartînt pas à la Compagnie ou à ses employés; cependant elle est plus florissante aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais : on y a construit une nouvelle église, on y élève de nouveaux bâtimens; on y a fait un lieu de débarquement commode, et d'autres améliorations.

Nous partîmes de Sainte-Hélène le 21 mai 1775, et je me dirigeai pour toucher à l'île d'Ascension; je la découvris le 28 au matin, et le soir je mouillai dans Cross-Bay, à demi-mille de la côte. L'aspect de cette île est plus affreux encore que celui de l'île de Pâques et de la Terre de Feu; elle n'est qu'un amas de roches brisées, entassées les unes sur les autres, et la plupart brûlées par le feu d'un volcan: vers son centre s'élève une large montagne blanche fort haute, qui a quelques traces de verdure. La grève y est un petit sable de coquillages, blanc comme la neige, sec, insupportable pour les yeux quand il est éclairé par le soleil. On y voit des tas de pierres noires, caverneuses, accumulées ce semble par des courans de lave, refroidis tout à coup. A leur base, ils forment une grande plaine de presque trois lieues de tour, couverte d'une terre rouge, déliée, et que le vent élevoit en tourbillons; sur ses rebords s'élevoit une colline conique, d'une lave molle, friable, de couleur rougeâtre, et ailleurs de petits mondrains d'une lave brute et hérissée de pointes, sur lesquelles on ne marche que comme sur des bouteilles cassées; entr'eux étoit un terreau noirâtre. Il semble que la plaine fut jadis le cratère d'un volcan qui a formé les collines à cône, par l'accumulation des cendres et

des pierres ponces, et que les eaux ont déposé de la terre sur les courans de lave, et rempli leurs cavités. Une multitude de frégates et de boubies assises sur leurs œufs, remplissoient le havre; elles se laissoient approcher. Les frégates ont en général une peau très-pendante, d'un rouge brillant, qu'elles peuvent étendre jusqu'à la largeur de la main d'un homme, et qui ressemble à la poche d'un pélican. Sur ces rochers, on ne trouve qu'une espèce d'épurge, un liseron, de petites touffes de pourpier, et une espèce d'herbe connue sous le nom de *panicum sanguineum*. On ne voit dans cette île qu'une montagne qui semble être encore dans son état primitif, dont le sol paroît être une marne blanche qui produit quelques plantes dont les chèvres se nourrissent : c'est dans cette partie de l'île qu'elles se tiennent, ainsi que des crabes de terre qu'on dit être fort bons. On y a semé des turneps et d'autres végétaux utiles. Il y a une belle source dans une vallée qui sépare les deux collines qui sont au sommet de cette montagne; on trouve encore de l'eau douce dans les rochers. Avec un peu de peine on rendroit cette île habitable : le genêt épineux y seroit aussi utile qu'à Sainte-Hélène, arrêteroit l'humidité de l'air, et couvriroit le sol de gazon. C'est principalement pour la contre-

bande, et pour faire provision de tortues qu'on visite cette île; ces animaux s'y trouvent depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin : on guette les tortues lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs sur la grève, on les surprend, et on les tourne sur le dos jusqu'à ce qu'on puisse les emporter. On n'y trouve que des femelles, et il ne paroît pas qu'elles y prennent de la nourriture. Comme nous arrivions tard, nous n'en prîmes que vingt-quatre; mais comme elles pesoient entre quatre et cinq cents livres chacune, nous ne nous crûmes pas malheureux. On y trouve une grande quantité de poisson, surtout des vieilles-femmes, des cavaliers, des anguilles et autres espèces.

Nous quittâmes l'Ascension le 31 mai; elle est sous le 8ème degré de latitude méridionale. J'avois envie de relâcher à Saint-Mathieu, pour en déterminer la position; mais les vents ne me le permirent pas, et je cinglai vers l'île de Fernando de Noronha, sur la côte du Brésil, auprès de la ligne : un beau tems et des vents frais nous rendirent cette traversée agréable et courte. Nous découvrîmes l'île le 9 juin; elle se montroit en collines détachées et à pic, dont la plus grande ressemble au clocher d'une église. Au sud-ouest, ce sont des rochers couverts, séparés, à une lieue de la côte, sur lesquels la mer brise

brise avec fracas. Nous arrivâmes sur l'extrémité septentrionale de l'île, ou plutôt sur un groupe de petits îlots que des canaux étroits séparoient de l'île. Il y a une forteresse sur l'un d'eux : il y a d'autres forts dans l'île, qui jouissent de tous les avantages possibles, et commandent à tous les mouillages. On marcha autour de la pointe septentrionale, jusqu'à ce que nous vîmes les collines à pic qui sont au couchant de l'île. Là, nous nous en éloignâmes après avoir rempli notre but.

L'île n'a nulle part plus de deux lieues de long; sa surface est montueuse, inégale, couverte de bois et de pâturages. Elle a deux ports; celui du nord est le meilleur, et n'est qu'une rade à l'abri des vents du sud et de l'est : on y nourrit des buffles et quelques volailles; on peut y faire de l'eau dans un petit étang. Sa latitude méridionale est de 3° 53'; sa longitude est d'environ 344° 46'. Son intérieur consiste en plaines étendues, et entourées de collines le long de la mer : quelques-unes nous parurent volcaniques, quoiqu'elles soient couvertes d'une riche verdure.

Nous passâmes l'équateur le 11 juin; des vents frais qui souffloient par rafales nous faisoient avancer; puis le tems devint variable, et nous eûmes des averses abondantes. Dans ce tems,

j'essayois de faire de l'eau douce par la distillation : je consumai un boisseau et demi de charbon, et de soixante-quatre galons d'eau de mer, j'en retirai trente-deux d'eau douce; l'invention est sans doute utile : on pourroit fournir aux besoins de l'équipage avec beaucoup de charbon ; mais il ne faudroit pas se reposer sur elle, parce que rien ne contribue plus à la santé des matelots qu'une grande quantité d'eau.

Le 25, nous rencontrâmes un vaisseau hollandais, et trois jours après, un autre bâtiment, qui nous répondit en anglais lorsque nous le hélâmes (1); mais nous ne pûmes comprendre ce qu'il nous avoit dit, et bientôt nous le perdîmes de vue. Peu après nous commençâmes à trouver des goémons. Nous traversâmes des latitudes où règnent des calmes fréquens, et que les matelots nomment *latitudes des chevaux*, parce que ces calmes sont funestes à ces animaux lorsqu'on les transporte dans le Nouveau-Monde : elles sont entre le 33 et le 37°.

Le 12 juillet, nous découvrîmes plusieurs voiles, et le lendemain nous vîmes l'île de Fayal, l'une des Açores, où nous jetâmes l'ancre le 14 dans la baie de Horta. Nous y trouvâmes trois bâtimens. Nous nous proposions d'y observer la

(1) Héler veut dire *appeler*.

longitude, et nous obtînmes du sous-consul la permission de placer nos instrumens dans son jardin. Nous parcourûmes la ville de Fayal, ou *villa de Horta ;* elle est pavée de grandes pierres assez propres, parce qu'on y marche peu : les maisons sont uniformes, ayant des balcons avancés et des toits plats; elles sont garnies de jalousies sans fenêtres vitrées; derrière, les collines sont ornées de belles maisons, de jardins, de bocages, de différens bâtimens qui annoncent une grande population et l'abondance. Nous y vîmes la mère d'un des malheureux que les Zélandais avoient mangé : en nous voyant, elle versa un torrent de larmes, et son affliction étoit si profonde, si pathétique, si intéressante, qu'elle nous attendrit tous. Combien de mères déplorent ainsi la perte de leurs fils, et maudissent la folle activité des humains !

Nous fîmes une promenade sur les collines ; les champs nous parurent bien cultivés et en bon état : près des maisons, nous vîmes des champs de concombres, de gourdes, de melons ordinaires et de melons d'eau; les vergers fournissent des citrons, des oranges, des prunes, des abricots, des figues, des poires et des pommes : il y a peu de choux, les carottes y dégénèrent et blanchissent; on y plante beaucoup de patates qu'on vend; l'oignon, l'ail sont les légumes

favoris des habitans; les fraises y sont abondantes. Les chevaux y sont petits; les mulets et les ânes y sont plus nombreux et plus utiles : les chemins y sont bons; les chariots lourds, les roues pesantes et grossières, l'axe qui tourne avec elles est mal façonné. Les habitans ont des traits assez doux, leurs vêtemens sont agréables : les femmes se couvrent la tête d'un manteau qui ne laisse d'ouverture que pour les yeux. Dans les bocages, le myrte prospère au milieu des trembles, des bouleaux ou des hêtres qui ont donné leur nom portugais (Faya) à l'île. Parmi les oiseaux, on remarque une prodigieuse quantité de cailles, de bécasses d'Amérique, une espèce de faucons que les Portugais nomment *açores*, et de là est venu le nom général de ces îles. On y recueille du lin qui est long et de bonne qualité : on en fait des toiles grossières.

Un gouverneur et un évêque président sur toutes les îles Açores : ce dernier a un revenu de vingt-sept mille livres. Chaque île a un *capitan-mor*, qui a l'inspection sur la police, la milice, les revenus du roi; et un juge assez occupé, parce que les habitans sont chicaneurs. On appelle de son jugement au tribunal de Tercère, et de celui-ci à Lisbonne. Le dixième de toutes les productions y appartient au roi : le

monopole du tabac rapporte une somme considérable à la couronne. Disons un mot de chacune de ces îles.

Corvo est la plus petite, et ne contient que six cents habitans, occupés à la culture du blé, et à nourrir des cochons.

Flores est plus grande, plus fertile, plus peuplée; on en tire et exporte annuellement six cents muids de blé, et beaucoup de lard. L'équipage d'un vaisseau espagnol qui se brisa sur ses côtes, y répandit la maladie vénérienne, et tous les habitans en sont infectés. Il semble que pour expier leur crime, les Espagnols aient voulu y bâtir une église qui est la plus belle des Açores.

Fayal est une des plus grandes de ce groupe : du levant au couchant elle a neuf lieues; du nord au midi elle en a quatre. On y méprise les sciences. On y mit un impôt léger sur le vin, pour fournir à l'entretien de trois professeurs qu'on y vouloit établir; mais dès qu'on eut l'argent, il fut employé à d'autres objets : il n'y a point d'écoles publiques pour les enfans. Il y a aussi un impôt de deux pour cent sur toutes les exportations, dont le produit étoit destiné à l'entretien des fortifications; il se perçoit, et les murs, les batteries tombent en ruine sans qu'on y fasse attention.

Gg 3

Pico tire son nom d'une haute montagne souvent couverte de nuages; c'est la plus grande, la plus peuplée des Açores : on y compte trente mille habitans. Elle est couverte de vignes : elle tire son blé de Fayal, qui en reçoit le vin qu'elle consomme. La saison des vendanges n'y semble qu'une longue fête : le vin en est vert, mais agréable; il a du corps, et le tems l'améliore.

Saint-Georges est petite, étroite, escarpée, très-élevée, habitée par cinq mille ames qui cultivent le blé et la vigne.

Graciosa a des pentes plus douces; elle est plus petite, et ne renferme que trois mille ames : le blé est sa principale richesse; son vin est mauvais. Ces deux îles ont des pâturages, et on en exporte du fromage et du beurre.

Tercère est la seconde de ces îles par la grandeur, et la première, parce que le gouverneur-général y réside : on y compte vingt mille habitans. Le blé et le vin sont ses principales productions.

Saint-Michel est étendue, fertile, peuplée : on y compte vingt-cinq mille habitans. On n'y voit pas de vignes, mais beaucoup de champs de blé et de lin : avec ce dernier on fabrique des toiles, dont on charge annuellement trois vaisseaux pour le Brésil.

Sainte-Marie est la plus orientale des Açores : elle a des bois de construction, est riche en blé, fabrique de la poterie, et nourrit cinq mille habitans (1).

Revenons à Fayal où l'on compte quinze mille ames : la ville est défendue par deux châteaux, et un rempart de pierre qui s'étend de l'un à l'autre ; ils n'ont d'autre effet que d'agrandir la perspective de la ville : elle n'a point de bastions particuliers qui soient remarquables, mais elle a plusieurs couvens et huit églises, dont une fait partie du collége qu'habitèrent les jésuites ; il est placé sur une élévation dans la partie la plus agréable de la ville : les autels sont de bois de cèdre qui répand son parfum dans l'église. Une colline qui est à trois lieues de la ville, renferme une profonde vallée circulaire de deux lieues de tour : la pente de ses flancs est uniforme et revêtue d'herbes abondantes qui nourrissent des moutons presque sauvages: On y voit un petit lac profond de quatre à cinq pieds, sur lequel nagent une multitude de canards ; ce lieu est appelé *la Chaudière*, à cause de sa figure, et paroît avoir été le cratère d'un volcan. Il y a d'autres volcans dans ces îles. On y éprouve souvent aussi des tremblemens de terre : cepen-

(1) *Voyez* aussi sur les Açores, le tome VI, page 439.

dant l'air y est sain et tempéré, l'hiver y est doux, agité quelquefois par des vents impétueux, et troublé par des pluies fréquentes; mais il n'y gèle point, et la neige ne se montre qu'au sommet du pic : le printems, l'automne y sont délicieux; une partie de l'été est très-agréable encore, parce qu'une jolie brise y vient rafraîchir l'air.

On peut s'y procurer des légumes, des fruits, des bœufs, des cochons très-bons, des moutons, petits et maigres, de la volaille; mais, excepté le vin, ces provisions ne se gardent pas long-tems en mer. Outre la rade où nous étions, il en est une autre appelée *Porte-Pierre*, où deux vaisseaux peuvent être en sûreté; la latitude de Fayal est de 38° 3′, sa longitude de 348° 52′.

Je quittai cette île le 19 juillet 1775, et cinglai vers l'Angleterre. Le 29, nous découvrîmes Plimouth; le lendemain, nous mouillâmes à Spithead, et je descendis à Portsmouth, après une navigation de trois ans et dix-huit jours, pendant laquelle je ne perdis que quatre hommes, desquels un seul mourut de maladie.

Fin du neuvième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON, rue et Maison des Mathurins, n° 10.

TABLE

Des matières du Tome neuvième.

Fin de la Table du neuvième Tome.

Fin de la Table du huitième Tome.

ERRATA,

DU TOME VII.

Page 369, *ligne* 8, qui; *lisez*, que.
— 412, *ligne* 19, Oman; *lisez*, Omar.
— 424, *ligne* 26, peut; *lisez*, peuvent.
— 451, *ligne* 6, chismatiques; *lisez*, schismatiques.
— 468, *ligne* 26, sa emme; *lisez*, sa femme.

DU TOME VIII.

Page 77, *ligne* 28, *effacez le mot* fut.
— 119, *ligne* 13, tous; *lisez* toutes.
— 147, *ligne* 5, d'étoa; *lisez*, de toa.... *Le toa* est le même arbre que le casuarina.





